

Faux semblants

Jeff Abbott

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEFF ABBOTT

FAUX-SEMBLANTS



thriller

Le
Livre
de
Poche

Jeff Abbott

Faux-semblants

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Simon Baril



Le
Cherche
Midi

Ouvrage réalisé sous la direction éditoriale de Roland Bréin

Titre original : *A Kiss Gone Bad*

Éditeur original : Orion Books, London, UK ©Jeff Abbott, 2004.

*À la mémoire de Patti Stanfield,
qui aimait tant la mer et aimait tant rire.*

Remerciements

Durant l'écriture de ce roman, j'ai pu compter sur l'aide précieuse et l'expertise savante de nombreuses personnes : Peter Ginsberg, Joe Pittman, Genny Ostertag, Carolyn Nichols et John Paine ; Mindy Reed ; Joe Stanfield, George Creagh et Asa Yeaman ; Mike South.

Je tiens à remercier tout particulièrement l'honorable Nancy Pomykal, juge de paix du comté de Calhoun, au Texas ; l'honorable Patrick Daly, juge de paix du comté d'Aransas, au Texas ; le commissaire Tim Jayroe et l'inspecteur Mark Gilliam, de la police de Rockport, au Texas.

Comment même les plus petits villages se débrouillent pour faire leur quota, afin qu'il y ait suffisamment de maires, d'idiots, d'assassins et de putes... cela relève du mystère.

John D. MacDonald
A Deadly Shade of Gold

Quand le Saigneur (le surnom secret qu'il s'était donné) avait le cafard, il aimait aller se détendre à l'arrière de la vieille maison en bois couverte d'échardes, là où ses trois chéries étaient enterrées, pour sentir la force de leurs vies disparues vibrer en lui. Une tranquillité parfaite régnait à l'ombre des chênes et, les soirs de solitude, le Saigneur s'imaginait que ses chéries partageaient son existence : il écoutait leurs cris et leurs supplications, plongeait son regard dans leurs yeux emplis de larmes et de terreur. Son royaume était petit – six mètres sur six – et il ne régnait que sur trois sujets, des femmes, mais elles lui appartenaient entièrement, vie, corps et âme.

Ce soir-là, tandis que son magnétophone portatif passait une cassette usée des Beach Boys et que les harmonies claires de *God Only Knows* s'élevaient entre les branches des chênes, il s'assit entre deux des trois sépultures anonymes. D'un côté, la jeune rouquine qui venait de Louisiane : une sacrée grande gueule qui s'était battue comme une tigresse. De l'autre, la fille de Brownsville, celle qui n'arrêtait pas de pleurer et méritait à peine son statut de chérie. Il avait trouvé une nouvelle chérie, et de premier choix. Mais la peur donnait un goût de fumée à sa salive, parce qu'il n'avait jamais courtsé quiconque près de Port Léo, et encore moins quelqu'un de... célèbre.

Hier, au supermarché, il l'avait suivie pendant une dizaine de minutes. Un frisson lui chatouillait les côtes ; il flânait près d'elle pendant qu'elle remplissait son caddie en compagnie de son petit ami, le grand costaud qui l'avait amenée à Port Léo. Le Saigneur n'aimait pas le petit ami, Pete, pas du tout – mais il aimait penser à ces saloperies auxquelles s'était livré Pete dans des films pornos. Le Saigneur avait tendu l'oreille dans le magasin, en faisant semblant d'examiner les vins tandis que le couple choisissait sa bière. Elle préférait la mexicaine, celle que les gens boivent avec une rondelle de citron coincée dans le goulot de la bouteille. Il aurait voulu savoir quel goût ça avait, mais Maman ne le laissait pas boire. Le Saigneur avait espéré qu'ils parlent de sexe, vu que c'était leur profession, mais Pete et sa chérie bavassaient sur les crevettes grillées, l'automne pluvieux et l'ex-femme de Pete, une chieuse de première qui leur pourrissait la vie.

La voix de sa chérie semblait crispée, impatiente. « J'en ai marre qu'on ne puisse pas se balader peinards dans cette ville et que ces connards passent leur temps à te faire chier. Allons à Houston l'écrire,

ton film. Faut qu'on opte pour le plan B, un point c'est tout. » Sa chérie préparait un film ici, à Port Léo ? La gorge du Saigneur se contracta de désir. Mais le petit ami murmura qu'il n'était pas d'accord. « Bon sang, laisse tomber cette histoire avec ton frère », répliqua-t-elle.

La délicieuse angoisse qu'il ressentait à être si près d'elle se mua tout d'un coup en terreur. Il prit une bouteille de cabernet bon marché et se précipita vers les caisses, où des ribambelles de nouveaux « Texans d'hiver » – ceux qui ne s'installaient dans l'État que pour échapper au froid – congestionnaient les files d'attente. Il se réfugia dans le rayon des céréales, cacha le vin derrière des boîtes de Cheerios et attendit que sa chérie et son copain sortent du magasin avant de bouger.

Ils ne l'avaient pas vu, n'avaient pas fait attention à lui.

Pete écrivait un film ? Il n'imaginait pas que les films de ces deux-là puissent nécessiter le moindre scénario. Ne fallait-il pas juste mettre la caméra en place, grimper sur le lit et se livrer à des contorsions et gémissements aussi sincères que ceux des catcheurs professionnels ?

La semaine dernière, après avoir appris que sa prochaine chérie faisait des films d'un genre extrêmement douteux, il était allé visiter les sex-shops de San Antonio, à deux heures de voiture, et ceux de Corpus Christi, à une cinquantaine de kilomètres. Il évitait soigneusement les quelques établissements qui se trouvaient trop près de Port Léo, le long de l'autoroute 35. Il ne retournait jamais régulièrement dans le même magasin. Il payait avec des billets usés jusqu'à la corde d'être restés trop longtemps sous le matelas de Maman. Il ne demandait jamais de conseils aux vendeurs – il ne voulait pas qu'on se souvienne de lui – et essayait de passer inaperçu parmi les hommes sans visage qui se promenaient le long des allées à l'éclairage trop vif. Rien ne le distinguait : un solitaire de plus parmi tous ces types qui n'avaient d'yeux que pour les formes généreuses des filles sur les jaquettes des vidéos.

Il avait découvert qu'elle n'avait joué que dans très peu de films, mais qu'elle en avait réalisé beaucoup. Il était presque fier d'elle. Lors de sa dernière virée, il avait acheté une cassette dénichée dans le bac des promos, un film qui avait cinq ans et dont elle était la vedette. C'était sa dernière performance devant la caméra. Elle s'était choisi un pseudo qu'il trouvait complètement ringard : Velvet Mojo. Le titre de la vidéo, *La Poste en délire*, lui avait fait imaginer une satire dudit service public. Peut-être même une satire délicieusement sadique. Mais le film le déçut : pas de violence. Et bien que sa chérie ait plus d'un tour érotique dans son sac postal – quand elle collait des timbres, c'était sa langue à lui qui s'asséchait –, elle ne passait à l'acte qu'avec

son ami Pete, ce qui semblait presque... malsain. Le Saigneur les regarda s'accoupler à plusieurs reprises jusqu'à ce que les contours de l'écran se brouillent et que son esprit s'assoupisse. Il entendit Maman lancer un juron. À son réveil, il se sentait abruti et choqué. Sa chérie méritait de reposer auprès de lui.

Il pouvait la sauver de toute cette saleté. Et il le ferait.

Le petit espace ombragé sous les vieux chênes penchés lui conviendrait parfaitement. Mais il ne serait pas aisé de gagner ses faveurs. Courtiser les autres chéries sans attirer de soupçons n'avait pas posé problème. La Louisiane, Brownsville, Laredo – ces endroits étaient éloignés. Tandis qu'elle, elle ne se trouvait qu'à un ou deux kilomètres. Il lui fallait être patient. Il ne pourrait pas profiter d'elle tout de suite, il devrait attendre quelques jours. Sa faim grandissait ; il imaginait ses lèvres tachetées de sang, au goût de cuivre et de fraise.

Le Saigneur se leva avec détermination. Elle serait sienne. Mais d'abord, il devait s'assurer que personne ne s'inquiéterait de sa disparition.

La sonnerie du téléphone réveilla l'honorable Whit Mosley à vingt-deux heures trente, le tirant brutalement d'un rêve où se mêlaient affiches de campagne, jargon juridique incompréhensible et sa belle-mère en chemise de nuit quasi transparente. Il marmonna un juron avant de décrocher le combiné :

« Juge Mosley à l'appareil, grogna-t-il.

— Agent de police Bill Fox, monsieur le juge. Désolé de vous réveiller, Votre Honneur, mais on a un décès à vous faire certifier. »

Whit se redressa sur son lit.

« Où ça ?

— À la marina du Golden Gulf. »

Whit cligna des yeux et s'étira. C'était la marina des riches de Port Léo – aucun bateau ne faisait moins de quinze mètres.

« Vous avez identifié le corps ?

— D'après le permis de conduire, il s'agirait d'un certain Peter James Hubble. »

L'estomac de Whit se noua. Nom de Dieu !

Fox interpréta son silence comme une invitation à fournir des détails.

« Une jeune femme est arrivée vers vingt-deux heures. Elle a trouvé le type mort. Une balle en plein visage. »

Voilà qui promettait de gros titres particulièrement scabreux, et dans tous les quotidiens du Texas.

« OK, je suis là dans quelques minutes. » Whit se leva, faisant tomber un livre du lit. Il s'était endormi en tentant de persévérer dans sa lecture du *Code civil de l'État du Texas*, le meilleur remède contre l'insomnie qui soit au monde.

« Vous croyez que ce gars est un membre de la famille de la sénatrice Hubble ? »

« Quelle perspicacité ! » faillit lâcher Whit. Mais il s'abstint : Fox était un type souriant, gentil – et aussi un électeur. Whit avait besoin de chaque vote qu'il pouvait rallier.

« Pete est le fils de la sénatrice. Cela faisait quelques années qu'on ne le voyait plus, dit Whit en s'efforçant de garder un ton neutre. Si on est sûr que c'est lui, il faut que quelqu'un appelle la sénatrice.

— Très bien, monsieur. J'en parle au chef.

— D'accord, Bill, merci. À tout de suite. » Il raccrocha. Appeler

la sénatrice. Et l'ex-femme de la victime. Il décrocha à nouveau le téléphone, composa les premiers chiffres du numéro de Faith Hubble et s'arrêta. Autant vérifier d'abord qu'il s'agissait bien de Pete.

« Mon Dieu, faites que Faith ne soit pas impliquée là-dedans », se dit-il.

Whit enfila son short beige froissé, un T-shirt propre et la chemisette à motif de perroquets qu'il avait portée plus tôt dans la journée. Il ferma à clé la porte de la maison d'amis, se hâta pieds nus le long du pourtour cimenté de la piscine et, à l'arrière de la maison principale, dénicha une paire de chaussures bateaux usées au milieu d'une pile d'accessoires d'entretien. À travers la fenêtre, il vit son père qui se préparait un sandwich dans la cuisine, cherchant sans doute à prendre des forces avant de retourner dans le bienheureux lit nuptial. Son père l'aperçut et ouvrit la porte de derrière. « Qui a appelé ? » demanda Babe Mosley. Il portait un peignoir de soie qu'aurait pu homologuer Hugh Hefner.

« On a retrouvé un corps...

— Ah, fit Babe en scrutant son fils. Tu ne vas quand même pas y aller habillé comme ça ?

— Pourquoi pas ? »

Whit glissa ses pieds dans les vieilles chaussures. L'une d'entre elles était trouée au bout et laissait entrevoir un ongle.

« Bon sang, il y aura sûrement une foule d'électeurs sur place. Tu n'as franchement pas l'allure d'un juge. Tu ferais mieux de mettre un costard.

— Je n'ai pas le temps de me changer. »

Whit prenait garde de ne pas élever la voix. À trente-deux ans, il devait encore supporter que son père le sermonne.

« À mon avis, le cadavre se fout de la façon dont je suis habillé », reprit-il.

Il écarta son père et, du porte-chapeaux fixé au mur de la cuisine, décrocha une casquette bleu marine qui commémorait un tournoi de pêche de Port Léo : on pouvait y lire rêvez de marlins.

« Cette casquette sera parfaite, dit Whit. Elle est très comme il faut, tu ne trouves pas ?

— Whit ? »

C'était la voix d'Irina qui l'appelait depuis la chambre de son père. Il traversa la cuisine et jeta un bref coup d'œil au fond du couloir. Irina se tenait dans l'embrasure de la porte, dans un petit peignoir à volants qu'un éternuement un peu fort aurait fait s'envoler. Pauvre de lui. Habiter chez son père n'était vraiment pas une bonne idée – une fois l'élection passée, il déménagerait.

« Qui a appelé, Whit ? »

Quand Irina parlait, Whit avait l'impression qu'on lui versait du

caramel brûlant sur la peau.

« Je dois aller authentifier un corps, répondit-il sans la regarder.

— Dis-lui de mettre un costume, cria Babe depuis la cuisine.

— Quelqu'un est mort ? Qui est-ce ? »

Elle prononça *êêssse*. Son accent russe devenait plus duveteux dès qu'elle portait une nuisette. Putain, merde ! Elle venait d'un climat froid, elle aurait pu se couvrir davantage.

« Je n'en sais rien. »

Si le fils de la femme la plus puissante du sénat du Texas gisait mort sur un bateau, Whit comptait garder ça pour lui jusqu'à l'annonce officielle.

Sa belle-mère, âgée de vingt-cinq ans, lui fit un sourire qui lui mordilla la membrane du cœur.

« Veux-tu que je te prépare un café à emporter ? Un sandwich ? »

Évidemment, découvrir un cadavre dont la cervelle avait explosé allait forcément lui donner une petite faim. Il sourit quand même à Irina, c'était gentil de sa part.

« Non, merci. À tout à l'heure, dit Whit en faisant tinter les clés dans sa poche.

— Sois prudent », lui lança Irina alors qu'il sortait sur le porche majestueux.

Un bon conseil, cette fois. Les trois dernières nuits, il avait rêvé d'Irina, et ses rêves n'avaient rien de maternel. Oui, la prudence s'imposait. Il risquait de murmurer « Irina » dans son sommeil, et c'est de plein droit que Faith Hubble userait de ses jolis ongles pour le castrer.

De lointains éclairs illuminaient le ciel nocturne. Un orage couvrait à l'ouest du golfe du Mexique, poussait ses nuages noirs en direction de Port Léo. Un vent d'octobre soufflait fort, annonçant une averse prochaine.

Whit grimpa dans son 4 × 4 Ford Explorer et descendit lentement l'allée recouverte de coquilles d'huîtres broyées qui menait à la rue. Il accéléra dès qu'il se trouva dans Evangeline Street, passa devant les vieilles maisons victoriennes jusqu'à Main Street. Il prit la direction du nord et se faufila à travers le centre-ville pour atteindre la marina.

Les devantures de Port Léo destinées aux Texans d'hiver et aux touristes étaient fermées. Whit fila à travers le parc de Port Léo, son méandre de pelouses et de plages ; il passa devant l'austère statue encrassée par le guano de saint Léo le Grand – dont la ville avait emprunté le nom car il avait le pouvoir d'apaiser les tempêtes – et devant une série de galeries branchées qui vendaient les œuvres des nombreux artistes de la ville. Les eaux de la marina du centre-ville berçaient tranquillement l'importante flotte de crevettiers à quai.

Quelques boîtes de nuit aux noms ringards comme La Caverne du pirate ou La Dernière Chance (de quoi ? se demanda Whit, d'attraper la syphilis ?) étaient encore ouvertes, leur éclairage stroboscopique incendiant les fenêtres, mais on voyait peu de véhicules sur les parkings.

Une Porsche passa en trombe, une 911 rouge d'où sortait un tonitruant *Boogie Man* par K. C. & The Sunshine Band. Dans son rétroviseur, Whit vit qu'un seul feu arrière s'allumait quand le bolide freina pour s'engouffrer dans une rue transversale. « On se voit bientôt au tribunal, et tes goûts musicaux risquent de doubler le montant de ton amende », se dit-il.

Main Street rejoignait Old Bay Road, qui serpentait le long de la baie de St. Léo. Une petite bande de plage au sable grisâtre, couleur de sucre sale, bordait la baie. Puis venait la route et, de l'autre côté, un front de cottages à louer et de villas appartenant à des retraités. En face, les lumières scintillantes de plusieurs bateaux de plaisance constellaient la vaste étendue de la baie. Whit baissa sa vitre pour mieux respirer les senteurs de la côte, à base d'extraits de poissons morts, de docks en bois mûri et de vent salé apportant l'odeur des hautes herbes. À intervalles réguliers, on voyait le long de la route des panneaux votez pour Buddy Beere – juge de paix.

Faire campagne, quelle plaie ! Whit détestait ça. Il restait à peine plus de quinze jours avant les élections, et Buddy, son rival, avait répandu à Port Léo assez de prospectus et de panneaux pour causer l'éradication d'une forêt entière. Whit avait plaqué quelques autocollants magnétiques sur son Explorer (le rebaptisant « la votemobile ») et planté des petits panneaux à une vingtaine d'intersections importantes dans le comté. Il n'avait pas pris le temps de passer des coups de fil, de frapper aux portes et de serrer des mains, ne supportant pas l'idée qu'il faille supplier les gens pour qu'on lui confie un poste.

Pourtant, si Buddy Beere – dont Whit estimait le QI inférieur à celui d'un essaim de moucheron – le battait, il ne lui resterait plus comme possibilités de carrière locale que vendeur de glaces, pêcheur en mer ou serveur de cafés au lait mousseux chez Irina.

Il passa devant un énorme panneau réélisez Lucinda Hubble – sénat du Texas. Sur la photo, reconnaissable entre toutes grâce à son impressionnante chevelure rousse et à ses lunettes bleu vif, Lucinda saluait de la main, évoquant à la fois une tante bienveillante et un leader sûr de lui.

Si c'était bien Pete Hubble qui était mort sur ce bateau, les mots « monstrueux bordel » ne suffiraient pas à décrire la situation.

Whit entra sur le parking de la marina du Golden Gulf, lui aussi recouvert de coquilles d'huîtres concassées. Des gyrophares de police

éclairaient violemment le vert glauque défraîchi et les moulures blanches du bâtiment principal. Ce décès avait attiré les représentants de toutes sortes d'autorités : la police de Port Léo, les adjoints du shérif du comté d'Encina, les voitures de patrouille du département de la nature et des parcs du Texas, et la police de la route. On aurait dit que la marina accueillait un congrès des forces de l'ordre. Le nom de Hubble avait dû être prononcé sur les fréquences radio de la police, et tout le monde s'était précipité pour voir ça.

Whit jura entre ses dents.

Quelques résidents de la marina avaient été évincés de leurs bateaux. En robe de chambre et en short, ils tournaient en rond sur le parking, observant le déroulement des opérations sous les projecteurs.

Whit gara le 4×4 et prit un cahier contenant des formulaires juridiques, une paire de gants en latex et une lampe électrique faisant partie du kit destiné à l'examen des scènes de crime et qu'il conservait dans sa voiture. Fox, l'agent qui l'avait appelé, montait la garde devant le ruban de police jaune. Il plissa les yeux à la vue de la chemise exotique et du short froissé :

« Bonsoir, monsieur le juge. Vous sortez d'une fête ? »

— Non, grimaça Whit. C'est là-bas que ça se passe ? » Tout au bout du quai, un policier descendait d'un yacht imposant.

« Oui, monsieur le juge. Superbe bateau, hein ? » Whit se glissa sous le ruban jaune. « J'aurais peut-être dû mettre ce foutu costard. »

Cela faisait seulement six mois que Whit occupait la fonction de juge de paix, depuis que son prédécesseur s'était tué en voiture après plusieurs années de bons et loyaux services. Les doyens du comté – tous des copains de son père – lui avaient proposé le poste car il avait besoin qu'on l'aide à trouver « sa voie ». Depuis que Whit était revenu à Port Léo en traînant les pieds cinq ans auparavant, il avait enchaîné des boulots qui n'avaient en commun que leur brièveté : photographe des événements sportifs pour le quotidien local (à mi-temps), gérer un glacier style années cinquante, maladroitement baptisé Shimmy Shimmy Shakes (ils avaient mis la clé sous la porte) et diriger un service de coursiers (qui n'avait généré aucun profit).

Son père mesurait le succès en termes de baux pétroliers, de revenus d'investissement, de vétusté des jeunes épouses et croyait fermement que chacun devait trouver « sa voie » (surtout quand on était titulaire d'un diplôme d'anglais de l'université de Tulane qu'il lui avait fallu financer à hauteur de cinquante mille dollars). Babe avait gentiment persuadé ses copains de nommer Whit pour assurer l'intérim et terminer le mandat du défunt juge. Whit avait accepté, histoire de voir. « Juge de paix », voilà qui apporterait une touche de respectabilité à un CV pour le moins hétéroclite.

Whit s'était plongé dans l'étude du droit civil et pénal, mais il se sentait un peu ridicule chaque fois qu'il devait consulter un manuel en pleine audience, alors que les plaideurs s'impatienzaient en tapant du pied. Il avait acheté des lunettes de vue sans correction au supermarché pour avoir l'air plus sérieux et avait raccourci sa chevelure trop blonde, mais il portait toujours ses vêtements de plage (polos, shorts, sandales) sous sa très digne robe noire. À son grand étonnement, Whit aimait le boulot : il jugeait les petites réclamations et les infractions au code de la route, ce qui, selon les cas, pouvait être ennuyeux comme la pluie ou terriblement divertissant, mais il dressait aussi des mandats d'arrêt ou de perquisition, plaçait les suspects en détention et les fous à l'asile, ordonnait des autopsies et menait des enquêtes suite à des décès et à des incendies.

Parce que le comté d'Encina était trop petit pour avoir son propre médecin légiste, il revenait à Whit de mener la première expertise médico-légale. En six mois, il n'avait été confronté à cette tâche peu ragoûtante que quatre fois : un accident de voiture en bordure du comté, deux noyades dans la baie et le suicide d'une

personne âgée qui, parce qu'un cancer du pancréas lui bouffait le ventre, y avait fait descendre plusieurs poignées de Valium à l'aide d'une bouteille de vodka en écoutant des CD de Hank Williams.

Un décès de plus... mais le comté tout entier aurait les yeux rivés sur celui-là. Ces projecteurs braqués sur lui pourraient dynamiser sa campagne anémique, ou la couler. « Formidable. L'ex-mari de ta maîtresse est mort, et c'est à toi qu'il revient de déterminer la cause du décès. Bravo. »

Whit longea la longue file de bateaux amarrés, recouverts pour la plupart de bâches bleues et luisantes. Ils appartenaient à des marins du week-end venus de Corpus Christi ou de Houston. Quelques retraités et de jeunes rentiers y habitaient à l'année. Whit dut passer sous un autre ruban de police fixé directement sur la poupe du navire.

« Salut, Votre Honneur. »

Claudia Salazar, inspectrice de la police de Port Léo, se tenait sur le pont du *Real Shame* et regardait Whit grimper l'échelle. Une bourrasque projeta une de ses mèches brunes en travers de son visage ; elle la coinça aussitôt derrière son oreille. Avec son pantalon noir, sa chemise blanche et son coupe-vent sur lequel on lisait police, elle incarnait incontestablement l'autorité. Ce qui n'était pas le cas de Whit.

« Salut, Claudia. Il paraît qu'on a affaire à une situation politiquement sensible. La presse n'est pas encore là ?

— On a droit à un petit délai de grâce, avant qu'ils apprennent que le fils de la sénatrice Hubble est mort et qu'ils se ruent sur nous. Commence à réfléchir à ta déclaration.

— Quelqu'un a appelé la sénatrice ?

— Delford s'en occupe. »

Delford Spires était commissaire de police à Port Léo depuis de nombreuses années. Son visage rond et couperosé, associé à une moustache fine et soignée, lui donnait l'air d'un énorme poisson-chat.

Whit suivit Claudia qui lui fit traverser le pont rutilant du bateau puis descendre dans un salon-cuisine beaucoup plus bordélique : un gros livre de poche contre une cartouche Marlboro, à côté d'un verre à vin vide ; un carton de pizza resté ouvert au sol, fromage fondu et saucisse collant aux parois ; deux bouteilles vides de cabernet bon marché sur la table basse – les étiquettes arrachées, de petites spirales de papier traînant çà et là par terre. Sur un côté, de grandes fenêtres laissaient voir les eaux vert-de-gris de la baie. À chaque extrémité, des escaliers étroits menaient vers les chambres. Claudia descendit les marches à l'arrière.

« C'est ici qu'on l'a trouvé. »

Elle s'écarta pour que Whit puisse entrer dans la cabine minuscule.

La victime reposait sur le lit, sur le dos, nue, bras et jambes écartés. L'odeur aigre des rejets *post mortem* de son organisme saturait l'air confiné.

« Je ne l'avais pas revu depuis quinze ans, dit Whit. Mais c'est bel et bien Pete Hubble. »

Il ne prit pas la peine d'ajouter que lui et ses frères aînés s'étaient baignés à poil avec Pete Hubble, et qu'une fois que vous aviez vu Pete nu, vous ne risquiez pas de l'oublier.

« Il vaudrait mieux le faire identifier formellement par un de ses proches. »

Un autre inspecteur de la police de Port Léo, Eddie Gardner, se tenait dans un coin de la chambre et prenait des photos. Il avait à ses pieds un kit pour scène de crime.

« Tu étais censé attendre l'arrivée de monsieur le juge Mosley, lui dit Claudia.

— Désolé, répondit-il en haussant les épaules. Je prenais quelques photos, c'est tout. J'ai tout laissé en place, justement dans l'attente de monsieur le juge. »

Gardner prononçait « juge » comme si c'était un synonyme de « merde de chien ». Sa chevelure était dégarnie et il portait une queue-de-cheval courte, cherchant vainement à ressembler à un surfeur. Il venait d'être muté de Houston et, avec sa chemise à fleurs et son short extra-large, on voyait qu'il en faisait des tonnes pour s'adapter au look de la côte.

« Pourquoi tu ne commences pas à faire l'état des lieux du reste du bateau ? » suggéra patiemment Claudia.

Gardner remonta les marches avec un petit sourire.

« Monsieur Je-sais-tout de Houston, marmonna Claudia.

— Eddie devrait arrêter de se montrer si tendre avec moi en public », remarqua Whit.

Il enfila des gants en latex et alluma l'éclairage au plafond. Un pan de drap était enroulé autour de la poitrine de Pete, qui tenait encore un pistolet dans sa main droite tandis que sa bouche s'ouvrait sur un trou sans fond. Ses paupières étaient à moitié fermées et cerclées de sang.

« C'est vraiment un sale coup, soupira Whit.

— Tu le connaissais bien ?

— Il était copain avec deux de mes frères aînés. Je connaissais mieux son frère Corey.

— Corey... Celui qui a disparu ?

— Oui. Il y a une quinzaine d'années, sans laisser de traces. »

En haut, une voix rauque appela Claudia.

« Attends-moi une minute. »

Whit tâta – délicatement – le cou de Pete Hubble, à la recherche

d'un pouls. Rien, bien sûr. Il palpa la peau qui pâlisait. Fraîche, mais pas glacée. Pas encore de rigidité cadavérique.

Les fenêtres de la cabine avaient beau être fermées, quelqu'un avait forcément entendu le coup de feu fatal, les bateaux étant amarrés les uns à côté des autres au Golden Gulf. Whit remonta les stores. Les deux postes d'amarrage à proximité du *Real Shame* étaient inoccupés. De l'autre côté, il n'y avait que la mer et la nuit.

Whit ouvrit son cahier à une page où se trouvait un formulaire vierge intitulé « Lieu du décès ». Il entendait d'autres policiers monter sur le bateau, descendre dans le salon. Claudia les saluait, leur assignait des tâches. Whit nota :

12 octobre, 22 h 45. Peter James Hubble, homme blanc, environ quarante ans, cheveux châains, yeux marron, 1 mètre 95, à peu près 100 kg, nu à l'exception d'une chaîne en or avec pendentif à tête de lion autour du cou, dragon rouge et vert tatoué sur l'avant-bras droit, étendu dans son lit sur le dos, drap couvrant partiellement la poitrine, pistolet Glock 9 mm dans la main droite, blessure par balle à la bouche, visage en sang.

À l'aide de sa lampe électrique, Whit scruta ce qui restait de la bouche de Pete. La langue, les dents du fond, le palais, la luette et les parois buccales avaient été pulvérisés. On distinguait le cerveau. Pete devait serrer fort le canon entre ses lèvres au moment d'appuyer sur la détente.

« Il l'a bouffé, ce flingue », dit Eddie Gardner, qui avait ressurgi avec son appareil photo. « Ça en a tout l'air.

— Les adjoints du shérif donnent un coup de main à Claudia, on peut s'occuper du corps, vous et moi. »

Il inséra une pellicule dans l'appareil. Son petit sourire ironique ne le quittait pas.

« Au fait, reprit-il, j'adore votre chemise. Les perroquets, c'est tout vous. »

Whit ne prêta pas attention à cette pique. Il se pencha au-dessus du pistolet.

« Étrange. Le cran de sûreté est en place.

— J'ai retiré le pistolet de sa bouche pour pouvoir remettre le cran de sûreté. C'est la procédure obligatoire. »

Gardner lui parlait comme à un bébé à qui on apprend à marcher. Une voix de plus pour Buddy Beere.

« Vous avez d'abord pris une photo de Pete l'arme dans la bouche ?

— Non. Je me suis préoccupé avant tout de sécuriser la scène du crime, monsieur le juge. »

Whit nota dans son cahier :

« Gardner n'a pas pris les clichés requis, le mentionner dans le rapport d'enquête. »

« Alors, vous connaissiez ce type ?

— Il y a très, très longtemps.

— Dans un placard à côté de la télé, il y a tout un tas de films X. Il est en photo sur la plupart des jaquettes. »

Whit le regarda droit dans les yeux.

« Vous plaisantez ?

— Pas du tout, dit Gardner avec un grand sourire. Il y a de quoi organiser un festival porno. »

Montrant du doigt l'impressionnant organe du mort, il ajouta :

« Un cheval en serait jaloux. Autant que ça lui rapporte du fric, remarquez.

— Nom de Dieu. »

Le fils d'un sénateur du Texas dans des films pornos. Le ventre de Whit se serra quand il commença à imaginer les gros titres. Est-ce que Faith savait ?

Il regarda Eddie Gardner prendre des photos de presque chaque centimètre carré du lit et de la victime, évitant tout de même ceux auxquels Pete devait sa carrière d'acteur.

« Eddie, pouvez-vous prendre des clichés de l'arme ? Je vais en avoir besoin pour l'enquête judiciaire. »

Gardner s'exécuta, photographia le pistolet sous différents angles. Les deux hommes restèrent silencieux jusqu'à ce qu'on arrive au bout de la pellicule.

« Vous pensez à un suicide, monsieur le juge ? Ça m'en a tout l'air.

— Pourquoi ?

— Le gars est costaud. Pas de traces de lutte. Difficile d'enfoncer un flingue dans la gueule d'un type aussi baraqué. »

Dans un coin de la cabine, il y avait une caméra dernier cri fixée sur un trépied. Gardner regarda Whit l'examiner.

« Peut-être qu'il tournait une scène amateur avec la petite et que les choses ont pris un tour violent.

— La petite ?

— La fille qui l'a trouvé dans cet état. C'est le genre qui n'a plus un rond et qui n'a nulle part où aller. Elle est sale et elle a l'air de se droguer. »

Gardner rigola avant d'ajouter :

« Quand elle a vu cette bite qui lui arrivait dessus, elle a dû paniquer.

— Peut-être. »

Gardner l'écœurait, mais il n'était pas complètement à côté de la

plaque. Whit se souvint d'un détail qu'il avait lu dans un manuel de médecine légale, concernant les résidus de fluides organiques. De sa main gainée de latex, il inspecta minutieusement les parties génitales du mort : aucune trace d'humidité sur l'énorme pénis. Ce qui signifiait – le médecin légiste de Corpus Christi le confirmerait ou non – que le décès n'avait pas immédiatement suivi un rapport sexuel.

Gardner observait Whit qui manipulait l'organe :

« Si ça durcit, hurlez. »

Whit se sentit une nouvelle fois mal à l'aise. Gardner ne manquerait sûrement pas de commenter la situation à ses collègues du commissariat : « Putain, Mosley a palpé la bite du cadavre. Si c'est pas dégueu. »

À côté du lit, Whit remarqua le dos d'un cadre posé à plat sur la coiffeuse. Il le redressa. Taches de rousseur, regard noisette malicieux : la photo d'un jeune garçon aux portes de l'adolescence. Certains détails de son visage rappelaient Pete Hubble – la mâchoire carrée, les cheveux châtons, le sourire qui plissait les joues. Quant aux petites oreilles, aux sourcils arqués et espiègles, cela venait de Faith Hubble... Un vieux portrait de Sam, leur fils. Sam avait aujourd'hui quinze ans. Un gamin intelligent que Whit avait toujours apprécié. Comment encaisserait-il le choc ?

« Pour le seul suicide auquel j'aie eu affaire, dit Whit, le type avait retourné toutes ses photos de famille jusqu'ici contre le mur avant d'avaler sa boîte de comprimés.

— Donc la balance penche un peu plus encore en faveur du suicide...»

Gardner inséra une autre pellicule. Les flashes crépitèrent à nouveau.

Whit n'avait pas ôté ses gants. Il ouvrit le boîtier de la caméra vidéo. Vide.

« Est-ce qu'il y avait une cassette là-dedans, que Claudia aurait prise ?

— Pas à ma connaissance.

— Ou que vous auriez prise ?

— Non », répondit Gardner en fronçant les sourcils.

Whit referma le boîtier. Des vêtements étaient entassés dans un coin de la pièce. Il les examina : une paire de jeans délavés pour homme avec une ceinture de cow-boy autour de la taille ; un T-shirt blanc ; un caleçon noir dans lequel Pete devait se sentir serré. Whit découvrit une petite culotte en coton au motif de violettes entrelacées, roulée en boule avec le T-shirt. D'un doigt ganté, il souleva la culotte pour la montrer à Gardner.

« Magnifique ! Ça sent la partie de jambes en l'air ! dit celui-ci en jetant un coup d'œil derrière lui pour s'assurer que Claudia Salazar

n'était pas revenue dans la pièce. Faut que quelqu'un aille vérifier si la fille porte quelque chose sous son jean. Je me porte volontaire.

— Vous avez le sens du sacrifice. Qu'est-ce que le témoin vous a déclaré ?

— Elle s'appelle Heather Farrell et elle a cet air de brebis effarouchée des fugeurs. On est en train de rechercher si elle a un casier. Elle dit avoir fait la connaissance de Hubble à la plage la semaine dernière. Il l'aurait invitée ici ce soir. »

Whit contempla le visage de Pete Hubble. Les traits ne conservaient pas grand-chose du garçon que Whit avait connu. Mais un souvenir remonta à la surface : la fête d'anniversaire d'un de ses frères. Whit, le plus jeune des six fils Mosley, n'avait que douze ans. Il était là mais il ne participait pas vraiment. Sauf que Pete lui filait en douce des rasades de bourbon (du bon, en plus). Et qu'à la fin de la soirée il avait vomi sur les pieds de la copine de son frère aîné. Ça lui avait valu la toute dernière correction que son père lui ait jamais administrée.

Pete, le plus marrant de tous. Du moins jusqu'à ce que son frère disparaisse.

« Je me demande combien de films de cul il a tournés, dit Gardner.

— Si vous pouviez éviter de répandre trop vite la nouvelle.

— Comme si un tel truc pouvait être étouffé. Faut croire que toutes les chattes du monde ne suffisent pas à rendre un homme heureux. Pourtant, le nombre de coups qu'il a dû tirer avec ces films !

— Sans compter le nombre de chaudes-pisses auxquelles il s'est exposé...

— Ouais, ça calme un peu », dit Gardner après y avoir réfléchi quelques secondes.

Whit ouvrit la petite penderie qui faisait face au lit et découvrit un assortiment modeste de vêtements pour homme accrochés à des cintres : des pantalons, des sweat-shirts, une collection de casquettes sur lesquelles on lisait XIX^e cérémonie des Oscars du porno, Émoi Productions ou, ce qui ne manqua pas de l'étonner, université de Californie – département cinéma. De l'autre côté du placard, des chemisiers, des T-shirts, des sweat-shirts et des jeans féminins, pendus avec plus de soin. En dessous, des papiers entassés dans un carton. Jetés à terre, un bustier en cuir fait pour contenir une poitrine impressionnante et plusieurs strings rose vif.

« Une femme habitait ici.

— À croire qu'il n'en avait pas assez au boulot », commenta Eddie Gardner.

Whit remonta dans le salon. Il entendait Claudia et un de ses collègues décrire puis consigner les indices recueillis sur le pont,

vulnérables à la tempête qui approchait.

En face du canapé, il y avait une télévision toute neuve, et des cassettes empilées dans le meuble ouvert. Whit en prit une au hasard. *Cléopâtre et les esclaves de l'amour* : une blonde platine avec un visage de fée, vêtue d'un costume doré, évoquait vaguement l'Égypte. Elle tendait la langue vers une vipère en plastique coincée dans son corsage. Derrière elle, un grand costaud en toge, le torse huileux et le regard lubrique : Pete. À gauche de l'image, la liste des acteurs : Dixxie St. Cupps, Rachel Pleasure, Love Ramsey... Tout en bas, après plusieurs autres pseudonymes féminins, on lisait « Big Pete Majors » et le nom d'un autre type : le casting n'avait pas tenu compte de la parité entre les sexes, les clients achetant principalement pour voir leurs actrices préférées. Le film était produit et réalisé par une certaine Velvet Mojo.

Whit jeta un œil aux autres jaquettes : *La Renarde en chaleur*, *Cuillerées d'amour*, *Contrat oral XL* « Big Pete Majors » jouait dans tous ces films, Velvet Mojo produisait et mettait en scène, et les cassettes sortaient chez Émoi Productions. Whit compta douze vidéos, datant toutes de l'année passée. Pete et son harem ne rechignaient pas à l'ouvrage.

Whit s'assit, sous le choc. Il se demanda si la mère de Pete, la sénatrice, avait connaissance de la carrière de son fils. Et qu'en était-il pour Faith, qui ne parlait jamais de son ex-mari ? Deux femmes extraordinairement brillantes, qui seraient terrassées par cette humiliation publique, aussi bien sur un plan personnel que politique.

Whit jeta un œil au tas de livres posé à côté de lui sur le canapé. Un grand nombre de ces ouvrages concernait l'écriture de scénarios, les dialogues, la structure du récit filmique. Le porno n'en demandait pas tant, et pourtant les bouquins avaient l'air d'avoir été lus et relus.

Il y avait une autre collection de cassettes – deux fois plus grande que celle classée X – et à des années-lumière de l'univers du porno. Whit reconnut quelques titres car il avait suivi un cours de théorie cinématographique des années plus tôt, à Tulane, afin d'obtenir un « A » sans trop se fatiguer. *Les Lumières de la ville*, un des chefs-d'œuvre de Charlie Chaplin. *Le Cuirassé Potemkine*, un vieux classique du cinéma russe. *Napoléon*, d'Abel Gance, *Naissance d'une nation*, de D. W. Griffith, *Autant en emporte le vent*. Des réalisations d'Alfred Hitchcock, de John Ford, de Stanley Kubrick. Et une multitude de films étrangers, australiens, suédois et italiens. Associez les deux collections et vous avez là un festival intéressant, ou du moins extrêmement étrange.

Whit examina le magnétoscope. Il y avait une cassette à l'intérieur. Whit alluma la télé.

Il mit le magnétoscope en marche. Sur l'écran, Pete Hubble avançait le long d'une route de campagne, au milieu d'un virage. Pete marchait à reculons, il s'exprimait à la manière d'un guide touristique en fixant une caméra portative. En bas de l'écran, un compteur indiquait que la scène avait été filmée dix jours plus tôt.

« C'est ici qu'on a retrouvé la voiture de mon frère », dit Pete de sa grosse voix de baryton.

La caméra fit un panoramique sur une série de petites maisons blanches bénéficiant d'une jetée privée mal arrimée qui s'aventurait tant bien que mal dans la mer.

« Avant, il y avait une plage et des champs, c'est tout, continua Pete. Et les jeunes aimaient venir flirter là.

— Ça n'a jamais dû t'arriver, à toi », commenta ironiquement une voix rauque de femme.

C'était elle, apparemment, qui tenait la caméra.

« J'étais trop timide, dit Pete avec un petit sourire.

— Mais tu as triomphé de ta terrible timidité... Les clés étaient sur la voiture ?

— Non. On ne les a jamais retrouvées.

— Rien qui pouvait laisser penser à un crime ?

— Non. Mais maman avait voulu que Corey bosse pour payer cette voiture. Il ne l'aurait pas abandonnée sans bonne raison.

— Ils n'ont rien trouvé dedans ?

— Le reçu d'une station-service à Port Lavaca, sous le siège du conducteur. Lui, ou quelqu'un d'autre, était passé par le nord de la côte. »

Pete protégea ses yeux du soleil avec sa main.

« Toutes les empreintes dans la voiture étaient celles de Corey. Au début, on a tous cru que Corey avait été kidnappé. Mais il n'y a jamais eu de coup de fil, jamais eu de lettre.

— Vas-y, expose-nous ta théorie. Et ensuite on ira se boire un café.

— Corey s'est volontairement débarrassé de sa voiture pour pas qu'on le retrouve, parce qu'il voulait disparaître.

— Pourquoi ? »

Pete haussa les épaules.

« Pour faire souffrir ma mère... Je ne sais pas comment intégrer ça au scénario sans que Corey passe pour un salaud.

— Ne le transforme pas en saint si ce n'en était pas un, Pete. »

Pete secoua la tête et l'écran devint bleu. Quand l'image réapparut, Pete se tenait devant un panneau Église Jabez Jones.

« Carnet vidéo, deuxième partie. Suite du repérage en vue du tournage. C'est ici que les crétins gonflés aux stéroïdes viennent affronter leurs péchés.

— Puis-je te rappeler que mon père était pasteur ? dit la voix de femme. Un peu de respect.

— Jabez a refusé une interview pour mon film. Ça en dit long. J'imagine qu'il m'attaquera en justice quand il l'aura vu.

— Qu'il te fasse un procès : on ne va pas refuser de la pub gratuite !

— Je ne m'inquiète pas vraiment pour la pub. Mon visage va faire la couverture de tous les journaux du pays.

— Ouais, ouais. On verra ça. »

On sentait l'irritation et l'impatience pointer dans la voix de la femme, comme si elle était face à un secret que Pete n'avait pas encore voulu lui révéler.

Le décor changea à nouveau brutalement : Pete, debout sur un des gros blocs de granit qui s'alignaient pour former une digue destinée aux pêcheurs près du parc de Port Léo. La marée montait, les vagues heurtaient les rochers roses et gris, éclaboussaient l'air. Le vent faisait voler les mèches de Pete. Le compteur indiquait que ces images avaient été filmées la semaine d'avant.

« Passe-moi les fleurs », demanda Pete.

Une main de femme entra dans le champ, des bracelets cliquetant autour de son poignet. Elle tenait un grand bouquet de marguerites et d'œillets, semblables à ceux qu'on trouve dans les files d'attente des supermarchés, entouré d'un papier vert. Pete prit le bouquet et le balança à la mer. Les vagues se précipitèrent dessus comme pour le dévorer. La caméra remonta vers le visage de Pete.

« Mon frère n'a pas de tombe, mais lui et moi, on péchait souvent sur cette jetée. C'est le mieux que je puisse faire. »

Il se mit à pleurer, doucement. Quelques instants s'écoulèrent en silence.

« Je crois que je vais amener Sam ici, dit Pete.

— Réfléchis un peu, merde ! » répliqua la femme.

L'écran devint noir.

Whit jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Personne dans le salon. Il sortit la cassette et en inséra une autre, celle-ci classée X : *Johnny s'en va baiser*. Le film était au milieu. Après avoir observé pendant vingt secondes Pete et deux fausses blondes agenouillées devant lui sur un pseudo-champ de bataille, Whit ne pouvait plus douter de la nature des activités de Pete, qui déclamait des répliques

inoubliables du genre : « Nom de Dieu, comme c'est bon », « Vas-y, ma chérie » ou « À ton tour, ma jolie ».

Whit pensait à Faith, à Lucinda, à Sam, et il avait envie de vomir. Mais il se demandait aussi quel effet cela faisait de vivre la vie qu'avait menée Pete.

Il remit la première cassette dans le magnétoscope et éteignit la télé. Pete travaillait à un projet de film centré sur la disparition de son frère. Il voulait démarrer une carrière dans un genre plus classique et mettre le porno de côté. Car il ne s'agissait sûrement pas d'injecter des scènes X dans une histoire de famille.

Whit remonta sur le pont. Claudia Salazar discutait avec un shérif adjoint sur la passerelle. Un autre adjoint remplissait délicatement une grande boîte en carton d'objets et de sachets plastiques scellés contenant des prélèvements. L'ambulance avait laissé la place à un fourgon mortuaire, qui enlèverait le corps quand Whit en donnerait l'autorisation.

Whit attendit que Claudia revienne sur le bateau.

« Je le déclare mort aux alentours de 22h45. J'autorise l'autopsie et j'ordonne une enquête judiciaire. Vous pouvez faire enlever le corps quand vous voulez. »

Il nota les détails sur un formulaire d'autorisation d'autopsie qu'il signa et que Claudia contresigna.

« C'est toi ou le Prince charmant qui est en charge de l'enquête criminelle ? demanda Whit.

— Delford me l'a confiée. Tu penses que c'est un suicide ?

— Avant de répondre à ça... Pete était une star du porno. »

Les yeux de Claudia papillonnèrent, son visage pâlit.

Il lui raconta ce qu'il avait trouvé, les cassettes pornos et les autres. Elle se frotta le visage.

« Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu...

— Beaucoup d'éléments font penser à un suicide. Pas de lettre, mais Pete a caché une photo de son fils. J'ai vu la même chose sur le lieu d'un suicide à Darius il y a quelques semaines. Cela dit, étant donné l'activité professionnelle de Pete, je me demande pourquoi la caméra – sans cassette à l'intérieur – pointe vers le lit. Et il y a une petite culotte, au milieu de ses vêtements. Notre jeune témoin porte-t-elle ses sous-vêtements ?

— Je n'ai pas regardé spontanément, figure-toi !

— Dans la penderie, j'ai vu des vêtements féminins. Du genre qui énerve les ligues de vertu. Si cette fille n'habite pas avec Pete sur le bateau, à qui appartiennent-ils ?

— Tu crois quoi ? Qu'il a été tué alors qu'il tournait un film ?

— Je n'en sais rien...

— Pas simple, tout ça.

— Où est le témoin ?

— Au commissariat. Gardner et les adjoints du shérif peuvent terminer l'inspection du bateau, je vais aller prendre sa déposition. Je compte sur toi pour ne rien divulguer à personne, OK ? » dit-elle en agitant l'index.

Whit parodia son geste menaçant, avec le sourire.

« Gardner dit que cette fille est une fugueuse. Si tu ne la gardes pas en détention, il faut s'assurer qu'elle ne se fasse pas la belle avant la fin de l'enquête.

— Je garderai un œil sur elle.

— Je me demande si c'est elle qui filme Pete dans la vidéo où il parle de son frère.

— On ne tardera pas à le savoir. »

Ils descendirent dans le salon. Claudia inspecta rapidement la collection de VHS et emporta la cassette où Pete évoquait la disparition de son frère. De retour sur le quai, ils entendirent quelqu'un crier. Derrière le ruban jaune, une femme s'énervait avec l'agent Fox, qui interpella Claudia :

« Cette dame dit qu'elle habite sur le bateau. Elle se nomme Velvet.

— Velvet Mojo, murmura Whit. C'est la réalisatrice des films de Pete.

— « Velvet Mojo » ? Ça sonne comme le nom d'un très mauvais vin, dit Claudia. C'est bon ! » lança-t-elle à Fox.

La femme en question approchait de la trentaine. Sa chevelure blonde, mêlée de mèches plus foncées, descendait au-delà de ses épaules. Elle portait un T-shirt noir à manches longues où on pouvait lire : je ne supporte pas les gens pas respectables, un short extra-large en jean bleu et des tennis éraflées.

« Velvet ? » demanda Claudia quand ils approchèrent du ruban.

La femme les dévisagea. Whit vit la peur dans ses yeux, consécutive à la présence de la police, de la foule – et du corbillard.

« Qu'est-ce qui se passe ? Pete a des ennuis ? »

Whit reconnut immédiatement la voix de la femme sur la cassette. Rauque, évoquant des avances sensuellement roucoulées dans des bars enfumés.

« On pourrait peut-être aller à l'intérieur pour en parler », dit Claudia en indiquant les bureaux de la marina.

Velvet secoua la tête.

« Je veux savoir ce qui s'est passé. Maintenant.

— Et je vais vous le dire. Mais à l'intérieur, insista Claudia.

— Nom de Dieu...»

Velvet se laissa mener vers les bureaux. Une bourrasque de vent, qui sentait déjà la pluie, les freina un instant. À l'intérieur, Claudia

guida Velvet jusqu'à un canapé et s'assit à côté d'elle.

« Je m'excuse, Velvet, mais... Est-ce votre vrai nom ?

— Oui, c'est comme ça qu'on m'appelle. Mojo, par contre, c'est un pseudo, révéla-t-elle sur le ton de la confession.

— Alors, quel est votre vrai nom ?

— Velvet Lynn Hollister. »

Son regard allait et venait de Whit à Claudia.

« Je suis Claudia Salazar, de la police de Port Léo, et voici Whit Mosley, notre juge de paix.

— Est-ce que quelque chose est arrivé à Pete ? Est-ce qu'il...»

Elle n'arrivait plus à parler.

« Pete est décédé, annonça Claudia. On l'a trouvé ce soir, mort suite à une blessure par balle. Je suis sincèrement désolée. »

Velvet accueillit la nouvelle sans cris ni larmes. Malgré le faible éclairage du bureau, il était néanmoins évident qu'elle était sous le choc.

« Mort ? finit-elle par demander. Sur le bateau ? »

Elle était immobile. Ses mains collaient à ses cuisses, ses yeux étaient secs.

« Oui, dit Whit. Une balle dans la bouche. Il avait le pistolet à la main. »

Ils laissèrent Velvet digérer l'information. Elle ne bougeait toujours pas.

« Possédait-il un pistolet ? demanda Claudia.

— Non. Il détestait les armes à feu. Il n'en voulait pas chez lui. »

Claudia lança un regard vers Whit, avant de poursuivre :

« Est-il possible qu'un membre de sa famille lui ait prêté une arme ?

— J'évitais sa famille. Je n'en avais rien à foutre de cette bande de coincés méprisants. La mère de Pete est une salope de première classe, et son ex-femme calque son jeu sur celui de la mère. Ils ne voulaient rien avoir à faire avec nous. »

« Donc Faith savait que Pete se trouvait à Port Léo. Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ? » pensa Whit. Il posa la main sur l'épaule de Velvet ; elle ne broncha pas.

« Où est-ce que Pete aurait pu se procurer le pistolet ? demanda-t-il.

— Le bateau appartient à un ami de Pete. Peut-être que c'est lui qui lui a filé le flingue. Je n'en sais foutre rien. »

Velvet se mit à trembloter.

« Qui est cet ami ? demanda Claudia.

— Un type qui s'appelle Deloache. Junior Deloache. Il habite à Houston, mais il a un appart ici, qu'il occupe le week-end. »

Velvet agrippa le bras de Whit.

« Un docteur a examiné Pete ? On est sûr qu'il est mort ?

— Il est mort. Je suis désolé.

— Monsieur Hubble montrait-il des signes de dépression ? interrogea Claudia.

— Vous pensez qu'il s'est suicidé ? C'est impossible. Impossible. »

Elle se leva et se mit à faire les cent pas dans le bureau tout en secouant la tête. Claudia s'approcha d'elle.

« Je sais que c'est difficile...

— Vous ne le connaissiez pas, mademoiselle Machin-truc, et vous vous permettez d'imaginer... Il-ne-s'est-pas-tué ! »

Whit posa la question qui s'imposait :

« Comment pouvez-vous en être sûre ? »

Le regard qu'elle lui lança aurait éventré un tank.

« Parce que. Pete s'aimait beaucoup trop. Il ne déprimait pas. S'il est mort, c'est que quelqu'un l'a tué.

— Quelqu'un aurait-il pu vouloir sa mort ? » demanda Claudia.

Velvet passa la langue sur ses lèvres. « Pas moi, en tout cas. Je sais comment vous fonctionnez, vous les flics, et je vous dis tout de suite que je n'avais aucune raison de vouloir la mort de Pete.

— Quelles relations entreteniez-vous avec lui ? demanda Whit.

— Nous sommes de vieux amis. On a bossé sur pas mal de films indépendants ensemble. Des dizaines de films.

— C'était votre petit ami ? demanda Claudia.

— "Petit ami"... C'est mignon, ça. Non. » Velvet fronça les sourcils et reprit : « Allez interroger Jabez Jones. Il était connu comme catcheur, maintenant il prêche l'amour de Jésus sur une chaîne câblée. Mais il sue toujours autant. Vous voyez de qui je parle ?

— On voit, dit Whit.

— D'accord. Eh bien, Pete bossait sur un nouveau projet de film, et il avait besoin de la coopération de Jabez, mais Jabez nous a dit d'aller nous faire foutre. Sauf qu'hier, je revenais du supermarché, et qui j'ai vu qui discutait sur le bateau avec Pete ? Jabez. Et Pete était furax : son visage était cramoisi, j'ai cru que sa tête allait exploser. Jabez lui souriait d'un air satisfait, comme si on venait de lui faire une bonne pipe. »

Whit songea que la carrière de Velvet devait influencer sur ses choix en matière de métaphores.

« On parlera à Jabez, dit Claudia. Qui d'autre ? » Velvet pinça sa lèvre entre son index et son pouce. « Son ex-femme, Faith Hubble. Ils s'engueulaient au sujet de leur fils. Faith ne voulait pas que Pete voie Sam. Pete demandait la garde conjointe, même si je savais qu'on ne la lui accorderait pas. En tout cas ils bataillaient à propos de Sam. Constamment. »

« Formidable », se dit Whit. Il s'éclaircit la gorge. « Où étiez-vous ce soir, Velvet ? demanda Claudia.

— Allez vous faire foutre. Parce que je ne suis pas le laquais de la sénatrice, parce que je ne prêche pas à la télé, c'est sur moi que vous allez vous jeter !

— J'aimerais juste savoir ce que vous faisiez ce soir, et quand vous avez vu Pete Hubble pour la dernière fois, et de quoi vous avez parlé, dit tranquillement Claudia. Personne ne se jette sur vous, alors calmez-vous et aidez-nous. »

Velvet frissonna à nouveau et se rassit sur le canapé.

« Pete devait travailler sur son scénario.

— Celui sur son frère ? demanda Whit.

— Ouais... Comment vous savez ?

— J'ai regardé la cassette qui était dans le magnétoscope. Il repérait des lieux de tournage et parlait de la voiture de son frère.

— Pete voulait être seul – il écrit mieux comme ça –, mais il n'avait pas envie d'aller à la plage comme il en a l'habitude. Il m'a dit que je n'avais qu'à aller m'amuser. C'est ce que j'ai fait : j'ai fait du shopping, j'ai mangé un hamburger dans un restau sur la plage de Port Léo et puis je suis allée au ciné... J'ai encore mon ticket, et le gros niais qui servait le pop-corn a flirté avec moi. Ça vous suffit comme alibi ? demanda-t-elle en fixant Claudia des yeux.

— J'aimerais prendre votre déposition au commissariat, dit Claudia d'une voix égale.

— Alors quoi, il me faut un avocat ? »

Velvet agrippa le bras de Whit.

« Vous êtes juge, vous. Dites, j'ai besoin d'un avocat ?

— Vous n'êtes pas en état d'arrestation, mademoiselle, lui dit Claudia. Vous avez droit à un avocat si vous le désirez, mais nous voulons juste votre déposition.

— Vous connaissez quelqu'un qui peut vous héberger, Velvet ? demanda Whit. Un crime a été commis sur votre bateau. Pour l'instant vous ne pouvez plus y demeurer. »

Les épaules de Velvet s'affaissèrent – elle prenait tout d'un coup conscience de la gravité de la situation.

« Un ami ? Non, je n'ai pas d'amis ici. Cette communauté est trop respectable pour quelqu'un comme moi.

— Je vais vous trouver un endroit où loger. »

Claudia haussa un sourcil dans sa direction, l'air de dire : « Ça te plaît de jouer les sauveurs, hein ? »

« Merci, mais je n'ai pas besoin de votre aide, dit Velvet en se levant. Est-ce que je peux voir Pete ? Je devrais peut-être prévenir sa mère ?

— Le commissaire s'en occupe, dit Claudia. Il connaît la mère de

Pete depuis longtemps. Allons prendre votre déposition, et puis on avisera. »

Velvet croisa les bras avec détermination. « Prenez toutes les dépositions qu'il vous faut. Dites-moi comment je peux vous aider. Parce que Pete ne se serait jamais suicidé. Jamais, au grand jamais, dit-elle les lèvres crispées. Et si vous n'arrivez pas à trouver qui l'a tué, vous aurez de mes nouvelles, vous n' imaginez pas. C'est moi qui vous poursuivrai tous en justice. »

La petite assemblée de résidents de la marina était composée à part égale de retraités, de privilégiés, de touristes et de vadrouilleurs. Ils n'avaient pas grand-chose en commun hormis leur goût de la tranquillité et les pattes-d'oie que le soleil avait gravées autour de leurs yeux. On leur avait demandé d'évacuer leurs bateaux et ils s'étaient agglutinés sur le parking. Ils marmonnaient des commentaires sur la brièveté de la vie et sur la nécessité de mieux sélectionner les résidents de la marina. L'agent Fox avait commis l'imprudence de prononcer une fois le mot « suicide », et la rumeur s'était rapidement propagée.

Le Saigneur écoutait les échos qui animaient la foule. Son cœur tressaillait comme sous une série d'électrochocs. Personne ne faisait attention à lui, à part un ou deux types qui le saluèrent. Il gardait les poings serrés dans les poches de son coupe-vent.

Il observa un policier fouiller dans le coffre d'une voiture de patrouille. Il se demanda comment le policier réagirait s'il se penchait près de lui et lui murmurait à l'oreille : « J'ai une passion que j'aimerais partager avec vous. Venez admirer mes belles tombes. » Mais il se retiendrait. Car la ville décorerait le policier, les salopes à la télé en feraient un héros et traiteraient le Saigneur de malade. Les snobinards de la marina joueraient des coudes pour être interviewés devant les caméras : « Oh oui, nous sommes sous le choc. Ce monsieur paraissait si gentil. » Quant au Saigneur, on ne lui donnerait sûrement pas l'occasion de raconter sa version des faits à la télé.

La vie était honteusement injuste, ou alors il fallait l'attraper par les cornes et ne pas lâcher. Il vit une vieille bonne femme s'approcher du policier qui sifflotait et bavarder avec lui. De retour dans la foule, elle se dépêcha de raconter ce qu'on lui avait confié.

Le Saigneur prêta un peu plus l'oreille. La vieille haletait, tout excitée qu'elle était de transmettre la triste nouvelle à tout le monde.

« C'est le monsieur qui vivait sur le *Real Shame* qui est mort. Ils pensent qu'il s'agit d'un suicide. C'est affreux ! »

Suicide. Suicide. Quel mot délicieux, qui fondait dans la bouche ! Un mot comme un bonbon, vraiment, à s'en lécher les dix doigts après l'avoir avalé.

Il voulait voir sa nouvelle chérie, la toucher, soulever sa chevelure épaisse, lécher sa peau, sentir la tiédeur de sa respiration dans son cou. Elle aurait besoin qu'on la reconforte, la pauvre enfant.

« Je parie que sa petite amie l'a fait cocu, et que c'est pour ça qu'il s'est tué, poursuivit la vieille un ton plus bas. Vous avez vu les strings dans lesquels elle se balade ? Si ce n'est pas une traînée, ça... »

« Comme si Pete n'était pas la vraie traînée dans cette histoire », se dit le Saigneur. Il imagina les craquements intéressants que produirait la mâchoire de la vieille s'il la brisait.

« Cette fille ne va sûrement pas s'éterniser dans le coin, déclara le Saigneur de cette voix grêle, faiblarde, qu'il détestait tant. Elle n'est pas d'ici, pas vrai ? »

« Tais-toi, imbécile ! Tu vas te taire, crétin ! » La vieille hocha la tête. Pour protéger son horrible coiffure floconneuse, elle l'avait entourée de rubans de papier toilette. Le Saigneur la trouvait complètement ridicule.

« Vous avez raison, qu'elle retourne dans le caniveau d'où elle sort », déclara la vieille.

Il hocha la tête à son tour, poliment. Parfait. Si tout le monde pensait que Velvet avait quitté la ville, cela rendrait les choses beaucoup plus faciles pour lui.

Trois personnes sortirent des bureaux de la marina, dont – ô joie ! - sa chérie. Ah, la détresse lui allait à merveille ! Elle était mignonne comme tout dans son short en jean. Un petit ange, comme sa mère aimait bien dire. Le désir asséchait la bouche du Saigneur. Les trois montèrent à bord du bateau de Pete, disparurent à l'intérieur puis ressortirent deux minutes plus tard. Velvet sanglotait, ses épaules tremblaient.

Un homme la dirigeait vers les voitures de police.

La panique le saisit. Non ! Ils l'arrêtaient. Ça n'allait pas du tout...

Mais, à la lumière des lampadaires, il se rendit compte que l'homme, un type assez grand, n'était pas habillé comme un flic... et il guidait sa chérie au-delà des véhicules de police, au-delà de l'ambulance.

Le Saigneur entendait sa chérie qui continuait de pleurer. L'homme mit la main sur son bras, tendrement. Non ! Ça, ça n'était pas acceptable. Le cœur du Saigneur s'emballa. L'homme ouvrit la porte de l'Explorer et l'aida à s'asseoir, comme s'ils passaient ensemble une soirée romantique.

L'homme se retourna vers la foule. Le Saigneur vit son visage et grimaça. Il avait chaud, les paumes de ses mains le démangeaient.

Les badauds et les habitants de la marina s'écartèrent pour laisser le 4 x 4 sortir du parking. Sur la porte, le Saigneur aperçut un autocollant magnétique, des lettres blanches sur un fond rouge et bleu stylisé : Whit Mosley – juge de paix. L'Explorer passa à un mètre du Saigneur : sa chérie appuyait le côté de sa tête contre la vitre. Ses

poings cachaient ses yeux. Il entendit sa voix rugir malgré le bruit du moteur – avant que le véhicule disparaisse dans la nuit.

Le Saigneur s'éloigna sans attendre. S'ils avaient arrêté sa chérie, c'est un flic qui l'aurait emmenée. Pas un juge... Elle n'avait pas pris d'affaires. Elle ne quittait pas la ville. Cette pensée l'apaisa alors qu'il s'engouffrait derrière le volant de sa Volkswagen déglinguée. Mais il n'aimait pas la voir traîner avec ce juge quand c'était à lui – à lui seul – qu'elle appartenait.

Ce maudit juge la voyait souffrir. Le Saigneur, lui, voulait l'aider... voulait l'amener chez lui, la déshabiller, la...

Non. Non. Il savait qu'il laissait son imagination prendre le contrôle, et ce n'était pas le moment. Tant qu'il ne tenait pas sa chérie dans ses bras, il devait se méfier de son imagination. Le juge Mosley était un représentant de l'ordre, de la justice, il devait l'accompagner là où on prendrait sa déposition, là où elle remplirait des formulaires.

« Ouais, mais tu connais les fils Mosley, tu sais comment ils sont. »

Le Saigneur fit gronder le moteur de sa voiture. Pourquoi attendre ? Peut-être pourrait-il les rattraper avant qu'ils atteignent le centre-ville de Port Léo, sur la route sombre qui longeait la baie. Il leur ferait des appels de phares, les forcerait à s'arrêter sur le bas-côté ou sur un parking non éclairé. Il extirperait Mosley du véhicule, d'un coup de lame il lui viderait les viscères, puis l'égorgerait. Le sang d'un juge, ça doit sentir le renfermé comme une salle d'audience, ou comme une vieille bibliothèque de fac de droit. Alors il pourrait emmener sa chérie chez lui, la reconforter et faire qu'elle soit vraiment à lui, loin de la tristesse de ce monde.

Il écrasa la pédale d'accélérateur.

« Vous croyez qu'il a souffert ? demanda Velvet en essuyant ses yeux.

— Ça n'a pas duré plus d'une seconde. »

Velvet méritait qu'on l'épargne. Et de toute façon, cela ne devait pas être très éloigné de la vérité.

Velvet abaissa la vitre de quelques centimètres. Le vent lui rafraîchit brutalement le visage.

« La petite inspectrice, Salazar, elle fait bien son boulot ?

— Sa réputation est excellente.

— Dans votre bourgade tranquille, ouais. Combien de meurtres vous avez par an ? Un ?

— Zéro l'année dernière. Je crois qu'il y en a eu un l'année d'avant. »

Velvet écrasa son mouchoir en papier dans sa main.

« Super. Donc les homicides n'ont évidemment pas de secret pour elle. Me voilà rassurée. »

Elle tourna les yeux vers Whit.

« Et vous, c'est quoi votre rôle dans tout ça, à part faire le chauffeur ?

— Quand il y a une mort suspecte, j'examine les lieux, je fais une enquête de proximité, j'échange des informations avec les forces de l'ordre, je décide d'ordonner ou non une autopsie, je collabore avec le médecin légiste du comté de Nueces si besoin est, et je me prononce sur la cause du décès. »

Velvet écarquilla les yeux.

« Alors peu importe Salazar : il suffit que vous déclariez que c'est un meurtre pour qu'elle soit obligée d'enquêter.

— Je dois me prononcer en fonction des éléments recueillis. Ma décision doit être avisée, comme celle de tout juge. »

Le regard de Velvet se pencha sur la chemise exotique et le bermuda miteux de Whit.

« Mais vous êtes vraiment juge ? Vous vous fringuez comme un gosse de douze ans. »

Whit ne savait pas quoi répondre. Il avait plus conscience de son manque d'expérience qu'elle ne l'imaginait. Il s'éclaircit la voix.

« Je vous promets que je resterai objectif. J'écouterai ce que vous avez à dire sur Pete et son... son état d'esprit.

— Quand est-ce que l'autopsie aura lieu ?

— Dans les deux jours. Le médecin m'en touchera un mot rapidement, mais le rapport complet ne sera rendu que dans quelques semaines. Et j'aimerais vous dire, pour que vous cessiez de vous méfier de moi et de Claudia, que j'ai grandi avec Pete. Je les connaissais, lui et son frère. »

« Et je couche avec son ex-femme, ce qui me confère définitivement le statut de partie intéressée », pensait-il.

« Pete ne m'a jamais parlé de vous.

— Il fréquentait plus mes grands frères. Mais si quelqu'un a assassiné Pete, nous n'allons pas le laisser s'en tirer comme ça.

— J'imagine que ce serait politiquement coûteux de ne pas réussir à coincer l'assassin d'un Hubble, remarqua amèrement Velvet. Quand la victime est le fils d'une sénatrice, on ne bâcle pas l'enquête.

— Je sais ce que vous êtes en train de vivre, et j'en suis désolé. Mais y a-t-il une raison particulière pour que vous vous en preniez à moi ?

— J'ai entendu dire que le passe-temps préféré des juges c'est le poker. Pourtant vous cachez bien mal votre jeu. Je lis dans votre regard que vous nous prenez pour de la merde, Pete et moi.

— Détrompez-vous. Je veux vous aider. »

Velvet dépliait et repliait sans cesse son mouchoir.

« Qui a trouvé le corps ?

— Une jeune femme. On pense que c'est une fugueuse, même si apparemment elle a eu dix-huit ans il y a peu, ce qui fait d'elle une simple vagabonde... J'ai vu une caméra vidéo installée dans la chambre. »

À elle de tirer ses propres conclusions, se dit Whit.

« Ce n'est pas comme ça qu'on fait un film, si c'est ce que vous pensez. Il faut au moins deux caméras, une, ça ne suffit pas. L'éclairage du bateau ne conviendrait jamais. Et il faut une maquilleuse. Pete ne tournait sûrement pas une scène avec cette caméra minable. C'était un professionnel.

— Et il visait une carrière plus classique...

— Le X l'avait usé. C'est beaucoup de boulot, vous savez. Il voulait retourner dans sa ville natale pour faire des recherches et écrire son scénario. Il voulait que ce soit moi qui le mette en scène.

— Ainsi vous auriez pu réaliser un vrai film... »

Velvet lui jeta un regard glacial.

« Est-ce que vous avez seulement vu les films que j'ai faits ? Ce sont de *vrais* films. On ne m'appelle pas pour rien la Spielberg du porno. Je raconte de vraies histoires, avec de vrais personnages. Il y a de la profondeur et... tout le reste. »

Whit songea que c'était sûrement « tout le reste » qui faisait le succès de ces vidéos.

« Mais il n'y aurait pas eu de scène porno dans ce film sur son frère, si ?

— Bien sûr que non. Je voulais m'essayer à un autre type de projet. Tous les créateurs ont ce droit. Shakespeare écrivait des comédies et des tragédies. Ce sont les esprits étriqués qui vous enferment à jamais dans le même créneau, clama Velvet avant de tourner la tête vers sa vitre. Alors où est-ce que vous me larguez quand j'aurai fait ma déposition ?

— Je suppose qu'il ne faut même pas penser à vous emmener chez la mère de Pete.

— Elle me trancherait la gorge dans mon sommeil et prendrait un bain dans mon sang.

— Vous n'avez vraiment pas d'ami dans cette ville ?

— Les gens d'ici, je n'en veux pas comme amis.

— Alors on vous trouvera un motel. Vous avez le choix : l'Excellent – qui ne l'est pas –, le Port Léo Inn, le Gulf Breeze. Sinon, il y a pas mal de chambres d'hôtes. Et aussi un Best Western et un Marriott Suites.

— Je n'arrive pas à croire à ce qui arrive : Pete est mort et je vais dormir dans un Best Western. »

Son sourire restait triste, mais au moins il commençait à se faire plus amical.

« Il n'y aurait pas une chambre d'hôte chez vous ? demanda-t-elle. Je suis très tranquille, je ne prends pas beaucoup de place.

— Inutile d'y penser. Je suis un pauvre type qui vit chez son père.

— Mais au Best Western je serai seule. Je ne gère pas bien la solitude. Il faut que vous me trouviez une autre solution.

— Désolé.

— Vous avez un téléphone dans cette voiture ? »

Whit farfouilla parmi les cassettes et les CD qui remplissaient le bac de rangement entre les deux sièges. Il tendit un téléphone à Velvet, alluma l'éclairage intérieur pour qu'elle puisse mieux distinguer les touches...

Une autre lumière le surprit. Celle que réfléchissait son rétroviseur : derrière lui, des phares se rapprochaient d'eux très rapidement...

Velvet composa un numéro et patienta.

« Anson ? Ouf, vous êtes à Port Léo. Quoi ? Oh. D'accord. C'est Velvet. Passe-moi Junior. »

Un silence.

« Junior, écoute-moi, j'ai une très mauvaise nouvelle. Pete est mort. »

Un plus long silence.

« Je ne déconne pas. On l'a flingué... Ça va, je tiens le coup. J'ai pleuré un bon moment, et ça va bientôt me reprendre. Après ça je vais foutre le bordel chez les flics s'ils continuent de raconter que c'est un suicide. »

Whit fouillait sa mémoire, essayant d'y retrouver un Anson ou un Junior demeurant à Port Léo. Velvet avait mentionné que le bateau appartenait à un certain Junior Deloache.

« Je ne quitte pas la ville avant qu'on ait fait toute la lumière sur ce qui s'est passé. Le juge Mosley dit qu'une enquête judiciaire va être menée. Pardon ? Je dois aller au commissariat. Pete est mort sur ton bateau. On m'a foutue dehors. J'ai besoin d'un endroit où dormir. Tu peux m'héberger dans ton appart ? »

Elle écouta, baissa légèrement la tête de dépit.

« Non, je ne sais pas quand ils te rendront ton foutu bateau. Ouais. Ouais. OK, j'ai compris. OK, je vais me trouver une chambre dans un motel. Ouais, merci de ton hospitalité. »

Elle éteignit le téléphone.

« Bande de lâcheurs. »

Whit jeta un coup d'œil au rétroviseur. La voiture était juste derrière lui.

« Ça ne donne rien ? »

Velvet haussa les épaules.

« Je déteste ce petit con de Junior Deloache. En plus, il se prend pour un séducteur. Avec son regard de porc. C'est qu'une petite bite à qui il faut trois boîtes de Viagra avant de faire quoi que ce soit... Ils ne veulent pas me prêter leur appart – ils sont à Houston mais ils arrivent demain. Ce sera donc l'hôtel.

— Je croyais que vous aviez appelé un numéro en ville ?

— Il y a un transfert d'appel. »

Le reflet des phares de la voiture de derrière aveugla Velvet. Le conducteur passa en feux de croisement, puis à nouveau pleins phares.

« Le mec derrière a l'air superpressé.

— Il peut me doubler s'il veut », dit Whit en gardant un œil sur le rétroviseur.

La voiture leur collait aux fesses. Encore un appel de phares...

« Il veut que vous vous arrêtiez, dit Velvet en tendant le téléphone à Whit.

— Sans façons. »

Whit enfonça la pédale d'accélérateur. Il reprit de la distance sur son poursuivant, qui réduisit brutalement sa vitesse.

« Connard », commenta Velvet.

Quelques secondes plus tard, le véhicule derrière eux n'était qu'un point de lumière dans la nuit.

« Mon bureau est juste en face du commissariat. Je vous

accompagnerai à l'hôtel une fois votre déposition terminée.

— Sachez juste que je ne suis pas du genre à écarter les cuisses dès qu'on me témoigne un peu d'humanité.

— Vous m'avez mal compris.

— Ah bon ? Vous savez combien de types m'ont fait des avances depuis que je suis ici ?

— Beaucoup, j'imagine.

— Beaucoup plus que beaucoup, dit Velvet en s'enfonçant dans son siège. Des milliers, pour être précise. »

Whit s'engagea sur Main Street puis se gara devant le tribunal du comté d'Encina : un énorme bâtiment, une bizarrerie pompeuse dans le style mauresque en vogue sur la côte un siècle plus tôt. Trois étages de granit texan assez lourd pour résister aux cyclones et aux ouragans. En face, le commissariat de police de Port Léo – un rectangle de briques – faisait pâle figure. Whit et Velvet traversèrent la rue. Le vent agitait les feuilles des palmiers ; les nuages, noirs, chargés de pluie, se rapprochaient du sol. Velvet s'arrêta soudain en plein milieu du macadam.

« C'est sûr, qu'ils ne vont pas m'arrêter ?

— Vous l'avez tué ? demanda Whit.

— Non. Mon Dieu. Non.

— Alors ne vous inquiétez pas. Dites-leur ce qu'ils ont besoin de savoir. Ce sont des gens bien. Ils ne vous feront pas d'entourloupe. Je vous le promets. »

Velvet croisa les bras sur sa poitrine et baissa la tête. Des pleurs la secouèrent.

« Pete... » murmura-t-elle d'une voix chevrotante.

Whit ne chercha même pas à dire quoi que ce soit. Il la prit dans ses bras et la laissa sangloter contre son épaule, comme quelqu'un qui essaie de consoler un vieil ami frappé par une tragédie. Il ne pouvait pas rester planté là comme un poteau tandis qu'une femme s'effondrait. Les larmes et la morve de Velvet trempèrent la chemise à perroquets de Whit et, quand elle cessa de trembler, il la mena vers l'entrée bien éclairée du commissariat.

Le Saigneur regardait sa chérie et ce maudit juge, ce bon à rien, ce coureur de jupons, qui se frottaient l'un contre l'autre en pleine rue. Il fallait qu'il calme sa respiration. Il s'était approché de l'Explorer de Whit Mosley, mais avait battu en retraite quand, grâce à l'éclairage intérieur du 4 × 4, il avait aperçu le téléphone portable dans la main de Velvet. Il ne pouvait pas prendre le risque que ces deux-là préviennent quelqu'un qu'ils étaient pris en chasse, ou qu'un inconnu à l'autre bout de la ligne l'entende opérer. Il les suivit à distance, éteignit ses feux et se gara à un pâté de maisons du tribunal, devant la vitrine plongée dans le noir de la librairie du Gulfstream.

Qu'ils se touchent – que Whit Mosley touche une femme qui lui appartenait – le rendait malade. Il pressa la paume ronde et charnue de sa main contre le métal tranchant de son couteau. Il inspira plusieurs fois à pleins poumons et s'efforça de ne pas pleurer de frustration. La patience était plus qu'une vertu : la règle de base pour survivre. Il avait lu, dans des livres qui parlaient de ses semblables, des exemples d'erreurs stupides : John Wayne Gacy, qui invita les policiers chargés de le surveiller à petit-déjeuner avec lui, alors qu'une drôle d'odeur s'échappait de la cave ; Dennis Nilsen, qui s'empressa de montrer au premier agent de police venu frapper à la porte de son domicile londonien les sinistres sacs plastiques qu'il gardait dans son placard. Le Saigneur avait décidé depuis longtemps qu'il se battrait, lui, jusqu'au bout. Alors il reposa la tête contre le dossier de son siège et alluma la radio. La vieille cassette des Beach Boys au son suraigu, la seule qu'il avait écoutée ces trois dernières années. Les premières paroles lui demandèrent de « rester fidèle à lui-même ». Il baissa le volume et préféra prier pour que sa chérie lui soit fidèle, chantant entre ses dents sur l'harmonie des Boys.

Mosley et Velvet entrèrent dans le commissariat. Le Saigneur attendit. Quelques minutes plus tard, Mosley ressortit seul et traversa la rue.

« Espèce de pervers. Tu n'es rien, tu ne mérites pas de la toucher, de connaître ses larmes. Tu n'es rien. »

Mosley ouvrit la porte du tribunal et disparut à l'intérieur du bâtiment. Au bout d'un moment, un bureau au rez-de-chaussée s'illumina derrière un store baissé.

Le juge Mosley avait-il pensé à fermer à clé la porte d'entrée ?

Le Saigneur grimpa quatre à quatre les marches du tribunal et

agita la poignée, mais rien à faire. Fermé. Dommage.

Ou plutôt tant mieux. Il frissonna. Le moment était mal choisi. Une mort violente ce soir à Port Léo, ça faisait déjà beaucoup. Deux, et la police serait sur les dents. Il s'éloigna du tribunal. Que Whit Mosley continue de respirer – quelque temps, jusqu'à ce qu'il se prononce officiellement sur le décès de Pete Hubble : un suicide. Le Saigneur se félicita de son sens de la retenue.

Sa fierté momentanée s'évapora quand il aperçut l'affichette scotchée derrière la vitrine de la librairie. Le faible éclairage des lampadaires de la rue permettait à peine de distinguer les traits de la fille sur le papier bleu. Le Saigneur cligna des yeux, ses viscères se contractèrent dans son ventre comme un serpent effarouché.

Depuis l'affichette, sa dernière chérie en date l'observait. Elle lui faisait un grand sourire, le tout premier depuis qu'il l'avait enlevée dans un parking lointain pour finir par la mettre en terre derrière chez lui. Avez-vous vu cette personne ? demandait-on. Son nom – Marcy Ann Ballew –, puis son âge, sa taille, son poids, une brève description et la mention de l'endroit où on l'avait aperçue pour la dernière fois : quittant son travail à la maison de retraite Memorial Oaks à Deshay, en Louisiane, le trente septembre dernier. Sa voiture avait été retrouvée à proximité, sur le parking d'un hypermarché Wal-Mart.

À mesure qu'il lisait, la gorge du Saigneur se remplissait de sable. On avait récupéré le portefeuille de la demoiselle à trois kilomètres de Port Léo, le long de la route 1223, il y avait une semaine. Toute personne susceptible de fournir des informations permettant de localiser Marcy Ann Ballew était priée de contacter le bureau du shérif du comté d'Encina ou le département de police de Port Léo. Il était même fait mention d'une récompense.

Le Saigneur se rejoua le film des heures qu'il avait passées en compagnie de la plus pénible de toutes ses chéries. Comment son portefeuille avait-il pu tomber sur la route ? Le souvenir lui en revint, porté par une vague d'écœurement. Alors qu'ils approchaient de son enclave à l'abri des regards du reste de l'humanité, elle avait émergé du semi-coma dans lequel il l'avait plongée en la bourrant de Valium et avait brisé une vitre. Il s'était immédiatement arrêté sur le bas-côté et l'avait frappée au visage, quatre fois, fort, lui fracturant une pommette ainsi que le nez et la replongeant dans l'inconscience. Le fait d'avoir dû la cogner avant même qu'il ait commencé à s'amuser avec elle l'avait mis en rage. Et à cause de ces os brisés, il n'avait jamais eu l'occasion de la voir sourire... avant ce soir. Il promena son doigt sur la vitre, autour des lèvres de Marcy. Délicieuse. Elle lui manquait.

Cherchant à laisser une trace de son passage, elle avait sûrement jeté son portefeuille par la fenêtre avant que les poings du Saigneur ne

s'abattent sur elle. Maintenant les flics de Louisiane – et ceux de la ville – savaient qu'elle avait fait un détour par Port Léo, Texas.

Il ravala le sentiment de panique qui montait dans sa gorge. La police interrogerait sans doute tous les riverains de la route 1223, d'ici à la limite du comté. Telle une compagne déplaisante dont on ne peut se débarrasser, l'idée qu'on puisse un jour mettre la main sur lui ne quittait jamais complètement son esprit.

Il ne devait rien tenter pour l'instant. La police surveillait Velvet. Mais dans quelques jours, après qu'on aurait conclu au suicide de Pete... elle serait mûre, une pêche gonflée de jus attendant au bout de sa branche. On était lundi soir. D'ici à la fin de la semaine, elle serait bonne à cueillir. Vendredi ou samedi.

Alors ils passeraient un week-end en amoureux : ciné si elle était gentille, puis le dîner, puis la mort. Et il reprendrait le travail dès le lundi.

Commença pour le Saigneur le processus ardu qui consistait à élaborer un plan. Et même, pour reprendre l'expression qu'il avait entendu Velvet utiliser au supermarché (il sourit en se le remémorant), un plan B.

La salle du commissariat réservée aux interrogatoires évoquait plutôt un cagibi. Une pile de vieux ordinateurs penchait dangereusement dans un des coins de la pièce. Le commissariat venait de mettre à jour son équipement informatique pour la première fois depuis sept ans, et personne ne voulait plus des anciens modèles. Un carton de documents déchiquetés attendait contre un mur qu'on veuille bien s'en débarrasser. Deux boîtes en plastique remplies de fournitures de bureau occupaient un autre angle. Au centre se tenait une vieille table en bois, défigurée par des traces circulaires de gobelets plastiques et de cannettes en aluminium.

Heather Farrell, la jeune femme qui avait trouvé le cadavre de Pete, regardait Claudia Salazar d'un air buté. Le commissaire Delford Spires était assis à côté d'elle. Il ne dirait sans doute pas grand-chose, laissant Claudia mener à bien l'interrogatoire. Celle-ci remarqua affectueusement qu'il avait une miette de gâteau collée à la moustache, mais elle préféra ne pas le mentionner, puisqu'ils étaient enregistrés. Delford venait juste d'annoncer à la sénatrice le décès de son fils.

Claudia se tourna vers le témoin.

« Ça ne devrait pas être long, Heather. Avez-vous en votre possession une quelconque pièce d'identité ? »

Heather Farrell extirpa de son jean sale un permis de conduire déchiré. Il n'était plus valide. Claudia prit note de la date de naissance : Heather avait eu dix-huit ans quinze jours plus tôt. L'adresse révélait qu'elle venait de Lubbock, à l'ouest du Texas, à des centaines de kilomètres de Port Léo. Claudia lut à haute voix ces informations pour qu'elles figurent sur l'enregistrement, puis rendit à Heather la carte plastifiée. Au lieu de la ranger, celle-ci s'en servit pour gratter la crasse sous ses ongles.

« Votre famille habite toujours Lubbock, Heather ? demanda Claudia.

— Ouais.

— Pourquoi êtes-vous partie ?

— Trop de poussière.

— C'est une très bonne raison, dit Claudia en souriant. Y en a-t-il d'autres ?

— Je suis artiste. Il y a beaucoup d'artistes dans le coin. J'étais persuadée que les galeries se battraient pour exposer mon travail. Ce

n'est pas le cas pour l'instant.

— Vous n'avez pas renouvelé votre permis de conduire, dit Delford.

— Je n'ai pas souvent l'occasion de conduire ces temps-ci. Vous avez un truc qui pend à la moustache. »

Delford se passa un doigt dans la moustache. La miette disparut. Elle ne choquerait plus personne.

« Merci, Heather.

— Où logez-vous en ce moment, Heather ? » demanda Claudia.

La jeune femme haussa lentement, paresseusement les épaules. Une sorte d'obstination méfiante – due à la stupidité ou à une profonde lassitude – fronçait constamment son visage.

« Ça dépend. Il m'arrive de camper dans le parc derrière la plage de Little Mischief.

— Vous avez un permis pour camper ? »

Heather remua sur sa chaise. Claudia devinait déjà la réponse.

« Je l'ai perdu hier. Je ne suis pas encore tombée sur un gentil gardien qui veuille bien m'en donner un nouveau. »

Claudia indiqua de la tête le sac à dos posé dans un coin de la pièce.

« Tout ce que vous possédez se trouve là-dedans ?

— Ouais. Je n'aime pas voyager trop chargée.

— Et donc vous aviez toutes vos affaires sur vous quand vous êtes allée voir ce type sur son bateau...

— Faut croire, dit Heather, la voix entièrement dépourvue d'énergie.

— Vous comptiez emménager avec lui ?

— Non. Je ne me sépare pas de mes affaires, c'est tout.

— Il vous avait dit son nom ?

— Ouais. Pete Majors. Il m'a raconté qu'il venait de Los Angeles. »

Claudia avala une gorgée du chocolat tiédasse que l'agent Fox avait bien voulu lui apporter. Majors, et non Hubble. Big Pete Majors, son nom de scène tel qu'il apparaissait sur la jaquette des vidéos trouvées dans le bateau. Claudia remarqua le mince filet de sueur sur le front de Delford, malgré la fraîcheur de la pièce.

« Monsieur Majors vous a-t-il confié la raison de sa venue à Port Léo ? demanda Claudia.

— Il écrivait le scénario d'un film sur la mort de son frère. Mais ça lui causait beaucoup de tristesse. Je crois que c'est pour ça qu'il s'est tué.

— Où aviez-vous rencontré monsieur Majors ?

— À Little Mischief. »

Claudia écrivit quelques mots sur son bloc-notes. Little Mischief

était une plage mal entretenue au nord de Port Léo, à quelques kilomètres de la marina du Golden Gulf. Les jeunes l'appréciaient beaucoup, ainsi que le petit parc attenant où poussaient chênes et lauriers sauvages. Un bon endroit pour se peloter, même si la région en comptait de meilleurs.

Heather passa les doigts dans sa chevelure.

« La lumière est belle à Little Mischief. J'aime bien faire des croquis des oiseaux, des vagues, des personnes âgées qui marchent le long du rivage...

— Les toxicos adorent Little Mischief, interrompit Delford. Est-ce que je risque de trouver quelque chose dans votre sac à dos, mademoiselle ?

— Non, dit-elle en roulant les yeux. Je ne touche pas à la drogue.

— Qu'est-ce que Pete faisait à Little Mischief ? demanda Claudia pour avancer.

— Il venait avec son ordinateur portable, pour écrire, ou juste pour se relaxer en lançant des cailloux dans les vagues. »

Elle s'essuya les lèvres du revers de la main.

« Il ne parlait pas trop mais il était gentil. Il m'a filé du fric pour que je puisse manger.

— Cet argent, dit Claudia en écrivant, il vous l'a donné sans contrepartie ? »

Le visage de Heather se durcit.

« Bien sûr que oui. Vous me prenez pour quoi ? »

La question était plutôt de savoir pour quoi l'avait prise Pete Hubble...

Claudia ne se pressa pas pour répondre. Les secondes passaient, et Heather se mit à remuer sur sa chaise.

« Je ne suis pas une pute, d'accord ? Il essayait de m'aider, c'est tout... Peut-être qu'il s'en fichait de l'argent, parce qu'il savait qu'il allait se foutre en l'air.

— Et donc il vous a fait un don. Ensuite, que s'est-il passé entre vous ? »

Heather Farrell avala les dernières gorgées de son chocolat puis se mit à arracher de petites bandelettes de son gobelet en polystyrène. Ses doigts se tachèrent de gouttes chocolatées et poudreuses, mais elle n'y prêtait pas attention.

« Rien, il ne s'est rien passé. Il était très triste et très seul. Comme si on venait de lui apprendre une mauvaise nouvelle.

— À quel moment vous a-t-il invitée sur son bateau ?

— Il m'a dit qu'il avait besoin de parler. Qu'il se demandait s'il fallait continuer à vivre.

— Il vous connaissait à peine, et pourtant il vous a confié qu'il

songeait au suicide ? s'étonna Claudia.

— Parfois c'est plus facile de parler à un inconnu qu'à un ami.

— Sans doute. Et d'où venait cette terrible tristesse ?

— Son frère... Pete m'a dit que tout était lié à son frère. J'ai compris qu'il était mort jeune. Et Pete m'a parlé d'un pasteur qui avait trompé son frère. Un certain... Jones, je ne me souviens plus du prénom. Je crois qu'il pensait que ce Jones était peut-être responsable de la mort de son frère. »

Heather leva les yeux vers Delford. Celui-ci intervint :

« Il avait des preuves ?

— Non. Il se plaignait qu'il lui en manquait pour convaincre un jury. »

Heather fixait Delford avec de grands yeux, comme un enfant qui espère l'approbation d'un parent.

« Il faut que vous soyez plus précise, insista Claudia. Qu'est-ce qu'il a dit exactement sur la relation entre son frère et ce pasteur ?

— Putain, je n'ai pas pensé à enregistrer notre conversation, et il n'était pas particulièrement clair dans ses propos ! Je vous ai dit tout ce que je sais. »

Claudia laissa à nouveau le silence s'installer. Puis elle se mit à tapoter avec son stylo contre le bloc-notes.

« Il n'a jamais suggéré que vous veniez sur son bateau pour y tourner un film porno ? »

Heather ricana.

« Non ! Je ne fais pas le tapin. Je suis ici depuis un mois et je n'ai pas eu le moindre problème avec la police.

— Comment vous êtes-vous rendue à la marina ?

— On m'a prise en stop depuis Little Mischief et on m'a déposée au centre-ville. Je suis arrivée à la marina un peu après vingt-deux heures. »

Elle déchira une nouvelle bandelette de son gobelet et en fit des confettis.

« J'ai trouvé son bateau – le grand, tout au bout du quai – et je suis montée à bord. J'ai crié son nom, mais personne ne répondait. La porte était ouverte. J'ai descendu l'escalier. »

Sa gorge se nouait petit à petit.

« Il n'y avait personne dans le salon, alors j'ai frappé à la porte de la chambre.

— Elle était fermée ?

— Ouais. J'ai appelé Pete, j'ai poussé la porte. Je l'ai vu sur le lit, tout de suite, avec du sang sur le visage. »

Elle se tut. Même pour une fille si jeune, le caractère implacable de la mort était soudain tangible.

« Je crois que j'ai hurlé. J'ai sûrement hurlé. Je me suis enfuie,

comme si le bateau était en feu. J'ai couru le long du quai en criant, et des gens sont sortis.

— Avez-vous remarqué quelqu'un de suspect aux alentours du bateau ou de la marina ? demanda Delford.

— Non. »

Heather contempla ses doigts, surprise d'y voir des taches de chocolat. Claudia tira un mouchoir en papier de la boîte et le lui tendit. Heather s'essuya lentement les doigts.

« Je me faisais tellement de souci au sujet de Pete, parce qu'il était si déprimé, qu'en arrivant au bateau je n'ai pas regardé autour de moi. »

Delford hocha gravement la tête.

« Tu joues les filles secourables mais j'ai du mal à t'imaginer chez les scouts, ma petite », pensa Claudia.

« Vous portez une culotte ? demanda-t-elle brutalement à Heather.

— Pardon ?

— J'aimerais savoir si vous portez une culotte, là, maintenant, sur vous.

— Pourquoi ?

— Peu importe. Répondez-moi, s'il vous plaît.

— Ouais, je porte une culotte. Vous pensez que je me promène sans sous-vêtements ?

— Montrez-la-moi, s'il vous plaît. Baissez juste un peu votre jean pour que je puisse voir. Commissaire, si vous pouviez sortir une minute...»

Delford se tourna vers Claudia. Les choses prenaient un drôle de tour.

« Il peut rester, je m'en fous. »

Heather se leva et tira sur son jean. Elle ne portait pas de ceinture et il glissa facilement de quelques centimètres, assez pour que Claudia puisse voir le haut d'une culotte unie, blanche mais crasseuse.

Claudia la remercia. Heather remonta son jean et se rassit.

« Laissez-moi deviner. Vous avez trouvé une culotte sur le bateau et vous vouliez vérifier que ce n'était pas la mienne. Elle appartenait sûrement à sa petite amie...

— Vous saviez qu'il avait une amie ? lui demanda Delford.

— Il a parlé d'une femme qui vivait sur le bateau avec lui. Mais j'ai l'impression qu'il en avait marre d'elle. Il a dit qu'elle s'était fait un paquet de fric sur son dos, et qu'il en avait assez.

— Heather, nous allons vous demander de rester en ville jusqu'à la fin de notre enquête, dit Claudia.

— Hein ? Je suis assignée à résidence ? demanda-t-elle les yeux écarquillés.

— Non, mais ne quittez pas Port Léo. »

Heather recula sur sa chaise.

« J'arrête là. Si vous voulez me poser d'autres questions, j'y répondrai en présence d'un avocat commis d'office, comme à la télé.

— Plus que deux petites questions, la rassura Claudia. Vous êtes une femme et vous campez en solitaire. Vous avez un pistolet ? »

Heather gratta un coin de la table avec un ongle sale.

« Non. J'ai une bombe lacrymo, et si je donne un coup de pied à un mec, ses couilles vont lui remonter jusqu'à la gorge.

— D'accord. Et cette jeune femme, vous l'avez déjà croisée ? Peut-être du côté de Little Mischief ? »

Claudia tira de son bloc-notes une affichette qu'elle fit glisser jusqu'à Heather. Delford observait, impassible.

« Marcy Ann Ballew », lut Heather.

Elle plissait les yeux, comme si elle cherchait quelque chose dans les traits de Marcy, peut-être un vestige d'elle-même.

« Désolée. Je ne la connais pas.

— Où logez-vous ce soir ? » demanda Delford.

Heather hésita, déconcertée.

« Au parc, sans doute, répondit-elle.

— Après ce que vous avez vu, il n'est peut-être pas conseillé de passer une nuit seule, dehors, dans l'obscurité, dit Claudia d'un ton adouci. Vous pouvez dormir ici.

— Génial, une nuit en cellule. Merci bien, mais ça ira.

— Vous seriez au chaud dans un endroit propre. La porte resterait ouverte... Et le gars en poste la nuit est très mignon, ajouta Claudia en souriant.

— Pas question que je dorme en prison.

— Alors laissez-moi vous diriger vers les services sociaux. Ils vous trouveront un lieu d'accueil.

— Vous voulez qu'on me surveille, hein ?

— Oui, pour être sûr que vous allez bien.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Heather en se levant. On a fini ? Faut que j'y aille. »

Comme si elle avait une course à faire, alors qu'il était presque minuit.

Claudia éteignit le magnétophone.

« Je vais faire taper notre entretien, il ne vous restera plus qu'à signer.

— Je peux revenir signer demain ? Je suis crevée, là...

— Pas de problème.

— Merci d'avoir répondu à nos questions, dit Delford en se levant lui aussi. Et comme vous l'a demandé l'inspectrice Salazar, ne quittez pas la ville. Il est possible qu'une enquête judiciaire soit

ouverte, auquel cas vous pourriez être appelée à témoigner au tribunal.

— Je ne bouge pas de Port Léo, promis. À plus. »

Elle attrapa son sac à dos et s'empressa de quitter la pièce.

Delford Spires ferma la porte derrière elle.

« Et après ça on viendra me dire que les cours de maintien ne servent à rien !

— Elle le connaît à peine, ils ont eu une vague conversation, et pourtant elle semble absolument sûre qu'il s'est suicidé. À cause de ce qui est arrivé à son frère, il y a des années de ça...

— Je me suis occupé de l'affaire Corey Hubble, dit Delford en se rasseyant. Une histoire tragique. Une disparition brutale, incompréhensible. Sans une seule trace, sans une piste. Cette histoire avec le pasteur, je me demande de quoi il s'agit. Corey n'avait rien d'un cul-bénit – c'était plutôt un vrai petit diable. »

Claudia mentionna la cassette qu'avait trouvée Whit, où Pete parlait de Jabez Jones.

« À l'époque, Jabez Jones était un gamin, lui aussi, dit Delford en secouant la tête, et il n'y avait aucune raison de le soupçonner. De toute façon, on n'a jamais rien trouvé qui puisse laisser penser à un crime. Corey s'est tiré et il n'est jamais revenu, un point c'est tout.

— Mais Pete voyait les choses autrement. Je crois que je vais discuter avec Jabez Jones. »

Delford soupira et se laissa glisser sur sa chaise. Claudia l'aimait beaucoup, comme on apprécie un oncle un peu vieux jeu.

« Comment les Hubble ont-ils réagi ? demanda-t-elle.

— Ils sont anéantis. Ils avaient cru que Pete allait peut-être revenir dans le droit chemin, après des années d'égarement. Lucinda est une femme incroyablement solide, mais là, c'est peut-être trop, même pour elle. J'ai pris leurs dépositions préliminaires. »

Claudia ressentit une légère irritation. Delford lui avait confié l'enquête, c'était à elle de recueillir la déposition des proches. Même si en l'espèce il était peut-être mieux à même de le faire qu'elle.

« Savent-ils que Pete jouait dans des films pornos ?

— Mon Dieu, non. En tout cas elle ne m'a rien dit. Comment est-ce qu'un fils peut faire ça à sa mère ?

— Elle lui a peut-être fait du mal, elle aussi.

— Sûrement pas. Lucinda a tout donné à Pete. S'il a tout envoyé chier, ce n'est sûrement pas de sa faute à elle. »

Il poussa un long soupir, se leva et regarda Claudia d'un air bienveillant mais soucieux.

« Cette affaire n'est pas trop lourde pour toi ?

— Bien sûr que non. »

Elle étiqueta la cassette où figurait la déposition de Heather et la

glissa dans un dossier à soufflet.

« Et avec David, comment vont les choses ?

— Elles vont, Delford, dit-elle en refermant le dossier.

— Tu ne portes plus ton alliance ? »

Claudia frotta le pouce de sa main gauche contre son annulaire : un mince cercle de peau pâle, là où peu de temps avant un anneau indiquait un amour supposé éternel.

« Le divorce a été prononcé hier. Je lui ai posté l'alliance.

— Cela ne doit pas être facile pour toi en ce moment, Claudia. Peut-être que Gardner pourrait prendre cette enquête en charge.

— Pas de raison. Je te remercie, ça me touche que tu t'inquiètes pour moi, mais travailler me fait le plus grand bien. »

Delford se racla la gorge.

« Holà ! Je sens les bons conseils arriver, lui dit Claudia avec un demi-sourire.

— Je pense qu'on a affaire à un suicide.

— Ni Whit ni le médecin légiste n'ont encore rendu leur verdict.

— Même avec trois lampes torches, Whit Mosley ne serait pas fichu de retrouver son cul dans le noir. Une fois les élections passées, il retournera vendre des glaces sur la plage.

— Ou bien il reprendra la peinture en bâtiment.

— Ça ne me fait pas rire, Claudia. »

Il n'avait pas apprécié la référence à un épisode légendaire de l'histoire de Port Léo : quinze ans auparavant, Whit et ses cinq frères avaient peint en rose la maison de Delford. Un rose électrique, couleur de papier toilette fluorescent. Véritable prouesse, il ne leur avait fallu que quatre heures – le temps que Delford avait passé à un match de football. Il n'avait pas du tout goûté la plaisanterie. Même après que les frères Mosley eurent repeint sa maison dans son blanc d'origine, Delford avait continué à les considérer comme des terroristes psychopathes. Les autres habitants de la ville avaient ri sous cape en faisant semblant de s'indigner de la conduite de ces fous de Mosley.

« C'est du passé, Delford. Tu devrais oublier tout ça. »

Claudia, elle, appréciait Whit Mosley. Enfant, il était copain avec son frère Jimmy. Ils péchaient, capturaient les grenouilles, nageaient ensemble dans la baie. Véritable garçon manqué, Claudia les suivait partout, et avec Whit elle avait toujours été la bienvenue. On lisait de la gentillesse dans ses yeux, gris comme la baie les jours où les nuages couvraient le ciel. Et travailler avec lui ne causait jamais aucun souci. La juge de paix précédente – qu'elle repose en paix – vomissait chaque fois qu'elle se retrouvait sur les lieux d'un crime et Claudia s'était sentie obligée de suivre des cours de macramé et de patchwork avec elle. Whit avait la délicatesse de garder pour lui ses repas et ses hobbies.

« J'ai un problème avec Whit Mosley, point final. Il ne fait pas de différence entre tribunal et fête foraine. Quant à Pete, je dis simplement que ça a tout l'air d'un suicide. C'est ce que je sens en tout cas.

— Tu vas vite en besogne.

— Quand j'ai appris à Lucinda que Pete était mort, la première chose qu'elle m'a demandée, c'est s'il s'agissait d'un suicide. Elle m'a raconté en détail les problèmes psychologiques dont il a souffert au cours de ces dernières années. Tout figure dans sa déposition.

— Elle en savait long sur ses troubles mentaux, mais elle ignorait qu'il faisait du porno ?

— Hum... Peut-être bien qu'elle savait. Mais je peux comprendre qu'elle ne souhaite pas en parler.

— Velvet, l'amie de Pete, jure qu'il ne se serait jamais suicidé.

— Justement, au sujet des amis de Pete Hubble... Le bateau qu'il occupait, *Real Shame*, est immatriculé à Houston, avec pour propriétaire un dénommé Tommy Deloache. Son surnom là-bas, c'est Tommy le Louche. On le soupçonne d'être mêlé au trafic de drogue et au blanchiment d'argent.

— Et en quoi le fait que Pete côtoie des criminels vient appuyer ta théorie du suicide ?

— D'après la police de Houston, si les Deloache voulaient se débarrasser de Pete, il serait quelque part au fond du golfe, coincé entre deux blocs de béton. Ils font ça proprement, sans laisser de trace.

— Je te tiens au courant, dit Claudia en se levant.

— Claudia, ne te braque pas. Je te demande juste de respecter la souffrance d'une mère. Elle a en plus une élection à gagner dans moins d'un mois, et cette affaire pourrait tout faire basculer.

— Tu ne penses pas que l'électorat la soutiendrait davantage si c'était un meurtre que si c'était un suicide ? demanda Claudia sans ambages. Un suicide, ça donne à penser qu'elle a peut-être mal fait son boulot de mère.

— Bon sang, Claudia, je dis seulement que je sens au fond de mon ventre, qui est beaucoup plus gros et beaucoup plus vieux que le tien, que Pete s'est suicidé. Si tu suis une mauvaise piste et que tu humilies la sénatrice en exposant toutes ces histoires qui n'ont rien à voir avec quoi que ce soit – la carrière porno de Pete ou l'histoire de son frère par exemple –, personne ne te le pardonnera. L'affaire est explosive, merde ! »

Il poussa brutalement sa chaise contre la table.

« Eh bien, Delford, si tu n'as pas confiance en moi, retire-moi cette enquête.

— J'essaie juste de t'aider. C'est ton enquête. Ne fous pas tout en l'air. »

Claudia hochâ la tête et quitta la pièce. Elle se retourna pour regarder la porte que Delford venait de claquer derrière elle.

« Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas dit que Pete était à Port Léo ? » demanda Whit.

À l'autre bout de la ligne, Faith Hubble semblait essoufflée, sans doute sous le coup de l'émotion :

« Je n'en sais rien, je ne croyais pas que ça avait de l'importance. Il m'a dit... qu'il n'allait pas rester longtemps dans la région. Quinze jours, pas plus.

— Si j'avais une ex-femme, tu n'aurais pas voulu que je te prévienne si d'aventure elle mettait les pieds à Port Léo ?

— Toi et moi, nous... nous ne sommes pas vraiment ensemble, Whit. Je veux dire... Mon Dieu, je n'ai pas envie d'avoir cette conversation maintenant. Sam est écrasé par la douleur, et Lucinda n'est plus qu'un zombi. »

Whit insistait, à contrecœur :

« Pete écrivait un scénario, Faith. Je ne crois pas qu'il était simplement de passage. Il comptait rester un bon moment à Port Léo.

— Mon Dieu, dit Faith d'une voix faible. Il préparait un film ?

— Qu'est-ce que tu sais de sa carrière cinématographique, Faith ?

— Je ne peux pas... en parler maintenant. Sam est dans un sale état. Il a besoin de moi.

— D'accord. Mais il faudra qu'on parle demain.

— Oui. Je veux te parler, il faut qu'on se voie.

— Je t'appellerai. Transmets mes condoléances à la sénatrice et à Sam.

— D'accord. Merci d'avance, Whit, pour ton aide. Nous t'en sommes reconnaissants. »

En raccrochant, il se demanda quel genre d'aide on attendait de lui.

Whit rédigea un rapport officiel d'investigation à partir des notes qu'il avait prises au cours de la soirée. Il assigna un numéro d'enquête au décès. À peine arrivé dans son bureau, il avait laissé un message au cabinet du médecin légiste de Corpus Christi pour les informer de l'arrivée prochaine du corps de Pete. La femme qui était de garde le rappela pour lui demander un bref résumé des circonstances de la mort. Whit insista sur le fait que, bien que la position du corps semblât indiquer un suicide, il fallait vérifier qu'il n'y avait pas de traces de manipulations ou de violences pratiquées par autrui. Il

raccrocha et contempla les nuages qui déversaient maintenant une pluie fine et régulière sur la ville endormie.

Il parcourut une brochure éditée par le centre de formation des juges de paix, détaillant la procédure d'enquête en cas de décès suspect, ferma son bureau à clé et emprunta l'un des couloirs sombres du tribunal.

La souffrance humaine, quelle qu'en soit la cause, faisait poindre chez Whit le souvenir de sa mère. Il était âgé de deux ans quand elle avait fait ses valises pour partir ailleurs – un ailleurs que Whit imaginait alors comme une vague étendue bleue –, laissant derrière elle ses six fils. Elle n'avait jamais donné de nouvelles et, de temps à autre, Whit ressentait un manque physique, comme s'il avait mal à un membre amputé dont il gardait pourtant à peine le souvenir. Pour la première fois depuis des semaines, il se demanda où sa mère se trouvait, si elle était toujours vivante. Il l'imaginait enterrée sous un faux nom, ou bien se figurait ses ossements blanchis par le soleil, abandonnés dans un endroit désertique où elle avait rencontré une mort effroyable. Mais, parfois, il la voyait dévorant un sandwich à la confiture de prunes, se léchant les doigts en regardant le Tonight Show tard le soir, allongée sur un lit aux draps verts. C'était sa couleur préférée, elle portait souvent un petit ruban vert dans ses cheveux blonds – du moins sur les photos. Aimait-il toucher le ruban, l'enrouler autour de ses doigts ? Il ne s'en souvenait plus.

Pensait-elle quelquefois à lui ? Elle avait tenu avec cinq fils. Lui, le sixième, avait peut-être été de trop.

Sa mère. Corey Hubble. Deux êtres que l'ailleurs avait happés.

Whit n'avait rien fait, tandis que Pete avait agi pour retrouver son frère – ou au moins, en remontant le cours des années, pour comprendre et chercher à savoir ce qui avait pu arriver à Corey.

Whit admirait le courage de Pete. Mais qu'avait-il trouvé ?

La réceptionniste de nuit du commissariat, un être à mi-chemin entre la femme et le grizzly, pressa le bouton de la porte pour faire entrer Whit. Il soutira à Nelda un café ultracorsé, noir comme du goudron, puis alla s'affaler sur un vieux banc en bois. Elle lui expliqua que Claudia Salazar prenait en ce moment la déposition de Velvet, et le dévisagea bizarrement quand il dit qu'il attendrait.

En tant que juge de paix en campagne, il lui incombait de faire preuve d'un peu de sollicitude envers Velvet, mais surtout rien de plus. Il savait aussi qu'elle était seule, à l'heure où la tragédie la frappait. En se montrant amical, peut-être pourrait-il l'aider à surmonter le choc.

Il aspira une gorgée de son café brûlant et entendit les pas de Delford Spires qui s'approchait de lui.

« Salut, l'ami, dit Delford. Que fais-tu par ici à une heure

pareille ? Ne me dis pas que tu prends ton boulot au sérieux ?

— J'attends seulement que Claudia en ait fini avec Velvet.

— Ne t'inquiète pas pour ça, elle la raccompagnera à l'hôtel. Tu as une minute à m'accorder ? »

Delford et Whit sortirent à l'arrière du bâtiment, là où les fumeurs trouvaient refuge sous un auvent métallique. La pluie tombait toujours aussi régulièrement et les éclairs zébraient le ciel au-dessus du golfe.

Delford tira un paquet de Marlboro de sa poche, alluma une cigarette et attendit d'avoir aspiré deux bouffées avant de parler :

« Laquelle tu attendais ? Velvet ?

— Je lui ai dit que je la conduirais à l'hôtel. Je veux lui parler de Pete.

— Et tu veux vérifier qu'elle est bien installée, la border peut-être ?

— J'essaie d'être gentil, c'est tout.

— Tu sais où la gentillesse mène avec une femme de son genre, dit Delford en caressant la peau au sommet de son crâne dégarni. À un besoin urgent de se procurer de la pénicilline... » Whit attendait que sorte de la bouche de Delford un nouvel aphorisme. Celui-ci se contenta de cracher un peu de fumée.

« C'est le bordel, Whit. Un vrai bordel.

— Oui. Je plains Lucinda Hubble. » Delford s'empressa de saisir la perche : « Seigneur, et moi donc. Il a fallu que ce soit moi qui le lui annonce. Rien de plus égoïste qu'un suicide. Si proche de l'élection, en plus. »

Whit but quelques gorgées de son café, laissant Delford croire à un silence approbateur.

« Pas sûr qu'il s'agisse d'un suicide, Delford. » Près d'eux, un grille-mouches s'illumina d'un éclair bleu et envoya une nouvelle âme au paradis des insectes.

« Bien sûr que non. Mais je suis dans la police depuis trente ans, tandis que toi... Qu'est-ce que tu connais à ce boulot ? L'affaire Pete Hubble présente tous les éléments d'un suicide. Aucune trace de lutte, malgré la taille et les muscles du gars. Qui donc aurait pu lui mettre de force ce flingue dans la bouche ?

— Je crois que je vais quand même attendre le résultat de l'autopsie, dit Whit en haussant les épaules. Pourquoi serait-il revenu à Port Léo après toutes ces années. Dans le but de se tuer ? Alors qu'il travaillait sur un nouveau projet de film...

— OK, je vois. Ce qui t'intéresse, c'est la foire médiatique. Que les électeurs lisent ton nom dans le journal. Écoute mon conseil, tu devrais faire preuve d'un peu de bon sens et de courtoisie envers Lucinda, et régler cette affaire rapidement et discrètement.

— Et, pour toi, bâcler l'enquête judiciaire serait faire preuve de bon sens et de courtoisie ? Ou alors je comprends mal le sens de ces mots...»

Delford jeta sa cigarette à terre.

« Laisse-moi t'en proposer un autre : respect. Au besoin, cherche dans le dictionnaire. Peu de gens ont fait autant pour ce comté que Lucinda, et elle en a déjà beaucoup bavé. Fais preuve de compassion à son égard.

— Elle a perdu son fils. Ce qu'elle est en train de vivre doit être atroce. Surtout s'il s'avère que Pete a été assassiné.

— Tout cela n'a rien à voir avec le fait qu'elle soit démocrate et toi républicain ? »

Whit avait dû s'encarter pour que les doyens républicains qui contrôlaient le comté lui donnent le poste, mais il ne s'agissait en rien d'un choix personnel.

« La politique, ce n'est pas mon truc.

— Oui, j'aurais dû deviner que tout cela te passait au-dessus de la tête... Comme tout le reste, à part peut-être boire de la bière et faire la bringue.

— Ma vie n'a aucun secret pour toi, Delford.

— Écoute-moi, Whit, dit le commissaire en s'efforçant de garder son sourire faussement aimable. Toi et moi, on sait que tu n'es qu'un débutant et que tu as encore beaucoup à apprendre ; mais ce serait dommage que les électeurs aussi s'en aperçoivent...

— Toi qui me parlais de compassion, je ne t'ai pas vu en montrer beaucoup pour Pete Hubble.

— Lucinda ne mérite pas que son nom soit traîné dans la boue par son bon à rien de fils depuis sa tombe. Tu seras seul à poursuivre des ombres et à te ridiculiser en public, quand la police et la famille – qui connaît la vérité – affirmeront tous qu'il s'agit d'un suicide.

— Tu t'inquiètes pour ma réputation, ou tu cherches à me menacer ?

— Tu en as trop reniflé, de cette peinture rose, mon petit. Ne vois là aucune pression. Juste de la franchise et de l'expérience. C'est ta première grosse affaire. Si tu fais une connerie, ce sera devant tout le monde, juste avant les élections. »

Delford se força à rire avant d'écraser le mégot de la Marlboro sous son talon. Whit trouvait ce numéro un peu pathétique.

« Un dernier conseil, Whit : les électeurs choisissent rarement un candidat qui traîne avec des stars du porno. »

Delford retourna à l'intérieur du commissariat. Whit finit son café tranquillement en regardant la pluie tomber. De retour à la réception, il apprit par Nelda que Claudia et Velvet venaient de partir. Il rentra chez lui, dévora un sandwich au jambon et un paquet de

chips en regardant un vieil épisode des Monty Python sur le câble, puis alla se coucher en emportant ses manuels de droit.

Il se demanda comment les électeurs réagiraient si lui et ses frères passaient une nouvelle couche de rose sur la maison de Delford Spires.

Lire le détail des procédures, dans le style ampoulé caractéristique du droit, le plongea vite dans une rêverie ensommeillée. Les images de sa dernière rencontre avec Faith – dans un motel de Laurel Point une semaine avant – repassèrent dans sa tête. Elle avait semblé étrangement absente, faisant l'amour sans son ardeur habituelle, embrassant Whit comme si elle goûtait un fruit trop amer. Il s'était dit qu'elle se lassait peut-être de lui, ou que la campagne de réélection de Lucinda la préoccupait. Mais maintenant il supposait qu'elle avait pu être affectée par le retour de Pete.

Whit éteignit sa lampe. Quand il parvint à s'endormir, il ne rêva ni de Faith, ni d'Irina, ni de Velvet, mais de sa mère. Quelque part entre des rochers sur lesquels venaient mourir des vagues gigantesques, elle l'appelait telle une sirène.

« Ce juge, dit Velvet à Claudia quand elles se garèrent sur le parking à moitié vide du motel Best Western, parlez-moi de lui.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir exactement ?

— Il a parlé d'une enquête judiciaire. On peut compter sur lui pour faire le travail sérieusement ?

— Très sérieusement.

— Il a la dégaine d'un de ces types qui passent leur temps à la plage. J'ai réalisé un film qui s'appelait *Le Juge pénètre au tribunal*. Je sais, le titre est bidon, mais ça fait partie du jeu. En tout cas, la vidéo s'est très bien vendue. Ça racontait l'histoire d'un juge qui ne portait rien sous sa robe, et il se tapait la journaliste du tribunal et la moitié du jury.

— Il fallait y penser, s'exclama Claudia qui n'avait aucune envie d'entendre des synopsis de films pornos. Scorsese n'a pas essayé de vous piquer l'idée ?

— Foutez-vous de ma gueule... Je vois bien que vous vous choquez facilement.

— Non, c'est vous qui cherchez à provoquer à tout prix.

— Et pourquoi je ferais ça ?

— Si vous croyez qu'il n'y a pas de mal à exercer votre prétendue « profession », et que vous vous en vantez en permanence devant les autres, ils n'oseront probablement pas vous dire ce qu'ils en pensent.

— Qu'est-ce que vous en savez, de ma profession ? La plupart des gens qui travaillent dans le X sont mariés. Ils bossent dans la journée, puis rentrent chez eux le soir s'occuper de leur famille.

— Les mafiosi aussi. Ça n'en fait pas pour autant des gens respectables, dit Claudia en se tournant vers Velvet. Je crois tout simplement qu'on ne doit pas exploiter les êtres humains.

— Vous montez sur vos grands chevaux, mais vous n'avez jamais eu recours à un informateur ? Quelqu'un qui a eu des difficultés dans sa vie, des soucis avec la justice, et qui est prêt à vous filer des noms ou bien à vous dire où la marijuana est planquée, à condition que vous lui évitiez la prison ? »

Claudia coupa le contact. Les essuie-glaces s'immobilisèrent, rapidement on ne distingua plus l'entrée du motel à travers le pare-brise.

« C'est différent. J'agis dans le but de mettre fin à des entreprises

criminelles.

— Vous vous servez de la faiblesse de ces personnes pour obtenir quelque chose. Alors ne m'en racontez pas sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Je lance des carrières. Je donne l'occasion à des types seuls de prendre du bon temps tranquillement chez eux. Je montre à des filles coincées comment elles peuvent mettre leur mec à leurs pieds avec une petite dose de savoir-faire. Vous devriez pouvoir comprendre que moi aussi je rends service à la société.

— Je n'ai absolument aucune envie de débattre avec vous, Velvet. Je dis juste que je ne connais pas beaucoup de femmes qui pourraient faire ce que vous faites sans se sentir dégradées. Mais croyez ce que vous voulez. » Velvet la dévisagea avec curiosité. « Je suis prête à parier que, si je le lui demandais gentiment, Whit ne mettrait rien sous sa robe de juge. »

« Ton ex est à peine refroidi et tu... » pensa Claudia, qui n'en croyait pas ses oreilles. Elle-même ne pouvait pas encore imaginer toucher un autre homme que David, son ex-mari. Et lui ne venait pas de prendre une balle dans la tête.

« Demandez-lui, vous verrez bien, dit Claudia sans parvenir à masquer son dégoût.

— Du calme, ma chérie. Je ne me doutais pas que j'empiétais sur votre terrain de chasse.

— Je ne chasse pas en ce moment, et surtout pas Whit Mosley. Mais je le connais : vous n'êtes pas son genre, et il ne mélange pas travail et plaisir.

— Pff... Les hommes sont comme des cartes routières, je les déplie et je les replie à l'envi. Il suffit de trouver la tige qui pointe vers le nord – il n'y a rien d'autre à savoir. Whit n'est pas différent... Il a une élection à gagner, comme Lucinda ?

— Oui.

— Vous allez avoir les Hubble sur le dos pendant toute l'enquête. Ils vont vouloir s'assurer que vous la menez dans la direction qui leur convient. Au besoin ils vous prendront le volant des mains...

— Ils n'ont aucune influence sur moi, dit Claudia en fixant la pluie qui crépitait sur le pare-brise.

— Whit m'a dit du bien de vous. Que vous étiez une bonne inspectrice. J'espère qu'il ne se trompe pas. Dans une petite ville comme Port Léo, je suis sûre que lécher les bottes des notables, ça joue beaucoup quand on veut voir sa carrière avancer.

— Je veux bien mettre ces insinuations sur le compte des événements traumatisants que vous êtes en train de vivre. Mais dites-vous bien que vous ne savez rien de moi.

— Qui a commencé avec les *a priori* et les clichés ? Pas moi. »

Velvet ouvrit la porte de la voiture et courut sous la pluie. Irritée, Claudia la suivit à l'intérieur du hall de réception. Elles prirent la clé d'une chambre pour Velvet.

« Vous tiendrez le coup ? »

— J'aurais préféré un hôtel avec de l'alcool dans le minibar. Mais je me contenterai d'une douche chaude et de draps propres. Merci de m'avoir accompagnée.

— On reparle de tout ça demain. Un agent vous apportera de quoi vous habiller et faire votre toilette. »

Que Velvet voie un peu comme les petites villes toutes propres savent se montrer chaleureuses. Ce serait peut-être une bonne idée de lui envoyer des bénévoles de l'Église pour lui tenir compagnie. Ces dames raffolaient des âmes en perdition.

« Merci. Maintenant, allez bosser et mettez la main sur l'enflure qui a tué Pete », dit Velvet avant de disparaître dans le couloir qui menait à sa chambre.

Claudia retourna à la marina du Golden Gulf. La foule avait réintégré les bateaux, mais on distinguait encore de la lumière derrière de nombreux rideaux : des gens qui buvaient de la tisane ou regardaient la télévision pour faire venir plus facilement le sommeil, car la mort avait frappé tout près ce soir. Elle marcha sous la pluie jusqu'au *Real Shame*, où les rubans jaunes de la police claquaient dans le vent. Elle monta à bord et entendit quelqu'un parler à mi-voix à l'intérieur :

« Ouais, je me suis occupé de tout. Pas de problème. »

Elle ouvrit la porte et Eddie Gardner lui sourit en éteignant son téléphone portable.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

— Rien, rien, je termine, dit-il en indiquant un tas d'objets et de prélèvements sous plastique soigneusement étiquetés ainsi que plusieurs bobines de pellicule. Comment se sont passées les dépositions ? Tu as obtenu des aveux ?

— Loin s'en faut. La petite amie est persuadée qu'il ne s'agit pas d'un suicide, alors que la fille qui a trouvé le corps est sûre du contraire. Je leur offrirais bien à toutes les deux un exemplaire du *Témoignage convaincant pour les nuls*. »

Claudia passa en revue ce que Gardner avait collecté : des draps, des vêtements (dont la culotte avec le motif de violettes – Velvet avait juré qu'elle n'en possédait pas de semblable), un verre à vin, des bouteilles, la cassette trouvée par Whit.

« Rien d'intéressant ? demanda-t-elle. »

— À part les cassettes pornos, non, rien. Pas de trace de contrebande. »

Claudia sourit. Gardner pouvait être très lourd, mais ce n'était

pas un mauvais bougre. Il avait simplement une image de lui-même un peu trop flatteuse. Les deux autres femmes célibataires du commissariat seraient volontiers sorties avec lui, ce qui ne manquait pas de la surprendre. Pourquoi ne pas suggérer à Velvet de s'intéresser à lui, et de laisser Whit Mosley tranquille ? Gardner raffolerait d'elle.

« Delford, avec tout le tact qu'on lui connaît, suggère que l'on considère la chose comme un suicide. »

Gardner rangeait les sachets plastiques dans une valise. Il s'interrompit.

« Ben, ça en a tout l'air. »

— Je sais, mais c'est un peu trop facile. Il y a beaucoup de choses qu'on ne sait pas sur Pete Hubble.

— Delford a des opinions tranchées. Cela dit, il a résolu pratiquement toutes les affaires importantes sur lesquelles il a enquêté. Son instinct ne doit pas être si mauvais.

— Son amitié avec Lucinda Hubble remonte à loin. Et elle n'a aucune envie que l'on s'attarde sur la carrière cinématographique de son fils. Franchement, je la comprends.

— Écoute, Claudia, Delford te fait confiance. N'en doute pas une seconde. Sinon tu ne serais pas là. »

Gardner se concentra à nouveau sur son travail. Claudia regretta un instant d'avoir dévoilé ses doutes.

« Je sais. Merci. Je peux t'aider à mettre les choses en ordre ? »

— Non, c'est bon, dit-il en calant un carton sur son épaule. On remonte ?

— Vas-y, je jette un dernier coup d'œil.

— On a installé Fox sur le quai, pour qu'il surveille le bateau cette nuit.

— Parfait. Merci, Eddie. »

Gardner sortit de la cabine en soufflant sous le poids du carton.

Dans la chambre de Pete, Claudia alluma précautionneusement une lumière, appuyant sur l'interrupteur de la tranche de sa main. Des traces de poussière noire révélaient les endroits où Gardner et les adjoints du shérif avaient cherché et trouvé des empreintes : l'interrupteur, la poignée de la porte, la table de nuit métallique, etc. Dieu merci, David n'était pas en service ce soir. Elle ne voulait pas se trouver en sa présence si tôt après le divorce, mais ce ne serait pas facile de l'éviter.

Plus de corps, plus de matelas. Claudia ouvrit la penderie. Elle sortit quelques dossiers de la boîte. Les petites choses de la vie quotidienne : des factures de téléphone, des reçus, des relevés de cartes de crédit et de comptes en banque. Rien de tout cela n'était classé. Pete ne roulait pas sur l'or, mais il s'en tirait. Le dernier relevé de son compte à Van Nuys en Californie indiquait qu'il avait dix mille

dollars de côté. La semaine précédente, il avait ouvert un nouveau compte courant dans l'agence de Port Léo de la Texas Coastal Bank – déjà créateur de quatre mille dollars. Claudia nota l'adresse de Pete à Van Nuys. Elle comptait contacter le commissariat local pour voir s'ils connaissaient Pete et Velvet. Que penser du fait qu'ils logeaient sur un bateau appartenant à un criminel ? Ce genre de circonstances était rarement le fruit du hasard.

Claudia inspectait le salon quand Gardner réapparut.

« Tu n'aurais pas vu un ordinateur portable, Eddie ? »

Gardner sortit de sa poche un inventaire manuscrit sur lequel il se pencha.

« Il y avait une petite imprimante portative dans l'autre pièce, mais je n'ai pas trouvé d'ordinateur.

— Aide-moi à chercher. »

À part quelques tas de poussière sous un canapé et une boîte de munitions au fond d'un tiroir, ils ne découvrirent rien de plus.

« Deux personnes nous ont parlé de l'ordinateur portable de Pete ; il doit bien être quelque part...

— En tout cas pas ici, Claudia. »

Elle croisa les bras.

« Alors il est où, bordel ? »

Tôt le mardi matin, Whit fut réveillé par le doigt épais de son père qui lui poussait doucement l'épaule : « Lève-toi, p'tit gars », gronda Babe Mosley. Whit replongea dans son enfance... Une époque de transition, son père entre deux femmes. Babe le tirait de son sommeil avant l'aube pour qu'il prépare le petit déjeuner : un café au bourbon pour papa. Chez les Mosley, le rituel du matin n'avait rien à voir avec ce qu'on voyait à la télé dans les pubs pour corn-flakes.

Les yeux à moitié ouverts, Whit observait les sourcils froncés de son père.

« Merde, mon réveil n'a pas sonné ? » Mais peut-être qu'il rêvait encore, ce qui était préférable s'il venait de se laisser appeler « p'tit gars ».

« Pourquoi ne nous as-tu rien dit la nuit dernière ? » demanda Babe.

Babe Mosley avait la carrure d'un ogre – un mètre quatre-vingt-dix-huit et cent dix kilos. Sa chevelure blonde était intacte, à peine grisonnante. Ses yeux bleus brillaient, mais son visage avait molli comme un fromage trop vieux, rongé par une douzaine d'années passées à boire. La vodka avait fait plus de ravages sur sa santé que les six garçons qu'il avait élevés et les quatre femmes qu'il avait épousées. Des années de sobriété, associée à une obsession pour les appareils de gym, lui avaient rendu sa vitalité, mais aucun traitement ne pourrait effacer la trace violette des vaisseaux sanguins détruits par l'alcool.

« Mon fils est juge de paix de ce comté – grâce à moi, évidemment –, mais c'est à la radio que j'apprends la mort de Pete Hubble. »

Whit avança en trébuchant jusqu'à la salle de bains où il vida – quel bonheur ! – une vessie bien trop pleine. Babe se tenait dans l'encadrement de la porte.

« Je ne suis pas censé discuter du boulot en privé. »

Whit tira la chasse et passa derrière le rideau de douche.

« Ton heure est arrivée, Whitman. »

Whit ôta son caleçon et avança sous l'eau brûlante.

« Qu'est-ce que tu dis ? »

— Lucinda Hubble est à ce comté ce qu'Élisabeth II est à l'Angleterre, sauf que son règne n'a rien de symbolique. On ne peut pas imaginer une plus grosse affaire. Tu vas pouvoir montrer aux électeurs ce que tu vaux, fiston.

— Tu crois que j'ai fait quoi ces six derniers mois ? répliqua Whit en se faisant un shampoing.

— Rien à voir. Là, tu vas avoir ton nom dans les journaux. En première page. Il faut en tirer le meilleur parti, tu vois ce que je veux dire ? Il va falloir mener une véritable enquête, tu ne peux pas te contenter simplement de rendre compte des causes du décès. Attends que le quotidien de Corpus Christi envoie un reporter pour te suivre. Qu'ils prennent ta photo, si possible sur les lieux du drame. N'oublie pas de mettre ta robe, et de porter de vraies chaussures, pour une fois. Ne sois pas avare en communiqués de presse. J'en connais un qui ne doit déjà plus dormir de la nuit, rien qu'à songer à toute la publicité dont tu vas bénéficier : ce minable de Buddy Beere. »

Babe se frottait littéralement les mains.

« J'admire ta grande classe, de si bon matin... Quelqu'un est mort, je te rappelle.

— Arrête, tu sais que je suis désolé pour Pete et pour les Hubble. Mais d'abord, qu'est-ce qu'il foutait ici ? Il revenait d'où ? Qu'est-ce qu'il a fabriqué pendant toutes ces années ?

— Il travaillait pour la CIA, cria Whit pour être entendu clairement malgré l'eau de la douche. Sa dernière mission consistait à retrouver des missiles nucléaires perdus en Ukraine. Peut-être qu'il vaudrait mieux ne pas mettre Irina au courant.

— Je ne trouve pas ça drôle.

— Tant mieux, ce qui s'est passé n'a rien de drôle non plus. Je dois aller petit-déjeuner avec Patsy et Tim au Shell Inn.

— Profites-en pour dire à Georgie qu'elle arrête de casser du sucre sur le dos de cette pauvre Irina auprès de toute la ville.

— Ça t'étonne tellement qu'elle t'en veuille ? Non seulement tu te remaries, mais en plus tu lances un café-restaurant qui vient concurrencer le sien. »

Whit se rinça et coupa l'eau. Babe lui tendit une serviette.

« Georgie finira par me pardonner, comme toujours. Les femmes savent tellement mieux pardonner que les hommes. »

Whit pensa à Faith Hubble et se demanda si son père ne généralisait pas un peu trop.

On aurait pu qualifier par un doux euphémisme le Shell Inn d'établissement « hybride ». Dans la première salle, on servait des repas simples aux pêcheurs et aux retraités qui refusaient de mettre plus de cinq dollars dans un plat de viande et de légumes. La salle du fond abritait un bar sombre et branché avec son propre système atmosphérique – à base de brume de bourbon, de brise de bière, de nuages de fumée. Pour la vieille garde de Port Léo, le Shell Inn, ouvert sans interruption depuis 1907 – si on exceptait les cinq occasions où un ouragan avait failli le détruire entièrement –, n'était pas moins

indispensable à la ville que son journal et son service des eaux.

Perchée à côté de la caisse, Georgie O'Connor Mosley sirotait son café au lait en jetant un œil aux pages financières du *Corpus Christi Caller-Times*. Elle était devenue la première belle-mère de Whit, après avoir été la plus ancienne et meilleure amie de sa mère. Georgie et Babe s'étaient mariés par affection, et parce qu'ils partageaient le désir d'offrir une présence maternelle aux six garçons abandonnés – mais ces bonnes intentions furent balayées par la réalité, avec laquelle on ne transige jamais. Le couple que formaient Georgie, une femme directe à l'esprit pratique, et Babe, un alcoolique turbulent toujours amoureux de sa première femme, ne dura que trois années mouvementées et légendaires. Les six fils Mosley éprouvaient malgré tout une affection sans réserve pour Georgie. Ils savaient quel sacrifice elle avait fait pour eux. Le Noël qui suivit leur divorce, Babe acheta le Shell Inn et l'offrit à Georgie. Quant à elle, elle conserva le nom de Mosley rien que pour l'agacer.

« Tu diras à ton père qu'il aurait dû m'écouter quand je lui ai parlé de ces fonds d'investissement à l'étranger, lança Georgie à Whit quand elle le vit entrer. J'ai fait sauter la banque, je pourrais racheter à Babe jusqu'à son dernier slip.

— Il préfère les placements plus traditionnels.

— Je croyais qu'il était ouvert aux idées neuves, étant donné qu'il importe dans son lit de la chair fraîche en provenance de l'ex-bloc communiste. »

Georgie déposa un baiser sur la joue de Whit – elle sentait le baume à lèvres et l'orange – et l'amena dans le coin où Patsy Duchamp et Tim O'Leary l'attendaient à une table.

« Pas de café pour Whit, Georgie, avant qu'il ne m'ait livré quelque chose que je puisse citer », déclara Patsy quand Whit s'assit.

Revenue dans sa ville natale avec un diplôme d'anglais d'une université prestigieuse sous le bras, comme Whit, Patsy était la rédactrice en chef d'un journal bimensuel, le *Port Léo Mariner*. Elle avait une chevelure aussi noire que les plumes d'un corbeau et un regard affûté, pénétrant. Elle souriait avec beaucoup de parcimonie.

« Aucun commentaire, Patsy, répondit Whit tandis que Georgie versait le café bouillant dans sa tasse.

— Juste une ou deux phrases, s'il te plaît, dit Patsy en remuant son bol de gruau de maïs pour faire fondre le beurre.

— Il semblerait que la mort ait été causée par balle, mais je n'ai rien à déclarer officiellement avant que le rapport d'autopsie ne me soit parvenu de Corpus Christi.

— Il paraît que ça ressemble à un suicide.

— Je répète, je ne peux rien dire pour l'instant.

— Alors tu m'appelleras dès que tu auras eu des nouvelles du

médecin légiste. En tout cas tu as intérêt... S'il te plaît.

— C'est si gentiment demandé...»

La mort de Pete Hubble serait sûrement l'affaire la plus importante de l'année à Port Léo, voire des cinq dernières années – surtout s'il s'agissait d'un meurtre. Patsy en avait pleinement conscience, elle qui recherchait désespérément des sujets pour son journal un peu plus excitants que le compte rendu du conseil municipal, les réunions du district maritime, les tournois de pêche ou les matches de football inter-lycées.

« Tu as parlé à la sénatrice ? » demanda Tim O'Leary.

Tim était le procureur du comté. Il avait une mine fatiguée ce matin-là.

« Non. Tu as fait des folies la nuit dernière, Tim ? Trop de merlot ou trop de Graham Greene ? demanda Whit, qui savait que le procureur n'avait que deux vices.

— C'était un cabernet australien. Quant à Greene, on ne peut jamais en abuser.

— Vous n'allez pas vous mettre à parler littérature quand les nouvelles du jour sont si excitantes, intervint Patsy. Parlons de Pete Hubble.

— Parlons plutôt de Corey Hubble... dit Whit.

— Hum, fit Patsy en stoppant net la fourchette qu'elle portait à sa bouche. J'ai l'impression que je vais avoir à rédiger un vrai feuillet !

— Faut que je prenne garde à tenir ma langue, alors, si je suis sur écoute.

— D'accord, d'accord, dit-elle en prenant un air pincé. Je débranche les micros. »

Whit jeta un coup d'œil autour de leur table. Prévenante, Georgie avait fait en sorte d'installer plus loin les autres clients.

« Quel souvenir avez-vous gardé de Corey Hubble ? demanda Whit.

— Un emmerdeur, répondit Tim sans hésiter.

— Un petit con, proposa Patsy.

— Qui ne s'est jamais remis de la mort de son père, ajouta Tim.

— Qui en voulait à tout le monde, renchérit Patsy.

— À lui-même, à son ombre.

— Gros fumeur de marijuana. Traînant tout le temps avec des drogués.

— J'ai toujours pensé qu'il était homo. Il détestait le sport. »

Tim appréciait Tolstoï et le bon vin, mais il divinisait le football américain et la pêche, préférences inscrites dans les gènes de la plupart des mâles de la région.

« Corey n'était pas homo, affirma Patsy. Il sortait avec ma

cousine Marian. Leur relation aurait pu leur valoir d'être invités dans le pire des talk-shows. Ils se tapaient dessus. Si je me souviens bien, Marian m'a dit que Corey pouvait lui faire les yeux les plus doux du monde une minute avant de lui coller des beignes. Et, dit-elle en baissant le ton de sa voix, j'ai entendu dire que Lucinda l'avait envoyé voir un psy à Corpus parce qu'il torturait des chats. Enfin, il s'agissait peut-être de ragots propagés par les adversaires politiques de Lucinda. On sait que les chats comptent beaucoup pour tous les électeurs retraités.

— Et quel souvenir avez-vous de sa disparition ? » demanda Whit.

La serveuse lui apporta son petit déjeuner habituel – œufs brouillés, gruau de maïs au fromage et à l'ail, bacon et biscuits. Patsy et Tim attendirent qu'elle ait à nouveau rempli leur tasse et qu'elle s'éloigne.

« Certains racontaient qu'il était parti dans le but de mettre sa mère dans l'embarras », dit Tim.

La vue de l'assiette de Whit retournait son estomac fragilisé par le vin australien. Il tâcha de poursuivre néanmoins :

« À la suite de quoi il a peut-être été victime d'une mauvaise rencontre, en faisant du stop par exemple. C'est ce que les gens imaginaient, du moins. »

Patsy hocha la tête :

« Tout le monde savait que Corey en voulait à sa mère d'être entrée en politique. Il avait déjà perdu son père, et voilà que sa mère se lançait dans une carrière qui ne lui laisserait aucun temps libre. Effectivement, loin de chez lui, à South Padre, à Galveston ou au Mexique, il a pu tomber sur des gens peu recommandables...

— Vous vous rappelez s'il y avait des liens d'amitié particuliers entre Corey et Jabez Jones ? » demanda Whit en comptant bel et bien sur la discrétion de Patsy.

Tim fit semblant de vomir.

« Ça m'insupporte infiniment de me dire que Port Léo est connue à la télévision à cause d'un ancien catcheur qui travaille ses abdos en récitant les Saintes Écritures.

— Si ma mémoire est bonne, dit Patsy, Jabez a été la dernière personne à parler à Corey. Je l'avais mentionné dans le journal du lycée.

— Tu me rendrais un énorme service si tu me retrouvais les articles de l'époque.

— Toi, tu n'as rien d'autre à nous dire, Whit ? lui demanda Patsy.

— Non, mais je peux quand même avoir les articles ?

— Heureusement que nous avons quelques vieilles dames

retraitées qui viennent s'occuper en travaillant pour le *Mariner*. Elles seront ravies que je leur confie cette mission. En échange de quoi...

— En échange de quoi je t'appelle dès que je reçois les résultats préliminaires de l'autopsie », lui promit Whit.

Patsy sourit. Elle était un peu comme les déesses aztèques : il suffisait que le sang coule pour qu'elle rayonne.

Après quatre heures de sommeil tourmenté, Claudia terminait juste de se doucher quand on frappa à la porte. Elle enfila son peignoir, serra son épaisse chevelure brune dans une serviette et alla regarder à travers le judas.

David.

Elle ne l'avait pas revu depuis qu'ils avaient marché côte à côte le long du corridor du tribunal. Il lui avait dit doucement : « Écoute, je suis désolé que tu aies fait ça, Claudia. Tu sais que je t'aime encore. » Son avocat l'avait prise par le bras pour la guider au-delà des affiches, des bancs et de la secrétaire se grattant la tête devant le distributeur de boissons, jusqu'à la sortie où l'attendait une éclatante lumière automnale qui réduisait à néant les dernières volutes de brouillard au-dessus de la baie. Entrée dans ce bâtiment en tant que femme mariée, elle en sortait libre, sans attaches. Elle était montée dans sa voiture et malgré l'émotion qui l'avait saisie à la gorge, elle s'était retenue de pleurer. Elle avait traversé la moitié de Port Léo en direction de la maison qu'elle partageait avec David avant de se souvenir qu'elle n'y habitait plus.

Mais elle vivait toujours à Port Léo et, tout comme David, elle travaillait dans les forces de l'ordre. Il lui fallait aujourd'hui faire face à cette réalité. Elle ouvrit la porte.

« Bonjour », dit David Power.

Ses cheveux auburn étaient coupés plus courts que d'habitude, il portait son uniforme de shérif adjoint du comté d'Encina. Claudia remarqua que les plis ne ressortaient pas. C'était elle qui s'en occupait jadis : David risquait de se brûler s'il approchait à moins de trois mètres d'un fer à repasser. Les grosses poches sous ses yeux viraient au noir, et il avait manqué quelques poils roux sur son menton en se rasant ce matin.

Claudia décida qu'il fallait lui répondre poliment, brièvement :

« Bonjour. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je voulais juste voir comment tu allais. On m'a raconté pour Pete Hubble.

— Je n'ai pas dormi beaucoup, mais ça va. »

Le Stetson beige de David passait de l'une à l'autre de ses mains.

« Tu sais, si toi ou tes collègues vous avez besoin d'aide, vous pouvez compter sur le bureau du shérif.

— Merci. On a les choses en main. »

Claudia n'ajouta rien d'autre. Les doigts de David tapotaient contre le bord de son chapeau.

« Et ici, tu es installée comme tu veux ?

— Pas de soucis. »

Il espérait qu'elle l'inviterait à entrer, mais Claudia ne voulait pas qu'il pénètre à l'intérieur du petit espace qui n'était qu'à elle. Elle resserra son peignoir sous sa gorge. Cette pudeur aussi était nouvelle.

« Bon sang, Claudia, j'ai déjà vu ta peau, dit-il un ton plus bas. Tu te souviens de Padre ? »

Leur lune de miel à South Padre... la plus impressionnante, la plus belle des îles de la barrière de corail du Texas. Malheureusement, le reste de leur mariage n'avait pas été à la hauteur de cette semaine passée loin de leurs deux familles trop collantes, loin des contraventions, des accidents de voiture, des cambriolages. David aimait évoquer South Padre, comme si quelques jours de margaritas à vous glacer les dents, de couchers de soleil sublimes et de sexe à vous faire perdre la tête pouvaient servir de fondation à des années de vie commune.

« David... »

Il plissa les paupières de ses yeux bleus, pinça ses lèvres charnues.

« Tu es seule ?

— Je t'ai dit que je ne partais pas pour un autre.

— C'est vrai. Je ne t'ai jamais frappée. Je me suis toujours occupé de toi du mieux que je pouvais. Je ne t'ai jamais trompée. Mais tu ne m'aimes plus, voilà. Tout ça, tu me l'as dit cent fois.

— Tu es venu pour voir si tout allait bien ? Ou pour me surveiller ? » demanda-t-elle en maîtrisant le ton de sa voix.

David inspira un peu d'air.

« Pour voir si ça allait... Désolé. Je n'aurais pas dû. Mais ça me fait encore mal, et ça va continuer... un moment.

— Je regrette que tu souffres. Tu le sais. Mais on a discuté de ça cent fois, il n'y a rien à dire de plus. »

À l'intérieur, le téléphone se mit à sonner.

« Il faut que j'y aille... dit-elle.

— J'ai quelque chose d'autre à te demander.

— Alors attends une seconde... »

Elle courut décrocher le téléphone.

« Allô ?

— Claudia Salazar ? demanda une voix féminine rauque, sèche comme celle d'un lieutenant-colonel.

— Oui, c'est moi.

— Un instant, s'il vous plaît », commanda la voix.

Au lieu de la petite musique habituelle, Claudia eut droit à un message enregistré sur fond d'hymne national, une voix suave de baryton qui disait :

« À la tête de la région côtière du Texas... Lucinda Hubble. Démocrate. Modérée. Protège nos enfants. Protège nos grands-parents. Préserve notre environnement si précieux et notre système d'assurance santé tout en sécurisant notre économie. »

Tout cela faisait beaucoup de protection. Claudia se dit que Lucinda Hubble aurait dû choisir un préservatif comme emblème de campagne.

« La sénatrice Hubble, ancienne infirmière, comprend mieux que quiconque les besoins et les inquiétudes de nos retraités. Le sept novembre, votez pour réélire la sénatrice Lucinda Hub... »

Le bla-bla coupa net :

« Mademoiselle Salazar ? »

Une nouvelle voix de femme, cette fois-ci confiante et enthousiaste.

« Inspectrice Salazar, j'écoute. »

Claudia eut l'intuition soudaine qu'elle aurait besoin de son titre. Elle se retourna et vit que David était entré dans l'appartement et avait fermé la porte derrière lui. Il avait pâli en entendant Claudia prononcer son nom de jeune fille. Après vingt-deux mois de mariage, vingt-deux mois de « Claudia Power », elle était redevenue Claudia Salazar. Une nouvelle blessure pour David...

La voix au téléphone se fit un peu plus mielleuse :

« Bonjour, mademoiselle l'inspectrice. Mon nom est Faith Hubble, je suis secrétaire générale du bureau de la sénatrice Hubble.

— Je suis désolée pour ce qui est arrivé à votre ex-mari, madame Hubble.

— Je vous remercie. C'est une terrible tragédie, qui bouleverse tout particulièrement ma belle-mère et mon fils. »

« Et pas vous ? » se demanda Claudia.

« Je n'en doute pas.

— J'aimerais vous rencontrer pour voir où nous en sommes de l'enquête. »

« Nous ? » Comme si Faith Hubble s'occupait de prélever des empreintes ou de rédiger des rapports jusqu'au petit matin.

« Nous avons récupéré une certaine quantité d'informations, mais il nous manque encore les résultats de l'autopsie. Je souhaiterais aussi vous rencontrer, vous et votre famille, dès que possible.

— Est-il absolument nécessaire que vous vous entreteniez avec Lucinda ? Elle est terrassée. Et Delford Spires a déjà pris nos dépositions.

— Je sais. Vous traversez tous une épreuve douloureuse, mais,

oui, il est indispensable que moi-même et le juge Mosley lui parlions.

— Peut-être pourrions-nous d'abord nous rencontrer, vous et moi ? Pour discuter de la manière dont il faudra traiter avec les médias... »

Les yeux de David se promenaient sur toutes les surfaces de l'appartement vide. Il ne laissait entrevoir aucune émotion.

« Nous avons déjà un protocole en place.

— J'en suis sûre, mais il ne s'agit pas ici d'une simple affaire de touriste saoul qu'on retrouve noyé... un de plus. Il y a déjà eu des fuites graves vers la presse. Puis-je venir vous voir au commissariat, disons dans une heure ?

— D'accord. »

Qu'elles se rencontrent pour discuter de la presse, OK, mais Claudia en profiterait pour poser quelques questions très directes à l'ex-femme de la victime.

« À dans une heure », dit Faith Hubble avant de raccrocher.

Claudia reposa le téléphone. David se tenait devant la grande fenêtre de l'appartement, qui donnait sur le parking.

« Tu aurais dû prendre une vue sur la baie.

— Je la connais par cœur, la baie, dit-elle sans ajouter qu'une vue sur la baie aurait coûté trop cher pour son salaire de célibataire. Merci d'être passé, mais le devoir m'appelle.

— En parlant de devoir... Poppy fête son anniversaire ce week-end, j'aurais aimé que tu puisses m'accompagner. »

Poppy, le grand-père de David, de son vrai nom Patrick Power. À bientôt quatre-vingt-dix ans, il était désormais confiné dans la maison de retraite de Port Léo, mais restait néanmoins le patriarche de cette famille d'Irlandais installés depuis longtemps sur la côte texane.

« Si tu ne viens pas, Poppy va se poser des questions, renchérit-il.

— Oh, David, ce n'est pas une bonne idée. »

David eut un petit sourire gêné.

« Poppy n'est pas au courant, Claudia. Il n'aime pas l'idée du divorce, et nous n'avons pas voulu lui causer des soucis. À cause de ses problèmes de cœur... »

Claudia n'y croyait pas une seule seconde. Poppy avait un cœur dur comme du granit.

« Dis-lui la vérité, David. Je ne veux pas me livrer à une mascarade.

— Merci bien, Claudia. Bon Dieu, je te demande un seul service... Tu sais à quel point Poppy t'aime.

— Oui, il n'a jamais raté une occasion de me donner une tape sur les fesses.

— Je me fiche de souffrir, mais ne t'en prends pas à ma famille.

— Je ne m'en prends à personne ! Je veux juste vivre ma vie ! »

Voilà qu'elle criait – exactement ce qu'elle s'était promis d'éviter.

« C'est ça, ta vie ? » demanda David en indiquant d'un hochement de tête l'appartement sinistre.

Claudia y vivait depuis un mois mais n'avait guère pris le temps de déballer ses cartons. Quelques photographies encadrées des Salazar posées sur une table basse poussiéreuse, quelques assiettes empilées dans l'évier, un canapé-lit déplié, des draps froissés... Préférant éviter les récriminations, elle avait laissé la plupart de leurs meubles à David.

« Tu n'as pas l'air de tirer le meilleur parti de ta vie de célibataire, ajouta-t-il.

— Le travail m'occupe. Pas toi ? demanda Claudia pour changer de sujet.

— Si. Je recherche une fille qui a disparu. Elle venait de Louisiane, on pense qu'elle a atterri ici.

— Marcy Ballew ? C'est toi qui t'en charges ? »

David hocha la tête.

« J'ai échangé quelques mots avec la mère de la fille quand elle s'est arrêtée au commissariat, dit Claudia. Être dans le noir complet, on ne peut rien imaginer de pire. »

David, grand maître dans l'art d'exhiber ses blessures par le geste, le regard ou la parole, récupéra la balle au bond.

« Oui. Ne pas comprendre ce qui s'est passé. Je n'ai pas de mal à me mettre à la place de cette femme. »

À six postes d'amarrage du *Real Shame*, où Pete Hubble avait trouvé la mort, le *Don't Ask*, un puissant bateau de pêche sportive de seize mètres de long, se balançait tranquillement sur l'eau. Des pêcheurs confirmés le louaient – moyennant un prix de l'heure exorbitant –, pour aller loin de la côte, là où l'on pouvait espérer titiller les marlins et les requins. Le *Don't Ask* appartenait à un ami de Whit, un excentrique que la plupart des gens connaissaient sous le nom de Gooch. Les gens, à vrai dire, Gooch ne les fréquentait pas beaucoup. Il était toujours poli, toujours parfaitement correct avec les autres guides, avec la marina et avec ses clients. On l'admirait parce qu'il prêtait souvent de petites sommes d'argent à ses confrères, quand ils manquaient de liquide à la fin du mois. On respectait son désir de mener une existence un peu à l'écart, surtout qu'il était énorme, laid et qu'il avait parfois une lueur dans les yeux qui faisait passer le même message que le nom de son bateau : mêlez-vous de vos affaires. Quant à Whit, il considérait Gooch comme un type généreux, loyal, quoique pas tout à fait sain d'esprit.

Whit avait perdu vingt minutes, coincé dans une conversation avec le gérant de la marina qui ne lui avait rien appris de neuf sur Pete et Velvet. Le gérant, qui sentait légèrement la crème pour bébé périmée et dont le pull était maculé de bave à l'épaule, lui expliqua que le *Real Shame* était amarré à la marina du Golden Gulf depuis cinq semaines. Ses factures étaient réglées par chèques envoyés par une compagnie de Houston, TDD Holdings. La réservation avait été effectuée par un homme âgé en chaise roulante qui travaillait apparemment pour TDD, un dénommé Anson Todd que le gérant n'avait pas revu depuis l'arrivée du *Real Shame*. Pete et Velvet n'avaient pas cherché à créer de liens avec les autres résidents, ils étaient restés discrets, sans causer le moindre problème. Whit quitta les bureaux de la marina, aperçut Gooch sur son bateau et s'approcha du quai.

« Un homme honnête serait en train de travailler à cette heure, remarqua Whit en montant à bord du *Don't Ask*.

— J'ai décidé de consacrer cette journée à la réflexion et au développement personnel, dit Gooch avec un sourire qui dévoilait des dents légèrement de travers. J'ai pris un jour de repos. Je me disais que tu ne manquerais pas de repasser par ici. Tu tiens toujours la queue des flics pour les aider à pisser droit ? »

Gooch n'était vraiment pas beau. Même avec toute la gentillesse du monde, on ne pouvait pas le dire autrement. Son visage était trop étroit par rapport à son corps, son grand nez bosselé jurait avec ses petits yeux couleur de boue et le soleil avait donné un drôle d'aspect argenté à ses rares cheveux. Mais la puissance de ses muscles, ses bras et ses jambes taillés dans le roc décourageaient tout commentaire sur son physique disgracieux, même de la part des armoires à glace dans les bars, même après cinq ou six bières le samedi soir.

« Un café, Votre Honneur ? demanda Gooch.

— Volontiers, avec du lait et du sucre si possible. »

Gooch montra du doigt l'escalier qui menait vers le coin cuisine.

« Toi au moins, Gooch, tu sais traiter tes invités. »

Whit alla se remplir une tasse de café puis remonta sur le pont. Gooch engloutissait un énorme bol de céréales Cap'n Crunch.

« Tu en veux ? demanda-t-il en postillonnant quelques gouttes de lait.

— Ça ira, merci.

— Ça y est, tu t'es tapé ta belle-mère ?

— Irina et mon père sont très heureux, je te remercie de t'en soucier.

— Et toi, tu es très malheureux.

— Fin psychologue. Diplomate. Parfait... Au fait, je n'ai pas vu ton bateau hier soir.

— J'ai passé la soirée à jouer au poker à Port Aransas. Je suis rentré ce matin.

— Les commères étaient déjà debout à ton arrivée ? »

En termes de colportage de rumeurs, aucune concierge ne pourra jamais rivaliser avec un résident de marina.

« Tout ce qu'on m'a dit, c'est que le type du *Real Shame* s'est tiré une balle dans la bouche. Ce serait vraiment dommage que ce soit la petite bombe qui vit avec lui qui ait fait le coup. Pour peu que vous l'envoyiez en prison pour minettes, elle n'aura pas la joie de goûter à Gooch.

— Tu connais Velvet ?

— C'est son nom ?

— Velvet Mojo.

— Strip-teaseuse ou actrice de cul ?

— Réalisatrice de films à caractère pornographique. »

Gooch reposa son bol de céréales.

« Non, je n'ai jamais eu l'occasion de lui parler. Mignonne, mais un peu usée. Elle n'a pas passé sa jeunesse dans un couvent, comme aurait dit mon vieux père.

— Qui fréquentait le couple, dans le coin, à ton avis ? »

Gooch haussa les épaules.

« Ils ne cherchaient pas à établir de contacts. Ils ne s'intéressaient ni à la pêche ni à la navigation. Je les ai vus amarrer, une fois. Il a fallu au moins cinq personnes pour les aider... Ils ont probablement dû parler à Ernesto. »

Gooch se dirigea vers sa radio. Il parla brièvement. On entendait des pêcheurs et des guides disséminés dans toute la baie de St. Léo et au-delà. Trois ou quatre voix masculines revenaient régulièrement, échangeant des plaisanteries et des renseignements, se plaignant d'une pénurie de rascasses, repoussant une partie de poker au lendemain...

« Ernesto est l'homme à tout faire de la marina. Dès qu'il voit les flics approcher, il file se planquer. Alors ça m'étonnerait qu'on l'ait interrogé. Il sera là dans une minute. En attendant, raconte-moi. »

Whit n'aurait pas hésité à confier à Gooch les clés de l'arsenal nucléaire américain. Il lui détailla ce qu'il avait appris jusqu'alors sur le décès de Pete Hubble. Gooch éclata de rire.

« Lucinda Hubble se promène en ville comme si elle était la reine du monde et nous ses méprisables petits sujets. Pendant ce temps, son fils tourne dans des films de cul en Californie. Génial.

— La compassion t'égare, Gooch.

— Est-ce que Velvet avait l'intention de booster l'industrie locale du porno ?

— Tu veux passer une audition ?

— Voilà un dilemme moral intéressant, dit Gooch en se grattant la barbe. Ce genre de films fait fantasmer la plupart des mecs, mais combien d'entre eux seraient prêts à passer à l'action devant les caméras ?

— Pas moi en tout cas, je suis trop timide. »

Le regard de Gooch se tourna vers Ernesto Gomez qui marchait rapidement dans leur direction le long du quai.

« En ce qui me concerne, dit Gooch, je n'ai absolument aucune inhibition. Je serais au milieu des starlettes du X comme un poisson dans l'eau. Mais je refuserais quand même.

— Pourquoi ?

— La prochaine fois que tu mates une de ces vidéos et que tu t'excites sur ces filles, pense à elles quand elles avaient trois, quatre ans...

— Je préférerais éviter.

— Non, je veux dire, à une époque ces filles étaient les bébés chéris de leurs parents. Tu crois qu'à l'école maternelle, elles suppliaient Dieu de leur donner assez d'intelligence et de talent pour faire carrière dans le X ? Sûrement pas. Ce sont des petits bouts de chou pour qui la vie n'a rien eu d'un conte de fées.

— Pete Hubble lui aussi était haut comme trois pommes à une époque, remarqua Whit après avoir bu une gorgée de son café.

— Peut-être qu'il manquait de confiance en lui, peut-être qu'il cherchait à se prouver sa pseudo-virilité. Ou alors il voulait faire chier sa mère. Ou se perdre, pour oublier quelque chose de moche... C'est triste pour lui comme ça l'est pour ces filles, je suis d'accord.

— Malgré le fait qu'il ait couché avec plus de femmes que toi et moi réunis jusqu'à la fin de nos jours ?

— OK, il a fourré sa bite dans des centaines de filles. Je n'appelle même pas ça de la baise. Il ne les a pas vraiment embrassées, pas vraiment tenues dans ses bras. Est-ce qu'il a pensé à admirer l'éclat unique que chacune a dans les yeux ? À goûter leur peau ? À effleurer leurs lèvres au moment où elles jouissaient ? Non, rien de tout ça. Du sexe à la chaîne. Je m'en passe volontiers. »

Gooch se leva et, de quelques mots rapides en espagnol, invita Ernesto Gomez à les rejoindre à bord. Ernesto avait plus de cinquante ans. Son visage en forme de lune était fendu par un sourire nerveux. Son œil gauche louchait vers l'extérieur. Il préférait toujours présenter son profil droit. Gooch lui proposa une tasse de café et lui demanda si la conversation pouvait se tenir en anglais, étant donné que l'espagnol de Whit était exécrable. Ernesto hocha la tête sans modifier son sourire crispé.

« Le juge Mosley était un ami d'enfance de l'homme qui est mort, précisa Gooch.

— Très triste, oui, dit Ernesto en fronçant douloureusement les sourcils.

— Avez-vous remarqué s'il recevait beaucoup de visites sur son bateau ? » demanda Whit.

Ernesto jeta un regard à Gooch, qui le rassura de quelques mots murmurés en espagnol.

« Pete a de temps en temps de la visite. Une femme à l'air riche. Un garçon adolescent. Et le connard. »

La femme à l'air riche devait être Lucinda ou Faith. Le garçon assurément Sam, le fils de Pete.

« Le connard ? dit Whit.

— Un jeune gars. Parle aux autres comme à des chiens. Se prend pour... je sais pas... Il a une Porsche mais il la lave pas, elle est sale.

— Tu connais le nom de ce type ? demanda Gooch.

— Désolé, Gooch, non. Le mois dernier, il vient ici une fois, deux fois par semaine. Sortent avec le bateau toute la journée, reviennent la nuit. Ils pêchent sans doute. Une fois, ils se disputent. Je suis un peu plus loin, je travaille sur le quai. Je les entends. Ils rient... puis ils crient. Ils ont bu.

— Avez-vous compris le sujet de leur dispute ? »

Ernesto murmura quelques mots en espagnol à l'attention de Gooch. Ce dernier lui donna deux petites tapes réconfortantes sur le

genou. Ernesto se tourna à nouveau vers Whit.

« Argent, dit-il, de l'argent doit être payé à Pete.

— Le « connard » devait de l'argent à Pete ? »

Ernesto sembla réfléchir un instant.

« Oui. Je crois, c'est comme ça.

— Mais vous dites qu'ils faisaient la fête ensemble ?

— Pas hier. Pas après la dispute hier.

— Qu'est-ce qu'ils se sont dit hier ?

— Ils parlent trop vite en anglais pour moi, grimaça Ernesto.

Mais le connard en colère, terrible. Ils crient, ils crient. Je m'approche du bateau, car je m'inquiète. Je vois à travers les fenêtres, le connard essaie donner un coup de poing à Pete. Mais Pete costaud. Le connard... juste large, avec mains d'un homme qui a jamais travaillé. Pete le pousse par terre. Le connard part. Colère terrible. »

Whit insista pour qu'Ernesto donne une description précise du connard. Un peu moins d'un mètre quatre-vingts, une certaine carrure, mais molle, des cheveux plutôt blonds, une trentaine d'années, un début de calvitie, des vêtements voyants, parle fort.

« Vous dites avoir vu un adolescent. Est-ce que le nom de Sam Hubble vous dit quelque chose ?

— Non. J'ai vu le garçon une fois. Hier, l'heure du déjeuner. Me suis demandé pourquoi il va pas à l'école.

— Personne d'autre dont vous vous souvenez ?

— Si. Un homme, petit, la semaine dernière. Allait en direction du bateau de Pete, il m'a donné un papier bleu, rouge et blanc. Parlait beaucoup. Sentait le bonbon à la menthe, trop de menthe, vous savez ?

— On dirait ton cher rival, Buddy Beere, dit Gooch. Il a toujours besoin de suçoter quelque chose.

— Qu'est-ce que le papier disait ? demanda Whit.

— Voulait qu'on vote, dit Ernesto en montrant ses mains. Comme sur les panneaux partout.

— Buddy qui distribue ses tracts, grogna Gooch. Il est malin, il cherche à gagner le vote des sans-papiers.

— Hier soir, Ernesto, vous avez entendu quelque chose ? insista Whit.

— Non, rien avant arrivée de la police. Je dors.

— Et des jeunes femmes, vous en avez parfois vu qui venaient rendre visite à Pete ?

— Oui, dit Ernesto en hochant la tête. Oui, j'ai oublié. Avec l'homme religieux. Celui à la télé, aux gros muscles. Il est venu avec une femme, qui fait peur, elle aussi avec des gros muscles, comme un homme avec des seins. »

Ernesto regarda nerveusement en direction des bureaux de la

marina :

« Mike sera pas content que je travaille pas.

— Ne vous souciez pas de Mike, le rassura Whit. Est-ce que vous avez raconté toutes ces choses-là à la police ?

— Non, monsieur, s'il vous plaît, pas *policia*, dit Ernesto d'un air catastrophé. Je sais rien, sur rien.

— D'accord, c'est bon, ne vous inquiétez pas. Encore une question : Velvet, la compagne de Pete, vous l'aperceviez souvent ?

— Velvet, dit Ernesto en laissant entrevoir pour la première fois un vrai sourire. Oui. Elle fait des biscuits au chocolat très bons. Elle m'en donne toutes les semaines. »

Velvet préparant des cookies. Whit essaya de se l'imaginer : talons hauts en cuir noir claquant sur les carreaux de la cuisine, string rose sous le tablier blanc.

Whit enchaîna :

« Est-ce qu'elle avait l'air de bien s'entendre avec Pete ?

— Oui. Oui.

— Rien qui indique qu'elle se tapait d'autres types de la marina ? demanda Gooch.

— Non. Une fille bien. »

Le sourire d'Ernesto était éloquent. Il n'avait rien à dire de mal sur Velvet.

« *Gracias*. Merci de votre collaboration, Ernesto. »

Whit lui serra la main et Ernesto se dépêcha de retourner dans les bureaux de la marina.

« Je suppose que la dame à l'air riche, c'est Lucinda, dit Gooch. À moins qu'il n'y ait une mère de famille dans les parages sexuellement inassouvie. Ta belle-mère, par exemple.

— Excellent.

— Mon p'tit Whit, prends exemple sur Pete Hubble, emmerde ta famille. Le rôle d'Œdipe a été écrit pour toi.

— Merci du conseil, Gooch. Je crois plutôt que je vais me trouver un nouveau logement dès la fin de la campagne.

— Quelle campagne ? Tu fais campagne, toi ? J'ai dû te rater chez Larry King. Sérieusement, tu ferais bien de t'y mettre. Si Buddy Beere est élu à ton poste, je déménage dans un pays où je peux avoir confiance dans le système judiciaire. Peut-être Cuba. »

Le téléphone portable de Whit se mit à sonner. « Allô ?

— Whit ? C'est Faith. »

On sentait plus de force dans la voix de Faith Hubble. Elle avait récupéré du choc de la veille.

« Comment vas-tu ?

— On tient le coup. Lucinda a dormi quelques heures ; Sam aussi, dans mon lit. Il venait de retrouver son père, et maintenant...

C'est vraiment trop dur pour un gosse.

— Il faut que je vous voie tous les trois. Une visite officielle.

— Cet après-midi, ça t'irait ?

— À seize heures ?

— Oui... J'aurais préféré qu'on puisse se voir seuls, murmura-t-elle. Cela me ferait du bien que tu me serres dans tes bras...»

Whit regarda une mouette se poser sur la proue du *Real Shame*. Il n'entra pas dans son jeu.

« Comment réagit Sam ?

— C'est une boule de nerfs qui essaie de montrer le moins possible ses émotions. Son père comptait beaucoup pour lui, bien que ce soit Pete, bien que ce soit un sale con. Un père reste un père.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ? »

Whit songeait à Sam, mais Faith saisit la balle au bond.

« S'il te plaît... ne fais pas traîner les choses. Épargne ce manège judiciaire à Lucinda et à Sam, aide-moi à les protéger. Tu feras ça pour moi, non ? »

Elle lui avait presque parlé d'un ton cajoleur, elle qui d'habitude – même dans les moments de passion – gardait une certaine froideur.

« Je ferai ce que je peux. »

Un silence s'installa. Puis Faith dit :

« Je te remercie d'avance. Je te vois tout à l'heure chez nous. »

Whit coupa la communication. Gooch bâillait, penché sur une carte des marées.

« Ras-le-bol de tous ces gens qui me veulent du bien ! Fais ci, fais ça. Déclare que c'est un suicide. Ne fais pas durer l'enquête. »

Gooch fronça un de ses sourcils châains.

« Fais ce que tu as envie de faire, monsieur le juge de paix, et si certains ne goûtent pas la plaisanterie, envoie-les chier ! »

Velvet se réveilla en sursaut. Sa chambre était violemment éclairée par les néons à l'extérieur du motel. Elle se frotta les paupières : « C'est aujourd'hui que commence la dernière partie de ta vie, ma petite. Qu'est-ce que tu vas en faire ? »

Elle avait eu du mal à s'endormir après que cette coincée de femme flic l'avait déposée au motel. Et maintenant elle restait allongée, serrant contre elle un oreiller en plumes d'oie, écoutant le grondement du climatiseur qui glaçait la pièce et le léger battement de son cœur.

Pete était mort. Et pourtant il lui avait déclaré pas plus tard qu'hier : « Ne compte pas sur moi pour tourner un film avec toi avant que j'en aie fini avec mon frère et sa disparition. Tu peux m'aider ou prendre le premier vol pour LA, mais moi je reste ici.

— Tu ne dirais pas ça si tu m'aimais », avait-elle déclaré, furieuse.

Il avait serré les lèvres et détourné le regard. « Alors je ne dois pas t'aimer, Velvet. »

Aujourd'hui, elle avait beau savoir que Pete ne voulait pas dire ça, c'était trop tard pour effacer ces mots, pour les remplacer par d'autres mots d'amour, pour les oublier comme autant de poussière balayée par le vent.

Velvet songea à Lucinda et à Faith Hubble, et son cœur se remplit de cendres brûlantes. Ce qu'elle ressentait était plus que de la haine. Sa gorge se serra à la pensée du jeune Sam – de lui et de son père et de ce qui ne pourrait plus jamais advenir. Si Dieu était miséricordieux, il avait ouvert grand les portes du paradis pour Pete. Sa mère à elle l'y attendait peut-être, aussi tendre qu'elle l'avait été avec Velvet dans son enfance. Elle lui prendrait la main et lui présenterait les autres âmes se promenant de nuage en nuage.

Velvet se mit à pleurer. « Ma pauvre fille, ça fait longtemps que tu ne crois plus en ces conneries ! » À n'en pas douter Pete cuisait en enfer, et le diable lui avait réservé à elle la place juste à côté dans l'huile bouillante.

Velvet sécha ses larmes sur la taie d'oreiller. Pleurer lui avait fait du bien, mais il était temps de passer à l'action. Il lui fallait trouver un plan B. Les Hubble avaient le bras long dans le coin. Les autorités locales la traiteraient comme l'embarrassante petite amie de Pete en cas de suicide, et comme suspect potentiel en cas de meurtre.

Mais elle n'avait aucune intention de se laisser manipuler comme une vulgaire pièce sur leur échiquier politique.

Claudia Salazar ne lui servirait à rien, mais Whit Mosley pourrait être utile. Voilà comment elle se le représentait : assez grand, mince, beaux cheveux blonds, bronzé – mais sans avoir passé des heures à traîner sur la plage –, un visage un peu trop gamin pour son âge, un sourire gentil. Intelligent mais pas arrogant, tout juste sorti d'une adolescence prolongée. Des dents correctes, des jambes et des fesses musclées, des mains exceptionnelles – tout ce qu'elle évaluait chez les stars masculines potentielles de ses films lors de leur première rencontre, avant que tombe le slip. Velvet appréciait qu'un homme ait des mains puissantes. Dans un film, les mains étaient plus souvent au premier plan qu'on ne l'imaginait – pressant une paire de seins, agrippant des cheveux, maintenant grande ouverte la bouche d'une femme.

Avec son talent, son charme, sa force de persuasion, Velvet se dit qu'elle pourrait faire ce qu'elle voudrait de Whit.

Dès neuf heures le matin, elle appela quelques amis ainsi que le cabinet d'avocats qui représentait sa maison de production à Van Nuys – sans se soucier du décalage horaire entre la côte texane et la Californie – pour leur apprendre le décès de Pete. Elle laissa un message aux avocats afin qu'ils la recommandent à un confrère de Corpus Christi, quelqu'un d'assez chevronné pour batailler avec une sénatrice en colère et de la flicaille de province.

Puis elle se fit couler un bain et tâcha de se détendre dans l'eau chaude et savonneuse... Mais une pensée la fit se dresser dans la baignoire, prise de panique.

Et si la personne qui avait tué Pete croyait qu'elle connaissait ses secrets ?

Elle ne savait rien. Pete n'avait rien voulu partager du fruit de ses recherches sur Corey – il se contentait de lui répéter que les choses avançaient. Il ne lui avait rien révélé du scénario qu'il écrivait.

Mais est-ce que le tueur le croirait ? Elle se sécha, se brossa les cheveux et s'assit toute nue avec l'annuaire des pages jaunes sur les cuisses, le feuilletant à la recherche d'armuriers.

Seul l'écran de télé éclairait l'intérieur de la petite maison. Le Saigneur regardait Big Pete Majors en train de prendre Velvet Mojo en levrette. Ils grognaient comme des animaux, comme s'ils souffraient de maux intestinaux. Velvet relevait la tête pour éviter que ses lunettes de soleil ne tombent. Quant à Pete, son jeu d'acteur ne brillait pas par la nuance. Agenouillé derrière Velvet, il donnait de grands coups de rein tandis qu'elle insistait pour qu'il aille plus vite, plus fort, à la manière d'un coach qui pousse son équipe dans ses derniers retranchements. Le visage de Pete était aussi vide d'expression que

ceux des jeunes hommes que le Saigneur avait croisés en institution psychiatrique.

Le Saigneur regarda la cassette deux fois avant de s'endormir dans son fauteuil inclinable.

Il se réveilla de mauvaise humeur car il avait rêvé, non pas de Velvet, mais de Whit Mosley qui lui riait au nez. « Toi ? Tu crois qu'elle va te préférer, toi, à moi ? Pas sur cette terre, pas dans cette vie, mon gros ! » Le Saigneur avait observé Whit en public : les femmes lui souriaient, alors qu'elles se souvenaient tout d'un coup d'un rendez-vous important et filaient quand le Saigneur essayait de converser avec elles. Dans ces circonstances, haïr Whit paraissait naturel. Le Saigneur l'imagina mort. Il pourrait l'écorcher vif et revêtir entièrement sa peau pour lui ressembler jusqu'au bout des ongles. Un magnifique costume sanguinolent.

Pourquoi ne pas tuer Whit Mosley en même temps qu'il s'emparerait de Velvet ? Il fallait y réfléchir. Le démembrement et l'éviscération le tentaient, mais ces techniques impliquaient une mort trop rapide. Il ne comprenait pas l'attrait de la décapitation : les têtes sans corps l'irritaient, elles semblaient le narguer. Il en avait fait une fois la cruelle expérience.

Jamais il n'avait vraiment ressenti le désir de tuer un homme auparavant, mais cela pourrait varier son ordinaire – comme un plat de frites après une semaine de pommes de terre bouillies à chaque repas. Il se prit à rêver de Whit expirant après s'être fait charcuter la peau, et un doux murmure vint à son oreille. Il leva les yeux vers le ventilateur qui tournait au plafond, assez rapidement pour ressembler à un œil noir. Comme les yeux de Maman. Le Saigneur respirait à peine, il écoutait la voix de Maman lui dire ce qu'il devait faire.

Il se réveilla et comprit qu'il venait de plonger dans l'univers nébuleux qu'avait créé Maman. Avec son sourire si franc, elle lui disait, juste avant de mettre la clé à molette à chauffer sur le poêle ou de refermer la pince à linge sur son petit zizi : « Rien ne peut nous séparer, mon petit ange, ne l'oublie jamais. »

Dieu merci, il était devenu le héros de sa propre histoire. Maman n'avait pas triomphé. C'était lui, le vainqueur. Et il triompherait encore.

Son téléphone sonna ; il décrocha et échangea quelques politesses matinales, puis écouta :

« La jeune femme qui a découvert le corps de Pete, murmura la voix familière. Rends-moi service, donne-lui de l'argent, fais en sorte qu'elle quitte la ville.

— D'accord, dit le Saigneur. Je vais m'en occuper. » Il écouta une série d'instructions détaillées et raccrocha. Son pouce avait besoin de sentir le tranchant glacial de son couteau. Si Heather Farrell devait

quitter la ville... il y avait bien des chemins qu'elle pourrait emprunter. Lui fournir une aide financière n'était pas la solution la plus excitante, loin s'en fallait. D'autant plus que la méthode envisagée par le Saigneur ne lui avait jamais rien coûté, sauf, bien sûr, cette fois-là, il y a très, très longtemps... Pourquoi ne pas remettre le couvert ? C'était en tout cas ce que son humeur lui dictait.

Comment régler cette affaire en évitant les complications ? Un simple leurre ferait l'affaire. Rien ne devait interférer avec ses projets concernant Velvet. Il se pencha sous son lit affaissé et sortit son couteau – dur, magnifique, assez effilé pour couper net les cordes comme les rêves. En fouillant dans une boîte où affaires de Maman était inscrit au marqueur sur le côté, il trouva une vieille pierre à aiguïser usée. Il se mit à frotter le couteau, une caresse rythmée qui lui soufflait : *Hea-ther, Heather, Hea-ther*.

Le Saigneur alluma son appareil stéréo. Les Beach Boys chantèrent...

Nothing can catch her Nothing can touch my 409

en chœur, et à l'unisson du poignard et de la pierre.

Claudia rédigea un bref rapport faisant le point sur l'enquête et le déposa dans le bureau vide de Delford. Elle se prépara une tasse de café léger dans la cuisine. De retour à son bureau, la réceptionniste lui signala que quelqu'un l'attendait dans le hall d'entrée : Faith Hubble.

« J'ai comme l'impression qu'elle n'aime pas attendre », murmura la réceptionniste.

Le hall d'entrée ne mesurait guère plus de trois mètres sur trois, il y avait peu d'espace entre l'unique chaise, la table basse où de vieux magazines étaient empilés et le présentoir rempli de brochures concernant la sécurité des citoyens. Assise, Faith Hubble tira un fil du tissu déchiré de la chaise puis l'arracha d'un coup de poignet.

« Madame Hubble ? Je suis Claudia Salazar. »

Faith se leva et tendit le bras. La poignée de main fut rapide, Faith suivit Claudia jusqu'à son bureau.

Au cours de leur conversation téléphonique, Claudia s'était imaginé une femme fort différente : une politicienne carrée comme on en voyait à Austin^[1], une petite blonde passée par des associations d'étudiantes, aujourd'hui détentrice d'une carte de club de gym, toujours vêtue de tailleurs impeccable et s'attendant à ce que ses collègues lui obéissent au doigt et à l'œil. Faith Hubble était une grande fille solide de près d'un mètre quatre-vingts, pourvue d'une belle poitrine et de fortes cuisses. Elle avait une peau crémeuse, d'épais cheveux châains attachés en un simple chignon. Jolie, mais sa beauté n'était pas soignée. Elle portait un pantalon de tailleur italien noir avec une chemise blanche. De la qualité, mais on discernait une tache de confiture sur la manche. Claudia songea que Faith paraîtrait plus à son affaire sur un tabouret de bar qu'en meeting de campagne. « Asseyez-vous, madame Hubble.

— Merci de me recevoir si rapidement. Vous aussi vous avez sans doute beaucoup à faire, alors dites-moi simplement : où en est l'enquête ? »

Faith gardait ses magnifiques yeux noisette fermement fixés sur le visage de Claudia, à la manière d'un sergent instructeur mettant à l'épreuve une jeune recrue.

« Pour l'essentiel, nous attendons des résultats d'analyse. » Claudia n'aimait pas se montrer si prompte à répondre aux questions de cette femme, mais de toute façon Delford fournirait aux Hubble tous les détails. Dissimuler ne servirait pas à grand-chose.

« Quand devez-vous les avoir ?

— Demain. Ou après-demain.

— Notre famille voudrait évidemment obtenir des réponses le plus rapidement possible. »

Faith avait une voix grave, rauque, peut-être abîmée par les cigarettes ou par le whisky.

« Certains processus scientifiques ne peuvent pas être accélérés... Ni vous ni madame la sénatrice ne souhaiteriez obtenir des résultats erronés.

— J'ai à m'occuper du cœur d'une mère et d'un fils qui viennent d'être brisés. Plus vite cette affaire sera réglée, plus vite le travail de deuil pourra commencer. »

« Mais toi, tu ne souffres pas ? » se demanda Claudia. Faith Hubble avait plus l'air embarrassée que blessée par cette situation. « Et moi, qu'est-ce que je ressentirais s'il arrivait quelque chose à David ? » Une perte, un vide, c'est sûr. David n'avait pas été un mauvais mari. Il n'avait pas été le bon mari pour elle, c'est tout. Leur vie commune ne s'était pas soldée par un désastre. Si jamais il lui arrivait malheur, elle espérait ne pas se montrer insensible.

Faith tira sur sa manche. Elle remarqua la tache, grommela et gratta la confiture d'un ongle au vernis rouge vif.

« J'ai aussi à gérer des journalistes qui, depuis le début de cette campagne, n'avaient encore rien eu à se mettre sous la dent en matière de scandale ou de controverse. La mort de Pete, c'est du pain bénit pour eux. Ils sont pressés et ils ne manquent pas d'imagination. Je ne voudrais pas qu'ils écrivent n'importe quoi en se fondant sur des informations partielles communiquées par votre département.

— Nous n'avons communiqué à la presse que le fait essentiel : nous enquêtons sur la mort d'un homme dont le corps a été retrouvé dans un bateau à la marina.

— Le nom de Pete Hubble était sur toutes les radios ce matin, inspectrice. Ils savent que c'est lui, la victime, et qu'il est le fils de Lucinda.

— La presse a sûrement parlé avec les résidents de la marina. Eux connaissaient le bateau, devaient connaître le nom de l'occupant. Je crains qu'on ne puisse museler la population, non plus que l'amie de Pete, Velvet. »

Faith se gratta le front.

« Vous savez ce que c'est que d'être la cible de la presse à scandale ? Imaginez prendre une douche dans une salle de bains aux murs transparents. Je sais... que vous savez tous ici ce que Pete faisait pour vivre. Delford nous l'a dit. Je ne peux pas laisser Aaron Crawford utiliser ça contre Lucinda. Le suicide de Pete ne doit pas lui servir à dénigrer les qualités de mère de Lucinda. Ce serait complètement

injuste. »

« Ton ex-mari. Le père de ton fils. Mais tu n'en as rien à foutre, si ? » Claudia brûlait de lui poser la question.

« Une telle tactique pourrait se retourner contre Crawford. Les électeurs pourraient considérer qu'il exploite honteusement la tragédie qui touche madame Hubble.

— Ne jamais surestimer les électeurs, dit Faith.

— Notre département ne livrera aucune information confidentielle à la presse. Seuls Delford et moi serons habilités à leur répondre.

— C'est avant tout à mon fils que je pense, plus qu'aux conséquences politiques pour Lucinda. Sam n'est pas au courant, vous comprenez ?

— Parfaitement.

— Et je souhaiterais être avisée de toutes les déclarations que votre département souhaite faire à la presse concernant cette enquête.

— Malheureusement cela ne sera pas possible », dit Claudia en se raidissant.

Faith promena ses doigts sur son menton.

« Je me suis mal fait comprendre, déclara-t-elle avec douceur. Je demande à être avisée, pas à avoir un droit de censure. Si vous comptez rendre publiques des informations préjudiciables, j'aimerais avoir le temps de préparer la réponse de la sénatrice. Cela me semble être une requête raisonnable. »

« Cette fille ne manque pas de cran », se dit Claudia.

« Nous tâcherons d'éviter les mauvaises surprises.

— Merci, inspectrice, dit Faith en se levant. Je vous en saurai gré.

— Avant que vous ne partiez, j'ai quelques questions à vous poser, si vous le permettez, poursuivit Claudia.

— Delford a pris nos dépositions. Je pense que vous les avez lues.

— J'aimerais mieux vous entendre directement, si vous le voulez bien. »

Claudia fit un geste vers la chaise. Faith se rassit et coinça son petit sac à main entre ses cuisses. Le sac aussi était noir et italien. « Nul doute, elle porte des vêtements de deuil, mais pour ce qui est des larmes... »

« Étiez-vous régulièrement en contact avec Pete ?

— Pas avant qu'il ne revienne à Port Léo. Avant son retour, je lui parlais une ou deux fois par an. Pour l'anniversaire de Sam, lorsqu'il s'en souvenait, et à Noël. J'imagine que Noël est une période où on tourne moins de films de ce genre.

— Ayant été si peu en contact avec lui, je suppose qu'il vous est

impossible d'évaluer ses éventuelles tendances suicidaires...»

Faith avait parlé de suicide à deux reprises déjà, comme s'il ne pouvait s'agir d'autre chose. Elle fronça les sourcils.

« Je pense qu'une personne s'adonnant à la pornographie a nécessairement de graves problèmes d'amour-propre, pas vous ?

— Peut-être. Il ne vous envoyait pas de pension alimentaire pour Sam ?

— En quoi cela a-t-il de l'importance ? demanda Faith en pianotant avec ses ongles sur le bureau de Claudia.

— J'essaie de savoir si son fils a joué un rôle dans sa décision de revenir ici.

— Pete est revenu pour nous mettre dans l'embarras, sa mère et moi. Nous étions ses têtes de Turc. Quand Pete a annoncé son intention de me quitter et d'abandonner son fils – qui n'était alors qu'un bébé – pour partir tenter sa chance à Hollywood, je savais qu'il échouerait. Il avait de grandes ambitions, mais aucun véritable talent et aussi peu de volonté qu'un junkie. J'ai fini par apprendre qu'il tournait des films pornos ; j'ai alors voulu m'assurer qu'il ne pourrait jamais faire de mal à Sam. Ou à Lucinda. »

Faith passa une main sur ses yeux fatigués avant de poursuivre :

« C'est vrai, il envoyait de l'argent pour Sam de temps à autre, mais il l'adressait à Lucinda, qui ensuite me le donnait. Et moi j'en faisais don à des organisations caritatives. La famine en Éthiopie, les inondations au Bangladesh. Je trouvais toujours une bonne cause, de préférence à des milliers de kilomètres.

— Pourquoi ça ? Cet argent revenait à votre fils.

— Vous savez comment Pete le gagnait, dit Faith avec dédain. Je ne voulais pas que les saloperies de Pete servent à remplir l'estomac de mon fils.

— Quand avez-vous parlé à Pete pour la dernière fois ?

— Hier matin, répondit Faith en reculant sur sa chaise. Il a téléphoné chez nous, a demandé à parler à Sam.

— Quelle était son humeur ?

— Il semblait déprimé. Malheureux. Rien de surprenant, puisqu'il avait raté sa vie et qu'il s'était avili. Alors que Sam et moi avons réussi à construire quelque chose de solide et de bon. Je crois que Pete regrettait les choix qu'il avait faits. Un peu comme un petit garçon qui presse son visage contre la vitrine de la confiserie, mais qui a perdu à jamais le droit d'y entrer.

— À votre connaissance, avait-il cherché une aide thérapeutique quelconque ?

— Pete sur le divan d'un psy ? Vous rigolez. Pour lui, un divan ne pouvait servir qu'à une chose.

— Vous n'approuviez pas la façon dont il menait sa vie, ni sa

manière de la gagner, mais vous ne vous êtes jamais opposée à ce qu'il puisse voir votre fils ? »

Les doigts de Faith vinrent soutenir son menton. Ses mains semblaient taillées dans l'ivoire.

« Cela ne me plaisait pas. Mais Sam est un Hubble, et comme les autres membres de sa famille personne ne peut lui dicter sa conduite. Il voulait voir son père quand celui-ci est revenu, j'ai donc autorisé quelques courtes visites, pour éviter qu'ils se rencontrent en cachette.

— Comment définiriez-vous leur relation ?

— Je n'oserais même pas parler de relation, dit Faith entre ses dents. Sam a passé son enfance à se demander pourquoi Pete ne voulait rien avoir à faire avec lui – comme si c'était l'enfant qui avait un problème, pas le père. Quand Sam a finalement pu le rencontrer, il s'est rendu compte que Pete était moins un père qu'un donneur de sperme.

— Vous avez dit que Pete était déprimé au téléphone. Pouvez-vous me donner des détails ?

— Il m'a demandé s'il pouvait parler à Sam, répondit Faith en arrangeant un pli sur son pantalon. Sam était déjà parti à l'école. Il m'a suppliée de dire à Sam que son père avait appelé. J'étais d'accord. On s'est dit au revoir et on a raccroché.

— Savez-vous si Sam a rappelé son père ?

— Je lui ai transmis le message, mais Sam n'avait pas l'air de se sentir concerné.

— Donc, après avoir tous appris la mort de Pete, Sam ne vous a pas dit s'il avait ou non parlé à son père ce jour-là ? »

Faith remuait de plus en plus sur sa chaise.

« Sam a dû lui parler, si. Je ne me souviens pas exactement. La soirée a été longue et éprouvante.

— Vous pensez que la campagne de Lucinda en souffrira beaucoup si les électeurs apprennent que Pete était une star du porno ?

— Je n'en sais rien, dit Faith, la gorge serrée.

— Mais quand Pete est revenu à Port Léo, vous avez sûrement dû y penser ? Calculer les risques ?

— Lucinda a fait un travail formidable depuis seize ans qu'elle occupe son siège de sénatrice. Elle a été réélue à chaque fois sans aucune difficulté, et les sondages lui sont très favorables. Il n'y a aucune raison de croire que les électeurs cesseraient de la soutenir.

— Vous êtes un communiqué de presse ambulancier, madame Hubble. Mais aucun de vos collaborateurs n'a jamais pensé qu'il fallait faire de la publicité autour de Pete, non ?

— Gardez vos sarcasmes pour vous, inspectrice. »

Claudia soupçonnait que les dégâts causés par une telle

révélation seraient catastrophiques pour Faith et Lucinda. Cataclysmiques. Allant jusqu'à signifier la fin de leur carrière.

« Savez-vous s'il possédait un pistolet ?

— Je n'en ai aucune idée.

— S'il avait des difficultés financières ?

— Non.

— S'il se droguait, ou revendait de la drogue, ou était lié à une quelconque activité illicite ? »

Faith fit une grimace, comme si une odeur nauséabonde venait de lui chatouiller les narines.

« Si j'avais eu la moindre raison de croire que Pete se droguait, je n'aurais jamais laissé Sam l'approcher.

— Tournait-il encore des films X ?

— Il m'a affirmé vouloir quitter ce milieu », dit Faith en s'essuyant la lèvre.

Sans doute était-ce politiquement plus avisé de présenter les choses ainsi, se dit Claudia. Pete s'était fourvoyé, mais sa maman la sénatrice avait réussi à le remettre dans le droit chemin... juste avant qu'il trouve la mort, hélas.

« Si la mort de Pete paraît suspecte – si en fait il ne s'agit pas d'un suicide – alors je vous suggère de vous pencher de près sur cette Velvet. Elle est complètement instable.

— Comment ça ?

— Comment pourrait-il en être autrement ? Elle a couché avec des centaines d'hommes. Imaginez ce que cela fait à l'âme et au cœur.

— Ah bon, je croyais qu'elle se contentait de réaliser les films.

— Y a-t-il une différence ? demanda Faith en rejetant l'idée d'un geste de la main. Vous êtes une femme et vous travaillez dans un milieu dominé par les hommes, n'est-ce pas, inspectrice ?

— Oui.

— Pareil pour moi. Quelqu'un comme Velvet nous trahit toutes. Nous nous démenons pour obtenir un statut d'égalité, pendant qu'elle enferme les femmes dans un rôle de jouet sexuel. Des poupées de chair qui n'existent que pour satisfaire les besoins des hommes. Elle faisait une fixation sur Pete, continua Faith en se penchant en avant sur sa chaise. Elle ne voulait pas qu'il revienne au Texas, mais elle l'a suivi. Pete essayait peut-être réellement de changer de vie, et elle s'efforçait de l'en empêcher. Pete s'est probablement suicidé, mais si vos analyses indiquent le contraire, je pense qu'il ne faut pas chercher le coupable très loin.

— C'est étonnant. Velvet pense que c'est vous qui êtes à l'origine de la mort de Pete. »

Faith se redressa sur sa chaise. Son sourire se crispa, puis se détendit à nouveau.

« Merci de me le dire, inspectrice, je ne manquerai pas de la poursuivre en justice pour diffamation.

— Justement, concernant les procédures judiciaires... Est-ce vrai que Pete souhaitait obtenir la garde de Sam ? »

Claudia avait attendu de voir si Faith évoquerait d'elle-même la chose. Celle-ci cligna des yeux, puis éclata de rire.

« Vous plaisantez ? Quel juge songerait une seule seconde à la lui accorder ?

— Alors il ne vous a jamais fait part d'un éventuel désir d'obtenir la garde de Sam ?

— Non. Jamais. Pas une seule fois. Qui vous a dit ça ?

— Velvet.

— Vous n'avez rien de plus fiable, comme source ?

— Connaissez-vous un dénommé Deloache ?

— Non.

— Est-ce que Pete vous parlait parfois de son frère Corey ? »

Faith parut encore plus surprise.

« Corey ? Mon Dieu, non. Voilà un sujet tabou.

— Pour Pete ? Ou pour la sénatrice ?

— Pour Pete. Trop douloureux. Ils étaient très proches.

— Il ne vous a pas dit qu'il projetait de faire un film sur Corey ?

— Non. Le juge Mosley m'en a parlé hier soir. Pete ne nous avait pas mises au courant. Cela aurait été terriblement douloureux pour la sénatrice. Vous imaginez, qu'on rouvre une plaie si vieille et si profonde... Bah, encore un exemple du parfait égoïsme de Pete.

— Pete possédait un ordinateur portable qui semble avoir disparu. Sauriez-vous où il pourrait se trouver ? À défaut, avez-vous une idée de l'endroit où Pete aurait pu conserver ses notes ou un exemplaire de son scénario ? »

La lèvre de Faith trembla l'espace d'un instant.

« Non. Non, murmura-t-elle. Tout ça n'est pas sur le bateau ?

— Lui avez-vous rendu visite sur le bateau ?

— Oui. Une fois, en accompagnant Sam. Je voulais m'assurer que Pete l'accueillerait dans un environnement convenable. Ce jour-là il n'y avait pas la putain, Velvet. C'était déjà ça.

— Nous allons devoir prendre vos empreintes, dit Claudia gentiment. Nous tâchons d'identifier toutes les personnes qui sont montées à bord du bateau, pour déterminer ensuite s'il reste des empreintes inconnues.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Je vous promets que ça ne fait pas mal. »

Claudia prit elle-même les empreintes de Faith, dans son bureau, rapidement et impeccablement. Faith ne dit pas un mot pendant la procédure. Elle s'essuya les mains avec une serviette que Claudia lui

tendit.

« Madame la sénatrice et moi-même restons entièrement à votre disposition. J'espère juste que nous pourrons aussi compter sur votre coopération, que vous n'oublierez pas ce que madame Hubble a fait pour notre région, dit-elle en laissant choir la serviette sale sur le bureau de Claudia. Votre famille habite à Port Léo depuis de nombreuses années, si je ne me trompe ? demanda-t-elle d'une voix froide comme une lame de couteau.

— Oui.

— Votre père gagne sa vie en pêchant la crevette ? »

Ce n'était pas vraiment une question.

« Exact.

— Une profession tout à fait honorable. »

Faith lui fit un demi-sourire, qui rappela à Claudia ces petits croissants de lune cruels qu'elle avait vus au lycée sur les lèvres des jolies filles qui se moquaient des grosses moches.

« Il n'a jamais eu d'ennui avec son permis de pêche ? continua Faith.

— Non, jamais. Aucun problème.

— C'est bien. Vous savez, on accorde de moins en moins de permis de nos jours. La sénatrice s'efforce de protéger nos côtes contre la surexploitation tout en préservant la vitalité de notre économie. Malgré tout, certains pêcheurs devront se trouver une autre activité car leurs permis seront rachetés par l'État. Ou ne seront tout simplement pas renouvelés...»

Faith saisit machinalement la serviette tachée d'encre et l'écrasa dans son poing. Claudia gardait le silence.

« Je vous remercie pour les informations que vous m'avez fournies, poursuivit Faith d'un ton désormais enrobé de miel. Puis-je vous appeler Claudia ? »

Claudia lui fit oui de la tête. Faith lui serra la main et se leva, dépliant son grand corps, glissant son sac à main trop petit sous son bras. Claudia la raccompagna jusqu'à l'entrée du commissariat. Faith salua chaque personne qu'elles croisèrent...

Claudia retourna dans son bureau. Elle avait mal au ventre. Elle alla s'enfermer dans les toilettes, se passa de l'eau glacée sur le visage. Dans le miroir, elle regarda les gouttes glisser sur sa peau. « Nom de Dieu, Claudia, tu te rends compte que cette grande salope vient juste de menacer ton père ? »

Était-ce un sujet de conversation banal ? Sûrement pas. Peut-être que Faith Hubble s'était elle-même sentie malmenée quand il avait fallu prendre ses empreintes.

Claudia pensa à son père, Cipriano, lui faisant de grands signes depuis le pont de son petit bateau de pêche, lui recommandant d'être

une jeune fille sage alors qu'il s'éloignait dans la baie de St. Léo. Des filets vides, évoquant des drapeaux déchirés sur un champ de bataille, pendaient à l'arrière du bateau. Rien que de la corde et du nylon pour gagner difficilement sa vie.

La jeune femme s'éviterait aujourd'hui bien des ennuis si elle suivait le conseil de Delford et classait le « suicide » de Pete Hubble. Hubble n'était qu'un *loser* dépressif, la brebis galeuse d'une famille respectée. Il gagnait sa vie de façon honteuse, et Claudia ne serait pas surprise si les examens toxicologiques révélaient des traces de drogue dans son sang. Tout indiquait qu'il s'agissait effectivement d'un suicide. Il s'était arrangé pour que Heather Farrell trouve son corps, épargnant ainsi au moins ce choc-là à Velvet et à sa famille.

« Quel flic tu fais ! Tu trembles comme une feuille ! Tu vas laisser Faith Hubble et Delford Spires te dicter ta conduite ? » Elle bouillonnait. Elle aurait dû rentrer dans le lard de Faith Hubble. Elle décida d'appeler Whit Mosley au tribunal.

« Salut, Honorable, c'est Claudia.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu as une petite voix toute triste.

— Je suis un peu fatiguée, dit Claudia, soudain trop gênée pour raconter ses tourments à Whit. Je voulais faire un point avec toi. »

Elle lui raconta ses entretiens avec Velvet puis Faith et lui fit part de la disparition de l'ordinateur portable, s'en tenant aux faits.

« La théorie du suicide te paraît toujours tenir debout ? demanda-t-elle.

— Ton chef a insisté à ce sujet hier soir, avec un peu trop de véhémence à mon goût. »

Claudia hésita avant de répondre. Elle se rappela que Delford Spires l'avait toujours soutenue sans équivoque, qu'il s'était comporté comme un mentor vis-à-vis d'elle.

« Il... Je sais que tu ne raffoles pas de lui, mais c'est un homme intelligent. Il pensait bien faire. »

Whit lui fit part de la conversation qu'il avait eue avec Ernesto Gomez.

« J'aimerais savoir qui est ce « connard » avec qui Pete s'est disputé sur le bateau, dit-il. On devrait poser la question à Velvet.

— Je vais sortir le casier judiciaire de Pete, voir s'il a eu des démêlés avec la justice californienne. Et pareil pour Velvet. Il faudrait aussi rendre visite à Jabez Jones, dont tout le monde nous parle.

— Allons-y ensemble.

— Je m'occupe de prendre un rendez-vous.

— Parfait. Je te contacte dès que j'ai des nouvelles du médecin légiste. »

Claudia n'avait pas réussi à se débarrasser de son humeur morose. Elle avait beaucoup de coups de fil à passer, de recherches

informatiques à faire. La réceptionniste lui avait laissé plusieurs messages griffonnés sur papier rose : deux de Patsy Duchamp du *Port Léo Mariner*, qui devait avoir besoin d'une déclaration pour son article ; un de sa mère, qui voulait sans doute la culpabiliser pour avoir divorcé de ce shérif adjoint qu'elle trouvait parfait. Et un autre, beaucoup plus étonnant, du révérend Jabez Jones.

Claudia décrocha son téléphone.

Cachée entre des palmiers nains, couchée sur le dos, Heather Farrell passa une nuit humide dans un bosquet de chênes derrière la plage de Little Mischief. Un vent incessant tordait les branches des arbres, semblables à des griffes géantes pointant dans la direction opposée à la baie. À la nuit tombée, on se serait cru dans la terrifiante forêt de Hansel et Gretel. Quand Heather se réveilla, elle éplucha une petite orange sèche et la mangea en regardant les quelques navires de plaisance qui s'étaient aventurés en mer malgré la fraîcheur de cette matinée d'automne. Elle sortit son carnet et se mit à dessiner les bateaux : les proues tranchant la surface de l'eau, le sillage écumant à l'arrière, l'angle que formaient les voiles avec le pont.

Heather fredonnait en dessinant.

Elle espérait que Sam viendrait. Son père mort, Sam serait sans doute tenu de rester chez lui. Il ne devait pas avoir le moral. Avec un peu de chance, il préférerait le réconfort calme de la plage à la froideur de sa mère et à l'égoïsme de sa grand-mère. Il la préférerait, elle.

Heather aurait voulu pouvoir se doucher. Au commissariat, elle s'était lavée rapidement avec un gant de toilette. Elle frotta du dentifrice sur ses dents et sur ses gencives, se rinça la bouche avec de l'eau en bouteille qu'elle gardait dans son sac à dos. Elle sortit du bosquet et descendit vers le rivage de Little Mischief. Sam était là, il regardait les vagues conquérir le sable centimètre par centimètre.

Heather s'approcha de lui par-derrière. Elle aurait voulu sentir la fraîcheur de sa peau, glisser sa main sur sa nuque et dans ses cheveux qui avaient la même couleur que ceux de son père, Pete. Elle se contenta de lui toucher l'épaule. Sam Hubble se retourna. Le vent avait rougi ses joues. Ses yeux étaient injectés de sang. Un filet de morve pendait à l'une de ses narines.

« Salut, dit-il.

— Salut, toi. »

Elle l'embrassa timidement sur la joue. Elle sortit un mouchoir de la poche de son jean et essuya le nez de Sam.

« Ça va aller, lui dit-elle. Ça va aller.

— Il ne faut pas que les gens nous voient ensemble, murmura-t-il. Ma grand-mère va sûrement envoyer un de ses sous-fifres me chercher. Je suis censé être à la maison, enfermé dans ma chambre à pleurer. »

Heather adorait que Sam utilise des mots comme « sous-fifre », qu'on n'entendait pas dans la bouche de tout le monde. Elle trouvait les garçons intelligents plus sexy, mais elle n'en connaissait pas beaucoup. Elle lui offrirait un petit tatouage, peut-être un motif de bruyère en fleur[2], quand ils arriveraient à La Nouvelle-Orléans, et alors il serait vraiment irrésistible.

« On ne bouge pas encore ? » demanda-t-elle.

Sam haussa les épaules et renifla.

« On reste tranquille environ une semaine.

— Et après on peut partir d'ici ? On peut se barrer ?

— Ouais.

— Tu seras considéré comme un fugueur. Jamais ta grand-mère ne te laissera vivre ta vie.

— Ne t'inquiète pas. Elle ne dira rien, et ma mère non plus. Elles ne viendront pas me chercher, je te le garantis. Elles diront aux gens que je suis interne dans un lycée à Houston. Si elles ne nous laissent pas en paix... je raconte ce que je sais. »

Sam s'essuya le nez du revers de la main. Sa voix ne tremblait pas, mais cela ne suffisait pas à desserrer le nœud que Heather avait dans le ventre. Elle s'éloigna et du bout du doigt dessina un cœur dans le sable mou. Leur plan lui paraissait insensé, mais elle voulait à tout prix y croire. Que Sam et elle puissent être ensemble, loin de Pete, de Lucinda et de Faith, « C'est bien la première fois de ma vie que je crois à un conte de fées », se dit-elle.

« J'aimerais que ça marche... qu'on soit vraiment libre », dit Heather.

Sam ne réagit pas. Il contemplait la baie couleur d'acier.

« Ça va ? lui demanda-t-elle.

— Il a été mon père pendant deux semaines. Qu'est-ce que c'est, deux semaines, dans une vie, Heather ? Quel pourcentage ? Je n'ai même pas envie de calculer. Un séjour en colonie de vacances dure plus longtemps. »

Heather avait terriblement envie de lui prendre la main, mais au lieu de ça elle pressait sa paume dans le sable humide et froid.

Sam se mit à pleurer. Des larmes abondantes, pour son père. Elle se redressa et le serra dans ses bras. Ses nerfs se relâchèrent et il trembla de tout son corps. « Jamais il n'aurait pu pleurer comme ça devant sa mère ou sa grand-mère sans se sentir humilié », pensa Heather.

« Je suis désolé », balbutia-t-il.

Il avait quinze ans – trois ans de moins qu'elle. C'était insensé qu'ils soient ensemble. Mais le monde était insensé, alors pourquoi ne réussiraient-ils pas ? Il pressa son corps contre le sien tandis qu'elle séchait les larmes sur sa joue, il l'embrassa de toutes ses forces et ils se

laissèrent glisser sur le sable, effaçant le cœur que Heather y avait tracé.

La journée de Whit fut exemplaire : elle lui apporta les joies habituelles du tribunal d'instance. Il commença par prononcer une peine de prison contre un charpentier de Darius, un petit village de pêcheurs au nord du comté d'Encina. Lors d'une dispute occasionnée par des toasts trop grillés, celui-ci avait brisé le nez de sa femme et lui avait noirci un œil.

« Je vous en prie, ne m'envoyez pas en prison, sanglota le charpentier. Je suis claustrophobe, je perdrais la tête. Pitié. Pitié, monsieur le juge. »

L'homme était un peu plus âgé que Whit, mais il pleurait et vagissait comme un gamin honteux. Sur son T-shirt, on voyait encore les traces du sang de sa femme.

« Écoutez-moi, monsieur Reynolds, dit Whit, qui aurait préféré utiliser « monsieur le salopard qui pleurniche ». Je ne veux plus vous entendre vous plaindre, c'est compris ?

— Oui, c'est compris, monsieur le juge », répondit le gros bébé en ravalant sa salive.

Whit fit part à l'accusé des plaintes retenues contre lui, du droit qu'il avait d'obtenir les services d'un avocat – au besoin commis d'office –, bref, de tout ce que lui avaient déjà expliqué lors de son arrestation les shérifs adjoints du comté d'Encina. Gros Bébé clignait sans cesse des yeux, comme si son cerveau était saturé d'informations. Alors Whit lui répéta encore une fois, le plus lentement possible, en quoi consistaient ses droits. Il s'agissait de sa première arrestation pour violence conjugale. Whit fixa le montant de la caution à dix mille dollars, le maximum.

« Ma mère n'a pas autant d'argent que ça, soupira Gros Bébé, oubliant que sa mère n'aurait à verser qu'une fraction de la somme.

— C'est bien de se soucier des femmes, c'est très touchant. Dans votre cas, ça devrait être plus systématique. Je mets aussi en place une ordonnance restrictive vous concernant, à la demande de votre femme. Cela signifie que vous n'aurez pas le droit de vous approcher d'elle pendant soixante jours après avoir payé votre caution.

— Mais je l'aime, renifla Gros Bébé.

— Mettez à profit ces deux mois pour méditer sur le sens du mot « aimer ». Si vous ne la laissez pas tranquille, nous nous reverrons, monsieur Reynolds, et les choses prendront alors pour vous un tour sinistre. »

On fit sortir Gros Bébé de la salle d'audience. Il protestait qu'il n'avait pas voulu faire de mal à sa petite femme adorée. Whit se demanda depuis quand la castration ne faisait plus partie de l'arsenal juridique. Il sourit et passa à l'affaire suivante.

Ce matin-là, avec Pete Hubble en arrière-plan de ses pensées, Whit signa des mandats d'arrêt visant quatre auteurs de chèques sans provision. Deux d'entre eux étaient des sœurs qui avaient apparemment décidé de s'offrir une virée à découvert, et cela rendit Whit un peu mélancolique. Il fixa à quarante mille dollars le montant de la caution d'un cambrioleur récidiviste qu'on avait arrêté alors qu'il venait de dévaliser la maison de son ex-copine, emportant liquide, appareils électroniques et lingerie intime. Il entendit six mineurs qui sentaient le chewing-gum plaider coupable pour possession de tabac et il les condamna à effectuer quatorze heures de travaux d'intérêt général et à participer à un programme de sensibilisation aux méfaits de la cigarette. Le programme de sensibilisation paraissait plus effrayant que le travail d'intérêt général qui consistait habituellement à ramasser des déchets sur la plage. Mais les parents des jeunes fumeurs regardaient Whit d'un air outragé, comme s'il venait de condamner leur progéniture au bagne à perpétuité. « Encore au moins douze votes de perdus », se dit-il. Il aperçut au dernier rang son adversaire Buddy Beere qui le regardait avec tout l'intérêt de l'araignée pour la mouche se débattant dans sa toile.

Whit mangea un sandwich dans son bureau, ignorant les trois messages téléphoniques que lui avait laissés son père, répondant aux quatre messages provenant de quotidiens de Corpus Christi et de Houston en leur expliquant que la cause du décès de Pete Hubble semblait être une blessure par balle à la tête, mais qu'il attendait les résultats de l'autopsie. C'était la première fois que des journalistes de Houston le contactaient, et cela le rendait nerveux.

Après déjeuner, Whit interrogea dans la salle d'audience une habitante de Port Léo qui, au cours de la semaine précédente, avait confié à ses sœurs et à ses voisins que le président Kennedy logeait dans son grenier – à l'abri des missiles cubains – et recevait régulièrement la visite de Marilyn Monroe (qui n'était plus si jeune). L'assassinat de Dallas, le suicide à Hollywood n'avaient jamais eu lieu. Cela faisait quarante ans que Kennedy, le crâne rasé, la barbe longue, péchait le long de la côte texane en compagnie de la célèbre blonde. La femme affirmait qu'elle leur fournissait du travail en tant que jardinier et femme de ménage pour les aider à subvenir à leurs besoins. Elle estimait qu'il était de son devoir de les protéger, c'est pourquoi elle se promenait avec un revolver chargé hérité de ses ancêtres.

Whit hochait solennellement la tête en écoutant cette version alternative de la réalité. La femme s'était rasé les sourcils et elle lissait souvent du doigt les arcs pâles, fantomatiques au-dessus de ses yeux, comme si elle rembobinait un film qui ne jouait que pour elle.

« Monsieur le président adore la mer, mais il n'est pas question

pour lui de se montrer sur la côte Est, confia-t-elle en se penchant vers Whit pour ne pas se faire entendre des autres. Le golfe du Mexique serait trop proche de Cuba. Quant à la côte Ouest, il y a trop de caméras là-bas. Et c'est là qu'ils ont eu Bobby. John est très bien là où il est, mais il compte sur moi et sur mon revolver pour lui permettre de dormir tranquille.

— Je suis sûr qu'il est entre de bonnes mains. »

Ses deux sœurs se tenaient à l'écart et pleuraient silencieusement, mais la femme souriait avec confiance pendant que Whit signait l'autorisation de l'interner et de la transporter à l'hôpital pour une évaluation psychiatrique. Avec la douceur d'une brise printanière, il lui expliqua qu'on l'emmenait voir des médecins. Elle paraissait prête à tolérer les idioties du juge sans faire de vagues, et suivit l'agent de police à l'extérieur de la salle, accompagnée de ses sœurs. Whit se promit de ne plus se plaindre de juger trop d'affaires d'infractions au code de la route.

La session du tribunal s'acheva. Whit retourna dans son petit bureau, ôta sa robe – il portait en dessous un polo, un jean et des sandalettes de cuir – et la pendit soigneusement à un cintre. Pendant les pauses entre les différentes affaires de l'après-midi, il avait passé pas moins de trois coups de fil au médecin légiste du comté de Nueces – mais ils n'avaient pas encore commencé à autopsier Pete. Un trafic de drogue avait mal tourné la nuit dernière à Corpus Christi, et trois jeunes de vingt ans s'étaient envoyés en enfer à coups d'armes automatiques. On avait également retrouvé le corps d'une femme étranglée à Ingleside. Il semblait bien que Pete Hubble, fils de sénatrice, dût attendre son tour comme les autres avant de passer sous le scalpel. Liz Contreras, adjointe au médecin légiste, promit à Whit qu'elle l'appellerait dès qu'elle aurait des résultats.

Une série de coups mélodieux résonnèrent contre la porte.

« Salut, Whit ! »

Buddy Beere glissa la tête dans l'entrebâillement. Il était tout sourire pour son cher adversaire.

« Bonsoir, Buddy. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? »

L'espace d'un instant, Whit imagina une réponse sincère de Buddy : « Fais tes bagages et casse-toi de ce bureau que j'occuperai dans quinze jours. »

« Je voulais t'inviter à débattre avec moi », dit Buddy en serrant chaleureusement la main de Whit.

Puis Buddy s'assit sans attendre qu'on le lui suggère. Quand il voyait Buddy, Whit songeait à un gros ours en peluche qui aurait mal vieilli : la quarantaine, une silhouette épaisse avec quelques mèches brun clair qui traînaient sur le sommet de son crâne. Il avait passé toute la campagne à sourire, au moins autant qu'il respirait, et à

vanter les mérites d'une plate-forme électorale baptisée « Pour une justice vraiment juste ». Comme si Whit officiait à la manière des juges qui brûlaient les sorcières à Salem.

« Et de quoi débattrions-nous exactement, Buddy ? Tu signerais les mandats d'arrêt différemment ?

(À n'en pas douter, Buddy dessinerait un petit visage souriant à côté de sa signature.)

— Non. Nous discuterions des sujets qui intéressent les citoyens. Je ne veux pas te vexer, Whit, mais c'est ton père qui t'a nommé juge, et les électeurs ne te connaissent pas bien. »

Comme s'il était du devoir de Buddy de remédier à cela – et dès que la vérité serait exposée, *bye bye* Whit.

« Bien sûr, ils ont quand même dû remarquer tes goûts vestimentaires inappropriés, ajouta Buddy.

— Pas difficile de se renseigner sur moi. J'ai passé la majeure partie de ma vie dans cette ville. Ma famille y résidait déjà à l'époque où le Texas appartenait au Mexique. Qu'y a-t-il à savoir de plus ?

— Quoi qu'il en soit, j'assistais à l'audience tout à l'heure. J'ai été surpris par la sentence que tu as prononcée à l'encontre de ces trois jeunes fumeurs. Une amende de deux cents dollars aurait suffi.

— Les familles de ces gamins habitent toutes du côté du Country Club de Port Léo. Je pense que ce qu'on leur demande aura plus de sens pour eux qu'un simple chèque. On leur demande de faire un effort, un vrai.

— Eh bien, voilà un bon sujet de débat ! » s'exclama Buddy avec un grand sourire satisfait.

Buddy ne pouvait pas s'empêcher de lorgner vers la robe pendue dans le coin de la pièce.

« Écoute, Buddy, ton boulot à la maison de retraite ne te plaît pas ? »

Buddy travaillait à l'administration de la maison de retraite de Port Léo, située dans un des coudes formés par la baie.

« Bien sûr que si.

— Alors pourquoi tu veux le mien ? Financièrement, il est beaucoup moins intéressant. »

Buddy ouvrit grand sa bouche rose avant de répondre :

« Je veux améliorer la vie des gens.

— Franchement, Buddy, je ne vois pas de quoi on débattrait. Toi, tu leur aurais collé une amende, d'accord, mais il n'y a pas de quoi épiloguer.

— Alors on pourrait débattre de la fibre morale, dit Buddy en forçant un peu plus son sourire.

— La fibre morale ? Mon Dieu, je m'y oppose. Sauf si elle aide à prévenir le cancer du côlon.

— J'ai entendu dire que tu appréciais la compagnie d'une jeune femme à la réputation douteuse.

— J'imagine que tu veux parler de l'amie de Pete Hubble ? » répondit Whit tout en pensant : « Et pas de Faith, je vous en prie. »

« C'est bien ça.

— Eh bien, moi, j'ai entendu dire que tu appréciais la compagnie de Velvet *et* de Pete. »

Une conversation digne du collège : « Et moi, j'ai entendu dire que... et il paraît que... »

Le sourire de Buddy s'éteignit d'un coup. « J'espère que tu ne t'amuses pas à m'espionner, dit-il.

— Est-ce que c'est vrai ? demanda Whit.

— Tu n'as qu'à m'interroger dans le cadre de ton enquête... » Whit sentait que Buddy était en train de lui tendre un piège.

« Je ne vais pas t'assigner à comparaître alors que tu es mon concurrent direct, Buddy. »

Buddy tira sur sa lèvre inférieure, comme s'il s'apprêtait à se livrer à des commérages déshonorants.

« Je distribuais des tracts et Pete est venu me voir. Il m'a demandé comment il pourrait se rapprocher de sa famille. Il leur avait fait honte et voulait obtenir leur pardon.

— Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— De quitter la ville. Personne ne voulait de lui ici. »

La sénatrice Lucinda Hubble avait disposé une collection de têtes en haut d'une des étagères de son bureau. Johnson, Nixon, Carter, Reagan, Bush, Clinton et George W. Bush pour les présidents ; Ann Richards, Mark White, Bill Clements et Dolph Briscoe pour les gouverneurs de l'État du Texas. Ils souriaient tous comme des clowns décapités, la bouche grande ouverte, la peau en caoutchouc lâche, sans aucun os pour la soutenir. Ces sourires démesurés étaient terrifiants. Lucinda possédait également sa propre tête, caricaturant sa célèbre chevelure rousse style barbe à papa ainsi que ses énormes lunettes bleues.

Whit était arrivé dix minutes auparavant, un peu après seize heures. L'intendante, une Vietnamiennne austère au gabarit de moineau, lui expliqua que Faith était sortie, mais que Lucinda était au téléphone et qu'il pouvait l'attendre dans son bureau. Avait-il faim ou soif ? Les tables de la cuisine et de la salle à manger menaçaient de s'effondrer sous le poids des différents ragoûts, salades et tartes apportés par les voisins, les dames de l'église ou les cadres importants du parti démocrate. Il y avait quelques personnes venues présenter leurs condoléances, pas tant que ça, et Whit se demanda si des rumeurs concernant Pete ne commençaient pas à se répandre, tel un gaz nocif s'échappant de la cuisine des Hubble. Peut-être était-ce la raison de l'absence de Faith, elle devait être en train d'essayer de limiter les dégâts. Qu'est-ce que les gens allaient dire à Lucinda ? Désolé pour la mort de votre fils, ou bien désolé que votre fils ait si mal tourné ? En tout cas, les quelques démocrates qui se tenaient dans le salon avaient l'air nerveux. Whit suivit l'intendante, qui le conduisit dans le bureau.

Sous l'étagère où se trouvaient les têtes miniatures, il y avait un vieux flipper décoré années vingt : un parrain de la pègre lançait des billets de banque vers une foule composée de garçonnnes et de zazous. Derrière le bureau de Lucinda, des diplômes d'infirmière étaient accrochés sur le mur, bien en évidence même s'ils avaient jauni avec le temps, à côté de photos encadrées : Lucinda Hubble avec le président Bush, avec le président Clinton, avec Willie Nelson et le gouverneur Ann Richards, avec une ribambelle de célébrités texanes... Sur toutes ces photos, Lucinda levait le pouce comme pour indiquer une nouvelle conquête. Une telle décontraction surprenait dans le bureau d'une politicienne. Il était chaleureux, sympathique, comme si

la sénatrice voulait montrer qu'elle pouvait y recevoir des gens « normaux » et qu'elle était comme eux.

Aucune photo de ses fils, mais deux portraits pris en studio où figuraient Faith et Sam, du genre qu'on offre en cadeau à Noël, dans des cadres dorés. Faith souriait, mais avec guère plus d'enthousiasme que si elle venait de réussir son examen d'expert-comptable. Sam semblait sortir de Harvard : il portait des lunettes, avait l'air sérieux et ennuyeux. Le parfait petit-fils de sénatrice, réussissant là où son père et son oncle avaient échoué.

Posé sur un meuble dans un coin de la pièce, un petit appareil stéréo diffusait un air de piano. Whit s'approcha pour regarder le boîtier du CD : les *Variations Goldberg* de Bach par Glenn Gould.

« Bach est une grande source de réconfort pour moi », dit Lucinda Hubble depuis l'embrasement de la porte.

Elle paraissait affaiblie, plus petite même que d'habitude. Elle portait de vieux vêtements, un gilet vert foncé et un pantalon en toile beige, comme une de ces retraitées ou bibliothécaires bénévoles occupées à arroser les pensées de leur jardin à l'automne.

« Bonjour, madame la sénatrice. Je suis désolé pour Pete.

— Merci, mon cher. »

Elle s'éclaircit la gorge et s'essuya les yeux avec un mouchoir portant ses initiales.

« Ces puits seront bientôt à sec, reprit-elle. Excusez-moi de vous avoir fait attendre, mais j'étais au téléphone avec le gouverneur et sa femme. »

Cela dit avec un mélange subtil de simplicité et de supériorité.

Lucinda s'approcha de Whit.

« Vous entendez Gould ? demanda-t-elle en pianotant dans l'air. Il souffle, il fredonne. À mesure qu'il joue, il construit une structure impressionnante, note après note, brique par brique, s'arrêtant exactement là où il doit – et malgré cela il ne peut pas contenir la passion que la musique fait jaillir en lui. »

Lucinda éteignit l'appareil.

« Je trouve ça beau, dit Whit.

— Pete détestait la musique classique. Il détestait tout ce qui était touché par la grâce. »

Lucinda s'assit dans son grand fauteuil de cuir et, d'un geste du bras, invita Whit à prendre place en face d'elle.

« J'ai déjà reçu un coup de fil de votre père. Irina et lui m'ont apporté un ragoût qui m'a l'air fameux. C'est un plat russe dont je serais bien incapable de prononcer le nom, mais je suis sûre que je vais me régaler. Très aimable à eux. Pensez à les remercier encore de ma part, mon cher.

— Bien sûr, madame. Je ne vais pas vous déranger longtemps.

J'ai quelques questions à vous poser qui m'aideront à déterminer la cause du décès.

— Allons-y. »

Lucinda posa ses mains sur la surface lisse de son luxueux bureau en teck. Whit se demanda si elle était au courant pour lui et Faith. Elle n'avait rien laissé entrevoir, ni sourire complice ni regard désapprobateur.

« Comment décrieriez-vous l'humeur de Pete, ces dernières semaines ?

— Il était déprimé. Il avait le sentiment d'avoir gâché sa vie en choisissant... la carrière qu'il avait choisie.

— Vous étiez donc au courant pour le porno ? »

Ce mot fit tressaillir Lucinda, mais elle hocha la tête.

« J'ai découvert ça il y a deux ans. J'ai appelé Pete chez lui. Apparemment, il était en plein tournage. »

Elle serra son mouchoir dans sa main, toucha du doigt ses lunettes bleues.

« J'entendais les femmes derrière lui, poursuivit-elle. Elles rigolaient parce que Pete parlait à sa mère. Elles criaient qu'elles étaient impatientes que la scène débute, que mon fils devait d'abord s'occuper d'elles. Une mère ne devrait jamais avoir à entendre des choses pareilles. J'ai raccroché et j'ai tout raconté à Faith. Elle savait déjà, mais elle avait voulu me protéger. J'étais anéantie, bien sûr. Je ne lui ai pas reparlé jusqu'à ce qu'il revienne à Port Léo.

— La presse finira, malheureusement, par l'apprendre aussi, dit Whit le plus délicatement possible.

— En tout cas pas par moi ! s'enflamma Lucinda. Et si c'est vous qui le leur apprenez, ou l'inspectrice Salazar, ou l'un de vos collaborateurs, je serai impitoyable. Sam ne doit jamais savoir cela. Jamais. »

« Sans parler des électeurs », songea Whit.

« Pensez-vous que Velvet fera preuve de discrétion ? demanda-t-il.

— Je n'ai aucun moyen de la contrôler.

— Pete vous a-t-il dit pourquoi il était revenu ?

— Il m'a dit vouloir abandonner sa carrière d'acteur. »

Les termes « film porno », « X » ou même « érotique » ne franchiraient sans doute jamais les lèvres de Lucinda.

« Comment comptait-il gagner sa vie, alors ?

— Il ne me l'a pas dit. J'ai pensé qu'il avait des économies, ou bien qu'il savait où trouver un emploi honorable. Il devait avoir l'expérience du cinéma et de la vidéo. Il pourrait – il aurait pu travailler dans un studio de télévision à Corpus Christi, ou pour la boîte de production de Jabez Jones.

— Aviez-vous des contacts réguliers avec Pete depuis son retour à Port Léo ?

— Une heure par-ci par-là. Un fossé s'était creusé entre nous, dit-elle en serrant son gilet autour de sa poitrine. Égoïstement, je voulais m'épargner une nouvelle déception. Décevoir ses proches, c'est la spécialité de Pete. J'étais heureuse de le revoir, mais je me méfiais. Je ne voulais pas me rapprocher de lui avant d'être convaincue qu'il allait vraiment changer de vie. Peut-être que je vous paraissais dure, mais c'est justement parce que je suis une mère et que je suis vulnérable.

— Non, je sais que cela n'a pas dû être facile pour vous. Il ne vous a rien dit sur le film qu'il préparait au sujet de Corey ?

— J'ignorais tout jusqu'à ce que Faith m'en parle ce matin. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que Pete serait allé au bout de ce projet. Dieu le garde, mais il n'avait ni le talent ni la volonté nécessaires pour réaliser un vrai film.

— Mais pourquoi s'intéressait-il à ce point à Corey, après toutes ces années ?

— C'était peut-être sa manière à lui de faire pénitence. Il s'estimait responsable de ce qui était arrivé à Corey.

— Pourquoi ?

— N'êtes-vous pas le petit dernier d'une grande famille ? Vos frères ne se sont-ils pas occupés de vous ? dit-elle en souriant tristement.

— Si, ils se sont souvent occupés de me donner des ordres et de me taper dessus.

— Corey a disparu un week-end où j'étais en voyage d'affaires. Pete était en charge de la maison, en quelque sorte. Il ne se l'est jamais pardonné. »

Il n'y avait plus la moindre trace de sourire sur son visage.

« Depuis ce jour-là, sa vie n'a été qu'un lent suicide. Certaines personnes, quand elles estiment avoir failli, se détournent du monde. Elles s'isolent, revêtent la haire et se laissent mourir. Voilà pourquoi il s'est lancé dans ce genre de films, et petit à petit ça a rongé tout ce qu'il lui restait d'amour-propre. »

Elle fixa Whit de ses yeux d'airain.

« J'ai toujours pensé qu'il fallait laisser ses ennuis derrière soi et aller de l'avant quoi qu'il arrive, conclut-elle.

— Peut-être a-t-il découvert de nouveaux éléments concernant la disparition de Corey. Peut-être a-t-il appris que Corey était encore en vie. »

« Pourquoi pas, après tout ? » se dit Whit. Un silence s'installa qui dura bien dix secondes.

« Je suis certaine que Corey est mort.

— Pourquoi ça ?

— Corey nous aurait contactés s'il était vivant. Il ne m'aurait pas laissée souffrir toutes ces années.

— Pourquoi a-t-il fugué ?

— Vous voulez me faire revivre le pire jour de ma vie ? »

Pour la première fois de la conversation, l'émotion submergeait Lucinda : la colère gonfla ses narines, ses joues prirent une teinte écarlate.

Whit ne dit rien. Lucinda passa ses doigts à travers sa touffe de cheveux rouges et poussa un soupir douloureux.

« Je serais bien incapable d'écrire un livre sur l'art d'être mère, monsieur le juge. Il est beaucoup plus facile de se faire entendre par les contribuables que par des enfants têtus. Corey traînait avec des gens qui buvaient et se droguaient. Tout cela pour me punir de passer trop de temps à Austin et d'être très exigeante envers mes garçons. Après la mort de leur père, je les ai laissés faire ce qu'ils voulaient, je n'avais aucun contrôle sur eux. Mais une fois que j'ai été élue, il a fallu qu'ils soient plus discrets. Je ne pensais pas que c'était trop leur demander. Pete a fait un effort, au moins un moment, mais Corey... Autant essayer de tenir en laisse un cheval sauvage.

— Je comprends. Je me souviens de lui, vous savez.

— Oui. Je crois qu'il aurait à peu près votre âge, aujourd'hui, remarqua-t-elle en contemplant mélancoliquement le visage de Whit.

— Et s'il vivait heureux dans une communauté du Montana, ou dans une ferme en Virginie ? suggéra Whit.

— Est-ce vraiment ce qui arrive à la plupart des adolescents qui disparaissent ? demanda sombrement Lucinda. Quelle bonne nouvelle ce serait d'apprendre que Corey mène une vie idyllique quelque part... L'incertitude continue de me déchirer le cœur.

— Quand avez-vous parlé à Pete pour la dernière fois, madame la sénatrice ?

— Avant-hier. Je voulais qu'il vienne dîner chez nous, seul, mais il a refusé, expliquant qu'il ne viendrait pas sans Velvet. Avant de raccrocher, il m'a dit : à très bientôt...

— Je serais curieux de savoir comment Faith et vous-même expliquiez à Sam l'absence de son père.

— Nous lui avons raconté que Pete participait à la production de vidéos d'entreprise. Vous savez, des cassettes de formation, de présentation pour conférences, ce genre de choses. Sam ne posait pas de questions, et Pete n'a jamais contredit notre version – c'était une des conditions que nous avons posées avant de l'autoriser à voir son fils.

— Pete n'a jamais parlé de modifier l'arrangement concernant la garde ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Lucinda qui venait de pâlir.

— Pete songeait à prendre un avocat pour obtenir la garde de Sam. »

Un nouveau silence s'installa. Puis Lucinda se pencha en avant, faisant grincer sa chaise.

« Avez-vous perdu la tête, Votre Honneur ? Comment Pete pourrait-il espérer qu'un tribunal lui confie Sam ?

— Je n'en ai aucune idée. Mais peut-être que vous, si.

— Ce n'est pas sérieux. Il n'avait aucune chance.

— Même pas de partager la garde ? Il ne vous en a jamais fait la demande, depuis son retour ?

— C'est avec Faith qu'il aurait eu à négocier », dit-elle d'un air sévère.

« Bien sûr... pensa Whit. Comme si vous n'aviez pas votre mot à dire là-dedans. »

« Dernière chose. Le bateau sur lequel habitait Pete est la propriété d'une famille soupçonnée de trafic de drogue. Étiez-vous au courant ? »

Whit sentait l'avenir politique de Lucinda s'évaporer autour d'eux.

« Certainement pas, parvint-elle difficilement à répondre. Nous ne connaissons ni les amis ni les associés de Pete. J'ose espérer que, là encore, vous laisserez la presse en dehors de tout ça.

— Vous ne vous êtes pas souciée de savoir qui l'hébergeait ?

— Je ne suis pas sûre d'apprécier vos sous-entendus, monsieur le juge, répondit Lucinda avant de serrer la mâchoire.

— Désolé. J'ai juste du mal à croire que vous ayez laissé Pete ressurgir en plein milieu d'une élection sans enquêter sur ses fréquentations et sur les raisons de son retour.

— Croyez ce que vous voulez, je ne peux pas vous en empêcher. Mais prenez garde de ne pas raconter n'importe quoi autour de vous. »

Whit s'aperçut que Lucinda le considérait d'un œil nouveau. Sans doute ne se comportait-il pas comme le Whit Mosley que tout le monde connaissait à Port Léo, celui qui traînait sur la plage et ne prenait jamais son job très au sérieux.

« Je souhaiterais parler à Sam. »

Les épaules de Lucinda se raidirent.

« Pas de problème. Tant que sa mère ou moi sommes présentes... étant donné qu'il est mineur.

— Bien sûr. Je vous remercie. Votre aide m'a été précieuse.

— Je vous demanderai juste de ne pas parler à Sam de cette stupide histoire de garde partagée.

— Je ne peux rien vous promettre. Je dois lui parler de tout ce qui touche à la mort de son père.

— À cause des insanités que propage Velvet ? Je suppose que

c'est d'elle que vient cette idée stupide selon laquelle Pete aurait voulu la garde ?

— Oui.

— Une tentative pathétique de nous faire du mal. Je ne l'accepterai pas. »

Par respect pour le deuil de Lucinda, Whit gardait un ton modéré :

« Voilà ce que je vais faire : je l'interroge en présence de Faith ou en votre présence, et s'il n'apporte aucun élément nouveau, on en reste là. Sans quoi, je serai obligé de le convoquer au tribunal. »

Lucinda frottait les paumes de ses mains l'une contre l'autre.

« Laissez-moi en discuter avec sa mère, voulez-vous ?

— Faites donc, je vous en prie. »

Whit se leva et tendit le bras vers Lucinda. Cette poignée de main fut beaucoup moins chaleureuse que la première.

Il sortit de la maison sans que personne l'accompagne. Avant que la porte se referme derrière lui, il entendit soudain Bach à plein volume dans le bureau, chaque note se détachant avec clarté et violence.

En fin d'après-midi, seuls quelques groupes d'adolescents débarquèrent sur la plage, leur peau aussi dorée qu'en été. Deux filles s'assirent en tailleur sur un lit de coquillages au bord de l'eau tandis qu'un garçon, son jean noir remonté au-dessus de ses mollets musclés, avançait dans les vagues molles, les fendant avec le bâton de bambou qu'il tenait à la main.

Quittant l'ancienne grande route de la baie, Claudia se gara dans le petit parking balayé par le sable. De là elle pouvait voir toute la plage s'étendre en ligne presque droite, du bois de chênes battus par le vent au sud à la jetée privée de la maison de retraite de Port Léo au nord. Cette jetée n'était habituellement pas très fréquentée : deux dames âgées qui paraissaient en bonne santé s'y tenaient à présent avec des cannes à pêche, le visage masqué par des chapeaux de soleil de couleur vive, l'un magenta et l'autre turquoise.

À la vue de ces femmes, Claudia repensa à David la suppliant de venir à la fête de Poppy.

Elle repéra Heather Farrell qui descendait la pente où poussaient de maigres touffes d'herbe jusqu'aux cailloux et sable de la plage. La jeune fille mâchonnait un sandwich et portait un carnet sous le bras. Elle jeta un morceau de croûte vers une mouette ; d'autres s'abattirent instantanément à l'endroit où le pain avait atterri et réclamèrent à grands cris que Heather se montre plus généreuse. Elle lança deux autres bouts puis alla s'asseoir plus loin, laissant les oiseaux guerroyer pour leur pitance. Elle ôta ses chaussures et termina son sandwich, les pieds à peine au-dessus de la marée montante.

Claudia s'assit à côté d'elle.

« Vous avez englouti ça à toute allure ! Si vous avez encore faim, je vous offre un vrai repas. »

Heather se frotta les mains pour que les miettes tombent, gratta un peu de mayonnaise au coin de sa bouche et s'essuya les doigts sur son jean.

« Désolée pour mes mauvaises manières.

— Ce n'est pas grave, nous ne sommes pas à table.

— Ça alors ! Quel détective vous faites ! Impressionnant...»

Heather gardait les yeux fixés sur la marée, et son carnet serré contre elle, du côté opposé à Claudia.

« Il faudrait que vous me signiez ça, dit Claudia en lui tendant un exemplaire de sa déposition. Lisez-le pour vérifier que tout est correct. »

Heather parcourut le document des yeux et signa en bas.

« Voilà. Parfait. Vous êtes contente ?

— Oui.

— Je tiens plutôt bien le coup pour une fille qui vient de découvrir un cadavre, vous ne trouvez pas ? J'ai été sage, je ne me suis pas enfuie à Lubbock.

— Je peux vous aider à trouver un logement ici.

— D'après ce que j'ai compris, Little Mischief ne fait pas partie de Port Léo. Vous n'avez pas à vous soucier de moi, je ne relève pas de votre juridiction, remarqua-t-elle sans insolence.

— Le shérif et ses adjoints risquent de vous considérer comme une vagabonde. Vous n'avez sans doute pas le droit de camper ici. »

Claudia se dit qu'elle pourrait appeler David, lui demander de faire un tour sur cette plage dans la soirée pour voir si tout allait bien.

Heather haussa les épaules.

« Je ne dors plus sur la plage.

— Où donc, alors ? »

L'écume chatouilla les talons de Heather. Elle remua ses doigts de pieds.

« Chez une amie, soupira-t-elle. Vous allez me demander des détails : elle s'appelle Judy Cameron. Elle habite dans l'ouest de Port Léo. Vous n'avez plus besoin de me suivre, je suis en sécurité, vous voyez.

— Vous pourriez me donner le numéro de téléphone de Judy ?

— Elle n'a pas payé sa dernière facture et on a coupé sa ligne. Mais son adresse est encore dans le bottin. 414 Paris Street. Une maison en briques, beige, avec une moto garée devant.

— Je pourrais vous y emmener maintenant.

— Ou bien vous pourriez me laisser tranquille. Écoutez, cela me fait vraiment chaud au cœur que vous vous inquiétiez pour moi, mais

ça va. Je suis majeure.

— Si vous ne nous avez pas tout dit au sujet de la mort de Pete, vous allez vous attirer de sérieux ennuis. Et alors je ne pourrai plus rien faire pour vous protéger.

— D'habitude, les flics viennent à deux, et l'autre joue le rôle du méchant. C'est ce qui marche. Vous devriez regarder plus souvent la télé.

— Cette semaine, vous avez acheté deux tickets d'autocar. Pourquoi ? Pour qui ? »

Heather détourna le regard. Elle contempla la forme ronde de l'île de Santa Margarita dans le lointain.

« Bravo, vous avez bien bossé !

— Ça fait partie des choses que je dois vérifier.

— Judy et moi avons l'intention d'aller voir des amis à Houston. On n'a pas pensé à demander l'autorisation de la Gestapo, désolée.

— Vous ne pouvez pas quitter la ville avant que l'enquête du juge soit terminée.

— Et moi je n'ai pas envie de passer ma vie ici. »

Claudia sortit une carte de visite de sa poche. Elle y ajouta quelques chiffres au stylo et la donna à Heather.

« Au cas où Judy vous flanque à la porte. Il y a mes numéros de bureau et de domicile. Et celui de mon ex-mari, qui est shérif adjoint.

— Mignon ?

— Très. Vous pouvez m'appeler à n'importe quelle heure.

— D'accord, je vais noter votre numéro. En tête de liste. Merci. »

Claudia épousseta le sable collé à ses fesses et retourna vers le parking. Arrivée à sa voiture, elle se retourna. Heather avait ouvert son carnet. Elle dessinait avec un crayon tandis que le crépuscule teintait les nuages d'orange et de pourpre et que la lumière commençait à décliner.

Deux pélicans planaient au-dessus de la baie de St. Léo en décrivant des arcs de cercle gracieux. Ils effleurèrent l'eau du bout de leurs ailes. Claudia les regarda prendre de l'altitude, démarra sa voiture et se dirigea vers la ville.

Les deux dames sur la jetée retournèrent à l'intérieur de la maison de retraite. Leurs gloussements parvinrent jusqu'aux oreilles de Heather. Une hirondelle de mer poussa un cri et fondit sur l'eau qui s'assombrissait. Son bec avait la couleur du sang, mais elle remonta dans le ciel sans avoir saisi la moindre proie. « On n'a pas toujours ce qu'on veut, ma petite », songea Heather qui l'observait. L'hirondelle tenta sa chance à nouveau, un peu plus loin vers le large. Heather jeta un œil vers le garçon et les deux filles qui quittaient la plage. Quand elle chercha l'hirondelle des yeux, elle ne la trouva pas. Tant pis. Sur une page vierge de son carnet, elle se mit à dessiner les ailes musclées,

le bec pointu, la tête en forme d'œuf.

Heather ne s'interrompit qu'une fois le soleil couché derrière elle. Si seulement Sam était là. Pour boire un peu de vin avec elle, pour se blottir contre elle, pour glisser la langue derrière son oreille. Mais elle ne le verrait pas ce soir. Ses « gardiens » ne le laisseraient pas s'échapper. Il n'était pas libre. Quant à elle...

Une main saisit son épaule.

C'est en juillet que Whit Mosley et Faith Hubble avaient fait l'amour pour la première fois. Une expression sans doute trop tendre, étant donné les verres de bourbon qui avaient précédé l'acte et les crampes musculaires qui l'avaient suivi. Ils s'étaient rencontrés lors d'une soirée censée être reposante, après trois jours de fête aux Crustacés, une manifestation annuelle destinée à célébrer la gastronomie locale. Plus de dix mille participants, dont la moitié étaient des touristes, prenaient d'assaut la baie de St. Léo pour s'abreuver de bière, acheter des objets artisanaux, taper du pied en écoutant des groupes de jazz, de blues et de country-western plutôt médiocres et, surtout, au travers d'une gloutonnerie organisée, réduire de façon drastique la population locale de crevettes et d'huîtres. Lucinda avait officié en tant que juge dans un concours de recettes à base de crustacés, serré chaleureusement les mains de nombreux électeurs avant de rentrer en vitesse à Austin avec Sam pour assister à un concert de musique classique à l'université du Texas.

Faith préféra rester et boire du bourbon avec des anciennes camarades de lycée sur une banquette au fond du Shell Inn. Au fil des heures, le groupe avait grossi, ce qui arrive dans un petit bar quand quasiment tout le monde connaît tout le monde et que l'on boit depuis trois jours. On rassembla les tables, on commanda de nouvelles tournées, et Faith se retrouva assise à côté de Whit Mosley, le juge de paix. Faith avait de vagues souvenirs de jeunesse concernant les frères de Whit. Elle savait qu'il était le plus jeune d'une famille de garçons tous assez cinglés et assez mignons. Bien qu'il soit devenu juge, Whit était toujours habillé comme un type qui revenait de la plage : un polo orange usé et délavé par le soleil, un vieux short en toile beige et des sandales en cuir qui, elles aussi, avaient vécu. Mais les jambes avaient une jolie forme, les yeux gris de Whit étaient particuliers, son sourire franc et intelligent. Et il ne semblait pas du tout effarouché par la taille ou par le poids de Faith. Elle s'amusait de la manière discrète qu'avait Whit de ne pas remettre en cause les propos vantards de ses copains au sujet de la pêche. Il ne s'associait pas à leurs histoires abracadabrantes mais ne cherchait pas non plus à les mettre dans l'embarras. Son polo avait beau être vieux et sa couleur orange vif complètement démodée, Faith ne doutait pas que le torse et les bras sous le tissu étaient fermes et bronzés.

Bref, elle n'avait jamais rencontré de juge avec une telle

dégaine.

Faith consacrait toute son énergie à la carrière de Lucinda. Cela faisait longtemps qu'elle était seule, que personne n'avait rigolé sincèrement à ses plaisanteries. Elle avait trop bu et Whit offrit de la raccompagner chez elle. Elle lui proposa d'entrer boire un café et d'avaler un ou deux cachets d'aspirine, afin de s'éviter la gueule de bois (même si elle l'avait vu faire durer une Corona ces deux dernières heures – et qu'elle se rendait compte qu'elle seule était saoule). Dans la cuisine, pendant qu'ils bavardaient en attendant que le café soit prêt, elle posa sa main sur sa cuisse et dit :

« Alors comme ça, tu prends ton marteau avec toi quand tu sors du tribunal. Ou est-ce moi qui te fais autant d'effet ? »

Elle n'en revenait pas d'être capable d'une pareille blague, et malgré ça elle en sortit quelques autres dans le même goût.

Ce n'était pas un marteau, non. Tout simplement Whit appréciait beaucoup la jeune femme. Ils passèrent les heures qui suivirent au lit, la moitié du temps à dormir, l'autre moitié à s'épuiser sexuellement. Malgré la fatigue physique, Faith sentait qu'une part d'elle-même longtemps enfouie reprenait vie. Elle regardait Whit quand il dormait, suivait du doigt le contour de ses lèvres tandis qu'il ronflait doucement. Après Pete, les rares hommes avec qui elle avait eu des relations sexuelles étaient en général plus âgés et englués dans la politique. Ils ne parlaient pas de grand-chose d'autre. Mais voilà qu'un homme plus jeune et bien fait était allongé près d'elle. Sans doute pas un esprit visionnaire, mais il savait lui procurer des sensations délicieuses. En caressant sa fine barbe de la nuit, elle se demanda s'il serait pressé de se rhabiller et de partir le matin venu.

Pas le moins du monde. Il lui fit à nouveau l'amour, et elle faillit pleurer de plaisir et, bizarrement, de soulagement. Elle ne voulait pas vivre une histoire sentimentale, mais elle le voulait lui, son corps chaud, ses lèvres qui embrassaient sa gorge ou lui souriaient à moitié au moment de la prendre. Ils se donnèrent des rendez-vous discrets. Elle ne voulait pas que Sam et Lucinda soient au courant – cette partie de sa vie devait rester privée – et Whit ne protesta pas.

Ils se voyaient environ deux fois par mois, et étaient vite devenus familiers des motels installés le long de la côte, à Rockport, Aransas Pass, Laurel Point ou Copano. Ils s'y retrouvaient, commençaient par partager une grande bouteille de bière ambrée texane tout en s'embrassant et en se dévêtant mutuellement, lentement, puis se savonnaient le corps sous la douche, faisaient l'amour sur le lit et enfin discutaient – de son travail à elle, de ses efforts à lui pour apprendre le métier de juge de paix, des livres qu'ils avaient lus tous deux. Hormis le sexe, la lecture était l'autre grande passion qu'ils partageaient.

Bref, tout cela avait été très agréable. Mais Whit maintenant la décevait terriblement. Soudain, le souvenir du goût de sa peau devint amer dans sa bouche. Elle grimpa dans sa BMW, descendit en marche arrière l'allée de la maison qu'elle partageait avec Lucinda et Sam et fonda en direction de chez lui.

Quelques minutes plus tard, Faith arriva chez les Mosley, prête à découper Whit en rondelles, mais le carnage programmé se transforma en effusion de larmes. Dès qu'elle le vit, elle se mit à pleurer.

Babe et Irina dînaient chez des amis à Rockport et ne rentreraient que tard. Faith et Whit s'assirent dans le petit salon de la maison d'amis. La télévision diffusait les nouvelles de Corpus Christi. La mort de Pete – le fils d'une sénatrice d'État, pas la star du porno (ce détail-là n'avait été mentionné nulle part dans la presse) – avait donné lieu au deuxième sujet du journal, après la fusillade à l'origine du retard du rapport du médecin légiste du comté de Nueces.

Les yeux de Faith s'asséchèrent enfin. Whit lui échangea ses mouchoirs en papier trempés contre des neufs et remplit deux grands verres de merlot. Elle avala un tiers de son verre d'une longue gorgée. Elle renifla et essuya le bord de ses narines.

« On ne s'imagine pas pleurer pour quelqu'un qu'on a cessé d'aimer il y a bien longtemps. Je pense constamment au garçon que j'ai épousé, pas au salaud qu'il est devenu par la suite. Pourtant, après son retour à Port Léo, je ne voyais en lui que ce déchet humain. Rien de plus. »

Elle but une autre gorgée.

« Ça fait du bien, Whit, merci. Tu sais comment il m'a demandée en mariage ? Sur la plage de Port Léo, à minuit. Les barrières étaient fermées mais on est passés par-dessus. On s'est assis sur le sable, on a compté les étoiles. Il m'a dit que j'en avais oublié une, et soudain devant mes yeux j'ai vu miroiter une magnifique bague en diamant qu'il tenait suspendue au bout d'un fil... »

Les yeux de Faith scrutaient les profondeurs rouge sombre de son verre de vin.

« Je l'aimais, à l'époque, oui. Mais s'il m'a épousée, c'est parce que sa mère le voulait. J'ai appris plus tard que c'est elle qui avait acheté la bague et expliqué à Pete comment faire sa demande. Elle savait ce qui me ferait craquer. »

Elle reposa le verre de vin et ramena ses mains sur ses cuisses.

« Whit, il faut que tu me croies... Nous n'avons rien à voir avec la mort de Pete. Rien.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que Pete était revenu à Port Léo ? demanda Whit en prenant le ton le plus doux et le moins accusateur possible.

— Parce que... Mon Dieu, nous ne voulions pas que quiconque

se souviennent de son existence. Et il a joué le jeu. Il a gardé un profil bas. Une ou deux personnes m'ont fait la remarque qu'il était de retour, pas plus. Ça n'a causé aucun remous... Whit, tu veux vraiment qu'on passe ces heures ensemble à discuter de mon ex ? Je sais bien qu'on n'est pas au motel, mais...

— Tu ne voulais pas que les gens – moi y compris – sachent qu'il était de retour à cause des films pornos ?

— Oui, dit Faith avant de frissonner et de se remonter avec une nouvelle gorgée de vin.

— Cela n'avait rien à voir avec le fait qu'il aurait pu vous mettre des bâtons dans les roues, nuire à la campagne de Lucinda et à ta propre carrière ? Qu'il aurait pu demander la garde de Sam ?

— Cette histoire de garde, je n'y crois pas une seule seconde. C'est une invention de cette petite écervelée de Velvet.

— Tu m'as demandé de vous aider à surmonter cette tragédie, de procéder avec discrétion dans mon enquête. Je veux bien, à condition que vous ne me cachiez rien.

— Tu ne me fais pas confiance ?

— Il ne s'agit pas de nous deux, Faith. Je ne crois tout simplement pas qu'un homme prêt à se battre pour récupérer son enfant irait se tirer une balle dans la tête.

— Et s'il savait pertinemment qu'il ne réussirait jamais à nous enlever Sam ? Tu ne penses pas que ce serait un motif suffisant pour sombrer dans la dépression ?

— Si. Mais je me suis aussi demandé pourquoi il estimait qu'il avait une chance au tribunal. Que savait-il sur toi, ou sur Lucinda, Faith ?

— Rien qui aurait pu effacer ses années dans le porno !

— Je peux imaginer de pires crimes.

— Parce que tu n'es pas juge aux affaires familiales. Je suis venue ici pour te voir, pas pour subir un interrogatoire, dit Faith en se levant.

— Tu es venue car tu voulais tirer profit de nos rapports afin de me dicter ma conduite. Je veux bien t'aider à protéger Sam, mais tu dois me dire ce qui se passait avec Pete. Ça marche dans les deux sens, ma chérie.

— Je t'ai dit ce que je savais, dit Faith en se rasseyant.

— Peut-être que je devrais demander à ce qu'on me retire ce dossier.

— Non ! s'exclama Faith alors que la panique éclairait son regard. Si tu fais ça, tu devras donner une explication, et je ne veux pas que Sam sache pour nous deux.

— Combien de temps encore vas-tu garder Sam enfermé dans une bulle de verre ?

— La vie n’a pas été facile pour lui. Pas de père. Sa mère et sa grand-mère si occupées. Et maintenant, la mort de Pete... Je t’en prie, Whit, donne-lui du temps, supplia-t-elle en se couvrant le visage de ses mains.

— Le bateau de Pete est la propriété d’une famille soupçonnée d’être activement impliquée dans le trafic de drogue le long de la côte...

— Lucinda me l’a dit. Pete savait s’entourer, n’est-ce pas ? Dès qu’il pouvait poser une mine sur le chemin de sa mère...»

Faith enfonça son dos contre les coussins moelleux du canapé et laissa retomber ses mains de dépit.

« Pourtant, c’est lui qui est mort, pas Lucinda, dit Whit en se rapprochant de Faith. Où étais-tu la nuit dernière ?

— Tu plaisantes ?

— Pas le moins du monde.

— J’étais à la maison, avec Sam. J’essaie de passer plus de temps avec lui. On a dîné, on a regardé la télé et on est allés se coucher, tôt. Tous ces détails pas très folichons se trouvent dans ma déposition, au commissariat.

— OK, merci.

— J’ai été parfaitement honnête avec toi, dit Faith en prenant la main de Whit. Je pense sincèrement que Pete s’est suicidé. Le reste – le film sur Corey, la garde de Sam, le bateau du trafiquant – est secondaire. N’en fais pas un plat, s’il te plaît. Sinon, tu laisserais un pauvre type comme Pete gagner. Contre moi. Contre toi et moi.

— Je ne veux rien promettre, Faith. Je ne peux pas, tout simplement. »

Le visage de Faith se déforma comme si elle venait de recevoir une gifle.

« Ton problème, Whit, dit-elle en se levant, c’est que les gens n’attendent rien de toi, et que tu ne les déçois jamais. »

On frappa à la porte. Faith se figea. Whit s’attendait à ce qu’elle coure se cacher dans la salle de bains ou dans un placard, mais elle ne bougea pas. Il alla ouvrir... à Claudia.

« Salut », dit celle-ci.

Elle jeta immédiatement un regard par-dessus l’épaule de Whit, et vit Faith Hubble debout près du canapé, un verre de vin vide sur la table basse, un autre à moitié plein juste à côté.

« Excuse-moi, je pensais que tu serais seul.

— Entre. Madame Hubble et moi étions en train de discuter de son ex-mari. Tu veux boire quelque chose ?

— Un Coca, c’est possible ? »

Claudia s’assit pendant que Whit s’employait à mettre des glaçons dans un verre et à ouvrir une bouteille de Coca-Cola. Un

silence s'était installé, trahissant une grande tension entre les deux femmes présentes dans la pièce. Claudia fut la première à le briser.

« Je suis contente que vous soyez là, madame Hubble. Anders Sorenson vient de me confirmer que Pete l'avait engagé pour le représenter. Pete comptait effectivement réclamer la garde de Sam. Peut-être pourriez-vous nous aider à comprendre la position de Pete ?

— Comme je venais tout juste de le dire au juge, expliqua lentement Faith, je ne me soucie pas de ce que tramait Pete. Il a ignoré Sam durant la plus grande partie de la vie de notre fils. Il n'avait aucun argument pour justifier sa demande.

— Alors pourquoi faire appel à Sorenson ? » demanda Whit.

Anders Sorenson appartenait à une vieille famille de Port Léo. À soixante-dix ans, ce petit homme élégant et combatif était l'un des avocats les plus réputés et les plus redoutés de la région.

« Parce que Sorenson est lié aux républicains et à leurs gros sous, et qu'il adorerait couler Lucinda ? s'exclama Faith. Écoutez, je ne sais pas ce qui se passait dans la tête de Pete. Si vous me forcez à le répéter encore une fois, je vais commencer à croire que vous souffrez tous les deux de déficiences cérébrales. »

Ni Whit ni Claudia ne trouvèrent de réponse.

« Je vais y aller, si vous n'avez pas d'autres questions. Sam m'attend pour dîner.

— J'aimerais lui parler, dit Whit. Brièvement.

— Appelez-moi demain et nous fixerons un rendez-vous », lui répondit Faith.

Elle prit son sac à main et sortit sans lancer le moindre regard vers Claudia. Whit la suivit jusqu'à la piscine mais elle ne se retourna pas. Il ne l'appela pas. Il fit demi-tour et rentra dans la maison d'amis.

« Je l'ai entendue qui te criait dessus avant de frapper à la porte, dit Claudia en devisageant Whit.

— Je la connais depuis quelque temps. Elle n'en mène pas large.

— Et ?

— Rien ne compte plus pour elle que son fils. Mais elle a raison, Pete n'avait aucune chance de lui prendre la garde.

— Sauf si elle a quelque chose à se reprocher de plus grave que tourner dans des films pornos. »

Whit termina son verre de vin.

« Toi et moi, on pourrait aller voir Jabez Jones demain matin, proposa Claudia. Ton assistante m'a dit que tu n'avais rien de prévu.

— Ça marche.

— Parfait. Tu as quelque chose à me dire, monsieur le juge ? demanda-t-elle en posant sa main sur le bras de Whit.

— Non. Rien du tout. »

Velvet ôta le chargeur de son pistolet automatique Sig Sauer 9 mm. Elle glissa l'arme tout au fond de son sac à main, retira sa main... puis sortit à nouveau le pistolet, après avoir repoussé les mouchoirs en papier, les clés de contact, le portefeuille et le poudrier. Quatre secondes. Trop long. Mais placer l'arme au-dessus du reste la rendait nerveuse : elle n'avait pas de permis. En cas d'urgence, elle pourrait toujours tirer à travers le sac.

Se procurer le pistolet s'était révélé moins difficile qu'elle ne l'imaginait. Elle avait pris un taxi jusqu'à Corpus Christi, loué une petite Chevrolet à l'aéroport et fait le tour de quelques endroits glauques. En donnant beaucoup de liquide et un peu d'elle-même (usant naturellement de ses talents professionnels), elle avait convaincu un prêteur sur gages qu'il n'était pas nécessaire qu'elle remplisse de formulaire de demande de permis.

Elle avait aussi acheté un petit magnétophone comme en utilisent les journalistes. Il se déclenchait automatiquement quand on parlait. Cela pouvait être utile. Le magnétophone était également au fond de son sac.

Velvet s'entraîna à dégainer pendant encore dix minutes, jusqu'à ce que son geste devienne fluide, instinctif. Si Junior Deloache devenait agressif, il faudrait qu'elle tire sans hésiter. Elle imagina la balle qui perçait le ventre de Junior – chez lui, c'était de loin la cible la plus difficile à rater. Mais elle essaya de ne pas penser au sang qui giclerait de ses viscères.

« Toi ou lui. Ta vie ou la sienne. C'est comme ça que tu dois voir les choses s'il te menace. » Mais Junior était surtout doué pour le bluff. Avec un peu de chance, il pourrait même lui être utile.

Plutôt que de faire exploser l'estomac de Junior, Velvet se prit à rêver de placer le canon glacé de son pistolet contre la tempe de Faith Hubble. Cette salope avec ses airs hautains serait alors bien obligée de se confesser : « Oui, je l'ai tué, c'est moi, ne me fais pas de mal, je t'en prie... »

On frappa doucement à la porte. Velvet alla regarder à travers le judas. Faith la fixait, les bras croisés, l'air très, très en colère.

« Velvet ? Vous êtes là ? » demandait Faith en frappant à nouveau contre la porte.

Velvet se précipita vers son sac. Elle enclencha le magnétophone et chargea le pistolet.

« Tu es encore moins intelligent que je ne croyais », dit Gooch.

Whit buvait lentement sa bière. Gooch et lui s'étaient installés dans un coin tranquille du Shell Inn. Comme tous les mardis soir, le bar était désert à l'exception de quelques individus venus chercher l'oubli dans l'alcool et la lumière douce et jaunâtre. La lueur de la télévision se reflétait sur les flancs laqués des vieux tarpons accrochés au mur par-dessus des filets de pêche. Georgie était assise au bar, elle fumait une cigarette et remplissait les cases des mots croisés du *New York Times* au stylo rouge.

Whit venait de mettre Gooch dans le secret de sa liaison avec Faith, et celui-ci s'en donnait à cœur joie.

« À ton avis, mon cher Whitman, qu'est-ce que Buddy va penser de tout ça ? demanda-t-il en secouant les glaçons au fond de son verre de bourbon aux trois quarts vide. Je l'imagine mal montrant la moindre pitié.

— Buddy n'a pas à le savoir. Pete et Faith étaient séparés depuis des lustres. Je ne vois rien qui puisse m'empêcher de m'occuper de cette affaire. Il n'y a pas conflit d'intérêts.

— Buddy verrait les choses autrement. Et, dans ce comté, les secrets ont une durée de vie limitée. Il y a trop de langues pendues, trop de fouines, trop d'alcool. »

Gooch avala la dernière goutte de bourbon de son verre et signala à la barmaid qu'elle pouvait lui en verser un autre. Elle ne le vit pas. Elle échangeait des plaisanteries avec Eddie Gardner, accoudé à côté d'elle au bar. Whit observait Gardner, qui l'avait ostensiblement ignoré. Claudia faisait des heures sup à cause de l'affaire Hubble, ce qui ne semblait pas être le cas de Gardner.

« Il faut voir le bon côté des choses, remarqua placidement Gooch. Si tu perds l'élection, tu peux bosser pour moi. Il se pourrait que j'achète un bateau beaucoup plus gros, que je louerais par exemple pour des réceptions. Si j'y arrive, je te donnerai l'occasion de t'émanciper de Babe une fois pour toutes et de démarrer une vraie vie.

— Ouais, nettoyer le pont, vider les poissons, empêcher les fêtards imbibés de tomber par-dessus bord. Obéir à tes ordres. Ce serait comme de réaliser un vieux rêve, en somme.

— Dans ta position, je ne ferais pas le malin. »

Gooch réussit enfin à attirer l'attention de la barmaid, alors qu'elle éclatait de rire en réponse à une blague d'Eddie Gardner. La jeune femme hocha la tête et apporta un autre verre à Gooch, puis se dépêcha de retourner auprès de Gardner.

« Comment se fait-il que des filles mignonnes puissent s'intéresser à un type aussi bidon que Gardner ?

— J'en sais rien. Explique-moi pourquoi toi tu te tapes Faith Hubble ? »

Whit réfléchit.

« Faith aime s'amuser.

— Et elle veut bien s'amuser avec toi. Tu n'en demandes pas plus ?

— Si.

— Quoi ? Qu'elle ait deux jambes et deux seins ? Attends, tu me fais peur, ne me dis pas que tu es amoureux d'elle ?

— Bien sûr que non.

— Alors c'est juste une fille avec qui tu couches.

— C'est...»

Whit cherchait les mots qui convenaient : il n'était pas « l'amant » de Faith, cela impliquait un lien émotionnel tel qu'il n'en existait pas encore entre eux. Ce n'était pas non plus une « histoire d'un soir », les faits le contredisaient. La qualification de « partenaire sexuelle » lui semblait beaucoup trop froide et technique. Il appréciait Faith, il avait envie d'elle, encore.

« Nous sommes dans une zone intermédiaire », conclut-il.

Il ne connaissait pas en détail les sentiments de Faith. Il savait que Sam y occupait la première place, que Lucinda et la politique arrivaient sans doute en deuxième position. Mais la première fois que Whit s'était retrouvé seul avec Faith, elle avait dévoilé une part d'elle-même que peu de gens avaient dû voir avant. Il ne la croyait pas capable d'enfoncer un pistolet dans la bouche d'un homme et de presser la détente.

Là-dessus, il était catégorique. Ou presque.

Il termina sa bière. Et merde. Pas catégorique du tout, bien qu'il eût, imprimés dans sa mémoire, le goût de la peau de Faith, la chaleur de son dos, la texture des moindres recoins de sa bouche, le parfum de camomille de ses cheveux. Il savait quelles côtes chatouiller pour la faire pleurer de rire, mais il ignorait la forme et la profondeur de son cœur.

Et Claudia, tout à l'heure. Elle s'était comportée avec Faith comme une mangouste face à un cobra. Non, Claudia n'avait pas été dupe des relations entre Whit et Faith. L'inspectrice n'était pas du genre à transiger avec les règles. Elle n'hésiterait pas à tirer la sonnette d'alarme si elle jugeait qu'il y avait effectivement conflit d'intérêts. Il ne pouvait pas le lui reprocher.

Whit avisa soudain un homme aux cheveux blonds, à la large panse recouverte d'une abominable chemise exotique, qui se levait d'un coin sombre du bar et se dirigeait vers la sortie d'un pas pesant. Il heurta un homme plus âgé qui entrait au Shell Inn et grogna :

« Regarde où tu marches, vieux con. »

L'autre, déjà saoul, l'ignore.

Whit posa quelques billets sur le comptoir pour régler leurs

consommations et fit signe à Gooch de le suivre.

Sortant du bar, ils virent le type s'engouffrer derrière le volant d'une Porsche rouge. Du sable et de la merde d'oiseau couvraient la carrosserie. La Porsche recula brutalement de sa place de parking et s'engagea sur Main Street.

Talonné par Gooch, Whit courut vers son 4 × 4 Explorer.

« Il se passe quelque chose ? demanda Gooch.

— Gros. Blond. Malpoli. On dirait le « connard » que nous a décrit Ernesto. Et il conduit une Porsche dégueulasse, exactement ce que nous a dit ton gars. »

Whit suivit la Porsche le long de Main Street, à travers la zone commerçante où des boutiquiers pressés de changer de saison avaient déjà accroché des décorations et des éclairages de Noël sur les palmiers et les lauriers rouges. À leur gauche se trouvaient la baie et les barres de studios de location qui la longeaient. La plupart de ces immeubles dataient des années soixante-dix, du tout dernier boom pétrolier, et correspondaient au degré zéro de l'architecture : des blocs de béton ressemblant à des biscuits géants avec leurs panneaux de bois obliques pour décorer les côtés des bâtiments et leurs poutres en chêne pour isoler les balcons.

Moins d'un kilomètre après être sortie de Port Léo, la Porsche entra dans le parc d'un immeuble résidentiel du nom de Sea Haven. Sur le panneau, les lettres étaient formées avec un motif de corde d'amarrage pour conférer au lieu une touche encore plus nautique. Ici et là on voyait un chevalet, une fenêtre attendant d'être posée... Des rénovations étaient en cours.

La Porsche se gara à côté d'une fourgonnette appartenant à une entreprise de revêtement de sol, et le conducteur s'extirpa du véhicule. Gros, les cheveux saturés de gel, des vêtements aux couleurs éclatantes, dignes d'un maquereau – chemise exotique écarlate ornée de perroquets, pantalon de golf jaune vif, baskets montantes blanches comme neige. Le type tira sur son pantalon pour le remonter au-dessus de ses hanches et se dirigea vers le bâtiment.

Whit passa derrière la Porsche, fit demi-tour un peu plus loin et s'approcha à nouveau. Le gros blond s'était arrêté dans le jardin de l'immeuble pour parler à un vieil homme en chaise roulante.

« On s'arrête pour causer avec eux, ou on revient plus tard ? demanda Gooch.

— « Ne remets pas à demain... » »

Le vieil homme vit le 4 × 4 se garer et leva la main pour faire taire l'autre. Whit se souvint tout d'un coup de l'énorme autocollant magnétique Whit Mosley – juge de paix apposé sur le flanc de son Explorer. Il sortit avec Gooch et ils avancèrent dans le jardin. Le vieil homme leur lançait un regard de chien féroce.

« Bonsoir. Mon nom est Whit Mosley, je suis le juge de paix du comté.

— C'est ce que je vois, répondit le vieil homme en tournant le regard vers la « votemobile » et ses décorations patriotiques encore plus clinquantes sous les réverbères. Moi, je m'appelle Anson Todd. »

Whit reconnut le nom mentionné par le gérant de la marina : c'est Todd qui avait réservé le poste d'amarrage pour le *Real Shame*.

« Je vous présente Léonard Guchinski, dit Whit.

— Enchanté », fit Gooch.

Whit dévisageait le gros blond.

« J'ai cru comprendre que vous connaissiez Pete Hubble.

— En quoi ça vous concerne ? gronda le blond.

— Junior... » soupira le vieux.

« Ah, c'est donc toi Deloache », se dit Whit.

« J'en conclus donc que vous le connaissiez. Je mène une enquête judiciaire sur la mort de monsieur Hubble, et j'aimerais vous interroger à son sujet.

— Nous n'avons rien à dire, grogna Junior. Rien.

— Entrez un moment », proposa le vieux.

Il ne prêtait aucune attention à Junior. Sa voix éraillée avait le son d'un vieux vinyle poussiéreux.

« Junior, rends-moi service, nous sommes à court de céréales et je ne veux pas démarrer ma matinée de demain sans Raisin Bran. Va m'en chercher au magasin. »

Il fit pivoter sa chaise électrique en un clin d'œil et se propulsa en direction du hall d'entrée de l'immeuble.

« On a des céréales, Anson, cria Junior dans le dos du vieux.

— Pas celles que j'aime. Dépêche-toi ! » lança Anson sans se retourner.

Junior, abandonné, la bouche ouverte, se pressa vers sa Porsche et reprit la route. Whit et Gooch rejoignirent Anson dans l'entrée à moitié refaite, jonchée de copeaux de bois, et décorée de papier peint déchiré ainsi que d'un bureau de réceptionniste à moitié monté sur lequel traînait une forêt de canettes de soda. Deux ouvriers, recouverts de poussière, mais en train d'accumuler des heures supplémentaires très bien payées, se penchaient sans conviction sur des plans qu'ils venaient de dérouler.

« Il est bien tard pour travailler sur un chantier, commenta Gooch.

— Il est bien tard pour casser les oreilles des résidents », répliqua Anson.

Ils le suivirent dans un ascenseur étroit et peu rassurant. Anson enfonça le bouton du huitième étage.

« C'est vous, le propriétaire de cet immeuble ? demanda Whit.

— Non », se contenta de répondre Anson.

Anson Todd n'avait pas loin de soixante-dix ans. Il portait un pull à col roulé noir, un pantalon de survêtement gris couvrant ses jambes décharnées et des lunettes à monture d'acier derrière lesquelles brillaient des yeux verts pareils à ceux d'un chat. Ses mèches grises trop longues essayaient vainement de cacher une horrible cicatrice boursoflée qui lui couvrait la tempe.

« Laissez-moi deviner. Vous travaillez pour monsieur Deloache. Senior », dit Whit.

L'ascenseur s'arrêta, et Whit retint la porte le temps qu'Anson en sorte. L'ascenseur débouchait directement dans un appartement décoré avec un mauvais goût prodigieux : des peaux de zèbres sur les murs, de léopard sur le canapé, de tigre par terre. Et pour contraster avec la touche animalière, un mobilier vert-jaune parfaitement écœurant. Un jeune homme au coup de taureau regardait la télévision. Son physique laissait à penser qu'il ingurgitait déjà des stéroïdes dans le lait maternel.

« Ça va ? demanda-t-il à Anson après avoir jeté un coup d'œil méfiant à Gooch et à Whit.

— Va regarder la télé dans la chambre, ordonna Anson. Viens si je t'appelle.

— OK », dit le colosse.

On l'imaginait mal prononcer plus de deux syllabes. Il leva sa grosse masse du canapé et marcha pesamment jusqu'à une autre pièce, claquant la porte derrière lui.

« J'ai toujours aimé prendre soin des débiles légers. Monsieur le juge, monsieur Guchinski, asseyez-vous. »

Il leur indiqua un grand canapé en cuir couleur margarita. Whit préféra aller admirer la vue panoramique du golfe derrière la baie vitrée. Au nord, de longs embarcadères scintillaient. L'île de Santa Margarita était illuminée par des maisons qui le long de sa côte formaient comme un collier de diamants.

« Je comprends pourquoi vous préférez rester ici plutôt qu'à bord du *Real Shame*, commenta Whit.

— En fait, le *Shame* n'est pas adapté aux personnes en chaise roulante. Je n'y monte que pour pêcher de temps à autre. Je vous sers un café ? Une bière ? »

Gooch s'adossa à la fenêtre, croisant ses bras musclés derrière lui. Whit s'assit sur le canapé en cuir.

« Non merci, dit-il. Nous n'allons pas vous déranger longtemps.

— Ce serait inutile, effectivement. Nous ne savons rien sur la mort de Pete. Oui, monsieur Deloache père est bel et bien propriétaire du *Real Shame*, depuis cinq ans. Mais Pete était une connaissance de Junior uniquement. Monsieur Deloache ne l'a jamais rencontré.

— Le pistolet trouvé dans la main de monsieur Hubble n'avait pas été enregistré.

— Cette arme ne nous appartenait pas. Monsieur Hubble ou sa petite amie ont dû l'apporter à bord.

— Velvet dit que non.

— Elle est encore sous le choc. Cela affecte peut-être momentanément sa mémoire », dit Anson en souriant.

Whit espéra qu'Anson ne songerait pas à des moyens expéditifs pour rafraîchir la mémoire de Velvet.

« J'ai parlé à des témoins qui disent que Junior rendait régulièrement visite à Pete à la marina. Qu'il haussait le ton à propos d'histoires d'argent – particulièrement hier, où il s'est assez mal comporté.

— Qu'est-ce que vous appelez mal se comporter ?

— Junior aurait voulu user de ses poings avec Pete.

— Junior ? C'est une crème. Il n'écraserait pas une fourmi. Moi, j'ai l'impression que ce ne sont que des racontars. Vous avez quelqu'un qui pourrait identifier Junior et solennellement reconnaître l'avoir vu sur place ?

— Est-ce si surprenant ? Son père est le propriétaire du bateau.

— Je vous repose ma question...

— Oui.

— C'est étonnant, car Junior et moi n'étions pas à Port Léo hier. Nous avons passé plusieurs jours à Houston, nous ne sommes revenus que ce matin. Et pour le coup, des témoins, nous en avons à la pelle.

— Votre retour est-il lié au fait que quelqu'un soit mort sur le bateau de monsieur Deloache ?

— Son père a chargé Junior de mener à bien la rénovation de cette résidence : Junior est l'administrateur du projet. D'ailleurs, il adore qu'on l'appelle ainsi.

— Laissez-moi deviner, dit Whit en fronçant les sourcils. Junior supervise le projet et vous supervisez Junior ? »

Anson rigola, exposant ses dents jaunies par le tabac.

« Connaissez-vous bien Pete ? demanda Whit.

— Je ne l'ai rencontré qu'une fois. Laissez-moi vous dire, monsieur le juge, que la pornographie m'ennuie profondément. Surtout les « stars » mâles du genre de Pete. Il avait une cervelle de moineau.

— Et ce supposé problème d'argent entre Junior et Pete ? Vous sauriez me dire de quoi il retourne ? »

Anson s'éclaircit la gorge. Il parla d'un ton bas mais sans aucune douceur.

« Monsieur le juge, je vous ai fait monter pour vous dire ce que nous savons. Pas pour subir un interrogatoire. Nous connaissons ce

type, mais nous n'avons rien à voir avec sa mort. Monsieur Deloache est pressé de récupérer son bateau.

— Il devra attendre que l'enquête soit terminée. J'ai des questions à lui poser, ainsi qu'à son fils.

— À moi d'en poser une. Combien de balles pour tuer Pete ?

— Une seule.

— Où ?

— Dans la bouche.

— Ça alors, dit Anson en se grattant le nez et en faisant semblant de se concentrer. Serait-ce possible qu'il s'agisse d'un suicide ?

— Oui, ou bien d'une exécution, dit Whit. Comme on en voit dans le milieu.

— Le milieu ? Voilà un terme que je n'ai plus entendu depuis que le câble a diffusé un week-end James Cagney. »

Anson pencha la tête en arrière pour mieux regarder Whit dans les yeux.

« Continuez comme ça, monsieur le juge, et nous avons une armée d'avocats à Houston qui vous tomberont dessus pour diffamation. Ils vous dévoreront plus rapidement qu'un biscuit apéritif.

— Ils risquent de ne pas me trouver assez tendre à leur goût. Et je me demande si vous aurez encore beaucoup d'appétit si je vous cite à comparaître au tribunal dans le cadre de l'enquête judiciaire ? Vous, Junior, et également monsieur Deloache ?

— Je vous l'ai dit, on ne sait rien. Tout ce que je peux vous offrir, à part mes encouragements, c'est une bonne tasse de café. Bien sûr, si vous aimez la pêche, je peux aussi vous proposer de vous joindre à moi la prochaine fois que je pars en mer... »

Whit imaginait que les expéditions en bateau d'Anson visaient plus souvent à faire disparaître des corps qu'à rapporter de beaux poissons.

« Merci de nous avoir reçus. On se reverra au tribunal. »

Il se dirigea vers l'ascenseur, appuya sur le bouton. Gooch le rejoignit devant la porte.

« Monsieur Deloache n'aime pas qu'on lui fasse perdre son temps », dit Anson.

Il n'était déjà plus question de partie de pêche.

« C'est réciproque », dit Whit.

Whit et Gooch entrèrent dans l'ascenseur. Les yeux verts d'Anson ne les lâchèrent pas jusqu'à ce que la porte se referme complètement sur eux.

« Quel sang-froid ! dit Gooch quand l'ascenseur se mit à descendre. J'ai vraiment cru un instant que...

— Je ne plaisantais pas. Je vais les assigner à comparaître avant qu'ils aient le temps de faire quoi que ce soit. »

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Junior Deloache leur barrait le passage, une boîte de Raisin Bran écrasée sous le bras et un pack de bière dans l'autre main. On aurait dit un jeune livreur monté en graine, mais une petite lueur calculatrice brillait dans ses yeux.

« Salut, Junior, fit Whit. On pourrait se parler dehors une minute ? »

Junior secoua la tête.

« Faut que j'aille porter ses céréales à Anson. Ses intestins en ont besoin.

— Je m'intéresse beaucoup à Sea Haven. C'est un beau projet. J'ai juste une ou deux questions à te poser. »

Junior traversa l'impossible chantier de l'entrée et les mena dans un grand patio désert, illuminé par des spots puissants n'éclairant qu'une piscine vide, fissurée, et un bar de plage au toit de chaume terne et de guingois.

« Cet endroit va être super-cool. Faut qu'on le nettoie un peu et qu'on y amène quelques nanas en string.

— Ça ne va pas être difficile. C'est tellement la classe, ici, ironisa Gooch.

— Ce sont des travaux d'une belle ampleur, commenta Whit. Vous avez un budget suffisant ? »

Junior lui jeta un regard en biais plein de mépris.

« Évidemment.

— J'ai entendu dire que tu t'étais endetté auprès de Pete ?

— N'importe quoi.

— Des gens à la marina t'ont vu te quereller avec Pete... Une histoire d'argent. Il paraît même que tu en serais venu aux mains avec lui. »

Junior fronça les sourcils.

« Tes sources ne valent rien, mon vieux. Je lui devais que dalle.

— Alors, lui, il te devait quoi ? demanda Gooch.

— Tu es qui, toi, d'abord ? Lui, c'est le juge et toi, t'es l'huissier, c'est ça ?

— Gooch est un ami qui a la gentillesse de m'accompagner, expliqua Whit en souhaitant que Gooch se fasse plus discret.

— Personne ne devait rien à personne. Moi, quand je rigole avec mes potes, on s'imagine parfois des choses. C'est juste que j'ai une grosse voix.

— Quand est-ce que tu as vu Pete pour la dernière fois ? demanda Whit.

— Il y a quelques jours. La semaine dernière. On est allés se promener avec le bateau.

— Cette histoire d'argent, tu veux en parler ici ou au tribunal ? »

Whit faisait le pari que sa famille avait dû éduquer Junior très tôt – le jour où il avait arraché les jambes de sa première poupée GI Joe – sur les dangers du tribunal.

« Je n'avais aucune raison de souhaiter la mort de Pete. Il m'avait promis de me donner un rôle dans un film.

— Celui sur son frère ?

— Non, la tragédie ce n'est pas mon truc. Je parle de films d'un autre genre, si vous voyez ce que je veux dire...»

Junior remua les hanches.

« Je vois. Pete allait te donner ta chance dans un film beaucoup plus relax.

— Mais ouais, t'as tout compris !

— Anson et ton père devaient avoir hâte de te voir dans ton premier grand rôle. »

Cette remarque amusa beaucoup moins Junior.

« J'ai comme l'impression que tu es à la botte d'Anson, non ? fit remarquer Whit en posant son doigt sur la boîte de céréales.

— Non, c'est juste que j'ai pitié de ce vieillard. Il a déjà une roue dans la tombe, j'essaie d'être gentil avec lui.

— Mais maintenant que Pete est mort, ta carrière d'acteur est compromise. Sauf si tu réussis à convaincre Velvet de t'engager pour son prochain chef-d'œuvre.

— Aucun souci, dit Junior avec un grand sourire.

— Ah bon ? Explique-toi. »

Junior posa les céréales et – plus doucement – les bières par terre. Il frotta les paumes de ses mains, roula des épaules comme s'il s'échauffait.

« Tu cherches à me cuisiner, mon vieux, mais j'ai bien envie de t'envoyer chier.

— Vas-y, Junior, dit Gooch. Bonne idée, montre-nous tes muscles. Moi-même, je ne me suis pas entraîné aujourd'hui. Ton bide me ferait un excellent punching-ball. »

Junior allait répondre, mais il s'arrêta net quand il vit la largeur des biceps de Gooch.

« J'en ai marre de répondre à vos questions.

— OK, garde tes forces pour le tribunal. »

Whit jouait toujours la carte du tribunal. Un feu rageur s'alluma dans les yeux de Junior.

« Les avocats de mon père ne feront qu'une bouchée de toi !

— Qu'est-ce vous avez tous avec vos avocats et vos histoires de bouffe ? Faire une bouchée, dévorer, biscuit apéritif... Pas étonnant que tu aies des problèmes de poids !

— Arrête, Gooch, dit Whit. D'accord, Junior. Prends ton

téléphone, appelle les avocats de ton papa et dis-leur de descendre ici. Ton père sera ravi quand ils lui enverront la facture. »

Junior réfléchit, et sembla se décider à coopérer.

« Écoute, juge, tu veux chasser le bon lièvre ? Alors c'est du côté de l'ex que tu dois te tourner.

— L'ex de Pete ?

— Ouais, il l'appelait la salope ou juste « l'ex », même pas « mon ex ». Une fille vraiment tarée. Pete disait qu'elle allait le rendre fou.

— Pourquoi ça ?

— Elle ne lui laissait aucun répit. Elle venait au bateau, elle chauffait Pete. Une fois je suis arrivé et, putain, ils étaient à deux doigts de baiser. Velvet en aurait eu un infarctus.

— Velvet dit qu'elle et Pete étaient de simples amis.

— Ouais, de simples amis qui ont baisé ensemble quelques centaines de fois. »

Junior rigolait, nettement plus à l'aise maintenant que la conversation touchait à nouveau à ses sujets favoris.

« L'ex, la salope, elle était schizo en ce qui concernait Pete. Elle voulait Pete, mais elle voulait aussi qu'il disparaisse. Elle bosse pour la mère de Pete, une vieille pouffiasse, et toutes les deux elles n'en menaient pas large quand Pete a ressurgi en ville. Vous savez quoi ? Il m'a dit que sa mère proposait de le payer pour qu'il reparte. Il ne voulait pas. Tu es malade ou quoi ? je lui ai dit. Prends le fric et retourne vivre à LA, c'est la belle vie là-bas. Putain, il aurait dû m'écouter. Il aurait vraiment dû m'écouter. »

Anson apparut sur sa chaise roulante à l'entrée du patio.

« Junior, rapplique. »

Junior se baissa pour prendre les commissions.

« Moi, j'avais tout à gagner à ce que Pete reste en vie. Sa famille, c'est carrément le contraire. À plus tard. »

Junior passa devant Anson sans lui adresser la parole. Whit les suivit dans l'entrée, mais Anson n'était plus d'humeur à bavarder.

« Bonne nuit, monsieur le juge », dit-il avec solennité, avant de suivre Junior dans l'ascenseur.

Whit et Gooch sortirent de l'immeuble. Junior n'était pas d'une vivacité d'esprit remarquable, mais les propos qu'il avait tenus donnaient quand même à réfléchir. Si Velvet disait vrai, si Pete projetait réellement de demander la garde de Sam au tribunal, Faith avait-elle cherché à jouer de ses charmes pour l'en dissuader ? Et si Lucinda était prête à payer son propre fils pour qu'il s'en aille... qu'aurait-elle pu décider s'il refusait ?

Tout cela laissait penser que Faith et Lucinda savaient pertinemment que Pete s'apprêtait à mener bataille pour obtenir la garde, et qu'il croyait en ses chances de gagner. Mais on pouvait rêver

d'un témoin plus crédible que Junior.

« Il faut que je trouve le nom de la maison de redressement où est allé Junior, dit Gooch. Ils font du tellement bon boulot, je vais leur envoyer un don...»

Whit s'approcha de la Porsche de Junior et remarqua le coin arrière gauche, enfoncé sans doute par un léger accident, une marche arrière imprudente : le feu était cassé. Whit se souvint de la Porsche qu'il avait croisée la veille au soir en se rendant à la marina, celle avec la radio à plein volume (du disco merdique) et un seul feu arrière allumé. Selon Anson, Junior et lui n'étaient arrivés que plusieurs heures plus tard...

Le Saigneur sentait le poids de la fatigue.

Il était minuit à Port Léo, son heure préférée. Le Saigneur se tenait sous les chênes et écoutait le vent murmurer dans les rameaux, ce vent qui avait caressé chaque millimètre de ce monde, chaque partie du corps de chaque femme.

La journée avait été plutôt bonne. Il savait où se trouvait Velvet – un cadeau qu'il déballerait le moment venu. Il avait mis en marche son plan Heather Farrell. Il pouvait dormir et rêver d'une quantité de choses délicieuses auxquelles il goûterait dans les jours à venir, pleinement éveillé.

La plupart des hommes n'avaient pas cette chance, cette source de richesse dans leur vie. Il entra dans son garage pour préparer son bateau, qui allait une fois de plus se révéler très utile.

« Maman ? »

Faith Hubble s'éveilla brutalement d'un rêve où elle laissait Port Léo très loin derrière elle : elle se tenait sur le pont d'un bateau voguant vers le cœur du golfe, avec à sa gauche Pete et à sa droite Whit. Les embruns rafraîchissaient son visage, malgré le soleil brûlant... Les deux hommes la saisirent chacun par une épaule et la balancèrent par-dessus bord. Sa plongée vers l'abîme marin n'en finissait plus. Elle tourna la tête vers le bateau et s'aperçut que Pete et Whit avaient été remplacés par Lucinda et Sam, qui la regardaient mourir.

Elle leva la tête de l'oreiller. La sueur mouillait ses épaules, son dos, l'espace entre ses cuisses.

« Maman ? » répéta Sam.

Des ombres violettes s'étendaient sous les yeux de Sam, comme s'il n'avait pas dormi depuis des jours.

« Maman, ça va ? »

Faith sourit. Bien sûr, que ça allait. Elle posa sa main sur la sienne.

« Oui, mon chéri. Ne t'inquiète pas. On va s'en sortir, je te le promets. »

Velvet grignotait une barre de céréales en recomptant l'argent. Les billets neufs, impeccables exhalaient un doux parfum de vengeance. Elle tapa la liasse contre la table de nuit pour aligner les bords. Pas mal, pour un acompte. Sa compagnie de production refusait de lui apporter une assistance juridique : « Désolé, Velvet, on ne connaît pas de cabinets d'avocats au Texas, et ce n'est plus de notre ressort ! » Les enfoirés ! Ce fric n'était pas superflu. L'argent de Faith qui allait, à terme, servir à enterrer Faith... Velvet appréciait l'ironie de la chose.

Elle avala une dernière bouchée. En allant acheter la barre à la machine, elle avait imaginé un scénario de film basé sur l'idée d'un « distributeur magique » : on appuie pour obtenir une cannette de Coca et on se retrouve avec un tube de lubrifiant ; on commande un paquet de chips et c'est un gode de trente centimètres qui dégringole. Enfin... Elle cacha l'argent – vingt mille dollars – dans la manche d'un coupe-vent qu'elle rangea au fond de sa valise.

Sous la douche, elle réfléchit à la marche à suivre. Flinguer Faith n'aurait pas été une bonne idée – si tant est qu'elle en eût été capable.

Elle avait quand même chargé le pistolet et l'avait laissé à portée de main dans son sac, au cas où...

Au cas où cette cinglée tenterait de la tuer.

Mais Faith n'était pas venue avec de pareilles intentions.

« Écoutez, Velvet, lui avait-elle dit, vous savez aussi bien que moi que Pete s'est suicidé. Vous racontez le contraire juste pour vous faire mousser.

— Non ! Pour que justice soit faite.

— J'ai mené mon enquête, ma belle. Pete avait déjà essayé d'en finir il y a quatre ans, en avalant des comprimés. J'ai le dossier médical de l'hôpital de Van Nuys. Je vais le remettre à la police et à Whit Mosley.

— Ça ne prouve rien.

— Vous savez ce que j'ai découvert d'autre, Velvet ? Vos cinq derniers films ont été des bides. Vous vous êtes prise pour une artiste, mais votre public n'a pas suivi. Vous n'avez plus la cote et, surtout, vous n'avez plus rien en banque.

— Tirez-vous d'ici. »

Faith, au lieu de s'énerver, avait fait son petit sourire méprisant.

« Calmez-vous et réfléchissez. Vous ne vous rendez pas compte que je peux vous aider à vous remettre en selle... Et vous et moi avons tout à y gagner. »

Velvet se rinça les cheveux, coupa l'eau et attrapa sa serviette. Elle se sentait mieux qu'hier, l'estomac un peu moins noué. Elle sortit de la baignoire, se demanda si Pete la jugeait et s'il était en colère contre elle.

« Ne m'en veux pas, Pete. Je te promets que je n'en ai pas terminé avec eux. Faith Hubble aura ce qu'elle mérite. » Elle devait blanchir l'argent que lui remettraient les Hubble, le justifier par un semblant d'activité honnête – avant d'appeler les quotidiens de Dallas, Houston et Austin. Cela ne devrait pas prendre trop de temps.

Elle s'habilla et vérifia que le pistolet était toujours dans le sac à main, à côté du magnétophone. La voix de Faith sur la cassette, son ton cajoleur et suppliant alors qu'elle tentait d'acheter le silence de Velvet sur la carrière secrète de Pete... tout cela aurait des conséquences plus graves qu'un coup de feu. Une balle n'aurait fait souffrir Faith qu'un seul instant.

Souffrir. Velvet pensa à Sam. Faith demandait qu'on le protège des conséquences de la carrière de Pete. Velvet se souvenait de Sam et Pete, assis derrière la proue du *Real Shame*, Pete buvant une bière, Sam un Coca. Ils essayaient de se parler, ce n'était pas évident, jusqu'à ce qu'ils trouvent un bon sujet de conversation : le base-ball. Pete était fan des Padres, Sam des Rangers. Velvet les écoutait discrètement. Ils commençaient à se sentir plus à l'aise, discutant des transferts, des

statistiques, de leur détestation commune des Yankees. Sam avait même fini par rire. Velvet en avait eu les larmes aux yeux – ben voyons.

Peut-être devrait-elle garder le silence à jamais, laisser Sam croire que son père faisait des films d'entreprise ? Pete n'aurait pas voulu que Sam soit couvert de honte, qu'il paie pour les péchés de son père. Ou alors, pourquoi ne pas apporter le fric à Sam en lui disant : « Voilà ce que ta mère était prête à me donner pour acheter mon silence. Que tu saches avec qui tu vis. »

Velvet sortit la carte de visite froissée de son sac, l'aplatit et composa le numéro de Whit Mosley.

À neuf heures passées de dix minutes le mercredi matin, Claudia ralentit sa voiture en apercevant le panneau Église Jabez Jones et son logo, une croix en or entre deux bras au biceps surgonflé. Assis à côté de Claudia, Whit sirotait un café encore brûlant qu'il avait pris en passant au restau flambant neuf d'Irina.

« Tu savais qu'en fait Jésus n'allait pas si souvent que ça à la gym ? demanda Whit.

— Il paraît même que Judas avait un peu de ventre. »

La route qui menait aux bâtiments de l'église était bordée de chaque côté par une file de palmiers, et au-delà par une dense forêt de chênes. Ils passèrent devant un autre panneau : le salut vous attend – ça va chauffer !

« J'imagine que ça chauffe aussi pas mal en enfer, non ? » suggéra Claudia.

Elle ne sentait pas la température monter, mais elle était consciente d'une certaine tension dans la voiture. Whit et elle n'avaient pas reparlé de Faith Hubble. Whit semblait fatigué quand elle l'avait récupéré un peu plus tôt au tribunal. Il lui avait détaillé sa conversation avec Junior Deloache et Anson Todd. Une autre piste à soumettre à Delford – les amitiés mafieuses de Pete Hubble –, même si elle se doutait que son patron ne serait toujours pas réceptif à des théories s'éloignant du suicide.

« Tu crois que Jabez Jones est sérieux avec ses slogans ? demanda-t-elle.

— Absolument. N'oublie pas que ces catcheurs se prennent aussi pour de vrais sportifs. Tu te rappelles Jabez Jones quand on était gamins ?

— Vaguement. Un grand benêt, avec des lunettes. Un fils de pasteur dont on avait un peu pitié parce qu'il ne devait pas s'amuser beaucoup dans la vie.

— Je me rappelle avoir vu un de ses matches de catch à la télé. Jabez Jones le Jaguar. J'ai failli ne pas le reconnaître avec ses collants dorés.

— Dieu sait que pour mon père le catch est bel et bien une religion.

— En tout cas, Dieu n'a rien à voir avec le succès de Jabez, affirma Whit. Il faut plutôt comparer son show à ces émissions à la télé sur les animaux domestiques tueurs ou sur les meilleures courses-poursuites de la police ou sur les déboires sexuels du président. Un divertissement, rien de plus, même si le sien se donne le nom d'évangélisme. »

Ils se garèrent sur un parking goudronné. Le complexe qu'occupait Jabez était à l'origine la création d'un magnat du pétrole de Fort Worth – un studio de télévision pour la chaîne de pêche qu'il voulait imposer sur le câble. Il avait produit quelques émissions qui avaient fait un flop, et le complexe était resté fermé pendant plusieurs années, jusqu'à ce que Jabez abandonne le catch pour lancer son Église et son émission « Fitness sacré ». Cette dernière était diffusée ici ou là par des chaînes de télé locales desservant des zones rurales.

Le complexe était composé d'une série de petits bâtiments repeints dans un blanc éclatant. Sur un terrain ensablé, des demoiselles en shorts et T-shirts très courts, mais décorés de croix en or, disputaient un match de volley-ball. Au bord, deux hommes observaient les seins qui gigotaient tout en s'efforçant de garder l'air pieux.

« On se croirait chez Hugh Hefner, dit Whit. La Bible en plus. »

Dès que Whit et Claudia posèrent le pied hors de la voiture, le comité d'accueil arriva, sous la forme d'une blonde musclée d'un mètre quatre-vingts aux cheveux coupés en brosse. Elle portait un T-shirt moulant (encore le modèle blanc avec la croix en or) et un pantalon en toile avec assez de poches sur les côtés pour trimballer un arsenal. Whit se souvint de la manière dont Ernesto avait décrit un des visiteurs de Pete : « Un homme avec des seins. » C'était une description politiquement incorrecte, cruelle, mais qui convenait à la femme en question.

« Bonjour. Je suis le juge Whit Mosley et voici l'inspectrice Claudia Salazar de la police de Port Léo. Nous avons rendez-vous avec Jabez.

— À quel sujet ?

— Il souhaitait nous fournir des informations concernant une enquête, expliqua Claudia.

— Suivez-moi. S'il n'a pas terminé d'enregistrer son émission, je vous demanderai d'attendre. »

Claudia et Whit suivirent l'amazone le long d'une allée au sol couvert de coquilles d'huîtres concassées, qui menait des bâtiments principaux à une langue de terre avançant dans la baie.

« Votre nom, c'est ? demanda Whit.

— Marie Madeleine. »

Whit et Claudia échangèrent un bref regard. Si Marie Madeleine avait une telle carrure, Whit n'osait même pas imaginer à quoi Esther et Ruth pouvaient bien ressembler. Sans parler d'Ève. Claudia fronça les sourcils, l'air de supplier Whit de ne pas rire.

« Cet environnement est impressionnant, dit Claudia.

— Oui, le Seigneur a fait preuve d'une grande générosité envers Jabez.

— Et envers ces filles qui jouent au volley, suggéra Whit.

— Jabez pense que l'exercice physique est un hommage au Seigneur. Hommes et femmes doivent cultiver les muscles que le Seigneur leur a donnés, dit Marie Madeleine en faisant saillir ses impressionnants biceps.

— À ma manière, j'ai toujours considéré le corps comme un temple », dit Whit.

Marie Madeleine lui lança un regard scrutateur et sembla décider rapidement que la « manière » de Whit n'était pas suffisamment vénérable.

Le ballon de volley roula dans l'herbe à côté d'eux. Une des jolies disciples se précipita pour le récupérer. Whit crut un instant la reconnaître, mais elle se retourna et trotta vers le terrain.

« Ça ne doit pas être trop difficile pour Jabez de se trouver des petites amies, si ? »

Whit pensait avoir posé la question innocemment, mais Claudia lui jeta un regard noir.

« Jabez n'a pas de « petite amie », déclara Marie Madeleine. Le désir sexuel n'a aucun pouvoir sur lui. Les tentations de la chair sont la source de tous les maux. »

C'était dit d'un ton sans appel.

Whit se retourna brièvement pour avoir une vue d'ensemble des bâtiments parfaitement bien tenus, du sable sur les fesses des joueuses de volley, de la Cadillac neuve garée à côté de la porte des bureaux administratifs du complexe. Sur la plaque du véhicule, on lisait jabez.

« Un vrai saint François d'Assise, murmura Whit à l'intention de Claudia.

— Qu'avez-vous dit ? s'exclama Marie Madeleine. Vous êtes pantois devant tant de bêtise ?

— Non, devant tant de maîtrise, répondit Whit. Jabez ne laisse aucune chance à ce pauvre Lucifer.

— S'il osait montrer son nez, Jabez le réduirait en miettes, dit Marie Madeleine en haussant un sourcil blond. Ne l'oubliez jamais. »

Claudia pinça le bras de Whit pour l'empêcher d'en rajouter.

Marie Madeleine les fit descendre sur une petite plage prise d'assaut par les caméras, les perches de microphones et les

missionnaires en collants de gym synthétiques. Les gravillons gris beige qu'on trouvait généralement le long de la côte texane avaient été recouverts par des tonnes de sable d'une blancheur éclatante.

Whit et Claudia s'arrêtèrent pour admirer le spectacle. Jabez Jones, un mètre quatre-vingt-cinq, cent dix kilos de muscles, allongé sur le sable, faisait des ciseaux avec ses jambes épaisses comme des troncs d'arbres, comptant les mouvements tout en commentant l'Évangile selon saint Luc. Derrière lui, deux femmes (l'une svelte, l'autre grosse afin que les spectatrices en voie d'amincissement puissent s'identifier) et un homme moins bodybuildé répliquaient ses mouvements en souriant comme des anges.

« Et maintenant tenez la jambe en l'air jusqu'à ce que j'en aie fini avec le texte sacré, commanda Jabez. « Je te le dis : tu ne sortiras pas d'ici que tu aies payé jusqu'au... dernier... sou ! » Voilà ! Amen ! Que Dieu nous bénisse tous ! Avez-vous senti l'Esprit saint habiter vos muscles ? Eh bien moi oui ! L'Esprit saint brûle dans chacun des membres de mon corps. Faites régulièrement des ciseaux et Lucifer lui-même sera incapable de vous rattraper. Et maintenant, étirons-nous en répétant un des psaumes les plus relaxants, le psaume soixante et un, l'un de mes préférés. »

Whit se retint d'applaudir.

L'étirement terminé, Jabez se releva d'un bond, tapa dans ses mains, rappela à ses spectateurs le numéro de téléphone gratuit et l'adresse du site Internet où ceux-ci pourraient s'inscrire au club « Fitness sacré » et commander des vidéos de fitness théologique.

« N'oubliez pas que vos donations agissent directement contre les kilos en trop... et contre le péché ! Dieu soit loué ! Appelez vite ! »

« Coupez ! ordonna la voix nasale du réalisateur. Magnifique, Jabez. »

Jabez soupira et essuya le sable sur ses jambes couvertes d'huile. Les techniciens commencèrent à ranger le matériel.

« Marie Madeleine, excusez ma curiosité, dit Whit. Mais tout cet équipement représente un sacré investissement. La carrière de catcheur de Jabez a dû être lucrative !

— Le Seigneur pourvoit à nos besoins, se contenta-t-elle de répondre.

— Plutôt généreusement, non ? »

Claudia lui lança un autre regard, qui disait : « Arrête de provoquer cette bonne femme ! » Whit s'écarta un peu de l'inspectrice pour éviter de se faire à nouveau pincer.

Jabez Jones approcha d'un pas dynamique, le sourire aux lèvres.

« Bonjour, inspectrice Salazar. Bonjour, juge Mosley. Dieu vous bénisse.

— Bonjour, révérend, dit Claudia. Nous avons rendez-vous...

— Oui, bien sûr. Merci d'avoir accompagné ces personnes jusqu'ici, Marie. Nous serons bien pour parler, le long du rivage, dans le calme et la paix. »

D'un geste de son bras massif, il indiqua une étendue de plage à l'écart de l'équipe de télé.

« Je peux rester, Jabez, proposa Marie Madeleine qui, à l'évidence, n'avait pas envie de les laisser seuls.

— Va, lui dit Jabez. C'est bon.

— Dans ce cas, vous m'excuserez. Je retourne m'occuper des tâches que m'a confiées le Seigneur », dit Marie-Madeleine d'un air mystérieux, comme si les tâches en question impliquaient la CIA et le KGB.

Whit et Claudia suivirent Jabez. La matinée était désormais radieuse, sans le moindre nuage. On entendait le cri de mouettes qui formaient un cercle dans le ciel et plongeaient ensemble à la recherche de poissons. Des restes de méduse gisaient sur le sable.

« Marie Madeleine a l'air d'une gentille fille, dit Whit.

— Sa foi est profonde. Je l'ai sauvée des rues de Houston. Drogée, sans toit, sans espoir, sans pouvoir. Je lui ai rendu sa force.

— Avec l'aide de Jésus, corrigea Whit.

— Absolument, dit Jabez, comme si le Seigneur et lui formaient un duo de catcheurs imbattables. Alors, Whit. Te voilà désormais juge de paix. Tu dois être ravi...

— Ça me plaît.

— Je prie pour que tu sois réélu. Le Seigneur t'a peut-être finalement aidé à trouver ta voie. »

Jabez sourit, et son sourire semblait englober ses muscles, son complexe, ses caméras de télévision.

« Merci, Jabez. Moi-même, je prie pour qu'une vraie chaîne de télé diffuse un jour ton émission. »

Le sourire du révérend ne diminua pas d'intensité, mais un de ses biceps tressaillit. Il se tourna vers Claudia.

« Je vous ai appelés car je pense pouvoir vous aider dans une de vos enquêtes.

— Nous avons appris que vous aviez rendu visite à Pete Hubble récemment.

— Oui. Il avait besoin de mon soutien spirituel. Lui et moi nous connaissions depuis de nombreuses années. Il traversait une période difficile... Il voulait obtenir la garde de son fils. »

Jabez attendait une réaction.

« Nous sommes au courant », dit Whit.

Jabez croisa les bras. De petites croix en or étaient tatouées sur ses phalanges.

« Ah... Eh bien, peut-être qu'après tout je ne vais pas vous être

très utile. Bien sûr, les Hubble s'opposaient à ce que le tribunal soit saisi. Ils voulaient régler cette question à l'amiable avec Pete. Mais sans doute vous savez cela aussi. »

Whit et Claudia échangèrent un regard. Les Hubble avaient systématiquement prétendu ignorer que Pete désirait la garde de Sam. Si Jabez disait la vérité, Faith et Lucinda mentaient.

« Qu'est-ce qui aurait permis à Pete de négocier avec elles ? demanda Whit. Faith et Lucinda n'auraient pas dû craindre le tribunal. À moins que Pete ne sache quelque chose de compromettant... Quoi ?

— Je n'en sais rien, Votre Honneur, dit Jabez en secouant la tête. Pete gardait cela pour lui. »

Mais il y avait la trace d'un petit sourire sur son visage, malgré la solennité de sa réponse.

« Il paraît que lui et toi, vous vous êtes disputés, dit Whit.

— Ah. Velvet ?

— Oui.

— Elle a mal compris. Pete voulait que j'aille à la barre pour lui, en tant que témoin de moralité. J'étais d'accord, parce que je crois que tout le monde peut s'amender, et Pete m'avait l'air sincère dans son désir de changement. Mais je lui ai dit qu'il devait pour cela accepter la présence du Seigneur dans sa vie, et il s'est énervé. C'est le seul accrochage que nous ayons eu.

— Quels autres aspects de sa vie Pete a-t-il abordés avec vous ? » demanda Claudia.

Un nuage de tristesse s'abattit sur les traits de gladiateur de Jabez.

« Quand j'étais catcheur, certains de mes semblables s'intéressaient à des femmes pas forcément recommandables, comme on dit. Certaines d'entre elles travaillaient dans l'industrie du X, et, par leur biais, j'ai su ce qu'était devenu Pete. Je l'avais même croisé lors d'une soirée donnée par un organisateur de combats de catch, il y a quelques années. Il n'avait pas l'air bien. Il m'a demandé de ne pas parler de sa carrière à Port Léo. Je le lui ai promis et j'ai tenu ma promesse. Qu'est-ce qu'un commérage, sinon le venin du diable versé dans le creux d'une oreille ? Alors, vous soupçonnez les Hubble ? »

Whit faillit éclater de rire. Jabez semblait bien vite oublier sa répugnance envers les ragots.

« Nous n'avons aucun suspect pour l'instant, dit Claudia. Nous ne sommes même pas sûrs qu'il s'agisse d'un homicide. Le juge Mosley en décidera dans les prochaines quarante-huit heures.

— Tu ne crois pas à un suicide ? demanda Whit.

— Disons que je ne comprends pas pourquoi Pete mettrait fin à ses jours après avoir choisi de rentrer à Port Léo pour se rapprocher de son fils.

— Il t'a dit qu'il travaillait sur un projet de film ?

— Je priais pour qu'il ne replonge pas dans la pornographie, dit Jabez en se mordant doucement la lèvre.

— Il s'agissait d'un documentaire sur Corey. Nous avons trouvé une cassette vidéo sur laquelle il déclare que tu as refusé de collaborer avec lui.

— C'est faux. Seulement je n'aurais pas pu lui être très utile. Dès son arrivée à Port Léo, il m'a appelé pour me poser des questions à propos du jour où Corey a disparu.

— Et que lui avez-vous répondu ? » demanda Claudia.

Jabez pâlit sous son bronzage artificiel.

« J'ai été l'une des dernières personnes à voir Corey. Pete m'a demandé de détailler une nouvelle fois ce dont je me souvenais. Ça ne l'a sûrement pas beaucoup avancé... »

Jabez se tourna vers l'étendue verte de la baie, aussi plate qu'une vitre.

« Ça me surprend que toi et Corey ayez pu être amis, remarqua Whit.

— Je cherchais seulement à lui venir en aide. Il avait des problèmes à l'école, à la maison. Il était sur une mauvaise pente et je pensais pouvoir le remettre dans le droit chemin.

— En gros, Corey te donnait l'occasion de jouer au bon Samaritain.

— C'est une façon très pragmatique de voir les choses, mais oui, en quelque sorte. Si je ne pensais pas que le Seigneur était capable de vous guider quand on lui tend la main, je ne serais pas pasteur.

— Ça n'agaçait pas Corey que tu lui prêches ainsi la bonne parole ?

— Tu aimes simplifier à l'extrême, Whit. Peut-être est-ce une qualité quand on juge des infractions au code de la route. Non, ce que Corey voulait, c'est un ami avec lequel il puisse parler. Quelqu'un qui ne fumait pas de joints, qui ne l'enfonçait pas encore plus dans ses turpitudes. Je lui servais de refuge.

— Tu étais un petit saint, et Corey un branleur. Ça m'étonne qu'il t'ait même jamais adressé la parole.

— Les gens me surprennent sans cesse, tu sais.

— Alors que s'est-il passé le jour de la disparition de Corey ? demanda Claudia.

— Corey avait prévu de passer la soirée chez moi. On allait regarder des films. J'avais loué *Godspell*, la comédie musicale. Je m'étais dit que ça le divertirait et me donnerait le moyen d'aborder certains sujets religieux avec lui. Il m'a appelé pour annuler à la dernière minute, en prétextant qu'il était malade. Depuis, je n'ai eu aucune nouvelle de lui.

— Est-ce que Pete vous a confié sa théorie sur la disparition de Corey ? demanda Claudia. Est-ce qu'il vous a fait part d'informations qu'il aurait découvertes récemment ? »

Jabez Jones sembla réfléchir, hésiter. Whit songea au silence qu'un prédicateur talentueux laisse s'instaurer pour que l'assemblée des fidèles se penche vers lui, attendant impatiemment sa prochaine parole.

« J'ai eu du mal à y croire. Pete m'a dit qu'il était possible que Corey soit vivant... et en danger. »

« On nous demande à l'église : qu'est-ce que Jésus aurait fait ? Quand je vois Jabez, je me demande surtout : qu'est-ce que Jésus aurait pensé ? dit Claudia.

— Qu'il ment, dit Whit.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je le sens. Il ne veut qu'une chose, se faire de la pub. L'affaire Pete Hubble, s'il peut y associer son nom de manière positive... c'est du pain bénit pour lui.

— Votre Honneur, pour l'instant vous ne pouvez pas prouver que Jabez ment. *Idem* pour Faith Hubble... et tous les autres, se dépêcha-t-elle d'ajouter.

— Tu crois que Faith ment ?

— Elle n'a pas l'air sereine.

— Ne prends pas de gants...

— Elle a menacé ma famille. Indirectement. Elle a laissé entendre que mon père pourrait perdre son permis de pêche.

— Tu n'as pas dû bien comprendre.

— J'ai trop bien compris. J'avais envie de la gifler. »

Claudia bifurqua sur l'autoroute 35 en direction de Port Léo.

« J'ai senti une drôle de tension entre toi et Faith Hubble, hier soir, poursuivit-elle.

— Rien de grave. Je la connais depuis longtemps. Elle s'inquiète pour son gosse.

— Ne laisse pas votre amitié influencer ta vision des choses.

— Je vais vite me lasser d'entendre les flics me dire ce que je dois ou ne dois pas faire.

— Du calme ! »

Whit attendit un moment avant de demander :

« Alors, dis-moi ce que tu penses vraiment, Claudia.

— Ton avenir est en jeu, Whit. Je sais que tu veux être réélu, même si tu prétends ne pas vouloir t'abaisser à faire campagne. Personnellement, je ne me vois pas en train d'examiner des cadavres avec ce gros con de Buddy Beere. Mais si la presse te soupçonne de protéger les Hubble, elle ne te fera pas de cadeau. Tôt ou tard, Velvet leur révélera la vérité sur la carrière de Pete. Ça va faire les gros titres, et alors tu auras intérêt à mener les choses de manière irréprochable.

— Toi, par contre, tu as l'air déterminée à abattre les Hubble », répliqua sèchement Whit.

Ils passèrent devant un panneau bienvenue à Port Léo – le bonheur au bord du golfe, entouré d'autres écriteaux mentionnant diverses églises, la chambre de commerce, le club Kiwanis et le Rotary.

« Ce sont eux qui s'en sont pris à moi. À ma famille, bon sang ! Je ne vais pas me laisser impressionner, Whit.

— Je pense quand même que tu te trompes au sujet de Faith. »

Ils arrivèrent au centre-ville, et Claudia se gara devant le commissariat.

« Je n'ai pas l'intention de me disputer avec toi, juge. Explique-moi plutôt pourquoi Heather Farrell affirme que Pete considérait Jabez comme responsable de la mort de Corey. Comment savait-elle que Pete connaissait Jabez ?

— Peut-être que c'est elle qui connaît Jabez.

— J'irai lui poser la question. »

Whit se tourna vers Claudia.

« Admettons que Jabez dise la vérité, que Pete croyait vraiment que son frère était encore en vie... Où Corey a-t-il passé toutes ces années ? »

Il ne restait guère de place dans le bureau de l'inspectrice. Les yeux rouges de fatigue, Delford était affalé sur la chaise en bois qui grinçait près de Claudia. Même sa moustache fixée à la brillantine pendouillait sur les côtés. Whit s'assit sur la chaise qu'occupait d'ordinaire Eddie Gardner et posa les pieds sur une pile de papiers.

Il observait Delford et Claudia qui tentaient de démêler les fils.

« La réponse qui paraît la plus évidente est en général la bonne, dit Delford. En l'occurrence, le suicide. »

Claudia secoua la tête.

« Pete habitait sur un bateau appartenant à des criminels notoires. Il voulait prendre à son ex-femme la garde de leur fils. Il avait les moyens de couler la campagne électorale de sa mère. Il enquêtait sur la disparition de son frère – peut-être un meurtre – et lançait des accusations contre une pseudo-star de télé. Tu vois un peu ce qui se dessine devant nos yeux ?

— Tu sais, Claudia, répondit Delford, tu montres aux gens une simple tache d'encre et ils vont tous y voir quelque chose de différent. Pete était un pervers qui n'avait aucun avenir. Ils sont plusieurs à nous avoir dit – des gens qui connaissaient Pete mieux que nous – qu'il déprimait, qu'il semblait même songer au suicide.

— Pour ce qui me concerne, c'est surtout ton entêtement qui me fait songer au suicide.

— Il avait déjà essayé de se tuer il y a plusieurs années. Faith Hubble s'est renseignée auprès de la police de Van Nuys. Il a avalé une

tonne de cachets et fait descendre le tout avec de la vodka. »

Delford fit claquer sa langue et ajouta :

« Je suis d'ailleurs surpris que tu n'aies pas obtenu cette information toi-même, Claudia. »

Claudia rougit.

« J'aimerais voir le rapport en question, si ça ne te dérange pas. »

Whit tenta d'intervenir :

« Ce n'est pas parce qu'il a fait une fois une tentative que... »

— Ben voyons ! s'exclama Delford. Vous vous obstinez à nier l'évidence !

— Attendez, fit Claudia. Avant qu'on poursuive ce débat, laissez-moi vous dire ce que j'ai découvert d'autre. Pete a fait l'objet de deux arrestations en Californie. Une pour ivresse sur la voie publique, une autre parce qu'il avait troublé l'ordre public. Il tournait une scène en extérieur – nu, évidemment. Enfin, dans les deux cas c'était il y a plus de cinq ans, et il n'a pas fait de prison. »

Claudia tourna la page de son bloc-notes avant de poursuivre :

« Velvet, elle, n'a pas de casier judiciaire. Elle a précisé dans sa déposition que Pete louait son ordinateur portable au magasin Baywater Computers. J'ai appelé le propriétaire : Pete n'a pas rapporté l'ordinateur. Il reste introuvable. Je vais demander à une équipe de plongeurs de le chercher au fond de la marina. Peut-être que quelqu'un l'a balancé par-dessus bord. »

Delford ne montrait aucune réaction.

« Fox s'occupe d'identifier les appels téléphoniques, la plupart vers la Californie, mais la semaine dernière il y en a aussi eu quelques-uns vers un numéro à Missatuck, dans l'est du Texas. Vous connaissez ? »

— Jamais entendu parler, dit Delford. Pour te faire plaisir, Claudia, imaginons un instant qu'il s'agisse d'un meurtre. Qui est ton favori ?

— Faith Hubble, répondit Claudia sans hésiter.

— D'accord. Une politicienne respectée, une mère dévouée. Et toi, Whit, même choix ? »

Whit avait l'impression de marcher sur des sables mouvants avec des bottes de plomb.

« Je n'en sais rien. Pete faisait courir un risque à leur campagne. Et il avait vraiment l'intention de se battre pour obtenir la garde de son fils, même si tout le monde pense que c'était voué à l'échec. »

— Sauf si Faith avait quelque chose de grave à se reprocher, fit Claudia.

— Difficile à imaginer, répliqua Delford.

— Je parierais sur Junior Deloache ou sur un de ses sbires, dit

Whit. Si on est en présence d'un crime, autant aller voir du côté des criminels...

— J'admire ton bon sens, fit Delford.

— C'est toi qui prêches pour la solution la plus évidente. Auquel cas, fit poliment Whit, je dis juste qu'il ne faut pas oublier les Deloache. Il faut que j'y aille. Mon tribunal m'attend. »

Delford attendit que Whit ait refermé la porte derrière lui.

« Tu as fait preuve de négligence, Claudia, dit-il d'un ton dur, chose rare chez lui. Tu aurais dû savoir que Pete avait déjà fait une tentative de suicide. On a l'air de quoi, maintenant ?

— Désolée. Je vais appeler la police de Van Nuys pour en avoir confirmation.

— À toi de jouer. J'ai rendez-vous avec le maire. Tiens-moi au courant. Et tâche de ne plus te planter. »

« Qu'est-ce qui t'arrive, Delford ? Je ne te reconnais plus », se dit Claudia. Elle décrocha le téléphone et demanda à Nelda de la mettre en communication avec leurs confrères de Van Nuys.

À l'heure du déjeuner, Whit s'assit dans un box à l'arrière du Café Caspian, le restaurant de sa nouvelle belle-mère, et se mit à observer les clients. Babe avait prévenu Irina que la population locale comptait de nombreux retraités de l'armée qui ne voudraient pas mettre les pieds dans un café russe. Whit pensait quant à lui que ces types défileraient chez Irina rien que pour l'admirer dans sa minijupe noire et son T-shirt blanc.

Le Café Caspian n'était rempli qu'au quart, en grande partie par des retraités, puis quelques agents immobiliers, quelques secrétaires, quelques artistes qui bavardaient en dégustant des spécialités russes comme des *piroshki* (petits pâtés à la viande), des *golubtsi* (feuilles de chou farcies à la viande) ou du *bortsch* accompagné d'une tonne de crème fermentée, de petits pains au miel et de blinis. Irina servait aussi des mets plus courants, comme de gros sandwiches au jambon, du poisson, des crevettes et des huîtres pêchées dans la baie, et aussi ce qu'elle appelait des « bitokes à la russe » : des hamburgers agrémentés de crème fermentée (évidemment), d'oignons et de noix muscade. Une spécialité qui connaissait un succès inattendu.

La décoration murale rendait hommage à la fois à la terre natale d'Irina et à son pays d'adoption : on pouvait admirer une belle photo couleur de la statue de la Liberté ainsi qu'un portrait de Pierre le Grand, des reproductions élégantes d'œufs de Fabergé et des poupées russes sur une étagère, une collection de drapeaux américains et texans sur une autre. Derrière la fenêtre étaient accrochés plusieurs panneaux : Whit Mosley – juge de paix. Irina, née sous le régime soviétique, n'en défendait pas moins la démocratie.

Une tasse de thé fumant à la main, Irina se glissa sur la banquette en face de Whit et repoussa ses cheveux châains derrière ses oreilles. Elle avait des traits délicats. Whit s'était toujours imaginé les femmes russes comme des paysannes avec des fichus sur la tête, comme des mannequins pâles et anorexiques ou comme des nageuses olympiques gonflées aux stéroïdes. Mais Irina n'était ni trop grande ni trop fragile. Avec ses yeux bleu clair et sa bouche généreuse, elle avait l'air fraîche et en bonne santé.

Et elle prenait son rôle de belle-mère au sérieux :

« Aujourd'hui il faut que tu ailles faire campagne. Buddy Beere se balade en centre-ville dans un van couvert de pancartes.

— Il m'a proposé de débattre avec lui.

— Tu as accepté, bien sûr ?

— Non. Je suis trop occupé. Mais j'ai deux services à te demander.

— Dis-moi.

— J'ai besoin d'utiliser ton ordinateur.

— Pas de problème. Tout de suite ?

— Je préférerais ce soir, si ça ne te dérange pas.

— Aucun souci. »

« Pourquoi l'accent russe vous va-t-il droit à l'entrejambe ? » se demanda Whit. Peut-être qu'enfant il avait développé une fixation érotique malsaine sur le personnage de Natacha dans le dessin animé *Rocky & Bullwinkle*.

Irina sortit un trousseau de sa poche, en ôta une clé argentée qu'elle poussa de l'autre côté de la table.

« Un double. Ferme en t'en allant. Quel est l'autre service ?

— J'aimerais que tu deviennes proche de quelqu'un, mais en toute discrétion.

— Qui ?

— Elle s'appelle Velvet.

— On dirait le nom d'un cheval.

— Il s'agit d'une jeune femme, l'amie de l'homme qui est mort. Ce n'est pas une fille « classique », mais elle a besoin de quelqu'un à qui parler. Je lui ai donné rendez-vous ici pour déjeuner. Je vais te la présenter.

— Toujours à aider les gens dans le besoin, hein ?

— N'en parle pas à mon père. Il dirait que je ferais mieux de me concentrer sur la campagne. »

Irina fit un geste qui balayait tous les commentaires de Babe.

« Ne t'inquiète pas pour lui. Tu sais, parfois je crois que je suis la seule qui te connaisse vraiment. C'est idiot, n'est-ce pas ? Tu es un garçon délicat, Whit. »

Un garçon, alors qu'il était plus vieux qu'elle... Irina se pencha pour déposer une bise sur la joue de Whit.

Velvet entra dans le café. Whit lui fit signe de s'approcher, fit les présentations. Velvet, en bermuda et T-shirt jaune pâle achetés dans une boutique pour touristes, serra la main d'Irina et s'assit sans pouvoir détacher les yeux de la jeune femme.

« Vous êtes la belle-mère du juge Mosley ? Je devrais songer à aller recruter en Russie. Je fais des vidéos de formation, pour les entreprises. »

Irina sourit poliment, s'excusa et revint avec deux grands verres de thé glacé. Elle nota leur commande de salades et de « bitokes » avant de disparaître à la cuisine.

« Des vidéos d'entreprise... dit Whit d'un ton dubitatif.

— J’ai passé un marché avec Faith Hubble, lança-t-elle tout de suite. Bouche cousue quelque temps. Pour Sam. Pete n’aurait pas voulu qu’il souffre... même à cause de la vérité.

— Vous êtes si bonnes copines que ça, Faith et vous ?

— Je hais cette salope de tout mon cœur. Mais Sam est un gamin gentil. Je ne veux pas qu’il en bave encore plus. Cela dit, je ne les laisserai pas tirer le rideau sur Pete.

— Bon. Mais comment allez-vous ?

— J’ai suffisamment pleuré, dit-elle en haussant les épaules. Quand aurez-vous les résultats de l’autopsie ?

— Sans doute aujourd’hui, dit Whit en remuant son thé. Au plus tard demain. J’ai appris que Pete avait déjà fait une tentative de suicide, ce que vous avez oublié de nous dire.

— Ah, la fois où il s’est trompé de cachets.

— Une douzaine de cachets...

— Il les a pris parce que je ne lui ai pas confié de rôle dans un de mes films. On s’était disputés la semaine précédente, j’en avais marre de son côté *prima donna*. Alors il a avalé des tranquillisants et m’a appelé sur mon portable pour me demander de le conduire à l’hôpital. Je ne l’ai pas cru, et le temps que j’arrive chez lui il était dans les vapes. Autrement, je ne l’aurais même pas amené à l’hosto, je l’aurais fait vomir. J’ai déjà enfoncé mes doigts dans la gorge de pas mal de monde.

— On se suicide si souvent que ça dans le milieu ?

— Moins que chez les pys. N’imaginez pas que mes collègues soient tous fêlés. C’est loin d’être le cas.

— Non. Tout comme moi, vous êtes des citoyens modèles, parfaitement intégrés à la société. »

Whit avait voulu plaisanter gentiment, autant à ses propres dépens qu’à ceux de Velvet, mais il toucha un nerf déjà bien à vif.

« Ouais, aussi bien intégrés que les millions de citoyens modèles qui achètent nos films. »

Leurs salades arrivèrent, recouvertes de sauce au bleu. Velvet attendit que le serveur s’éloigne pour continuer :

« Vous ne vous imaginez pas la quantité d’insultes que j’ai entendues de la part de vos amis les citoyens modèles chaque fois que j’ai participé à des émissions de radio ou à des interviews sur le Web. Pute, salope... Tout ça ne veut plus rien dire pour moi. Je préfère me considérer comme une mécanicienne du plaisir », dit-elle avec un petit sourire.

Whit rit. Velvet en avait besoin.

« Comme ça, c’est moi qui choisis, Whit. “Salope” est un terme que les hommes ont inventé pour avilir la vitalité sexuelle des femmes. »

Velvet lécha le bleu sur sa fourchette en remuant sensuellement le bout de sa langue. Whit regarda autour d'eux, s'attendant à voir les retraits mâles tomber de leur chaise, victimes d'un arrêt cardiaque.

« Vous n'êtes pas à l'aise, Whit ? Qu'est-ce qui vous dérange ?

— Rien du tout.

— Oh si. Un gars comme vous a besoin d'un baiser qui tourne mal.

— Un quoi ?

— Dans un film traditionnel, dans neuf cas sur dix, le spectateur a le droit à un baiser et c'est tout. Ou alors les acteurs se frottent l'un contre l'autre, sous les draps, sans aucun réalisme. Une sexualité aseptisée. Dans un porno, on s'embrasse et deux secondes plus tard on passe aux choses sérieuses. J'appelle ça un baiser qui tourne mal. En réalité, c'est un baiser qui fait du bien. Vous êtes mon public idéal, vous savez. Un célibataire qui s'ennuie, trop respectable pour se payer une prostituée mais qui a quand même besoin de se soulager agréablement.

— Je ne m'ennuie pas, dit Whit en rougissant.

— Vous avez déjà vu un de mes films, Whit ?

— Non.

— Et un film porno quelconque ? Soyez honnête.

— Oui. Quand un de mes frères s'est marié, on a fait une fête pour enterrer sa vie de garçon. Quelqu'un a mis un film X.

— Si vous avez regardé, si vous avez bandé, vous ne pouvez pas me prendre de haut. À vous, à vos potes et à tous les mecs tristes et seuls de cette terre, j'apporte un peu de bonheur. Même dans cette gentille petite ville, dit Velvet en baissant la voix, je parie qu'on trouve mes films sous des tas de lits et au fond de nombreux placards. Plus souvent que vous ne l'imaginerez.

— Qu'est-ce que vous voulez que je dise, Velvet ? Que je vous félicite ?

— Non, je voudrais simplement que vous arrêtiez de vous comporter avec moi comme avec une pestiférée. Ma profession ne me cause aucune angoisse existentielle.

— L'angoisse que Pete ressentait au sujet de la disparition de son frère – est-ce vraiment cela qui l'a poussé vers le porno ?

— Il a fait du porno pour s'amuser, répondit Velvet d'un ton catégorique, sa fourchette figée au-dessus de l'assiette de salade.

— Pour s'amuser. Et vous, c'est la même chose ?

— Laissez tomber, on n'est pas chez le psy. »

Velvet attaqua sa salade, enfournant de grands morceaux de laitue imbibée de sauce.

« C'est juste que vous me semblez trop intelligente... »

Elle lui jeta un coup d'œil rapide.

« Vous croyez que le X est une industrie de crétiens ? Sachez, mon p'tit juge, que j'ai bossé avec des informaticiens, des comptables, des avocats. Des gens qui se choisissent un pseudo le plus ridicule possible et font un film, une fois, histoire de rigoler. Vous pensez que ces gens-là valent mieux que moi parce que j'en ai fait des centaines ?

— Je me fiche de ces gens. C'est Pete, et vous, que je voudrais comprendre...

— Et si je vous dis que je pourrais faire de vous une star, ça vous tente ?

— Je ne pense pas que je serais extraordinaire devant la caméra.

— Vous avez une bonne mâchoire. C'est important, ça passe mieux à l'écran.

— Vous n'avez pas répondu à ma question : pourquoi vous ?

— Il n'y a pas de réponse toute faite. Je n'ai été ni battue ni violée, contrairement à ce que la plupart des filles racontent dans les talk-shows. Croyez-le ou non, je suis fille de pasteur. Mon père prêchait dans une église méthodiste à Omaha. Peut-être que j'y retournerai un jour, pour mener une vie plus tranquille. »

Velvet posa sa fourchette.

« Votre mère ? demanda Whit.

— Morte quand j'avais quatre ans. Lupus érythémateux.

— Je suis désolé.

— Je ne me souviens pas bien d'elle, sauf qu'elle faisait la meilleure tarte au citron du monde. Pendant qu'elle cuisinait je restais assise par terre, j'attendais qu'elle me laisse lécher la cuillère. Et elle aimait les gardénias. Avant sa mort, la maison sentait toujours le gardénia. »

Velvet appuya sa tête en arrière contre la banquette. « Mon père a épousé la secrétaire de l'église, uniquement pour que j'aie une mère. C'était une grosse vache méchante. Quand j'ai eu seize ans, mon père est mort d'un cancer. Il m'a dit juste avant de tirer sa révérence que cette femme et lui n'avaient couché ensemble qu'une seule fois. Après quoi, elle s'était toujours refusée à lui ; il faut dire qu'elle avait autant de sensualité qu'un raisin sec. C'est bien tout le problème ici-bas : pas assez d'amour, de bonheur, d'orgasmes.

— Ma mère est partie quand j'avais deux ans. Je ne l'ai jamais revue. Mon père s'est mis à boire, il a arrêté l'année de mes dix-sept ans.

— Ça alors, comment ça se fait que vous ne soyez pas vous aussi dans le porno ? Parce que rien n'est de notre faute et tout est de la faute de notre famille, n'est-ce pas ? Faux. Archifaux. Je n'en veux ni à ma mère, ni à mon père, ni à moi-même. Je voulais gagner beaucoup d'argent, je voulais faire des films et j'avais envie de m'envoyer en l'air. »

Whit imagine une petite fille assise par terre dans une cuisine qui sentait le citron et le gardénia. Des odeurs qui masquaient celle de la maladie.

« J'avais envie de faire une école de cinéma pour devenir une grande réalisatrice. Comme Coppola. Mais ça coûte cher, Whit, et je n'économisais pas assez en travaillant comme serveuse dans un bar ou en donnant des cours particuliers d'algèbre. J'ai rencontré un type qui m'a dit comment je pouvais gagner une belle somme en quelques heures. Je n'avais qu'à me choisir un pseudo et personne n'en saurait jamais rien... Je l'ai fait et j'ai continué. On se construit un monde et on n'en sort jamais.

— Ne dites pas que cela vous a surpris de constater que le porno vous empêchait d'embrayer sur une carrière normale. »

Velvet ne répondit rien. Whit demanda d'une voix plus douce :

« Qu'allez-vous faire une fois que Pete sera enterré ?

— Rentrer en Californie. Trouver un autre type bien monté qui arrive à bander pendant que quelqu'un tient une caméra à dix centimètres de sa bite et que cinq techniciens se curent le nez dans la pièce.

— Ne faites pas ça, Velvet. »

Elle sourit dédaigneusement.

« Oh, Whit, vous allez me sauver de cet univers maléfique, c'est ça ?

— Je crois juste... que vous pouvez faire autre chose de votre vie.

— Pourquoi êtes-vous juge ? demanda brutalement Velvet. Ça ne vous va pas du tout. Je ne peux pas imaginer que vous ayez assez d'arrogance pour juger les autres sans vous sentir mal à l'aise.

— Mon père m'a trouvé ce boulot. »

Velvet rit.

« Mais vous comptez le garder, non ? Et vous voulez être élu. Vous êtes un Gerald Ford de province, vous avez le boulot mais vous voulez réussir votre élection. Pourquoi y tenez-vous ?

— Je n'ai jamais voulu faire de politique, je déteste cet aspect-là des choses. Mais je crois que la vérité a de l'importance, y compris dans les petites affaires, y compris quand il s'agit d'infractions au code de la route.

— Et surtout quand quelqu'un meurt.

— Oui.

— Je ne vous crois pas, Whit. C'est le pouvoir qui vous branche. Ça se voit dans vos yeux, ils s'allument comme pour dire : "Ouais, je suis le juge, faites pas les malins avec moi." Moi aussi, j'aime le pouvoir. Quand un type seul qui a besoin de se soulager met un de mes films dans le lecteur, c'est moi qui suis aux commandes. Il

prendra son pied quand je le déciderai. Et vous, quand vous étiez gamin, avec cinq grands frères, vous deviez sûrement attendre votre tour avant de pouvoir aller pisser. Alors maintenant... Moi non plus, Whit, je n'ai pas envie d'abandonner le pouvoir que j'ai conquis. »

Les « bitokes » arrivèrent. Irina s'assit avec eux et demanda à Velvet si elle s'était proménée dans le quartier commerçant, si elle avait visité le musée d'art moderne et le musée de la mer. Velvet se montra tout d'un coup parfaitement courtoise, parfaitement sociable, cela avec une assurance remarquable. Avant de quitter la table, Irina posa sa main sur celle de Velvet et lui dit combien elle était ravie d'avoir fait sa connaissance.

Velvet se mit à tourner les pages de la carte des desserts sans vraiment y prêter attention.

« Qu'est-ce qui se passera si vous concluez au suicide... et que plus tard des éléments apparaissent prouvant que vous vous êtes trompé ?

— Je peux rouvrir le dossier, mener une nouvelle enquête. Mais étant donné que Pete a déjà fait une tentative de suicide, si l'autopsie pointe dans cette même direction...

— Je savais que vous vous défileriez. Politiquement, ce serait trop risqué pour vous de m'écouter.

— Je vous écoute, Velvet. Mais donnez-moi du concret. Est-ce que Pete savait quelque chose qui aurait pu lui coûter la vie ? » Velvet secoua vigoureusement la tête. « Vous croyez que j'arrive à dormir quand je me dis que l'assassin pense peut-être que moi aussi je sais quelque chose. Je ne sais rien. Rien du tout. »

Whit comprit à son regard que Velvet était terrorisée.

Claudia n'avait pas passé un après-midi agréable.

Elle avait obtenu la confirmation que Pete avait bel et bien fait une tentative de suicide. Faith Hubble ne s'était pas trompée – et cela l'énervait prodigieusement.

Il y avait effectivement une Judy Cameron dans l'annuaire de Port Léo, domiciliée à Paris Street, l'adresse indiquée par Heather. Seulement mademoiselle Cameron était prof de maths au lycée de Port Léo. Elle n'avait jamais entendu parler de Heather Farrell et elle n'hébergeait aucune jeune fille.

Dans un restau du centre-ville, Claudia mangea un plat de crevettes grillées accompagnées de salade de chou. Puis elle se rendit à la plage de Little Mischief mais n'y trouva pas Heather Farrell. Elle interrogea les deux filles qu'elle y avait déjà aperçues la veille, mais celles-ci dirent ne pas connaître Heather, ne l'avoir jamais vue.

Claudia s'arrêta ensuite chez les Hubble, mais ce fut une perte de temps. Lucinda, Faith et Sam ne changèrent rien à leur déposition. Lucinda répondait seulement par oui ou par non, Faith Hubble, bien que polie, manifestait son impatience. Claudia s'efforçait d'être amicale et efficace, mais elle se sentait de plus en plus frustrée.

« Tu n'aimes pas Faith Hubble, OK. Examine le cas de chaque suspect. Ne t'énerve pas, ne t'acharne pas. »

Elle retourna au commissariat pour faire des recherches sur Deloache. Elle parla avec la police de Houston et de Galveston et parcourut des bases de données concernant les criminels du Texas. Thomas Deloache père, cinquante ans, avait laissé quelques traces. Mais bien qu'il ait deux fois dû faire face à un jury d'accusation, il n'avait jamais été inculpé de quoi que ce soit. Il avait commencé comme homme de main du gang des Montoya, et en avait pris la tête quand Montoya et son fils étaient morts dans un horrible accident, écrasés par un semi-remorque chargé de bière sur l'autoroute 1-10 qui traversait Houston. Thomas Deloache père gardait profil bas, mais on le soupçonnait de contrôler environ cinq pour cent de la drogue transitant par la région de Houston-Galveston.

Cinq pour cent, ça voulait dire des millions de dollars.

Rien dans la génération suivante des Deloache ne laissait supposer qu'on puisse parler un jour de dynastie criminelle. Thomas avait deux fils, Tommy Junior et Joe. Joe était le plus intelligent des deux. Il avait fait ses études dans un lycée privé catholique de Miami,

puis à l'université du Texas qu'il avait quittée pour intégrer l'entreprise familiale. La police de Galveston le soupçonnait d'être responsable de deux meurtres, mais l'absence de corps et de preuves solides avait mené au non-lieu. Junior avait eu un parcours un peu plus tortueux. On l'avait arrêté plusieurs fois pour des délits mineurs sans qu'aucune condamnation lourde soit prononcée contre lui. Il avait fait un chèque en bois, s'était saoulé et baigné dans une fontaine publique à Houston, avait assisté à un combat illégal de chiens à Galveston. Il avait eu du mal au lycée et n'avait jamais essayé d'entrer à l'université.

Claudia alla trouver son chef. À sa surprise, Delford sembla réceptif aux hypothèses qu'elle émit concernant une éventuelle implication de Junior dans la mort de Pete.

« Qu'est-ce que Junior Deloache peut bien trafiquer à Port Léo ? demanda Delford.

— Son père possède deux motels à Galveston. Ce sont des affaires honnêtes. La police locale, à son grand désespoir, ne peut rien reprocher à Deloache en ce qui concerne ces motels. Papa songe peut-être à en confier la gestion à Junior. C'est un business sans risques. Ajoute à cela la vieille résidence Sea Haven : Junior et Anson Todd, l'associé de Deloache, ont tous deux dit au juge Mosley qu'ils rénovaient l'immeuble. Le juge pense qu'ils mentent quand ils affirment qu'ils n'étaient pas à Port Léo le soir où Pete est mort.

— Les Deloache doivent blanchir de l'argent par le biais de ces affaires soi-disant réglo. On sait comment ils acheminent la drogue jusqu'à Houston ?

— Elle vient des quatre coins du Texas, mais aussi du Mexique et du Golfe.

— Alors pourquoi les Deloache maintiennent-ils une telle présence à Port Léo ? Le marché est restreint, je ne pense pas que les pêcheurs de crevettes et les retraités soient particulièrement friands de cocaïne.

— Mais nos baies sont navigables. Nos plages sont tranquilles. Nous ne sommes qu'à quelques heures de Houston, et à deux pas de Padre et des autres villes touristiques. Et nous avons peu de policiers. »

Delford prit un air contrarié.

« Tu veux dire que Junior est ici pour surveiller l'approvisionnement ?

— Ou alors il est en quarantaine dans un endroit où il ne risque pas de causer trop de dégâts. Les inspecteurs de Houston m'ont dit qu'il avait la réputation d'être un sale gosse qui n'a jamais grandi.

— Que Pete se soit suicidé ou non, il faut qu'on en sache plus sur ces gens-là. Assieds-toi une minute. »

Claudia s'assit, prête à recevoir un nouveau sermon. Delford posa ses mains à plat sur la table.

« Claudia, j'ai confiance en toi. Mais tu as encore des progrès à faire dans ta manière de traiter avec les gens.

— C'est-à-dire ?

— Pourquoi as-tu remis le couvert avec les Hubble ?

— Je n'ai pas remis le couvert. Je leur ai parlé pour la première fois aujourd'hui. Je voulais qu'on examine ensemble leurs dépositions, histoire de voir s'ils n'avaient rien à ajouter.

— Et ils n'avaient rien à ajouter. Je ne peux pas tolérer qu'on traite la sénatrice et sa famille comme des criminels.

— Ça n'a pas été le cas. »

Delford se frotta les yeux. Il avait l'air d'avoir pris dix ans en huit jours. Claudia se souvint que, l'année passée, les médecins avaient cru lui déceler un cancer.

« Tu n'as pas l'air bien, dit-elle, inquiète.

— Je suis un peu fatigué. »

Il se redressa sur sa chaise. Sa mâchoire se durcit.

« Je te retire la direction de cette enquête. »

Le visage de Claudia se glaça.

« Quoi ?

— Tu as manqué de professionnalisme, ce qui est contraire aux usages de ce département.

— En quoi ai-je manqué de professionnalisme ? »

« Garde ton calme », se dit-elle. Une goutte de sueur descendait le long de sa colonne vertébrale.

« Je crois que tu as une dent contre Faith Hubble, et que cela t'empêche d'être objective. Étant donné toute la publicité qu'il va y avoir, il vaut mieux que Gardner soit chargé de l'enquête. Tu pourras continuer à travailler sur cette affaire, mais sous sa direction. Je l'ai envoyé à Corpus cette après-midi, pour l'autopsie.

— C'est n'importe quoi, Delford ! s'exclama Claudia d'une voix dont elle perdait le contrôle. Jamais tu ne m'as fait un coup pareil.

— Pas de vagues, Claudia, ce n'est pas ton genre. Et ça ne servirait à rien. J'ai pris ma décision. »

Claudia n'en revenait pas. Le téléphone de Delford sonna. Il décrocha instantanément.

« Allô ? D'accord, j'avais oublié. J'envoie Claudia. »

Il raccrocha et fit un geste en direction de l'affichette bleue sur le mur, le portrait de Marcy Ann Ballew.

« La mère de cette fille – la disparue de Louisiane, tu sais – est ici. Peux-tu aller lui parler ?

— Je croyais que le bureau du shérif s'en occupait. »

Et plus précisément David.

« Oui, théoriquement. Mais la mère veut savoir ce qu'on fait ici pour retrouver sa fille. Vas-y, ça te fera du bien de te concentrer un peu sur une autre affaire.

— OK, je vais lui parler. »

C'était toujours mieux que de rester là à entendre les reproches de Delford.

« J'ai oublié de te dire, ajouta ce dernier. Ton ex est avec elle. »

Il n'y avait décidément jamais de répit.

David était assis le dos droit, son Stetson posé sur un de ses genoux. Il ne quittait pas Claudia des yeux. Celle-ci s'efforçait de rester concentrée sur les propos de madame Ballew.

« Marcy est une gentille fille. Cette rose qu'elle s'est fait tatouer, c'est une petite bêtise. J'ai déjà commencé à économiser pour le jour où elle voudra s'en débarrasser. C'est une gentille fille, très douce. »

Madame Ballew était assise tout au bord de sa chaise.

« Je n'en doute pas, dit Claudia.

— Je devrais m'excuser, vous dire que je ne veux pas vous embêter... Mais ce n'est pas vrai, je suis là pour vous demander de tout faire pour retrouver la trace de Marcy.

— Je comprends parfaitement, dit David. Laissez-moi vous assurer que, dans notre comté, nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour retrouver Marcy. L'inspectrice Salazar et moi-même avons l'habitude de collaborer, et je suis sûr que nous obtiendrons des résultats. »

David hocha la tête en direction de Claudia. « Eh ben, tu ne m'as jamais parlé aussi gentiment », pensait-elle.

Claudia ouvrit le dossier Ballew que David lui avait apporté. La photo qu'on voyait sur l'affichette était au-dessus des autres documents. Elle avait probablement été prise dans un de ces studios qu'on trouvait dans les grands magasins, étant donné l'arrière-plan guimauve – une ferme et ses dépendances noyées sous les couleurs de l'automne. Marcy avait des cheveux plutôt roux, coupés court, des dents légèrement de travers, des lèvres fines, une peau qui paraissait aussi souple que celle d'une pêche.

« Les affichettes n'ont rien donné pour l'instant ? » demanda Claudia à David.

Il secoua la tête en lui lançant son regard supersympa.

Madame Ballew avala sa salive. C'était une femme simple, aux joues roses, aux cheveux roux et frisés, aux ongles bleu lavande trop longs. Elle portait un pantalon en toile et une chemise en jean, une tenue plus appropriée pour faire du shopping que pour errer dans les rues à la recherche de sa fille.

« À Deshay, tout le monde raconte que Marcy a décidé de s'en aller de son plein gré, mais je n'y crois pas. Elle l'a fait une fois, c'est

vrai, mais c'était après une grosse dispute. Elle m'a dit qu'elle partait et je l'ai mise au défi. Elle a passé deux nuits à La Nouvelle-Orléans, puis quand elle n'a plus eu d'argent elle est revenue en pleurant dans mes bras. En plus, Marcy n'a pas de petit ami en ce moment, ce n'est donc pas la faute d'un garçon. »

Madame Ballew cligna des yeux. Parler si vite l'avait fatiguée.

« Personne dans votre famille ou parmi vos amis qui connaisse Port Léo ? » demanda David.

Il jetait constamment des regards à Claudia et elle pensa : « Ne te sers pas du désespoir de cette femme pour te rapprocher de moi. »

« Non, personne. »

Claudia se demanda si Marcy Ballew n'avait pas décidé sur un coup de tête de prendre des vacances sur la côte texane. Elle pouvait avoir perdu son portefeuille, fait du stop, rencontré des fêtards sympathiques qui possédaient un bateau et longeaient la côte de Galveston à l'île de South Padre. Elle espérait que les choses s'étaient passées ainsi.

« Est-ce qu'ils vont encore draguer la baie ? »

— Non, madame, probablement pas, répondit David. À moins qu'on ne découvre quelque chose de nouveau.

— Et faire des fouilles ?

— Sans doute pas. À moins que de nouveaux éléments prouvent que Marcy s'est effectivement arrêtée dans le comté. »

Madame Ballew s'affaissa au fond de sa chaise.

« Vous êtes donc absolument sûre que votre fille ne connaissait personne à Port Léo ? » demanda Claudia.

— Elle discutait avec des garçons, parfois, dans les bars ; ils n'étaient pas toujours de Deshay, mais elle ne m'a jamais parlé de Port Léo. »

Claudia se demandait s'il fallait poursuivre l'entretien. Pas d'indices, pas de témoins, pas de raison que la jeune fille soit à Port Léo. Mais elle ne pouvait pas laisser cette femme partir comme ça.

« Parlez-moi de Marcy. »

Madame Ballew pointa le dossier du doigt :

« Tout est là... »

— Je sais. Mais je préférerais vous entendre. Vous venez de Deshay. Depuis combien de temps y vivez-vous ?

— Trois ans. Nous habitons à Shreveport. Mais un de mes cousins m'a offert un emploi dans son restaurant de crevettes à Deshay. Il m'a promis que je deviendrai son associée à part entière d'ici deux ans. »

Très répandue le long de la côte de Louisiane, la pêche à la crevette était au cœur de l'activité économique de Port Léo. S'agissait-il d'une coïncidence ? Claudia avait consulté une carte : la ville de

Deshay était très éloignée de la côte de Louisiane, mais toute proche du Texas.

« Marcy travaillait-elle ?

— Le moins possible. »

Madame Ballew avait prononcé ses mots comme si elle les récitait pour la énième fois. Elle se mit à pleurer, des sanglots profonds, trop longtemps réprimés. Claudia fit le tour de son bureau et s'accroupit devant elle. Elle l'entoura d'un bras et déposa un mouchoir en papier entre ses mains. David tripotait son chapeau en pâlisant, ce qui faisait ressortir ses taches de rousseur.

« Désolée, dit madame Ballew d'une voix entrecoupée. Je suis désolée... Je suis désolée.

— Il n'y a pas à être désolée, l'assura Claudia.

— J'ai toujours dit qu'elle ne faisait pas assez d'efforts – et maintenant, mon Dieu, j'ai tellement peur qu'elle soit morte ! Et pourtant je continue à plaisanter sur sa paresse... C'était une source de conflit constante entre nous, vous savez. Notre seule cause de dispute : elle ne prenait pas son travail au sérieux. »

Claudia rapprocha sa chaise de celle de madame Ballew.

« Parlez-moi de son travail.

— Elle était aide-soignante dans la maison de retraite de Deshay. Elle passait la serpillière par terre, changeait les draps des patients, leur tenait la fourchette aux repas. C'était ça ou travailler pour la direction de l'équipement du comté : être dehors sur la route en pleine canicule ou au milieu de la tempête. Mais elle aimait les patients, surtout les vieilles dames. Elle me racontait l'effervescence chaque fois qu'un nouveau veuf faisait son entrée dans l'établissement. Marcy disait qu'elle songeait à glisser du Viagra dans la nourriture de ces gens pour rendre leurs derniers jours plus heureux. »

Madame Ballew s'essuya les yeux et sourit.

« Quel était le nom de cet établissement ?

— Memorial Oaks. »

Claudia se dit que cela devrait être un crime d'appeler « mémorial » un lieu destiné à recevoir des personnes encore vivantes.

« Parlez-moi du jour où elle a disparu.

— Le trente septembre. Elle faisait sa journée habituelle, de midi à dix heures le soir. En général, elle rentrait directement à la maison pour prendre une douche et se débarrasser de l'odeur d'eau de Javel dans ses cheveux, se faire belle si elle comptait sortir dans les bars. Mais elle n'est pas revenue du travail.

— Ses collègues de Memorial Oaks sont donc les derniers à l'avoir vue ?

— Oui. Son chef m'a dit qu'elle est partie vers vingt-deux heures dix. Elle était restée un peu plus longtemps pour nettoyer un patient

qui s'était vomi dessus. »

La lèvre inférieure de madame Ballew tremblait. Claudia se demanda si ces dix minutes avaient pu changer le destin de Marcy.

« Elle n'a emporté aucune de ses affaires ?

— Non, tout est resté chez nous. Ils ont trouvé sa voiture à une quinzaine de kilomètres, sur le parking d'un centre commercial. Elle détestait cet endroit, elle n'y allait jamais. Je ne sais pas ce qu'elle serait allée y faire cette nuit-là. »

Tout cela ne présageait vraiment rien de bon. Claudia pensait enlèvement plus meurtre. Mais comment se faisait-il qu'on avait retrouvé ses papiers à Port Léo, des centaines de kilomètres plus loin ?

David s'éclaircit la gorge, l'air grave, mais ne fit aucun commentaire.

Claudia regarda le dossier. Le portefeuille, retrouvé sur la route à l'entrée de la ville, contenait une carte de crédit et trente-trois dollars en liquide. Le scénario le plus probable voulait que Marcy ait été tuée près de Deshay, bien que la police là-bas n'ait encore découvert aucune trace d'elle. Le tueur, ou un complice, s'était ensuite rendu à Port Léo et avait décidé de balancer le portefeuille de la jeune femme par la fenêtre de sa voiture.

« Nous avons enquêté sur les allées et venues des délinquants sexuels fichés par le comté d'Encina, intervint David, pour voir si l'un d'entre eux s'était approché de la région de Deshay récemment. Pour l'instant, cela n'a rien donné. »

L'expression « délinquant sexuel » fit pâlir madame Ballew.

« Deshay est bien loin pour que quelqu'un d'ici décide de s'y rendre sur un coup de tête afin d'enlever une inconnue, dit Claudia. Il doit y avoir un autre lien.

— Je ne vois pas ce que ça pourrait être », dit tristement madame Ballew.

Pendant les quarante minutes qui suivirent, Claudia l'interrogea sur le passé de Marcy : ses anciens petits amis, camarades de lycée et collègues de travail, ses centres d'intérêt, ses passe-temps. David ne posa qu'une ou deux questions.

« Elle aimait regarder la télé, dit madame Ballew, les chaînes du câble, les films mais aussi le catch, le patinage artistique, dès qu'il y avait des costumes...

— Le catch ? Elle regardait parfois les matches de Jabez Jones le Jaguar ? » demanda Claudia.

Le visage de madame Ballew s'illumina. « Oh, oui, le gars qui est devenu pasteur ? Elle l'adorait ! »

L'honorable Whit Mosley s'efforçait de rester concentré. Regarder les frères Augustine se chamailler lui rappelait de charmants épisodes de son enfance : les confrontations quotidiennes entre les six frères Mosley visant à déterminer qui avait mangé tout le paquet de chips, qui avait effacé la cassette du Superbowl, qui avait tartiné de beurre les draps du lit.

Le désaccord entre les Augustine (soixante-dix de QI à eux deux) portait sur un barbecue qu'ils avaient bricolé. Les frères avaient tour à tour expliqué leur version des faits, dans un style qui leur aurait valu une place de choix dans n'importe quel talk-show un peu trash.

« Récapitulons, dit Whit. Tony, vous avez fabriqué ce barbecue tout seul, c'est ça ?

— Parfaitement, monsieur, répondit Tony Augustine en hochant vigoureusement la tête. À la sueur de mon front. »

Tony avait un an de plus que Whit. Ils étaient allés dans le même collège, où Tony se comportait comme une petite brute. Il craignait que Whit ne lui fasse maintenant payer sa tyrannie passée.

« Mais vous avez utilisé des matériaux appartenant à Cliff, n'est-ce pas ?

— Absolument, Votre Honneur, dit Cliff Augustine, qui n'avait jamais poussé quiconque dans la queue de la cantine et pensait par conséquent avoir l'avantage moral. J'ai tout acheté : les briques, la plaque, les fils électriques et le reste.

— Selon vous Tony, sans votre savoir-faire, le barbecue n'existerait pas, et vous voulez que Cliff vous le rende. »

Le sarcasme du juge Mosley n'échappait ni à son assistante, ni au flic de service, ni aux quelques spectateurs qui attendaient leur tour devant le juge, ni même aux Augustine.

« Euh, oui, dit Tony, moins sûr de lui. En fait, nous allions le partager, mais nos femmes ne s'entendent plus entre elles, vous voyez. C'est vraiment un barbecue d'exception, précisa-t-il avec une pointe de fierté dans la voix, quand il s'agit de faire griller des côtes de bœuf...»

S'il donnait raison à Tony, Whit trouverait sûrement un plat de ladite succulente viande devant sa porte un matin.

« Il est ridicule que deux frères de votre âge ne puissent pas résoudre ce problème. Vous nous faites perdre du temps à tous. Je vais prendre exemple sur Salomon et demander qu'on divise ce barbecue en deux parts égales. La moitié droite à Cliff, la moitié gauche à Tony.

On tranche en plein milieu.

— Il va être foutu ! cria Tony.

— Vous êtes dingue ! s'exclama Cliff.

— Surveillez vos paroles, grogna Lloyd Brundrett.

— Pardon, Votre Honneur, dit Cliff, soudain pris de contrition.

Je m'excuse, je suis désolé.

— L'autre solution, dit Whit, c'est que vous trouviez immédiatement une solution amiable. »

Les Augustine plongèrent dans un silence boudeur. « Parfait, eh bien j'ai rendu mon jugement. Les adjoints du shérif le mettront à exécution le plus rapidement...

— Attendez ! cria Cliff. S'il vous plaît, attendez ! Monsieur le juge... D'accord, Tony l'a construit, je lui laisse le barbecue. Je ne supporterai pas qu'il soit détruit. »

Tony leva le poing et se mit à se trémousser comme un rustre. Whit tapa deux fois avec son marteau, qu'il pointa ensuite vers Tony.

« Arrêtez cette danse de victoire. Tout de suite. » Tony laissa retomber son bras, ses hanches se figèrent. « Tony, si votre frère vous laisse le barbecue, je vous suggère vivement de vous arranger pour lui rembourser les matériaux, au besoin petit à petit, en liquide ou par le biais d'un échange. Vous pourriez songer par exemple à approvisionner sa famille en viande cuite avec votre barbecue, puisqu'elle est si bonne. Il faut que vous vous comportiez en véritable frère, c'est compris ? »

Tony hocha la tête, un peu surpris mais surtout très content.

« OK. Alors je prononce un non-lieu. »

Son assistante apporta à Whit le dossier suivant. Des voisins qui se disputaient la propriété d'une tondeuse à gazon. Incroyable. Dans l'heure qui suivit, Whit jugea quatre autres cas. Patsy Duchamp entra discrètement et s'assit au dernier rang. Quand finalement la salle se vida, Patsy s'approcha de Whit et lui remit une chemise en carton :

« Les coupures de presse mentionnant Corey Hubble, Whit.

— Merci. C'est moi qui paie les prochaines margaritas.

— J'aurais besoin de quelque chose de frais sur la mort de Pete...

— Désolé, Patsy, je n'ai rien à te dire pour l'instant. Le médecin légiste devrait me contacter très prochainement. Je t'appellerai tout de suite. »

La chemise en carton sous le bras, Whit quitta la salle d'audience, ravi d'en avoir terminé si rapidement : cinq affaires en moins d'une heure. Les électeurs ne pourraient pas se plaindre de la lenteur de la justice dans le comté d'Encina. Whit se dit qu'il devrait faire de l'efficacité le thème central de sa campagne.

Il ouvrit la porte de son bureau et trouva Sam Hubble assis, la

tête penchée en avant, les mains sur les genoux.

Le garçon se leva lentement.

« Bonjour, monsieur le juge. Vous avez une minute ?

— Bien sûr, Sam. Comment vas-tu ?

— Je tiens le coup. Même si ce qui est arrivé à mon père...

— Je comprends. »

Whit était mal à l'aise. Il s'assit derrière son bureau, lissa sa robe noire, pria pour que Sam ne lise pas « Je couche avec ta mère » sur son visage.

« Je voulais vous parler de mon père. Il y a des choses... que je ne pouvais pas dire devant ma mère et ma grand-mère. Si vous voulez, on pourra les appeler une fois que j'aurai dit ce que j'ai à vous dire. »

Sam parlait d'un ton déterminé. Il ressemblait à Pete : grand, large d'épaules, mince, les cheveux châains. Il avait les yeux noisette de Faith, le regard direct et des lèvres fines comme celles de Lucinda.

« Je t'écoute.

— Je regrette ce que j'ai fait...»

Whit sentit son cœur s'enfoncer dans sa poitrine.

« Mon père s'est suicidé, reprit Sam. Je le sais parce que... C'est moi qui ai trouvé le corps. En premier. Moi, pas cette fille. »

Une lumière momentanément atténuée filtrait entre les lattes du store. Dans cette pénombre, c'est un Corey voûté et abattu que Whit crut voir et non pas quelqu'un appartenant au clan des Hubble.

« Je ne voulais pas que quelqu'un le sache, continua Sam. Mais je ne peux pas faire ça à grand-mère, lui laisser penser que... que peut-être papa a été assassiné. »

Il avala sa salive.

« Je suis retourné au bateau lundi soir. Pour voir mon père.

— Il savait que tu venais ?

— Non. Je voulais juste lui parler. Je trouvais bizarre qu'il ait été si loin pendant la plus grande partie de ma vie, et soudain d'apprendre qu'il n'était qu'à quelques kilomètres.

— Tu t'entendais bien avec lui ?

— Il était moins pire que je ne l'imaginais. Mais il nous a abandonnés, maman et moi. Je ne lui pardonnerai jamais, et il le savait – même si oui, on s'entendait bien. »

Sam sortit de sa poche un papier qu'il déplia et posa sur le bureau de Whit.

« Je suis passé le voir vers vingt heures trente. Il n'y avait aucun bruit sur le bateau. Alors je suis monté à bord et je l'ai trouvé. J'ai eu peur. J'ai essayé de le réveiller, mais je me suis vite rendu compte qu'il était mort. Sa peau... était encore tiède. J'étais paralysé. Je ne savais pas ce que je devais faire. Puis j'ai trouvé le mot. Il l'avait laissé sur la table de nuit. » Sam s'essuya la bouche du revers de la main.

« Alors tu n'étais pas chez toi, avec ta mère, comme tu l'as dit dans ta déposition ?

— Non. Je suis sorti en douce. Il y a un treillage qui passe près de ma fenêtre, pas difficile à escalader. Ma mère ne savait pas que j'étais parti. Je m'excuse d'avoir menti. Je ne savais pas ce qu'il fallait faire ou dire... À cause de ce que mon père a écrit. »

La voix de Sam s'était brisée sur ces derniers mots. Whit tira un Kleenex d'une boîte et le tendit au garçon. Puis il déplia délicatement le mot de Pete, écrit avec un traitement de texte.

Je suis revenu dans l'espoir de réparer ce qui est brisé en moi, mais je ne peux pas. Mère, je suis désolé pour la souffrance que je t'ai causée, désolé pour ce que j'ai fait à Corey. J'ai tué Corey. C'était un accident, mais je suis quand même responsable. Nous nous disputons au sujet des drogues qu'il prenait. Je l'ai frappé, il est tombé et son cou a heurté la rampe de l'escalier. Il est mort en moins d'une minute. J'ai paniqué. Avant que tu reviennes à la maison, j'ai emporté son corps derrière l'île de Santa Margarita. Je l'ai lesté et je l'ai laissé couler. Je ne savais pas quoi faire d'autre. Pendant des années, j'ai essayé d'oublier la douleur, de m'abrutir en agissant comme un idiot, mais je n'en peux plus. Je préfère partir comme ça. Sam, Faith, pardonnez-moi, je vous en prie. Je vous aime, tous les deux. Velvet – les mots me manquent... Prends bien soin de toi. Bonne chance pour les élections, j'espère que la fin que je me suis choisie ne te nuira pas. Cela fait des années que tu n'as plus d'influence sur moi, alors ce serait injuste qu'on te blâme pour ma mort. J'en ai assez d'être ce que je suis, c'est tout. Sam, tu n'as rien à voir là-dedans non plus. Tu es un garçon formidable et je t'aime. Je suis désolé. Pardonnez-moi tous. Pete.

Whit posa la lettre. Il se sentait pris de nausée.

« Il va falloir que tu révises ta déposition auprès de la police, Sam.

— Je sais. Mais je suis venu vous voir d'abord... Ma mère a dit que c'était vous qui alliez décider s'il s'agissait d'un suicide ou non. Vous voulez bien m'accompagner au commissariat ?

— Bien sûr. Mais j'aimerais savoir pourquoi tu as gardé ce mot, pourquoi tu n'as rien dit. Il y avait des tas de gens à la marina qui t'auraient écouté.

— Je sais... Je ne voulais pas que tout le monde sache qu'il avait... pour son frère. Je pensais à grand-mère, j'étais inquiet à propos de l'élection. Mais elle va m'en vouloir de n'avoir pas dit la vérité tout de suite.

— Qu'est-ce que tu as fait après avoir trouvé le... mot ? »

Whit s'était retenu de dire « corps ».

« Je suis resté avec lui, quelques minutes, dit Sam en baissant les

yeux. Je sais que ça a l'air bizarre, mais je ne voulais pas qu'il soit tout seul. Je ne voulais pas l'abandonner. J'ai failli appeler la police, mais j'ai pensé à l'élection de grand-mère, je me suis dit qu'il valait mieux que je ne passe pas aux infos. Alors je suis parti, j'ai quitté le bateau et la marina. C'est con, hein ? Je vais être dans de beaux draps maintenant, non ? »

Sam se moucha.

« Appelons la police, et ensuite ta mère. »

Whit composa le numéro du commissariat. Claudia n'y était pas ; on le transféra vers Delford.

Ce dernier poussa un long soupir : « Et moi qui vous répétais que c'était un suicide. Dieu sait que vous m'avez emmerdé, toi et Claudia...

— Sam est ici, mais sa mère doit être présente pour qu'il puisse faire une nouvelle déposition.

— J'appelle Lucinda et Faith sur-le-champ.

— Merci. On arrive dans une minute. »

Whit raccrocha.

« Je suis désolé », dit Sam.

Whit plaça la lettre de Pete dans une chemise. Dehors, le ciel s'éclaircit soudainement, et le vent en provenance du golfe colla la robe de Whit à ses jambes. Sam plaça sa main au-dessus de ses yeux pour ne pas être aveuglé par le soleil.

« Est-ce que tu as vu l'ordinateur portable de ton père sur le bateau ? demanda Whit.

— Non, je n'ai remarqué aucun ordinateur.

— Ton père t'a-t-il parlé d'un projet de film ?

— Non, il ne me parlait jamais de son travail. Vous saviez qu'il faisait des films pour les écoles de conduite ?

— Oui, dit Whit. Je savais. »

Ils traversèrent la rue et entrèrent dans le commissariat.

« Une sacrée surprise », dit Whit.

Delford et lui discutaient dans la cuisine du commissariat. Ils avaient installé Sam dans le bureau de Delford. Lucinda et Faith étaient en chemin.

Delford se versa une tasse de café d'une main peu assurée.

« Bon Dieu, quel soulagement. Je dormirai mieux cette nuit.

— Tu vas faire examiner ce mot, pour vérifier que les empreintes de Pete sont bien dessus, n'est-ce pas ? demanda Whit en croisant les bras sur sa poitrine.

— Arrête ton cinéma, Whit. C'est fini, tout ça.

— Ce mot sort d'une imprimante, mais on n'a pas retrouvé son ordinateur. Tu veux me faire croire qu'il a tapé sa lettre puis qu'il a jeté son portable dans la marina ? »

Delford allait répondre brutalement, mais il se ravisa.

« Tu as décidé de me casser les couilles, hein ? D'accord, j'en parlerai à Gardner.

— Pourquoi pas à Claudia ?

— Gardner est désormais en charge de cette affaire. Qui n'en est plus une, soyons honnêtes. »

Delford avait raison. Whit quitta le commissariat. Il n'avait pas envie de rencontrer Faith aujourd'hui. Il se dirigea vers son 4×4, se débarrassa de sa robe qu'il balança sur la banquette arrière. À quelques centaines de mètres de là, il s'arrêta chez le glacier où il travaillait autrefois. Il avait avalé la moitié de sa coupe chocolat-pistache quand son bip sonna : le médecin légiste du comté de Nueces cherchait à le joindre.

« Il n'y a pas de raison de se sentir gêné », dit David.

Il lissait ses cheveux humides avec la paume de sa main et regardait Claudia taper à l'ordinateur.

« Bien sûr que non. Mais c'est gênant quand même. »

Claudia termina son rapport ; elle le sauvegarda sur le disque dur, puis sur une disquette.

« Je ne veux pas que tu sois mal à l'aise, dit David.

— Ça va.

— Non, quelque chose te dérange vraiment. Quand tu es énervée, tu ne dis plus un mot. Tu gardes tout au fond de toi. Mais je vois bien que tu es en colère. »

« Tu n'es plus mariée à ce type, se dit Claudia. Tu n'as pas besoin de prendre de gants. »

« J'ai l'impression que tu utilisais cette pauvre femme pour te rapprocher de moi.

— Tu t'imagines sans doute que je ne peux pas me passer de toi ? dit David en riant.

— Est-ce que je me trompe au sujet de cette femme ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai fait venir ici. Elle voulait parler à la police de Port Léo, et Delford nous a dit de voir avec toi. Mais je ne regrette pas d'avoir passé un peu de temps avec toi.

— David, est-ce que tu souffres encore ?

— C'est ce que tu espères ?

— Sûrement pas.

— Eh bien oui, je souffre. Quand je rentre à la maison, qu'il n'y a que moi et l'écran de télé, tu me manques terriblement. Mais bon, comme tu l'as dit, on va quand même se croiser de temps en temps. »

Le sourire tendre que lui fit David irrita Claudia. « Pas la peine que l'on se "croise" trop souvent non plus, dit-elle. L'objectif du divorce, c'est justement d'être séparés.

— C'était si terrible que ça ? Tu me détestais ? J'aimerais vraiment savoir... Pour pouvoir corriger mes défauts. » Elle toucha le dos de sa main.

« Non, David, il y avait de bons moments, et je ne te déteste pas. Mais on s'est mariés parce que tout le monde nous trouvait bien assortis. Ça ne suffit pas. Tu vas voir, une fille formidable va se jeter dans tes bras car tu es un type très bien, et moi je vais rester une solitaire qui broie du noir. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. »

David remplaça soigneusement son chapeau sur sa tête. Ses yeux brillaient – c'était la première fois que Claudia le voyait au bord des larmes.

« OK, merci. J'avais besoin de savoir. » Eddie Gardner entra dans la pièce au moment où David sortait. Les deux hommes se saluèrent amicalement, puis Eddie déposa une photocopie sur le bureau de Claudia.

« Une lettre avec les empreintes digitales de Hubble et de son fils. Pete explique qu'il a décidé de se suicider. Il explique aussi la disparition de Corey Hubble.

— Mon Dieu, dit Claudia après l'avoir lue. Il va y avoir des recherches pour retrouver le corps de Corey ?

— Les Hubble nous ont demandé de ne pas transmettre la lettre à la presse. Je suppose que les garde-côtes vont peut-être envoyer des plongeurs, ou le service des parcs, mais ce sera une perte de temps. L'enquête judiciaire de Mosley n'est plus qu'une formalité... » Il sourit et s'assit :

« J'adore résoudre une affaire, ça fait du bien.

— Je te félicite », dit Claudia.

Elle se pencha ostensiblement sur la paperasse concernant les deux affaires de cambriolage qu'elle avait éclaircies vendredi. Elle aurait bien aimé gifler la face ultra-bronzée d'Eddie, juste pour qu'il cesse de sourire.

Une heure plus tard, Eddie et la plupart de ses collègues du poste de jour partirent boire un verre au Shell Inn. Il invita Claudia à se joindre à eux, mais elle refusa poliment.

« Tu ne m'en veux pas pour l'affaire Hubble ?

— Bien sûr que non. »

Il sourit, vissa sa casquette de base-ball sur son crâne et sortit en sifflotant *Cheeseburger in Paradise* de Jimmy Buffett.

Claudia attendit dix minutes, puis elle quitta son bureau et se rendit dans une pièce fermée à clé, à l'arrière du commissariat, où les vieux dossiers de la police de Port Léo moisissaient lentement. Le bâtiment s'était vidé à dix-huit heures : les inspecteurs et la plupart du personnel administratif étaient rentrés chez eux, tandis que les agents patrouillaient en ville.

Il n'y avait aucune fenêtre dans la pièce. Claudia tira sur une chaîne – une lampe électrique s'alluma. Ça sentait le vieux papier, la brique humide et, bizarrement, l'ail. Claudia s'approcha d'un mur de classeurs. Les dossiers étaient classés par année et numérotés. Parmi les affaires importantes, seules quelques-unes restaient non résolues. Claudia pensa à ces assassins qui se promenaient en liberté, profitaient du soleil de Port Léo, gardaient constamment le sourire car ils savaient qu'ils ne paieraient jamais pour leur crime.

Elle sortit le dossier Corey Hubble – plus mince qu'elle ne l'aurait imaginé pour la disparition du fils d'une sénatrice d'État.

Claudia inscrivit son nom ainsi que le numéro du dossier sur un registre d'emprunt et retourna dans son bureau pour en examiner le contenu. Elle n'apprit évidemment pas grand-chose sur la personne de Corey. Quelle était sa série télé préférée ? Préférait-il le bœuf ou le poulet dans ses *enchiladas* ? Quelle jetée choisissait-il pour pêcher ? Ces quelques papiers jaunissants se résumaient à une oraison funèbre bureaucratique.

Delford Spires avait mené l'enquête, l'une de ses dernières avant sa promotion au rang de commissaire. Claudia nota l'année de la disparition de Corey et fit un rapide calcul : Delford avait quinze ans d'expérience dans la police à l'époque. Elle se mit à lire.

La sénatrice Hubble avait signalé la disparition de Corey le vingt et un juillet. Elle revenait d'un colloque des femmes démocrates à Houston. Elle avait laissé chez elle ses fils Corey, seize ans, et Pete, vingt et un ans. Pete et Faith étaient mariés depuis peu. Faith terminait ses études à l'université Texas A & M de College Station, à quelques heures de voiture de Port Léo. Faith n'était pas rentrée ce week-end-là, elle suivait les cours de l'université d'été pour obtenir sa licence.

Quelqu'un avait tapé à la machine une chronologie approximative des événements, en se basant sur les dépositions obtenues par Delford. Le jeudi dix-neuf juillet, Lucinda était partie à Houston. Les garçons avaient travaillé : Pete bossait dans un vidéoclub, Corey livrait des fleurs. Le vingt juillet, Corey avait l'intention de passer la nuit chez son ami Jabez Jones, fils d'un pasteur de l'Église évangélique chrétienne de la côte.

Pete soutenait qu'il avait vu son frère pour la dernière fois le vendredi, juste après déjeuner. Corey avait l'air contrarié, mais il refusait d'en parler. Claudia trouva des précisions dans la déposition de Pete : « Corey est rentré du boulot énervé. En colère. Furieux. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas mais il ne voulait rien me dire. Il m'a simplement déclaré qu'il allait régler son problème. Je lui ai demandé quel problème. Il a dit : "Elle va voir !" » Rien jusqu'ici qui laisse soupçonner que Pete aurait pu battre son frère à mort.

La description chronologique des faits continuait. Pete travailla cet après-midi-là au vidéoclub, puis alla manger un hamburger et boire quelques verres avec trois amis. Il rentra un peu après minuit. Corey n'était pas là – ce qui était normal puisqu'il avait prévu de dormir chez Jabez. Le lendemain, samedi, Pete travailla toute la journée au vidéoclub : il commença à neuf heures et rentra après cinq heures. Son frère n'était pas à la maison, mais cela ne surprit pas Pete : Corey sortait beaucoup. Pete se prépara à dîner. Sa mère arriva

à l'improviste, un jour avant la fin du colloque. Elle voulait savoir où était Corey. Pete l'ignorait, alors Lucinda se mit à appeler leurs amis. Personne ne l'avait vu. Elle appela la police à vingt et une heures.

Claudia trouva la déposition de Jabez Jones, qui ne lui apprit rien de nouveau. Corey l'avait appelé pour décommander. Puis il n'avait plus donné signe de vie.

Les autres rapports et dépositions brossaient un tableau très sombre de la situation. La psychologue du lycée décrivait Corey comme un garçon manipulateur, instable, et elle attribuait son comportement au décès de son père cinq ans plus tôt, une longue agonie due à un cancer. Corey semblait avoir peu d'amis prêts à parler à la police. Un de ses professeurs le disait « talentueux, mais imprévisible » et mentionnait que Corey avait à deux reprises été réprimandé pour s'être battu. La déposition de l'enseignant figurait dans le dossier : « Corey a une vision assez perverse de la vie. Il considère que les autres sont là pour répondre à ses besoins. Son père est mort, aussi le monde entier lui est obligé. Corey risque de rencontrer de grandes difficultés s'il n'évolue pas. Je crains qu'il ne se rende pas compte que les autres ont aussi leur propre vie à mener. »

Et cette note, écrite de la main de Delford : « Certaines rumeurs veulent que Corey soit actif sur le plan sexuel, mais seulement quand il peut être violent avec la fille. Personne ne me l'a confirmé pour l'instant. Et s'il était parti parce qu'il avait malmené une fille ? Je n'ai pour l'instant trouvé personne qui admette avoir couché avec lui. Pete dit que Corey est sorti avec Marian Duchamp – je vais vérifier. »

Claudia songea à ce que Whit lui avait dit : Patsy Duchamp racontait que sa cousine avait couché avec Corey et qu'il l'avait cognée. S'ajoutait la rumeur selon laquelle Corey torturait des animaux, mais cela n'était mentionné nulle part dans le dossier.

Dans les souvenirs de Claudia, Corey Hubble était un gamin qui traînait toujours dans la zone fumeur du lycée, un peu à part. Il ne faisait pas partie d'une bande de voyous, il n'était pas populaire comme son frère Pete (un vrai roi), il n'avait pas non plus besoin de se réfugier au sein du groupe des *losers* pour bénéficier de leur protection collective. Claudia se rappelait qu'il avait de grands yeux bleus tristes. Le dossier contenait plusieurs photos : une avec sa classe (il fixait le photographe d'un air renfrogné), plusieurs avec sa famille (Lucinda et Pete souriaient, Corey fronçait les sourcils, systématiquement). Corey ne souriait que sur une seule photo, celle où il était assis dans le jardin à côté de son père mourant. La main de Corey était posée sur le bras blanchâtre de son père, qui lui aussi avait le sourire, comme quelqu'un qui est sûr que la vie l'abandonne.

Claudia examina les autres documents : un avis de recherche avait immédiatement été lancé dans le comté, mais seule sa voiture

avait été retrouvée, garée dans un bosquet de chênes non loin de la plage de Big Cat, le lendemain du signalement de sa disparition. Le véhicule avait apparemment subi un examen minutieux et on n'avait relevé aucune trace suspecte à l'intérieur. Un des amis de Corey avait indiqué que l'antique Mustang faisait la fierté de son propriétaire. Il n'imaginait pas que Corey ait pu l'abandonner. On dragua les baies de St. Léo, d'Aransas, de Copano et de St. Charles, mais aucune trace de son corps. L'enquête s'étendit aux comtés de San Patricio et de Matagorda, à Corpus Christi, South Padre, Houston, Austin, tous les endroits susceptibles d'attirer un jeune fugueur. Cela ne donna rien. Cinq mois plus tard, on décida de dissoudre le détachement spécial. Le dossier resta cependant ouvert, confié à un seul enquêteur : Delford Spires.

Quelques nouveaux éléments vinrent s'ajouter au fil des années : on aurait aperçu Corey une fois à Houston, une fois à Dallas, une fois à San Antonio. Aucune piste sérieuse. La photo de Corey finit par rejoindre celles de centaines d'autres jeunes disparus postées à l'entrée de supermarchés ou imprimées sur des briques de lait. Ce qui ne donna pas plus de résultats.

Les divers documents et notes ne faisaient pas mention du FBI ou des Texas Rangers. Il était surprenant que ceux-ci n'aient pas participé aux recherches – encore une fois, il s'agissait de retrouver le fils d'une sénatrice d'État. À moins qu'ils n'aient tout simplement rien découvert de plus que Delford.

Aucun élément ne suggérait que Pete pouvait avoir causé la mort de son frère : aucune trace de violence dans la maison des Hubble, aucun indice sur leur petit skiff de pêche.

Claudia glissa le dossier dans son sac et quitta son bureau. Elle s'arrêta pour parler à Nelda, la réceptionniste également chargée de veiller sur les dossiers. De confession baptiste, elle n'était pas allée boire un verre avec les autres.

« Tu sais si quelqu'un a appelé le commissariat récemment, pour se renseigner sur le dossier Corey Hubble ? »

— Un type est passé. Grand, plutôt baraqué, trente-cinq à quarante ans. Je me souviens qu'il portait une chaîne autour du cou avec une tête de lion, pas très classe. Je lui ai dit de voir Delford. »

Claudia la remercia. Ainsi Pete Hubble voulait voir le dossier concernant le frère qu'il avait lui-même assassiné.

Pourquoi donc... s'il connaissait déjà la vérité ?

« Ne m'envoyez plus jamais le corps d'une célébrité. »

Au téléphone, la voix du docteur Liz Contreras, adjointe au médecin légiste du comté de Nueces, sonnait à l'oreille de Whit comme du papier alu qu'on chiffonne, à la fois aiguë et grinçante.

« On a fini par faire pression sur vous pour accélérer les choses ? »

— J'ai reçu un coup de fil du bureau du gouverneur. L'assistant d'un assistant. J'ai dit à ce larbin arrogant que je ne disposais pas de pouvoirs magiques en ce qui concerne les tests sanguins.

— À titre personnel, je vous remercie d'avoir fait vite.

— Attendez d'écouter ce que j'ai à vous dire. Vous avez intérêt à engueuler les gens qui ont travaillé sur le lieu du crime. J'ai eu l'occasion d'en toucher un mot à l'inspecteur Gardner, ce charmant monsieur... Les mains de Hubble n'ont pas été protégées correctement. Pour ce qui est des résidus, on n'obtiendra pas de résultats précis. »

Whit comptait sur les résidus du coup de feu pour l'aider à déterminer si Pete avait ou non pressé la gâchette.

« Quel est le problème au niveau des mains ? »

— Le sachet sur la main droite de la victime n'a pas été scellé correctement, et en plus il a des défauts – des trous, comme si on l'avait manipulé sans précaution. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé des résidus sur la main droite. Mais la quantité ne permet pas d'affirmer si Hubble a tiré, ou si sa main s'est simplement approchée de l'arme au moment où le coup de feu est parti. »

Merde. Si Liz déterminait qu'il s'agissait d'un suicide, il ne pourrait plus hésiter pour rendre son jugement.

« Quoi d'autre ? »

— Le décès est survenu entre dix-neuf heures et vingt et une heures. Il avait mangé peu avant de mourir : une pizza saucisse champignons, quelques chips, plusieurs verres de vin. La mort a été instantanée. La balle a pénétré par la bouche. L'angle suggère que l'arme a été placée entre les lèvres sans qu'il y ait eu à forcer l'entrée. Il ne luttait pas, il ne bougeait pas beaucoup quand le coup est parti. Cela indique plutôt un suicide. »

Contreras se mit à fredonner. Whit l'imaginait en train de parcourir son rapport des yeux.

« La balle s'est logée dans le crâne, reprit-elle. Je l'ai récupérée et je l'ai envoyée au labo. Traces de sang séché autour de la bouche, taches sur le reste du visage et sur les mains. Le sang provient en

grande partie de l'explosion des tissus du cerveau. C'est étrange qu'il y en ait si peu sur la main droite.

— Peut-être est-ce justement à cause du sachet mal fixé ?

— Peut-être. L'arme elle-même est ensanglantée. Le labo dit qu'ils ont trouvé les empreintes de Hubble dessus, plus les empreintes partielles de deux autres doigts – pas assez nettes pour permettre une identification. »

Whit songea à Eddie Gardner, qui avait retiré l'arme de la bouche de Pete et enclenché le cran de sûreté.

« Ça peut provenir du fait qu'un enquêteur ait manipulé l'arme sans prendre de précaution ?

— Possible.

— A-t-il eu une relation sexuelle avant de mourir ?

— Non.

— On a trouvé une culotte près du lit, au milieu de ses propres vêtements.

— Alors demandez à Gardner de vérifier s'il n'y a pas de traces de sperme dans la culotte, ou des poils pubiens. On va inspecter le défunt pour voir s'il n'a pas de cheveux ou de poils étrangers sur son corps.

— Bon. Suicide ou meurtre, quelle est votre opinion ?

— Le fait qu'il était allongé sur le lit et la trajectoire de la balle font nettement pencher la balance en faveur du suicide, dit Liz Contreras d'une voix plus douce. Rien n'indique qu'il se soit défendu physiquement. L'absence de traces de sang et de résidus en quantité suffisante peut être mise sur le compte de la négligence dont a fait preuve la police. Même si je ne suis pas en mesure d'affirmer quoi que ce soit définitivement, si vous avez des informations laissant croire qu'il était dépressif, s'il a déjà attenté à sa vie, vous ne risquez pas grand-chose en déclarant qu'il s'agit d'un suicide... Il avait beaucoup bu – deux grammes d'alcool dans le sang, de quoi doper sa dépression. Ça va prendre un peu plus de temps pour obtenir les résultats toxicologiques et narcotiques. J'ai envoyé au labo la balle, des raclures d'ongles, des poils, des cheveux et des prélèvements effectués sur les mains. Ils vont vérifier mes résultats. Et on sera bons... Whit, si votre enquête vous donne à penser qu'il était suicidaire, c'est sans doute la réponse.

— Merci, Liz. Si je vous le demande, vous viendrez témoigner ?

— Bien sûr. Surtout si vous m'offrez un de ces hamburgers à la russe que sert votre belle-mère. »

Whit bavarda avec elle une minute de plus, l'écouta lui raconter combien sa fille, âgée de six ans, était douée pour le foot.

Il appela ensuite Delford, laissa un message et faillit téléphoner à Patsy Duchamp au *Mariner* pour la mettre au courant elle aussi. Mais

il se sentit fatigué et, bizarrement, déçu. Il n'y avait finalement pas d'affaire à résoudre. La prochaine édition du *Mariner* ne sortait de toute façon pas avant samedi. Il lui parlerait demain matin.

Whit rentra chez lui et dîna avec Babe et Irina. Il s'apprêtait à monter dans sa voiture pour aller utiliser l'ordinateur de sa belle-mère au restaurant, quand Velvet se gara devant l'allée de la maison.

« Vous avez une minute ?

— Oui. J'ai même quelque chose à vous dire : on a trouvé une lettre dans laquelle Pete indique son intention de se suicider. » Il lui expliqua ce que Sam avait révélé. « Je n'y crois pas, Whit, dit-elle en s'adossant à sa voiture. Il ne s'est pas tué, et il n'a certainement pas tué son propre frère.

— Selon la lettre de Pete, c'était un accident.

— Même, je n'y crois pas. Pas du tout. » Elle se mit à faire les cent pas sur la pelouse pour calmer ses nerfs.

« Pourquoi ? demanda Whit. Pourquoi est-ce impossible ?

— Pete était un gars bien, un gars gentil. Ça se voyait dans ses yeux, il n'aurait jamais pu tuer personne. Pareil pour vous.

— On ne connaît jamais vraiment les autres. Jamais.

— Il faut que vous me laissiez voir cette lettre.

— La police et les Hubble ne l'ont pas encore montrée à la presse. Je ne pourrai pas vous en avoir une copie. Je suis désolé, Velvet. » Elle bouillonnait.

« Sa putain de famille ! Elles vont faire croire que Pete s'est foutu en l'air et qu'en plus c'était un assassin. »

Elle croisa les bras. « Et les résultats de l'autopsie ? Ne me dites pas que vous les attendez toujours ! Vous avez bien quelque chose qui contredise ces conneries ? »

Il était encore trop tôt pour dévoiler à Velvet ce que Liz Contreras avait trouvé :

« Rien encore. Mais parlez-moi de Junior Deloache.

— Junior ? Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose à en dire, si ?

— Si j'ai bien compris, il aimerait bien montrer ses talents d'acteur...»

À la surprise de Whit, Velvet pouffa de rire. « Ben voyons. Junior et le cinéma, ça fait deux. Sa technique dramatique est... un peu mollassonne, si vous voyez ce que je veux dire.

— Il raconte que Pete le lui a promis.

— Seulement si Junior casquait.

— Les acteurs mâles vous paient ?

— Non. Parfois, des investisseurs veulent assister au tournage des scènes, prendre leurs propres photos. Ou même baiser une starlette, si elle est d'accord. Mais jamais devant la caméra.

— Donc vous faites la mère maquillage pour les investisseurs, dit

Whit en la dévisageant. Au déjeuner, vous me racontiez des salades sur l'amour, le bonheur, etc. On en est loin, vous ne croyez pas ?

— La vie est dure, le business encore plus.

— Et vous n'avez qu'une hâte, replonger dans cet univers sordide.

— J'ai le choix ? Vous me voyez m'installer dans votre charmante petite bourgade ? Pour y faire quoi ?

— Pourquoi ne pas réaliser ce film sur Corey que vous avez préparé avec Pete ?

— Sans Pete ? Quel intérêt ? On n'avait aucun budget, Pete n'avait trouvé aucun investisseur.

— Toutes les excuses sont bonnes pour persévérer dans cette merde de pornographie.

— Cette "merde", c'est mon boulot, et je suis douée pour. »

Velvet s'approcha de Whit.

« Vous voulez voir à quel point je suis douée ? On pourrait tourner quelques scènes ensemble. Je vous promets que le film ne serait distribué qu'en Asie. Personne ne serait au courant. »

Pete ne dit rien pendant dix secondes. Velvet finit par rire.

« Aucune bonne réplique ne vous vient à l'esprit ? Tiens, tiens. Whit, derrière votre assurance, vous êtes un garçon facile à impressionner. Si je décidais de m'attaquer à vous, vous ne résisteriez pas une seconde.

— Et si moi je m'attaquais à vous, peut-être que je pourrais vous sortir du trou dans lequel vous êtes. Au fond de vous, vous savez que la pornographie ne vaut rien.

— Pas du tout. Je ne me sens pas du tout dégradée. Je vaudrais mieux que tous ces types qui paient pour acheter mes cassettes. Et la dernière chose dont j'aie besoin, c'est d'un preux chevalier qui veuille m'imposer sa morale. La mienne me convient très bien. Je ne me permets pas de vous dire que ce que vous faites est mal. Pourquoi vivez-vous encore chez votre père, à l'âge que vous avez ? Vous en pincez pour votre belle-mère ?

— Pas du tout.

— Whit, vous êtes un gars bien, mais arrêtez de me considérer comme une pute au cœur tendre que vous devriez amener se confesser à l'église. Ma vie me plaît, telle qu'elle est.

— Je vous aime bien, c'est tout. Je trouve que c'est un terrible gâchis.

— Et même si c'était le cas, j'en prends l'entière responsabilité.

— Qu'est-ce que vous allez faire si je juge que Pete s'est suicidé ?

— Je n'en sais rien. Est-ce que cette lettre fait mention de sa carrière ?

— Pas directement.

— Si je me foutais de Sam, je contacterais tous les journaux possibles pour leur parler de la carrière de Pete. Lucinda en prendrait plein la gueule.

— Pourquoi la haïssez-vous autant ?

— Parce qu'elle détestait ses propres enfants, Whit. Pete m'a dit une fois que sa mère les traitait, lui et Corey, comme des machinos dans la grande pièce de théâtre qu'était sa vie. Elle se prenait pour lady Macbeth. Si Lucinda n'a pas le courage de rendre justice à Pete maintenant qu'il est mort, je devrai la frapper là où ça fait mal et la désavouer face à son électorat.

— La vengeance ne vous mènera nulle part.

— Je m'en fous. »

Velvet monta dans sa voiture et démarra. Il faisait presque nuit. Whit la regarda tourner au coin de la rue.

« Elle s'énervait facilement, cette petite, non ? »

C'était la voix de Buddy Beere, à l'autre bout de la pelouse. Buddy se tenait sur le trottoir, vêtu d'un complet couleur de brownie rassis et d'une cravate en polyester avec un gros nœud. Il tenait à la main un paquet de tracts.

« Salut, Buddy.

— Salut, Whit. J'espère que ça ne te dérange pas que je fasse campagne dans ton quartier. Je passe me présenter aux électeurs.

— Je suppose que c'est nécessaire, tu n'as pas grandi avec eux, tu ne connais pas la plupart d'entre eux...»

Whit se sentait de mauvaise humeur, et la vue de Buddy qui transpirait dans son costume ridicule ne faisait que l'irriter encore plus.

« Si ça peut te consoler, deux habitants de ta rue m'ont déjà dit qu'ils allaient voter pour toi. »

La rue comptait au moins quinze maisons ; Buddy ne manquait pas d'ironie.

« Merci pour l'info.

— C'était la petite amie de Pete Hubble, hein ? Tu lui cours toujours après ?

— L'enquête judiciaire consiste notamment à se renseigner sur la victime. Il faut donc parler aux proches. Tu as intérêt à savoir ça, si jamais tu gagnes. Bonne soirée, Buddy. »

Whit en avait tout d'un coup assez d'échanger des piques avec ce petit con si déterminé à lui prendre son boulot.

Buddy roula le paquet de tracts dans sa main.

« Une dernière question, Whit : c'est toi qui as acheté ta robe ou le comté te l'a fournie ? Je devrais peut-être leur communiquer ma taille...»

Claudia téléphona à Whit avant d'aller s'effondrer sur son lit. Elle lui résuma ce qu'elle avait lu dans le dossier Corey Hubble et il lui indiqua les résultats de l'autopsie ainsi que le problème des sachets mal fixés aux mains.

« Il faudra que tu en parles à Delford. Ce n'est plus à moi de m'en occuper.

— Je suis désolé. Rien ne justifiait ça.

— Peu importe, voyons comment Gardner gère les choses. Apparemment, les Hubble ont bel et bien droit à un traitement de faveur... Gardner a analysé la lettre. On y trouve deux séries d'empreintes : celles de Pete et celles de Sam.

— Alors l'affaire est presque réglée », dit Whit.

Whit roulait en direction du Café Caspian en regardant les lumières du port, les bateaux de pêche, les navires de plaisance, les restaurants en face des jetées qui avançaient dans la baie. Son téléphone sonna au moment où il se garait devant le café.

« C'est toi qui as servi de confesseur à Sam, si j'ai bien compris, dit Faith d'une voix rauque, fatiguée, mais moins glaciale que lorsqu'elle était partie de la maison d'amis. Il m'a dit que tu avais été très gentil avec lui. Je te remercie.

— Je t'en prie. Comment allez-vous, toi et ta famille ?

— Sam en est au même point. Lucinda est très affectée par la confession de Pete. Elle essaie d'accepter la réalité.

— Le ton de ta voix... Tu me parles comme si tu t'adressais à la presse.

— Peut-être. Excuse-moi. À force d'écouter des conseillers en communication d'Austin... Sam est anéanti. Lucinda est sous le choc. Si Pete lui avait dit à l'époque ce qui était arrivé à Corey... Mon Dieu, leur vie n'aurait pas suivi le même cours. Tant de souffrance aurait été épargnée. Une souffrance tellement inutile. Écoute, Whit, je m'excuse d'avoir été désagréable. Pour être honnête, je passerais bien sept ou huit heures au lit avec toi.

— Faith... Tu crois que cette lettre est authentique ? » Faith resta silencieuse quelques secondes. « Bien sûr que oui. Je plains Pete, quand je pense à ce qu'il a dû endurer. Garder tout ça pour lui. Je comprends pourquoi il a décidé de se plonger dans cette fausse forme de plaisir, et pourquoi il ne pouvait rien me dire... »

Un sanglot brisa la voix de Faith. Elle se mit à rire doucement,

un de ces rires où passe toute la tristesse du monde.

« J'ai toujours considéré qu'il avait été un mauvais mari, reprit-elle. Je me rends compte que j'ai dû être une mauvaise épouse...

— Après la disparition de Corey, est-ce que Pete a radicalement changé ? »

Whit entendait la voix de Lucinda derrière. Apparemment, elle parlait elle aussi au téléphone, d'une voix lente, endeuillée.

« Oui, répondit Faith, il n'a plus jamais été le même. Mais c'est de Sam dont je dois m'inquiéter maintenant...

— Je suis désolé, Faith. Vraiment désolé. » Les condoléances n'avaient que peu de valeur pour Whit : la mort s'en moquait. Mais il essayait quand même.

« Enfin, au moins c'est terminé. Merci, Whit, à bientôt. »

Le restaurant était plongé dans le noir. Whit ouvrit la porte avec la clé que lui avait confiée Irina et se rendit directement dans la pièce où trônait le bureau de sa belle-mère, couvert de papiers. Un calendrier offert par l'agence locale de la Texas Coastal Bank était accroché à un mur, à côté de quelques photos de famille encadrées, prises en Russie : une mère à l'air sévère, un frère plus souriant mais pour lequel une visite chez l'orthodontiste s'imposait – sans parler d'une visite chez un bon coiffeur pour remédier à sa banane ringarde. Irina parlait rarement de sa famille et de son ancienne vie, comme si le chapitre était tourné.

Whit alluma l'iMac, se connecta à un moteur de recherche sur Internet. Il tapa d'abord « Big Pete Majors », le nom d'acteur de Pete Hubble.

Une liste de sites apparut, avec de brefs résumés. La plupart d'entre eux semblaient être des magasins en ligne proposant des vidéos X à la vente. Néanmoins, le premier de la liste était présenté comme « LE site de référence pour tous les inconditionnels de Big Pete Majors ». Whit cliqua.

Le site était fait par un inconditionnel de Pete. On y trouvait des critiques des centaines de films où jouait Pete, un forum où les fans pouvaient s'exprimer librement (pas forcément intelligemment) et une galerie de photos de Pete, seul ou en pleine action avec ses partenaires.

Aucun gros titre, aucune bannière clignotante annonçant la disparition de Pete. Sous le titre le temple (non officiel) des admirateurs de Big Pete Majors, on pouvait lire : « Vous qui êtes fan de Big Pete Majors, vous voici chez vous ! Je m'appelle Kevin, et j'ai créé ce site pour m'amuser. TOUS les fans de Pete – hétéros, homos, bis – sont les bienvenus, alors profitez-en ! »

À n'en pas douter, Kevin avait beaucoup de temps libre. Mais le

forum était peu visité : quelques dizaines de messages, certains datant de plusieurs mois. Un thème revenait : « Pete mettrait un terme à sa carrière ? » Une rumeur persistante, et les admirateurs de Pete cherchaient ce qui pourrait bien la justifier : séropositivité, dysfonctionnement du pénis, drogue, conversion religieuse, incompatibilité artistique avec les différents réalisateurs. Kevin avait lui-même écrit le dernier message en date : « Comme vous le savez, j'ai l'honneur de connaître (un peu) Pete car il apprécie le site. Je viens de lui parler au téléphone et il m'a dit qu'il n'avait AUCUNE INTENTION d'arrêter le porno. Il m'a dit qu'il nous remerciait tous pour notre sollicitude, mais qu'il comptait revenir à Los Angeles dans quelques mois. Il est en ce moment au Texas (où tout semble effectivement être plus grand qu'ailleurs !) pour travailler sur un projet personnel (non pornographique). Restera-t-il en contrat exclusif avec la compagnie de la réalisatrice Velvet Mojo ? On verra bien. En tout cas, coupons court une bonne fois pour toutes aux rumeurs : Pete n'est ni mort ni malade. Vivement son retour à LA ! »

Le message était daté de lundi en début d'après-midi. Quelques heures avant la mort de Pete.

Whit ne lut rien d'autre d'intéressant. La plupart des messages traitaient des films de Pete : dans quelles vidéos était-il le plus à son avantage, quelles scènes étaient les plus excitantes, qui étaient ses meilleures partenaires. Les fans (qui avaient des pseudos le plus souvent idiots comme « Folledepete » ou « Sexypute69 » ou « Garçonsuceur ») ne notaient pas les films avec des étoiles, mais avec des « bites » : cinq bites en l'air, et on avait affaire à un chef-d'œuvre. Whit en conclut que les consommateurs de sexe – contrairement à ceux qui avaient une vraie vie sexuelle – avaient besoin de lire des critiques avant de dépenser un argent durement gagné.

Whit retourna à la page d'accueil du « temple ». Il cliqua sur un lien qui lui permit d'écrire au *webmaster* : « Bonjour, Kevin, j'aimerais vous parler de votre dernière conversation avec Pete. Je suis une connaissance de Pete ici au Texas, et j'ai peur d'avoir de mauvaises nouvelles à vous communiquer. Je préférerais vous en parler par téléphone. Pourriez-vous s'il vous plaît m'appeler sur mon portable au 361-555-6788 ? Les frais seront à ma charge. Merci. Whit Mosley, juge de paix, comté d'Encina, Texas. »

Whit espérait que la mention de son titre de juge inciterait Kevin à répondre rapidement. Il ne résista pas à la curiosité : il cliqua sur le lien qui menait à la galerie. Les photos étaient soigneusement classées. Au choix : Pete seul. Pete se masturbant. Pete ayant droit à une fellation. Pete prenant une femme par-derrière. Pete copulant avec une Asiatique. Avec une Noire. Avec une fausse blonde. Avec deux filles en même temps. Un menu large et varié, pour satisfaire tous les

goûts. Surtout les plus mauvais.

Whit se souvenait du garçon que Pete avait été autrefois : marrant, insouciant, taquin. Il avait aidé les Mosley à enrouler du papier toilette dans les branches des chênes du jardin de Delford, il les avait félicités du bon tour qu'ils avaient joué en peignant la maison du commissaire en rose. Whit ne reverrait plus ce garçon. Pete avait-il usé du sexe et du plaisir pour faire barrage à la douleur d'avoir tué son frère ?

Whit lança une recherche sur « Velvet Mojo » qui le mena jusqu'à un site baptisé Le paradis de Velvet, « le seul site entièrement dédié à la plus grande réalisatrice américaine de films X ». La photo sur la page d'accueil datait d'au moins cinq ans : Velvet en costume de cuir noir, les cheveux blond platine sculptés avec de la mousse, chevauchant une Harley étincelante. Contrairement aux starlettes habituelles, Velvet ne souriait pas de manière aguicheuse, elle fixait l'objectif d'un air agressif. Le site incluait une liste des films qu'elle avait mis en scène (plus de soixante) et des récompenses qu'elle avait gagnées (sept), des liens pour acheter ses vidéos, des critiques de ses films par des experts en pornographie – ou du moins par des fans vraiment obsessionnels. Au début de sa carrière, Velvet avait également tourné dix films en tant qu'actrice, deux d'entre eux étant aujourd'hui considérés comme des « classiques ».

Là encore, il y avait une galerie de photos.

Whit sentit un frisson coupable lui parcourir les membres, comme il n'en avait plus ressenti depuis la dernière fois qu'il avait jeté un coup d'œil à la pile de *Playboy* que ces frères avaient soigneusement cachée dans un coin de leur maison. Il n'avait jamais vu de photos déshabillées d'une femme qu'il connaissait personnellement. La curiosité prit le pas sur la bienséance. Whit cliqua sur la miniature d'une photo.

Un cliché promotionnel emplissait lentement l'écran. Velvet, vêtue d'un uniforme de factrice trop serré, les seins prêts à faire sauter les boutons de la chemise. Sa chevelure blonde était extraordinairement bouffante, ses lèvres rouge vif, ses joues orange. Une main posée sur son ventre s'apprêtait à glisser au creux de son entrejambe, là où la jupe en serge bleue semblait particulièrement mal ajustée.

Whit avala sa salive. Velvet était beaucoup plus jolie au naturel, avec un simple pull, un jean, sans que ses cheveux soient artificiellement maintenus en l'air pour former un cumulus. Sur cette photo, on l'avait transformée en poupée Barbie rendue folle par le désir. Rien à voir avec les femmes que Whit avait pu rencontrer dans la réalité. La vraie Velvet disparaissait sous la pose artificielle et le maquillage. Whit cliqua sur une seconde photo miniature : le torse trop musclé de Pete écrasé par les seins trop rebondis de Velvet, leurs

deux visages déformés par une grimace de plaisir si irréaliste qu'on les aurait crus au supplice.

Whit se souvint que Velvet appelait ça un « baiser qui tourne mal ». Il arrêta le téléchargement avant que le reste de l'image soit visible. Il connaissait ces personnes. Il ne voulait pas les voir comme ça.

Il lança une recherche sur « Pete Hubble », et non Pete Majors. Aucun résultat intéressant, seulement des sites de généalogie qui contenaient dans leurs bases de données des Pete Hubble, dont certains étaient morts trois cents ans plus tôt. Une recherche sur « Corey Hubble » donnait le même genre de choses, sauf que le « temple » de Kevin réapparaissait dans la liste. Pourquoi cela ?

Whit allait cliquer sur le lien quand la lumière s'éteignit dans le bureau. Il entendit une détonation derrière lui et, quasi simultanément, l'écran de l'iMac explosa, projetant des éclats de verre à travers la pièce. Whit glissa derrière le bureau en se protégeant la tête des deux mains.

« Salut, juge, grogna une voix d'homme rauque et sans trace d'accent à l'entrée de la pièce. Reste couché et il ne t'arrivera rien. »

Recroquevillé sur le tapis, Whit ne bougeait pas. Son cœur battait la chamade. Le bureau le protégeait d'un assaillant que l'obscurité l'empêchait de voir. Ce qui restait de l'écran émit un dernier grésillement électrique. Whit entendait sa propre respiration, beaucoup trop forte.

« J'aurais pu *vous* faire sauter la cervelle, *Votre Honneur*, dit l'homme d'un ton calme, mais ce n'est pas mon intention. Ce que je veux, c'est que tu m'écoutes. Tu m'écoutes ?

— Oui », dit Whit d'une voix étranglée.

Qu'est-ce qui pourrait lui servir d'arme dans le bureau ? Rien ne lui venait à l'esprit.

« Bien. Tu te prononceras en faveur de la thèse du suicide de Pete Hubble. Sinon tu mourras, ainsi que ton père, sa femme, Claudia Salazar et Delford Spires. Vous serez tous tués au même moment par, euh, plusieurs de nos agents. Tu me saisis ? »

« Jésus. Jésus, Marie, Joseph », implorait Whit en secret.

« Et si tu fais part de notre conversation aux autorités, tes cinq frères et leur famille seront eux aussi assassinés. À Houston, à Atlanta, à Austin, à New York et à Miami. Nous savons où sont éparpillés tous les Mosley. Tu comprends toujours ?

— Oui, dit Whit sans souffle dans la voix.

— J'aimerais entendre plus de conviction quand tu me parles. C'est important quand on est juge... Choisis un de tes frères. Je le tuerai pour te prouver que je suis sérieux. »

L'homme éclata de rire – un petit rire absolument écoeurant.

Whit fut saisi d'horreur.

« Allez, dis-moi quel frère. Sinon je les tue tous.

— Ne faites pas ça. Je vous obéirai. »

Mais l'homme s'amusait trop :

« Lequel ? Teddy, à Houston ? Imagine quelle fête des Pères déplorable ses trois adorables petites filles passeraient. Joe, à Atlanta ? Sa société informatique doit lui verser un joli salaire, je suis sûr que sa veuve aurait droit à une belle assurance. Mark, à Austin, qui veut devenir écrivain ? C'est ton frère préféré, non ? Le monde n'a pas besoin d'un plumitif de plus...

— Je vous en prie, ne leur faites pas de mal.

— Choisis-en un ! cria l'homme au revolver, à bout de patience.

— Moi ! Tuez-moi ! hurla Whit. Laissez mes frères.

— Voilà qui est enfin dit avec conviction, déclara l'homme en gloussant. Alors quel sera ton jugement ?

— Suicide. Un suicide.

— Bon. Je suis d'humeur généreuse ce soir. Tous tes frères se réveilleront sains et saufs demain matin. Ils pourront respirer à pleins poumons et baiser leur femme. Désolé pour l'ordinateur d'Irina, mais la même chose aurait pu arriver à sa cervelle. »

Whit sentit que l'homme se penchait au-dessus du bureau. Si Whit avait le malheur de regarder en l'air...

« Voilà ce que tu vas faire maintenant, connard. Tu vas rester collé au sol pendant encore trente minutes. Parce qu'un pote à moi surveille le restau, et s'il voit une lumière s'allumer, il m'appelle et je reviens te buter. Compris ?

— Oui. J'ai bien compris.

— Ne me déçois pas, OK ? »

Whit entendit la porte se refermer. Ne restaient plus que l'obscurité et sa propre respiration frénétique. Il se palpa le cou, le visage, l'oreille près de laquelle la balle avait sifflé. Pas de blessure. Il resta parfaitement immobile.

Qui était ce type ? Il parlait comme – quoi ? Un psychopathe ? Un militaire ? Un mafioso ? Plutôt comme un méchant garçon qui avait vu trop de mauvais films... « Plusieurs de nos agents. » Bon sang, qui ça pouvait être ?

« Tu veux courir le risque de lui désobéir ? Quand ta vie et peut-être celle de ta famille sont en jeu ? »

Whit attendit sans bouger que la demi-heure passe. Son téléphone portable sonna plusieurs fois avec insistance, mais il ne répondit pas.

Vue de la baie, Port Léo apparaissait comme une couture lumineuse sur le tissu noir de la nuit. La jetée principale de Port Léo restait ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Whit distinguait les silhouettes des pêcheurs, il imaginait même les lignes que ceux-ci jetaient à l'eau, aussi fines que des fils d'araignée.

Whit était assis à l'arrière du *Don't Ask*, il buvait lentement du bourbon versé dans un pot de confiture vide. Après avoir nettoyé les débris, il avait quitté le restaurant d'Irina en emportant l'ordinateur. Il avait appelé son père pour lui dire qu'il ne rentrerait pas à la maison et qu'il avait accidentellement fait tomber l'ordinateur d'Irina en voulant le déplacer. Il lui en rachèterait un neuf.

« Tu n'es pas en train de traîner avec la copine de Hubble, dis-moi ? avait demandé Babe, méfiant. Ne laisse pas ta queue te faire perdre cette élection.

— Ne t'inquiète pas pour ça, papa. Par contre, n'oublie pas de fermer toutes les portes de la maison à clé, et garde ton fusil à côté de ton lit.

— Hein ? Bon sang, Whit, qu'est-ce qui se passe ?

— Il faut que j'y aille. Mais fais ce que je t'ai dit. »

Whit ne se sentait en sécurité qu'en un seul lieu, au milieu de la baie, avec des millions de litres d'eau entre lui et le reste du monde : sur le bateau de Gooch. Ce dernier lui avait versé un bourbon merveilleux et l'écoutait patiemment. Quand Whit eut fini de résumer l'enquête, l'attaque, les menaces, Gooch se contenta de déclarer :

« Évidemment, on va devoir détruire ces gens. »

Whit ne répondit rien. Alors Gooch ajouta :

« Je ne tolérerai pas qu'on s'en prenne à un représentant de la justice de ce pays, même quand ce représentant est l'honorable mais pas toujours respectable Whit. »

Gooch but une gorgée d'eau minérale et tourna son regard vers la mer, sombre, déserte.

« Je devrais prévenir mon père, Irina et mes frères.

— Si ce salaud comptait vraiment les tuer, il ne se serait pas soucié de t'en parler. Écoute-moi, le type qui t'a fait ce coup est un minable qui mérite qu'on en finisse rapidement avec lui. »

Whit écoutait l'eau claquer contre les flancs du *Don't Ask*.

« S'ils me suivent, ils doivent se douter que je t'en ai parlé.

— Je ne suis qu'un vieux pêcheur, pas ce qu'on appelle les

« autorités ». Et je me demande vraiment qui pourrait mobiliser une armée de l'ombre destinée à éradiquer tous les Mosley.

— Junior Deloache.

— Ouais... Junior me paraît un peu trop mou pour ce genre d'actions coup de poing.

— Alors il envoie un de ses sbires.

— Sauf que cette personne connaît des détails sur toi et ta famille. Junior est trop paresseux pour s'être aussi bien renseigné. Qui d'autre êtes-vous allés emmerder, toi et Claudia ?

— Delford a retiré l'enquête à Claudia.

— Delford ? Mais lui aussi a été menacé.

— Ce n'est peut-être qu'un leurre pour que je ne le soupçonne pas. Cela dit, il y a une grande différence entre mettre des bâtons dans les roues de Claudia et ordonner qu'on me tire dessus et qu'on menace toute ma famille. Je connais Delford Spire depuis des années, nom de Dieu – je ne croirais jamais à un truc pareil.

— Et notre sénatrice ?

— Pas le style de Lucinda. Tu peux ne pas l'aimer, mais je ne la vois pas faisant appel à des truands.

— Lucinda Hubble est précisément le genre de personne prête à avoir recours à des types dangereux. Contrairement à la majorité de ses électeurs, moi je ne suis pas dupe. Je ne la trouve ni amusante, ni bienveillante, ni particulièrement intelligente. Il y a quelque chose qui manque dans le regard de cette femme. Je n'y vois aucune trace d'humanité. Je ne doute pas qu'elle laisse faire le sale boulot à Faith pour avoir l'air d'une oie blanche.

— Mais il est clair que ce type n'a pas eu vent de la lettre que Sam a trouvée. Avec cette lettre, j'allais de toute façon sûrement me prononcer pour un suicide. Pas besoin de venir me menacer. Il n'y a aucune raison pour que les Hubble soient derrière ce qui s'est passé ce soir.

— D'accord, Whit. Mais réfléchissons un instant.

— Je ne fais que ça, dit Whit qui s'efforçait de garder son sang-froid.

— Lucinda est la mère de Pete. Un fils reste un fils, quoi qu'il arrive, et tu m'as dit qu'elle avait des sentiments contradictoires quant au retour de Pete à Port Léo. Tandis que pour Faith, l'arrivée de Pete était uniquement synonyme de cauchemar. Si Pete fait perdre l'élection à Lucinda, Faith perd son boulot. En plus, Pete voulait lui prendre Sam, et il pensait clairement avoir les moyens de le faire : il devait donc connaître un secret radioactif concernant Faith. Ajoute à cela que Faith en fait des tonnes pour protéger Lucinda. Vraiment, je verrais bien Faith responsable de tout ça. »

Whit avala une grosse gorgée de bourbon qui lui brûla la gorge.

« Elle aurait été capable de tuer Pete, je ne me fais plus d'illusions là-dessus. Mais après que Sam m'a remis la lettre de Pete, elle pensait que l'affaire était réglée. Elle ne peut tirer aucun bénéfice de l'attaque de ce soir.

— Sauf si elle croit que tu n'accordes aucun crédit à cette lettre et qu'elle ne veut pas prendre de risque. Et Jabez Jones ? Son nom revient sans cesse.

— Non, ça m'étonnerait.

— Pourquoi ?

— Les armes à feu, ce n'est pas son style.

— Ah ouais ? Sa conception de la religion est pour le moins musclée. Et dois-je te rappeler que la Bible est un bouquin très porté sur la violence ? Cela dit, il y a encore une autre possibilité...

— Qui ?

— Velvet, dit Gooch en clignant de l'œil.

— Tu plaisantes.

— Absolument pas.

— Elle insiste depuis le début pour que je privilégie l'angle de l'homicide, ça n'aurait pas de sens.

— Là encore, si c'était une stratégie pour ne pas être soupçonnée ? Tu juges qu'il s'agit d'un suicide, elle quitte tranquillement la ville.

— Non, je ne l'imagine pas capable de tuer.

— Pourquoi, parce que tu couches avec elle aussi ?

— Non.

— On ne peut jamais être sûr de personne, Whit. »

Gooch avait dit cela d'un ton calme, inquiétant... Whit ne savait plus quoi penser.

« Je suppose que tu as raison », admit-il.

La nuit tombée, une nouvelle couche de nuages s'était étendue au-dessus du golfe. Whit regrettait de ne pouvoir admirer la traînée d'étoiles qui dominait habituellement le ciel automnal de la côte. Il entendit comme un murmure et regarda par-dessus bord. Dans la pénombre, il arriva à discerner plusieurs formes qui faisaient surface dans le creux des vagues, expulsaient une colonne d'air vaporeux et disparaissaient à nouveau sous l'eau : une petite bande de marsouins plongés dans un sommeil serein.

« Donc... Quel sera ton jugement ? » demanda Gooch.

Whit posa son verre. Il ne tremblait plus, l'alcool ne l'avait pas apaisé mais l'avait rendu un peu plus effrayé et saoul.

« Déclarer qu'il s'agit d'un suicide protège tout le monde. Pour l'instant. Mais qu'est-ce que cela dit sur moi ? Est-ce que les gens voteraient pour moi, est-ce qu'ils me respecteraient s'ils savaient que j'ai plié sous la menace ?

— J'en ai connu, des lâches, Whit. Tu n'en es pas un.

— Je suis resté par terre pendant une demi-heure, comme il me l'a demandé. Je n'ai même pas répondu quand mon portable a sonné.

— Tu as été prudent. Pas lâche. Il y a une grosse, grosse différence, dit Gooch en faisant craquer ses phalanges. Je continue de penser qu'on devrait trouver les connards responsables de cette merde et les foutre en l'air.

— Foutre en l'air : tu veux dire appeler la presse, la police et faire enfermer les coupables à jamais ?

— Je veux dire s'assurer qu'ils ne menacent plus jamais personne. Tous les moyens, légaux ou non, sont bons.

— Je suis juge, Gooch, je ne peux pas m'embarquer dans une vendetta.

— Voyons Whitman, tu sais que c'est avant tout l'esprit de justice qui m'anime. Ces gens devaient savoir quels risques ils prenaient en te menaçant. Si tu avais eu un flingue et que tu avais buté ce salopard, ça aurait été de la légitime défense. Je te propose d'agir selon un principe – éminemment juste – de légitime défense différée.

— Non merci.

— D'accord, mais pourquoi c'est moi que tu es venu voir, et pas la police ? Tu t'attendais à ce que je te propose quoi ? On menace un de mes amis et je devrais rester assis à me tourner les pouces ? Tu savais très bien comment je réagirais.

— Gooch, je ne veux tuer personne.

— Tu te méprends sur mon compte, Whitman. Est-ce que j'ai parlé de tuer qui que ce soit ?

— C'était implicite.

— Écoute, quand on lance une guerre contre des types comme ça, il est préférable de ne pas se fixer trop de limites. Il faut s'adapter aux circonstances... Enfin, dit-il en se levant et en s'étirant, je compte dormir sous les étoiles ce soir, même si ces gars viennent nous chercher des noises jusqu'ici. »

Il sortit un sac de couchage d'une malle sur le pont et le déplia par terre.

« Moi aussi, j'ai quelques idées sur la manière de gérer la situation, dit Whit. Il faut juste que ça prenne forme dans ma tête.

— On en reparle demain matin. Bonne nuit, Votre Honneur. »

Gooch allongea son corps massif sur le sac sans prendre la peine de se glisser dedans.

« Bonne nuit. Et merci, Gooch. Vraiment. »

Gooch tourna la tête vers les marsouins endormis.

« Je t'en prie. »

Whit descendit et s'étendit sur une couchette. L'adrénaline qui

parcourait son corps depuis quelques heures l'avait épuisé. Il se dit qu'il n'avait jamais vu la mort d'aussi près que ce soir. Était-il sûr de vouloir garder ce boulot stupide de juge de paix ? Et le méritait-il seulement ?

L'honorable Whit Mosley s'endormit avant de pouvoir répondre.

Heather Farrell se tenait au bord du rivage sombre de la plage de Little Mischief. Sam détestait les surprises, elle le savait. Il aimait tout prévoir, mais, cette fois-ci, il y avait de l'argent en jeu. Cinq mille dollars, pour être exact, qui ne seraient pas de trop. La vie à La Nouvelle-Orléans coûtait cher. Sam n'avait jamais eu à s'inquiéter pour ce genre de chose, mais Heather avait déjà fouillé dans des poubelles à la recherche de restes de sandwich recyclés en héliports pour mouches, de frites durcies par la graisse froide. Elle savait ce que valait l'argent. Aucun butin n'était inépuisable. Heather ne rechignait pas à attendre sur la plage en pleine nuit et dans le froid pour gagner cinq mille dollars de plus.

Elle s'assit sur le sable, sa lampe de poche à la main. On ne la repérerait pas facilement dans l'obscurité. Et quand Sam et elle seraient à La Nouvelle-Orléans, ce serait encore plus difficile de retrouver leur trace. Ils pourraient louer une chambre pas chère près du Quartier français, sous un faux nom. Ils achèteraient de l'herbe et fumeraient au lit, passeraient des journées entières à faire l'amour. Ils ne s'arrêteraient que pour se promener au milieu des touristes, pour manger des langoustes et du boudin, pour boire de la bière glacée.

C'était drôle, elle ne serait jamais sortie avec un type plus jeune à Lubbock. Mais voyager lui avait ouvert l'esprit. Sam n'était pas un adolescent comme les autres. Il avait confiance en lui, il savait rigoler et faisait l'amour comme un homme, pas comme un gamin. Il était doux et généreux. Et intelligent. Il avait élaboré un plan incroyable pour se libérer à jamais de sa mère et de sa grand-mère, et avait réussi à convaincre Heather que ça marcherait.

Heather entendit des pas écraser les morceaux de coquillages qui jonchaient le rivage. Elle faillit braquer la lampe torche et crier au type : « Jette le fric à terre ! » comme si elle le volait. Pour rire. Mais elle se dit qu'il n'apprécierait peut-être pas son humour. Il ne souriait pas beaucoup. Et puis Heather se rendait compte au fil des années que les gens étaient imprévisibles, qu'on ne pouvait jamais savoir ce qu'ils ressentaient en leur for intérieur.

« Heather ? » appela doucement l'homme.

Elle n'avait pas peur, elle l'attendait. Elle se leva, gratta le sable humide collé à ses fesses. Elle pointa la lampe sur ses tennis usés et l'alluma.

« Mieux vaut l'éteindre, dit l'homme.

— Ne restons pas ici, dit Heather. Je boirais bien un café.

— Ça ne va pas prendre longtemps.

— Bon... D'accord. Vous avez l'argent ?

— Oui. Cinq mille dollars, comme promis. Maintenant, Sam et toi, vous quittez la ville. »

Ce type était bien bête. Il ne se doutait pas qu'il allait la payer pour faire exactement ce qu'elle avait de toute façon prévu de faire avec Sam.

« Ça va porter un sale coup à sa grand-mère en pleine élection, vous êtes sûre que c'est ce que vous voulez ? demanda Heather en prenant sa voix de dure à cuire.

— Oh oui. Mais toi, tu vas me manquer.

— Vous me manquerez aussi. Vous, vous ne m'avez jamais prise de haut.

— Il ne manquerait plus que ça. Je t'aime beaucoup, Heather », dit l'homme d'une voix faussement timide.

Un silence s'installa, rempli par le bruit de la respiration de Heather et le murmure des vagues. Heather se demanda si la remise de ces cinq mille dollars n'allait pas être assortie de nouvelles conditions. Un véhicule passa à faible allure sur la route. Le conducteur avait les fenêtres baissées et écoutait du jazz à plein volume. Parfaitement immobile, l'homme attendit que la voiture se soit éloignée :

« La police a dû te poser beaucoup de questions sur ta découverte du corps de Pete Hubble.

— Ouais, mais je m'en suis bien sortie. Ils ne m'ont pas trop malmenée.

— Tu n'as vraiment rien vu, rien entendu quand tu es montée sur le bateau de Pete ? »

Soudain, l'estomac de Heather se serra. Un frisson lui parcourut les bras, les jambes, le dos. Elle voulait prendre l'argent et se tirer de cette plage, aller dans un endroit éclairé. Un avant-goût de l'avenir lui traversa l'esprit : une petite chambre étroite à La Nouvelle-Orléans, des coins de rue qui puaien la bière, la bouche de Sam barbouillée par le sucre d'un beignet chaud, du blues cajun s'échappant de l'entrée de centaines de bars, les poches de son jean remplies de dollars, le souffle frais de Sam contre son oreille après l'amour... Heather en avait presque mal.

« Il n'y avait rien à entendre, répondit-elle. Pete était mort, un point c'est tout. Il s'est suicidé.

— Oui. Mais la police ne te croit pas vraiment.

— Faux. Ils me croient.

— Ils savent que tu leur as menti.

— Je n'ai pas menti. Pete était mort quand je suis arrivée.

— Et tu n'as rien remarqué de suspect ?

— Non, dit Heather, qui commençait à être plus irritée qu'effrayée.

— Dis-moi, juste entre nous : tu comptais tourner un film avec lui ? demanda l'homme d'une voix où l'on sentait pointer l'excitation.

— Quoi ? Sûrement pas.

— Dommage. J'aurais aimé le voir te défoncer. »

Heather blêmit.

« Donnez-moi le fric.

— Oui, ma chérie. »

Le poignard s'enfonça aisément dans son ventre. La main de l'homme couvrit sa bouche. Elle ouvrit grand les yeux. Un torrent de sang remonta dans sa gorge.

« Sam, mon Dieu ! Sam, au secours ! » Elle essaya de crier, d'appeler sa mère, mais en un éclair la lame lui trancha la gorge et la plongea dans une obscurité comme elle n'en avait jamais connue auparavant.

Le Saigneur la tenait contre lui. Il humait l'odeur de biscuit au beurre de cacahuètes émanant des lèvres de Heather. La jeune femme venait de mourir et le Saigneur avait senti cette mort passer à travers lui. Il lâcha Heather. Son corps tomba sur le sable.

Le sang de Heather Farrell avait taché les vêtements du Saigneur, mais ce n'était pas un souci. Il essuya la lame du poignard sur le jean de Heather. Il sortit de la poche arrière de son pantalon un rideau de douche soigneusement plié et roula le corps d'Heather dans ce linceul de plastique. Il la porta jusqu'au bout de la plage, où l'attendait un skiff de pêche qui dansait sur l'eau, et déposa le corps dans l'embarcation. Puis il prit une pelle et un seau avec lesquels il alla retourner le sable taché de sang. Il monta sur le bateau, démarra le moteur et mit le cap sur le cœur de la baie de St. Léo.

Le Saigneur tremblait. Il n'avait rien contre cette fille, il ne la désirait pas non plus comme une de ses chéries. Mais ce qui était fait était fait, et une sensation de triomphe lui asséchait la bouche. Une fois de plus, tout s'était bien passé. Une fois de plus, personne ne l'avait vu. Il y avait tant de situations dans la vie où le Saigneur se sentait maladroit, stupide, perdu parmi les gens, mais ça, il savait le faire, et bien.

Le skiff fendait l'eau et la nuit. Le Saigneur aperçut un grand chalutier qui avait jeté l'ancre au milieu de la baie, à mi-chemin entre Port Léo et l'île de Santa Margarita. Ses lumières étaient éteintes, mais le Saigneur le contourna en gardant une distance respectueuse, bien qu'une couverture de nuages bas cachât les étoiles et permît au skiff d'avancer incognito.

À neuf heures le jeudi matin, Claudia, dopée par un grand croissant fourré au chocolat et par un double espresso plus noir que le pétrole du golfe, s'apprêtait à interroger Jabez Jones au sujet de l'affaire Marcy Ballew. David et elle patientaient dans un petit bureau presque vide. David se tenait debout, les mains posées sur ses hanches minces. Il contemplait les photos sur les murs, certaines dataient du temps où Jabez était catcheur professionnel : Jabez écrasant ses adversaires bodybuildés. L'uniforme de David avait besoin d'être repassé. Claudia se demanda s'il faisait exprès de le porter ainsi, pour la culpabiliser.

« Je suis prêt à parier que tous ces matches de catch sont truqués », déclara David.

Delford avait appelé Claudia la veille pour lui demander de collaborer avec David, selon le souhait exprimé par ce dernier.

« Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu m'infliges ça ? avait-elle demandé. D'abord tu m'enlèves l'affaire Hubble, ensuite tu m'imposes de bosser avec mon ex.

— C'est juste du boulot, Claudia, avait répondu Delford. Et ça ne te prendra qu'une heure. »

Claudia était en train de songer à une éventuelle demande de mutation à Rockport ou à Port Aransas quand Jabez Jones entra dans la pièce, vêtu d'un short en toile serré et d'un T-shirt moulant sur lequel on lisait : sois fort – I, Samuel, IV, 9. Ses cuisses paraissaient prêtes à exploser et une mince couche de sueur couvrait son visage, sans doute causée par l'entraînement-prière du matin. Il s'essuya le front avec une serviette.

« Bonjour, shérif adjoint Power, dit-il en serrant chaleureusement la main de David. Inspectrice Salazar, quelle joie de vous revoir ici ! Puis-je vous offrir un jus de carottes ? Un cocktail de fruits ? Nous avons probablement aussi du café quelque part, même si je n'aime pas que mon temple soit pollué par des stimulants. »

Son temple. Et pourtant l'expression de Jabez restait parfaitement sérieuse.

« Non merci », dit Claudia.

David secoua la tête.

« Eh bien, moi, un milk-shake protéiné me ferait du bien. Suivez-moi, si vous le voulez bien, nous discuterons dans la cuisine. »

Ils marchèrent jusqu'à une cuisine où une jeune femme coupait

des dés de melon avec la précision d'une joaillière. Elle fit un sourire coquin en direction de Jabez, qu'elle gomma de son visage en voyant Claudia et David.

Claudia était sûre d'avoir vu cette fille quelque part. Ce visage fin, ces grands yeux... La jeune femme maîtrisait parfaitement ses mouvements, mettant ses seins en avant quand elle se pencha pour poser le couteau, se déhanchant légèrement quand elle se retourna contre le plan de travail.

« Bonjour, dit-elle.

— Rachel, peux-tu nous laisser seuls, s'il te plaît ? demanda Jabez.

— Une seconde, dit Claudia en passant devant Jabez pour montrer la photo de Marcy Ballew à la jeune femme. Avez-vous déjà vu cette fille ? »

Rachel jeta un regard inquiet à Jabez, qui haussa les épaules. Claudia se souvint que cette fille était en fait celle qui avait couru après le ballon de volley l'autre jour.

« Non, je ne l'ai jamais vue, déclara Rachel.

— Merci », dit Claudia.

Jabez hocha la tête et Rachel quitta la pièce. Claudia remarqua que David suivait la jeune femme du regard. Pourquoi pas, il fallait bien qu'il profite de son nouveau statut de célibataire. Mais quelque chose mettait Claudia mal à l'aise.

« Puis-je voir la photo de cette personne que vous recherchez ? demanda Jabez pour prendre les devants.

— Oui, dit Claudia en la lui tendant.

— Elle se prénomme Marcy, dit David. Nous avons de bonnes raisons de croire qu'elle se trouvait récemment dans la région. »

Jabez rendit la photo à Claudia sans s'être attardé dessus.

« Je ne la connais pas.

— Sa mère nous a dit que Marcy vous admirait en tant que catcheur, et en tant que prédicateur. »

La pomme d'Adam de Jabez monta d'un cran au milieu des veines saillantes de sa gorge.

« Une admiratrice ? J'aimerais vraiment pouvoir vous aider, mais hélas je ne connais pas cette demoiselle.

— Je ne sais pas ce qu'en pense le shérif adjoint Power, dit Claudia en souriant, mais finalement, je goûterais bien à un de ces milk-shakes protéinés. Nous en profiterons pour vous poser quelques questions supplémentaires. Très brèves. »

Le sourire de Jabez était aussi tendu que son T-shirt sur ses pectoraux.

« Mais bien sûr. Au melon ou à la fraise ? Je les booste avec un supplément de vitamines et de fibres. »

Voilà qui contrebalancerait le chocolat et le double espresso.

« Je prendrai la même chose que vous, dit Claudia.

— Rien pour moi, merci, dit David. Mon estomac supporte très mal les fruits. »

Jabez se mit à préparer les boissons.

« Est-ce que vous recueillez parfois des jeunes gens perdus ici ? » demanda Claudia.

Jabez repoussa le melon de Rachel et éplucha deux bananes qu'il plaça dans un mixeur. Il lava quelques fraises qu'il coupa en tranches fines.

« Les gens viennent ici pour trouver de l'aide et du réconfort. Ils sont plus en sûreté avec nous que sur les routes ou dans les rues, vous ne croyez pas ?

— À vrai dire, je ne sais pas exactement ce que vous faites ici, répondit Claudia.

— Nous prions, nous tentons de pourvoir aux besoins spirituels. »

Jabez laissa tomber les morceaux de fraises par-dessus les bananes, ajouta du lait et de la glace et lança le mixeur. Claudia attendit qu'il l'arrête.

« Le permis de conduire de Marcy a été retrouvé au bord d'une route à trois kilomètres de Port Léo.

— Elle n'est pas venue ici. »

Jabez releva la mixture avec du germe de blé, un peu de carottes râpées et une autre poudre (Claudia espérait qu'il ne s'agît pas de strychnine) avant de remplir deux grands verres givrés. Il fouilla ensuite dans l'énorme réfrigérateur pour en sortir une barquette d'œufs. Claudia fit non de la tête. Jabez cassa un œuf au-dessus de son verre et décora celui de Claudia avec une tranche de melon.

« Merci », dit Claudia lorsque Jabez lui tendit son verre.

La boisson avait un goût agréable, mais une consistance de ciment liquide. Ils suivirent Jabez dans la pièce d'à côté, un salon qui faisait également office de salle de gym de luxe. Jabez n'avait pas dû prêter trop attention aux paroles de Jésus sur la pauvreté. Un banc de musculation ultra-sophistiqué trônait au milieu de meubles danois de haute qualité qui contrastaient singulièrement avec l'architecture victorienne de la bâtisse. Une télévision à écran large occupait un angle de la pièce et, là aussi, des photos des exploits de Jabez le Jaguar ornaient les murs. Sur l'un de ces clichés, Jabez tenait à bout de bras une imposante ceinture de champion tout en montrant féroce les dents au public surexcité autour du ring. On se serait cru à Rome au temps des gladiateurs.

Il y avait aussi un crucifix, de taille modeste, accroché au mur, mais aucune image n'évoquait Jésus le bon berger.

« Nous souhaiterions montrer la photo de Marcy à vos disciples, dit David.

— Ce ne sont pas mes disciples. Ce sont les disciples de Jésus. Je ne suis pas un gourou.

— Je m'excuse, je ne sous-entendais rien de tel.

— Ce n'est pas grave. J'ai l'habitude. Quand on lance une nouvelle Église, quand on propose de nouvelles réponses à de vieilles questions et que les gens se montrent réceptifs, cela crée le soupçon.

— Vous glorifiez beaucoup le corps, cependant, remarqua Claudia.

— Nous considérons notre corps comme un temple dédié au Seigneur, puisqu'il nous a sculptés à son image, dit Jabez en bandant les muscles de son bras gauche. L'Église est le Corps du Christ, et notre corps humain en est le reflet. »

Il caressa son biceps comme s'il était couvert de velours sacré : un pasteur rendant hommage à son habit sacerdotal.

« En tout cas, vous avez la chance de côtoyer beaucoup de jeunes femmes ici, dit Claudia.

— Je suis sûr qu'il y a beaucoup de jeunes personnes dans votre propre église.

— Oui, mais elles n'habitent pas avec le père O'Hearn ou avec le père Aguilar.

— Ce n'est pas parce que ces jeunes femmes vivent ici que je couche avec elles, si c'est ça que vous insinuez.

— Mais pourquoi tant de jeunes femmes dans votre église ? » insista David.

Le regard de Jabez se durcit.

« Elles sont réceptives à la manière dont je les amène à Dieu – de la même manière que les épiscopaliens sont attirés par les livres de prières et les musulmans par La Mecque.

— Et Marcy Ballew n'a pas été attirée ici, vous en êtes sûr ? demanda David.

— Je suis prêt à jurer sur une pile de bibles que je n'avais jamais vu ce visage avant que vous me montriez la photo.

— Vous êtes le seul lien que nous ayons jusqu'à présent trouvé entre cette fille et Port Léo », dit David.

Jabez but son milk-shake d'un trait. Sa gorge enfla et Claudia songea à un python qui venait d'avaler un rat vivant.

« Vous n'avez en fait aucune bonne raison de venir nous déranger, déclara Jabez.

— Qu'est-ce que Marcy serait venue faire dans le comté d'Encina ? demanda Claudia en posant sa boisson sur une table en verre. Je pense que vous n'êtes pas complètement honnête avec nous.

— C'est ridicule, dit Jabez.

— Ah bon ? fit Claudia, prête à tenter le tout pour le tout. D'un côté, on a cette fille qui vous adorait et qui a disparu à Port Léo. De l'autre, on sait que vous vous êtes disputé avec Pete Hubble sur son bateau, et aujourd'hui il est mort. C'est peut-être une coïncidence. Ou peut-être pas. »

David lança à Claudia un regard surpris. Ce rapprochement lui paraissait un peu tiré par les cheveux.

Jabez croisa les bras sur sa poitrine.

« Je ne me laisse pas intimider très facilement, vous savez. Jésus est de mon côté, dans mon cœur, dans ma tête. Satan ne m'impressionne pas. Alors vous...

— Satan n'a pas les moyens d'obtenir un mandat de perquisition, mon révérend, dit Claudia. Ni de placer chaque aspect de votre entreprise sous le microscope de la justice. Comment pensez-vous que réagiraient vos ouailles devant leur écran de télévision s'ils apprenaient que vous faites l'objet d'une enquête ?

— Quel en serait le motif ? Je coopère pleinement avec vous. Une telle attitude ne m'aurait pas surpris de la part d'un bouffon de province comme Delford Spires, mais vous, mademoiselle Salazar, m'aviez semblé beaucoup plus intelligente, et élégante.

— Ah oui ? Alors pourquoi ai-je l'impression que je vais devoir vous forcer la main pour vous faire enfin dire la vérité ?

— Forcez tout ce que vous voulez, dit Jabez avec un sourire presque béat. Mes conseillers en communication sauront protéger mon image en cas de crise. Arrestation, scandale – même si tout cela est parfaitement absurde.

— OK, dit Claudia. Shérif adjoint Power, vous avez une autre question à poser à monsieur Jones ? »

David secoua la tête, l'air incrédule.

« Parfait, conclut-elle. Le milk-shake était délicieux.

— Que Dieu vous accompagne », dit Jabez en souriant avec arrogance.

David et Claudia sortirent du bâtiment et montèrent dans la voiture de patrouille de David.

« Tu sais, Claudia, ton côté dure à cuire me manque.

— Tu m'avais dit que tu ne parlerais plus de nous.

— Désolé. Mais j'ai admiré la manière dont tu ne l'as pas laissé te marcher dessus. »

Autour du parking un groupe d'adeptes de Jabez faisait du jogging. Ils levaient leurs jambes à l'unisson et chantaient une prière en chœur.

« Je savais que j'aurais dû m'inscrire dans une salle de gym. Je t'ai vue mater les gros bras de Jabez.

— Tu n'as rien vu de tel. »

Voilà que David la taquinait, qu'il voulait l'entraîner sur le terrain du flirt. Mon Dieu ! Ils roulaient le long de l'allée bordée de palmiers qui menait à la route, quand tout d'un coup Rachel – la fille que Claudia avait reconnue dans la cuisine – surgit d'un taillis et se posta au milieu de leur chemin. David freina net. Claudia baissa sa vitre.

« Vous êtes flics, c'est ça ? demanda Rachel d'une voix mal assurée. On peut se parler une minute ?

— Bien sûr, dit Claudia.

— Mais pas ici... »

Claudia fit signe à Rachel de monter à l'arrière. La jeune femme s'assit et leur indiqua une voie de terre qui partait sur la droite.

« Avancez un peu sur ce chemin. Jabez ne va pas tarder à se demander où je suis. »

David obéit. Claudia se tourna vers Rachel :

« Vous avez reconnu la fille sur la photo ?

— Non, je ne l'ai jamais vue. Par contre, je connais Pete Hubble.

— C'est-à-dire ?

— C'est un ami, on traînait ensemble en Californie. J'ai tourné deux films avec lui cette année, et il m'a prêté de l'argent. »

En fixant de près les traits de la jeune femme, Claudia se souvint enfin : c'était Rachel qui était collée contre Pete sur la jaquette du film *Cléopâtre et les esclaves de l'amour*. Déguisée en reine du Nil, un serpent en plastique entre les seins. Effectivement, il y avait une certaine Rachel Pleasure parmi les actrices... Elle portait peut-être une perruque sur la vidéo, mais c'était la même fille, les mêmes yeux bleus écartés, le même visage d'ange.

Rachel était recroquevillée sur la banquette arrière :

« Écoutez bien ce que je vais vous dire. Si je ne rentre pas rapidement, Marie Madeleine va me faire passer un sale quart d'heure. Elle me déteste déjà bien assez.

— On vous écoute, dit Claudia.

— Pete voulait connaître les petits secrets de Jabez. Il m'a demandé de l'aider. Il m'a dit qu'il me paierait autant que ce que je gagne en un mois à faire des films. Il m'a acheté un billet d'avion pour venir au Texas et j'ai demandé à Jabez de m'accueillir ici. On n'a pas le droit de regarder la télévision – sauf l'émission de Jabez – ni d'écouter la radio ni de lire les journaux, mais hier soir j'étais dans la chambre de Jabez et j'ai vu à la télé que Pete était mort.

— Il s'est suicidé, dit Claudia.

— Mais il devait me sortir d'ici. On nous surveille de près au camp...

— Velvet n'est pas au courant que vous êtes ici ?

— Non, Pete ne voulait pas que Velvet soit mêlée à ça. En plus,

elle ne m'aime pas beaucoup. En tant qu'actrice, elle ne m'arrive pas à la cheville.

— Hum !... D'accord, on va vous sortir d'ici, dit David. Vous voulez venir avec nous maintenant ?

— Je ne veux pas courir le risque que Jabez apprenne que j'espionnais pour Pete. Mais je n'ai pas encore obtenu les preuves que Pete m'avait demandées.

— Il s'agissait de quoi exactement ? demanda Claudia.

— Pete pensait que Jabez savait qui avait tué son frère, il y a des années de cela. Pete soupçonnait que Jabez avait reçu une somme rondelette pour se taire, et peut-être même qu'il était complice. Je n'ai rien pu trouver qui le prouve, mais j'ai découvert quelque chose d'autre... Jabez se drogue.

— Racontez-nous », dit David.

Rachel jetait des regards anxieux par la vitre arrière, comme si elle s'attendait à voir surgir une meute de chiens d'un instant à l'autre.

« Dès mon arrivée, je me suis débrouillée pour me rapprocher de Jabez. C'est pour ça que Marie Madeleine me déteste. Je suis devenue la nouvelle favorite.

— Jabez raconte qu'il ne couche pas avec ses... disciples, dit Claudia.

— Ah oui ? Hier soir, il me baisait pendant le journal télévisé. Je devais rester allongée pendant qu'il me besognait en soufflant comme un bœuf tout en s'admirant dans le miroir. Quand je les ai entendus parler de Pete, j'ai cru que j'allais mourir. En plus, Jabez peut être violent au lit. Quelque chose ne tourne pas rond dans sa tête. Il aime sniffer un peu de coke, surtout avant de baiser. Il la garde cachée dans sa piaule.

— Si on vous emmène avec nous maintenant, est-ce qu'il ne risque pas de se débarrasser de la cocaïne ? demanda David tandis que ses mains serraient nerveusement le volant.

— Je n'en sais rien. D'ici à trente minutes, je dois être derrière le téléphone pour répondre aux appels sur sa ligne « SOS prière ». Si je n'y suis pas, ils me chercheront, c'est sûr.

— Vous pouvez tenir le coup encore quelques heures ? demanda Claudia. Histoire de ne pas éveiller les soupçons le temps qu'on aille chercher un mandat de perquisition ?

— Oui, si c'est mieux comme ça, dit Rachel en ouvrant la portière. Mais dépêchez-vous. Et quoi qu'il arrive, quand vous revenez, je pars avec vous, OK ?

— C'est promis, dit Claudia. On ne vous oubliera pas. »

Rachel sortit de la voiture. David fit marche arrière pour revenir dans l'allée principale, puis accéléra vers la route.

« Nom de Dieu, Claudia, nom de Dieu ! cria-il. Tu te rends

compte un peu ? »

Claudia était toute à ses pensées. « Pete ne s'est pas suicidé, non, impossible. Il n'aurait pas abandonné Rachel ici. Il faut le dire à Whit avant qu'il se prononce au tribunal. »

Allongé sur la couchette dans la lumière diaphane du matin, Whit ouvrit le dossier contenant les coupures de presse que Patsy Duchamp lui avait remises la veille. Il entendait les pas tranquilles de Gooch sur le pont. Ils venaient de prendre leur petit déjeuner – quelques beignets pas frais – et retournaient lentement vers la côte, où Whit allait commencer la comédie judiciaire qui allait lui permettre de sauver sa peau et celle de ses proches.

Le dossier était très épais, et Patsy avait collé une note au début : « Whit, tu n'avais peut-être pas besoin de tout ça (!), mais la dame qui s'en est chargée est une ancienne bibliothécaire de l'armée – disons qu'elle n'aime pas faire les choses à moitié. J'espère que cela te sera utile. Tu me dois trois ou quatre pintes de bière, mon cher. Patsy. »

La dame en question avait en effet pris sa tâche très au sérieux. Le dossier devait contenir absolument tous les articles où il avait été un jour fait mention de Corey Hubble. Whit alla directement aux coupures qui traitaient de la disparition.

Les premiers articles, malgré des titres sensationnels comme *Le fils de la sénatrice a disparu* ou *un Hubble aurait fugué*, se contentaient de relater les faits que Claudia avaient déjà résumés à Whit à partir du dossier de police. Au début, les déclarations – la plupart venant de Delford, seulement une ou deux de Lucinda – étaient plutôt inquiétantes : Corey aurait pu être victime d'un crime. Puis le ton changea : on semblait désormais persuadé que le jeune Hubble avait fugué. En tout cas, on ne mentionna jamais aucun suspect, *a fortiori* Pete. Si certains articles plus longs furent publiés au bout de quelques jours, l'affaire se tassa car aucun fait nouveau n'émergea.

Whit retourna au début du dossier et se concentra sur les coupures antérieures à la disparition de Corey. Il y avait notamment une notice nécrologique du mari de Lucinda (« Il laisse une femme et deux enfants »), mais la plupart des articles traitaient de la première campagne de Lucinda pour entrer au sénat du Texas. On la voyait en photo avec ses deux fils, en pleine tournée électorale : Pete souriait fièrement, il avait l'air content d'être là. Corey souriait parce que sa mère l'exigeait. Pourtant, sur une photo prise le soir de l'élection, Corey semblait heureux, surpris de voir Lucinda triompher.

D'autres articles s'attardaient sur des propositions de lois

défendues par Lucinda. L'un d'entre eux, datant d'un mois avant la disparition de Corey, relatait le combat passionné que la sénatrice menait pour réformer les maisons de retraite.

Une photo en bas de cette même page attira l'attention de Whit, un cliché comme le *Port Léo Mariner* avait dû en publier mille dans son effort continu pour promouvoir la ville en tant que paradis de la pêche : quatre adolescents montrant fièrement trois énormes poissons oblongs qu'ils venaient d'attraper. « Ça tirait fort sur la ligne – Corey Hubble et ses amis ont pêché ces trois magnifiques monstres marins (mesurant respectivement cinquante-cinq, soixante-trois et soixante-six centimètres) le vingt-deux novembre dernier en pleine baie de St. Leo. « On a utilisé des crevettes comme appâts. Il y en avait de beaucoup plus gros, mais on n'a pas réussi à les remonter », ont déclaré les heureux pêcheurs. Sur la photo, de gauche à droite : Corey Hubble et Marian Duchamp de Port Léo, Thomas Deloache Jr et Eddie Gardner de Houston. »

Quand il parvint à détacher ses yeux de la photo, Whit rangea le dossier dans son enveloppe et monta sur le pont pour aider Gooch à amarrer le *Don't Ask* au quai de la marina du Golden Gulf.

Whit écouta les conseils de Gooch visant à passer la journée sans se faire assassiner (« Regarde tout le temps derrière toi et gueule « Au feu ! » si on t'attaque »). Puis il rejoignit à pied sa voiture. Le quai sentait le diesel, le café chaud et le vin blanc qu'on avait renversé la nuit dernière – une odeur de pisse sucrée. Whit regardait les hirondelles de mer décrire des arcs de cercle au-dessus des bateaux dans l'espoir de festoyer sur des restes de petits déjeuners, quand son téléphone portable sonna.

« Whit Mosley, j'écoute.

— Bonjour. C'est Kevin McKinnon. Vous m'avez adressé un e-mail au sujet de Pete Hubble. »

Une voix de baryton, aussi calme que celle d'un comptable.

Kevin, créateur du « temple » des admirateurs de Pete sur Internet.

« Bonjour, Kevin. Merci de me rappeler.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? »

Autant aller droit au but :

« Je suis désolé de vous apprendre cette mauvaise nouvelle : Pete est décédé. »

Silence au bout de la ligne.

« Vous ne me faites pas rire.

— Malheureusement je suis très sérieux. Je suis juge de paix ici au Texas, à Port Léo, la ville natale de Pete. Il est mort lundi soir. Je mène une enquête judiciaire visant à établir la cause exacte de son décès.

— Mon Dieu. Oh non...»

L'intensité de la douleur – de la perte – dans la voix de son interlocuteur stoppa net Whit. Il attendit que la respiration au bout du fil se calme avant de poursuivre :

« J'ai lu sur votre site que vous lui avez parlé lundi dans la journée.

— Oui. Comment est-il mort ? »

Whit lui décrivit brièvement dans quelles circonstances on avait trouvé le corps de Pete, sans toutefois mentionner la lettre dans laquelle il déclarait vouloir se suicider.

« Si c'est une plaisanterie, elle est vraiment de mauvais goût », dit Kevin d'une voix qu'un sanglot manquait d'étrangler.

Qu'un amateur de pornographie parle à Whit de mauvais goût aurait pu lui fournir matière à rire, mais Kevin semblait souffrir au moins autant que les Hubble de la perte de Pete.

« Je suis vraiment, vraiment désolé. Pouvez-vous me dire de quoi Pete et vous avez parlé au téléphone ?

— Il était fou de joie. Il venait d'obtenir le financement pour son film. Son film... normal.

— Vous a-t-il dit d'où venait cet argent ?

— Non. Mais ce n'était pas les producteurs de ses films habituels. Rien à voir avec le porno. Il avait besoin d'un demi-million de dollars, et il venait de le trouver.

— On lui avait confié un demi-million de dollars ? demanda Whit en s'efforçant de maîtriser sa voix.

— Il ne s'est pas tué. Ça n'a aucun sens.

— Vous êtes sûr qu'il n'a pas dit le nom de l'investisseur ?

— J'en suis sûr. Je n'arrive pas à croire qu'il soit mort. »

Whit n'en revenait pas : qui était Pete pour ce type ? Une photo sur un ordinateur ? Un héros ? Plus que ça ?

« Excusez-moi, Kevin, quels étaient exactement vos liens avec Pete ?

— C'était juste un ami. Oui, j'adore ses films. J'aime le voir en action. Je le trouve incroyablement sexy. Mais il est cent pour cent hétéro. Il n'y avait rien entre nous. Il appréciait le fait que j'aie créé un site qui lui était dédié ; ça lui faisait de la pub gratuite.

— Est-ce que Pete vous a parlé des personnes suivantes : Junior Deloache ? Eddie Gardner ? Jabez Jones ?

— Non, ça ne me dit vraiment rien...

— Merci, Kevin. Si jamais quelque chose vous revient à l'esprit...

— Oui... Attendez... L'argent. Il a fait une blague. J'imaginais que l'investisseur lui avait donné un chèque, mais il a dit en rigolant que le sac était vraiment très lourd. Il est possible qu'on lui ait remis

l'argent en liquide.

— Encore merci, Kevin. Je regrette sincèrement que vous ayez perdu un ami.

— OK. Merci. Je dois vous laisser. »

Kevin raccrocha. Whit avait dû faire un effort pour lui présenter ses condoléances, c'était encore plus absurde qu'avec Faith... Et pourtant.

Il se dépêcha d'aller jusqu'à sa voiture, vérifia qu'il n'y avait pas de malfrat caché sous le châssis avant de s'asseoir derrière le volant. Il mit le contact – le 4 × 4 n'explosa pas. La journée commençait bien.

Qui songerait à donner un demi-million de dollars en liquide à un acteur porno bidon pour réaliser un film traditionnel ? « Un type encore plus bidon, se dit Whit : Junior Deloache. »

Son portable sonna à nouveau.

« T'es où, bordel ? hurla Claudia dans l'oreille de Whit. J'ai besoin d'un mandat de perquisition en quatrième vitesse. »

« Vous ne vous en tirerez pas comme ça », hurla Marie Madeleine entre ses dents.

Claudia ne lui prêtait pas attention, elle regardait les deux shérifs adjoints fouiller la penderie au fond de la grande chambre à coucher de Jabez.

« Tout serait plus simple si vous nous disiez où se trouve Jabez », dit David, les yeux brillants d'excitation.

Un des collègues de David entra dans la pièce, secoua la tête.

« Jones n'a pas l'air d'être dans le secteur. Aucune trace de sa voiture.

— Alors, Marie, où est-il ? demanda Claudia.

— Je n'en sais rien. »

Claudia croisa les bras et dévisagea Marie Madeleine. Elle sentait que cette dernière commençait à en vouloir à Jabez.

« Hum ! Vous êtes son bras droit et vous ne savez pas. Il vous laisse vous débrouiller seule avec la police. Sympa de sa part. Voilà une attitude très chrétienne. »

Marie Madeleine tremblait, mais plus de rage que de peur.

Un des shérifs adjoints, un jeune maigrichon d'origine vietnamienne, sortit de la penderie une vieille boîte usée en bois d'érable. Il y avait une grosse bible à l'intérieur. Il l'ouvrit : trois tranchées rectangulaires avaient été découpées au cœur des pages, pour loger trois fioles remplies de poudre blanche. David préleva quelques grains du bout du doigt et les déposa sur sa langue.

« Miam-miam. De la co-ca-ïne, mes amis, je vous le confirme. »

Claudia se tourna vers Marie Madeleine. « Aidez-nous, Marie, et on pourra peut-être convaincre le juge de ne pas se fâcher contre vous. Où est Jabez ? »

Marie Madeleine posa un genou à terre. Ses lèvres remuaient, elle pria silencieusement.

« Commencez à fouiller les autres bâtiments, ordonna David. Appelez la brigade des stupés de Corpus, et lançons un avis de recherche sur Jones.

— Elle sait où il se trouve, insista Claudia en montrant Marie Madeleine à genoux. Elle sait et... »

Marie Madeleine se propulsa vers Claudia comme un bélier. Elles tombèrent toutes les deux à la renverse dans le couloir qui menait à la chambre. Marie Madeleine planta ses ongles acérés autour du larynx de Claudia, qui reçut également un coup de poing à l'œil gauche. Claudia ramena son genou entre les jambes de Marie Madeleine, cognant à l'endroit où la chair était tendre ; elle attrapa le pouce de son assaillante et le tordit en arrière. Marie Madeleine cria et les shérifs adjoints la saisirent et la plaquèrent au sol, la menottant derrière le dos.

Claudia se releva avec l'aide de David. Elle avait mal à l'épaule et n'avait plus de sensation autour de l'œil. Marie Madeleine hurlait des insultes qui n'avaient rien de théologique : plutôt des souvenirs de ses jours passés dans la rue.

« Ça va, ça va, dit Claudia pour éviter que David la réconforte. Vous avez décidé de vous rendre la vie difficile, ma grande, dit-elle en s'agenouillant auprès de Marie Madeleine. Je commence à penser que vous n'êtes pas bien maligne, mais je vous donne une dernière chance : où est Jabez ?

— “Ses ennemis mordront la poussière !” hurla Marie Madeleine, le visage empourpré par la rage. Vous crèverez comme tous nos ennemis !

— Pour l'instant, c'est vous qui mordez la poussière, dit David. À défaut de pouvoir continuer à la sniffer.

— Quels ennemis ? » demanda Claudia à Marie Madeleine.

Delford secoua la tête :

« J'espère que vous avez obtenu ce mandat de perquisition en bonne et due forme, au moins. Ton œil va gonfler et prendre de sacrées couleurs, Claudia.

— Pas grave. De toute façon, tu ne comptais pas me faire prendre en photo pour me décerner le prix du meilleur employé. »

Delford préféra boire une gorgée de son café froid plutôt que de répondre.

« Enfin, nous voilà face à une situation intéressante, n'est-ce pas ? poursuivit Claudia. Pete Hubble avait infiltré cette fille dans l'Église de Jabez. Pourquoi se donner tant de mal et ensuite se suicider ? Personnellement, je ne me l'explique pas.

— Et sa lettre avec les empreintes de Pete et de Sam, qu'en fais-

tu ? » rétorqua Delford d'un ton brutal et dédaigneux.

Delford fixait Claudia avec un regard noir. Mais elle était fatiguée, elle venait de se faire agresser et elle en avait assez de se laisser malmener.

« Je suppose que le juge Mosley t'a parlé du rapport du médecin légiste, notamment des problèmes concernant la manière dont les sachets ont été placés sur les mains.

— Tout à fait. »

Eddie Gardner rougit :

« Claudia, tu étais sur place, tu as vu le corps. Je m'en suis occupé correctement.

— Je mentionne simplement les remarques faites par le médecin légiste et par le juge Mosley », dit Claudia d'un ton neutre.

Delford pinça un bout de sa moustache pour le remettre parfaitement en place.

« Eddie, passez en revue les différentes personnes qui se sont occupées du corps, commanda-t-il. Qu'on sache comment ces sachets ont été endommagés. Ce sont probablement les gens de la morgue qui n'ont pas fait gaffe.

— Ça marche, commissaire. Toujours au sujet de Pete Hubble : maintenant qu'on connaît l'heure du décès, on a pu identifier les entrées et sorties à la marina à ce moment-là. Claudia et moi, on a vérifié cinq des six bateaux qui ont quitté le quai et tous ceux qui sont rentrés. Personne n'a rien vu qui puisse nous être d'une aide quelconque.

— Et le sixième bateau ?

— Un yacht du nom de *Miss Folly*. Le propriétaire réside près de La Nouvelle-Orléans. Il vogue habituellement le long de la côte du golfe. Il n'a pas enregistré de plan de navigation. »

Un plan de navigation était l'équivalent maritime d'un plan de vol – obligatoire pour les entreprises, facultatif pour les particuliers.

« Retrouvez la trace de ce bateau, Eddie. Je ne veux pas que la presse puisse dire que nous ne faisons pas les choses à fond. Claudia, reste ici, j'ai encore quelque chose à te dire. »

Après que Gardner eut refermé la porte derrière lui, Delford joignit les mains sur son bureau.

« J'ai vu que tu avais sorti le dossier sur Corey Hubble ? Tu y as trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Non, pas vraiment.

— Tu m'en veux toujours de t'avoir retiré l'enquête sur Pete Hubble ?

— Non, c'est toi qui décides.

— Allons, Claudia, je te connais trop bien. Tu es furieuse contre moi, j'ai blessé ton orgueil. Mais je veux que Gardner reste en charge.

— C'est vrai qu'il a fait ses preuves avec les sachets. »

Delford faillit sourire.

« Ça va, j'ai compris. De toute façon, l'affaire Hubble est presque classée. Il suffit que Whit se bouge le cul et rende sa décision. Concentre-toi sur Marcy Ballew.

— C'est le bureau du shérif qui est censé s'en occuper. Tu es de mère avec mes parents et ceux de David pour nous remettre ensemble ? »

Delford se mit à rire à gorge déployée. Claudia sentit à nouveau de la sympathie pour lui, malgré sa tendance à grogner, à ne jamais vous rendre la vie facile. Ce vieux bougre savait qu'il avait entre les mains la carrière de tous les inspecteurs du commissariat.

« Ta mère me fait peur, Claudia. J'aurais du mal à lui refuser quoi que ce soit. Mais, dans le cas présent, je veux juste que tu apportes ton soutien au bureau du shérif. Disons que je leur fais un prêt. »

« Ou plutôt que tu te débarrasses de moi », songea Claudia.

« Va mettre de la glace sur ton œil, ordonna Delford. Ou un beau steak bien frais. »

Claudia retourna dans son bureau. Un tas de paperasses l'attendait : deux nouveaux rapports de cambriolages, une affaire de vol à l'étalage. Gardner entra quelques minutes plus tard, une cannette de Coca Light à la main. Il ferma la porte derrière lui et s'y adossa.

« Tu te crois maligne ?

— Pardon ?

— Tu fais une connerie et tu essaies de m'en rendre responsable.

— De quoi tu parles ?

— Tu veux me faire passer pour un imbécile, Claudia. C'est toi qui as déchiré les sachets plastiques sur les mains de Pete Hubble, pendant que j'avais le dos tourné ?

— Redescends sur terre.

— Juste parce que tu es hispanique et que tu es une femme, tu crois qu'on devrait te confier toutes les enquêtes importantes.

— Je crois surtout qu'on devrait éviter de les confier aux crétins.

— Toi, je parie que tu griffes quand tu jouis », dit Gardner en se penchant au-dessus d'elle.

Claudia se leva brusquement.

« Tire-toi de mon bureau. Et ne me parle plus jamais comme ça. »

Eddie fit un pas en arrière et prit un air choqué.

« Quelle mouche vous pique, inspectrice Salazar ? »

Il sortit de la pièce.

Claudia se rassit. Elle bouillonnait de colère. Pourquoi ce sympathique commissariat avait-il brusquement sombré dans

l'autocratie et l'agressivité ? Delford se comportait en tyran, et Gardner – qu'elle avait toujours soupçonné d'être un goujat, mais qui jusque-là l'amusait – se révélait être un type écœurant.

Claudia descendit chercher un verre d'eau à la cuisine. Elle y trouva l'agent Fox qui grignotait une barre de Mars. Du chocolat collait aux coins de ses lèvres.

« Comment va, Bill ? »

Fox avala rapidement le reste de la barre, comme s'il était gêné de sa gourmandise.

« Eddie me fait bosser dur. Je n'ai plus de voix à force de passer des coups de fil pour l'affaire Hubble.

— Ah oui ? Ça en est où ? »

Claudia laissa tomber quelques glaçons dans un verre qu'elle remplit d'eau du robinet.

« J'ai appelé tous les numéros qui figurent sur les relevés de téléphone de Pete Hubble. Ce gars connaissait de drôles d'oiseaux. J'ai pris des notes, il me reste à les taper sur ordinateur. La plupart de ces gens étaient des collègues de... de travail. »

L'idée de la pornographie semblait mettre mal à l'aise ce baptiste dont l'haleine sentait le lait.

Claudia jeta un coup d'œil au bloc-notes que Fox avait posé sur la table de la cuisine. Durant les derniers jours de sa vie, Pete avait appelé deux réalisateurs de films pornos et un scénariste de cinéma traditionnel. Il avait appelé sa mère plusieurs fois et son ex-femme à trois reprises. Il avait téléphoné deux fois à la maison de retraite de Placid Harbor, là où vivait le grand-père de David, près de la plage de Little Mischief, ce qui fit songer à Claudia qu'il fallait qu'elle retourne voir Heather Farrell. Elle se demanda qui Pete pouvait bien connaître à Placid Harbor.

Fox avait aussi appelé le numéro à l'extrême est du Texas, dans la petite ville de Missatuck, celui que Claudia avait essayé le lendemain de la découverte du corps. Cette fois non plus, personne n'avait décroché. Selon la compagnie de téléphone, le numéro était attribué à une certaine Kathy Breaux. Pete l'avait appelée quatre fois au cours des trois journées qui avaient précédé sa mort.

Claudia remonta dans son bureau et composa le numéro de Missatuck.

« Ce numéro n'est plus en service... » disait un message enregistré de l'opérateur, sans toutefois donner de nouveau numéro.

Le soleil de l'après-midi filtrait à travers les lattes obliques du store. Le bureau de Whit – débarrassé pour une fois des papiers en vrac et des gobelets de café à moitié remplis – était strié par de fines bandes de lumière. Whit était assis en face de Claudia ; il portait encore sa robe de juge, noire et digne, d'où dépassait le col froissé de sa chemise exotique jaune. Dès quatorze heures, il en avait fini de juger les affaires d'infraction au code de la route et avait écouté Claudia lui résumer les derniers développements concernant Jabez Jones.

« Peu importe cette lettre que Sam Hubble a trouvée, dit Claudia. Je ne crois pas que Pete se serait suicidé en abandonnant Rachel dans les griffes de Jabez. »

Whit arracha un fil qui dépassait de sa robe.

« Est-ce que Rachel a eu le temps de prévenir Pete que Jabez se droguait ?

— Non, elle n'a eu aucune occasion de reparler à Pete après son arrivée au camp. Ils s'étaient mis d'accord pour ne pas prendre de risques. Mais imaginons que Pete ait découvert par un autre moyen que Jabez faisait du trafic.

— Du trafic ?

— Il y avait beaucoup de coke chez Jabez, plus que pour son usage personnel. Ça pourrait être le mobile.

— Si tu le dis.

— Tu m'as l'air particulièrement sceptique. C'est Delford qui t'a donné des leçons d'enthousiasme ?

— Ça y est, Delford est enfin entré dans ta liste noire.

— Disons que je lui ai fait une petite place. Mais loin derrière Eddie Gardner. »

Claudia raconta à Whit l'échange qu'elle avait eu avec Gardner.

« Méfie-toi de ce type.

— C'est un porc, il fait le malin mais il ne m'impressionne pas.

— Je ne plaisante pas, Claudia. C'est un sale type. »

Claudia vit qu'en effet Whit était très sérieux. Ses lèvres étaient légèrement entrouvertes, il avait ce regard fixe et dur qu'il réservait d'habitude aux délinquants récidivistes et aux plaideurs qui lui tapaient sur les nerfs.

« Pourquoi ? Qu'est-ce qui lui vaut d'être sur ta liste noire à toi ?

— Ne lui cherche pas des noises, c'est tout. Fais-moi confiance.

— Qu'est-ce qui se passe, Whit ?

— Rien. Je suis fatigué. Je conduirai l'enquête officielle demain au tribunal. J'ai décidé de procéder comme ça plutôt que de rendre un simple jugement sur la cause du décès. »

Claudia se dit que c'était aussi une manière pour Whit d'attirer l'attention du public sur son travail avant l'élection.

« OK, pas de problèmes. Mes notes sont en ordre, tu pourras m'appeler à la barre. »

Whit ouvrit un tiroir de bureau et en sortit un papier qu'il tendit à Claudia.

« C'est le numéro de téléphone de la messagerie de Pete en Californie, dit-il. Ça pourrait être utile de savoir qui l'a appelé depuis Port Léo ou depuis le Texas.

— Je vois que tu n'es pas resté les bras croisés. Merci, je vais demander à Fox de vérifier ça.

— Il faut que j'y aille. Promets-moi d'être prudente.

— Qu'est-ce qui pourrait m'arriver ?

— Je n'en sais rien, mais promets-moi.

— OK. »

En quittant le tribunal, Claudia se demanda ce qui avait pu à ce point foutre les jetons à Whit Mosley.

Whit écarta deux lattes du store et regarda Claudia traverser la rue. Une bourrasque de vent venue de la baie ébouriffa les cheveux noirs de l'inspectrice. Elle attrapa les mèches vagabondes et les rejeta en arrière avant de disparaître à l'intérieur du commissariat.

Whit s'écarta de la fenêtre. Ce matin, il avait appelé ses cinq frères. On lui avait parlé des nouvelles dents de ses nièces, de la sortie prochaine du dernier logiciel en date, des critiques parfois cruelles qu'il fallait essuyer dans les ateliers d'écriture... Aucune mention de coups de feu, de personnages patibulaires postés devant la maison, prêts à s'en prendre à des innocents pour punir Whit d'être le mauvais juge, au mauvais endroit, au mauvais moment. Whit conclut chaque coup de fil en mentionnant des actes de violence aveugle dont il prétendit avoir entendu parler au journal télévisé, et en suppliant chacun d'être particulièrement prudent.

Il avait aussi dû signer plusieurs mandats, juger quelques cas d'absentéisme scolaire et enfin s'occuper des mauvais conducteurs, ce qui le mettait toujours de mauvaise humeur. L'enquête officielle aurait lieu demain, il ne lui restait plus beaucoup de temps. Il décrocha son téléphone.

« Velvet ? Whit Mosley. J'ai besoin que vous me rendiez un service. Vous avez toujours une clé du *Real Shame* ?

— Ouais. »

Elle avait la voix ensuquée, paresseuse, comme si elle se

réveillait tout juste. Si c'était le cas, qu'avait-elle bien pu faire la nuit dernière ?

« Ça vous dérange si je passe vous l'emprunter ?

— La police en a une aussi.

— J'aimerais emprunter la vôtre. »

Velvet demeura silencieuse un moment.

« OK, passez la prendre.

— Je dois faire quelque chose avant. Je serai là dans environ une heure.

— Ça marche, monsieur le juge. »

Whit raccrocha et se débarrassa de sa robe. Avec sa chemise exotique, son bermuda en toile et ses sandales, il était prêt pour aller faire un tour dans le quartier populaire à l'ouest de Port Léo.

Le Saigneur contemplait les vaguelettes qui venaient lécher le sable de la plage de Little Mischief, le laissant plat et propre. L'air était bon, frais, salé. Le souffle de la mer... Pas de sang, pas d'empreintes – plus aucune trace du passage de Heather Farrell.

Mais la petite voix, celle qui ressemblait tant à celle de Maman, lui murmura à l'oreille : « Crois-tu vraiment que cette petite traînée n'avait aucune affaire avec elle ? Même pas un sac à dos ? »

Le Saigneur détourna son regard de l'eau. Au-dessus du croissant de sable, il y avait un bosquet de chênes entourés d'herbes hautes et de yuccas. Il se rappelait avoir vu une fois Heather assise contre un de ces arbres penchés comme des tours de Pise, occupée à se gratter le pied.

C'est par là qu'elle devait camper.

Il traversa à grands pas l'étendue de sable et explora pendant une demi-heure l'espace entre les chênes. Son cœur battait la chamade. La voix de sa mère, un gloussement porté par le vent, ne lui laissait aucun répit. Au bout du compte, il ne trouva qu'un rectangle d'herbes et de fleurs de yucca bleues écrasées – de la taille d'un petit sac de couchage – et un emballage de biscuits au beurre de cacahuètes, empalé sur une branche cassée.

Le village de mobile homes se nommait « Au bout de l'arc-en-ciel ». Whit se dit qu'« Au bout du rouleau » aurait mieux convenu.

Il frappa à la mauvaise porte, et une vieille femme à moitié endormie lui expliqua que Marian Duchamp vivait au numéro six. Elle montra du doigt un mobile home parfaitement entretenu, un véritable palace au milieu des mauvaises herbes qui bouffaient le parc.

Whit ne voyait pas qui pourrait choisir volontairement de vivre dans un mobile home sur la côte du Texas. Un seul ouragan – ou même une seule tempête tropicale de moyenne intensité – suffirait à transporter l'habitation à plusieurs dizaines de kilomètres à l'intérieur des terres... en petits morceaux.

Whit frappa à la bonne porte, une seule fois. À l'intérieur, il entendit le générique jazzy d'un talk-show. La porte s'ouvrit brusquement. Une femme qui paraissait plus vieille que son âge, vêtue d'un short en jean effiloché et d'un T-shirt délavé aux couleurs de l'équipe de hockey de Corpus Christi, avança d'un pas mal assuré dans l'embrasement.

« Marian Duchamp ? »

— Ça se pourrait », répondit-elle en clignant des yeux.

Le soleil de l'après-midi la faisait souffrir.

« Mon nom est Whit Mosley. Je suis le juge de paix du comté. Je mène une enquête judiciaire suite à un décès, et j'aimerais vous poser quelques questions.

— OK. À propos de quoi ? »

Marian avait apparemment eu un déjeuner très imbibé.

« À propos de Corey Hubble. »

Elle ne réagit pas.

« Un de vos amis qui a disparu il y a plusieurs années », ajouta Whit.

L'information faisait lentement son chemin dans le cerveau de Marian. Whit s'aperçut qu'elle tenait une bouteille de beaujolais contre sa hanche. C'était assez étonnant : ce genre de boisson ne devait pas être très répandu dans les parcs à mobile homes.

Véritable base de données vivante sur tout ce qui concernait le petit monde de Port Léo, Georgie lui avait fait le portrait de Marian Duchamp : une fille assez garçonne, jolie et athlétique jusqu'à sa dernière année de lycée, époque à laquelle son père était mort noyé dans un accident de bateau. Avait alors commencé pour Marian une terrible descente aux enfers : elle s'était mise à se détruire à coups de drogue et d'alcool. Puis elle avait sombré dans la délinquance. Elle subsistait grâce à la miséricorde de sa mère. « Un gâchis effroyable », avait déclaré Georgie.

« Corey, dit lentement Marian. Oui.

— Vous voulez bien en parler avec moi ?

— Ben je suis saoule. Mais ça va, je suis chez moi, je ne fais rien d'illégal. Vous devez le savoir, vous qui êtes juge...

— Je ne suis pas là pour vous arrêter ou vous causer des ennuis, Marian. Je vous déconseillerais simplement de prendre votre voiture aujourd'hui.

— Je n'ai pas de voiture, donc, vous voyez, pas de risque. »

Elle rit, produisant un son désagréable, pénible, comme si sa gorge fonctionnait mal. Elle s'arrêta et un demi-sourire se figea sur ses lèvres.

« Je me souviens de vous. Vous êtes un des frères Mosley.

— Oui, le benjamin. »

Whit regretta tout de suite cette précision. Il était condamné à rester à jamais le petit dernier d'une famille qui avait marqué l'imaginaire de la ville par ses exploits et excès en matière de pêche, de beuveries, de coucheries, de vitesse... Il était difficile pour le plus jeune d'entre eux de tracer sa propre voie et de se faire connaître pour ses mérites personnels.

« Ouais, je connaissais votre frère Mark, dit Marian, et son sourire se réchauffa. Entrez. »

L'intérieur du mobile home était visiblement entretenu par quelqu'un de sobre : des photos de famille dans des cadres reluisants, un petit vase rempli d'œILLETS frais sur la table, des coussins bien arrangés sur le canapé et sur lesquels étaient brodés des trésors de sagesse comme « Fleuris là où on t'a plantée » ou « Sois la princesse de ton propre royaume ». On n'avait laissé aucune chance à la poussière de venir ternir le royaume en question : Whit eut l'impression d'entrer dans une suite d'hôtel où le ménage venait d'être fait. Sur le comptoir de la cuisine, un porte-bouteilles était rempli de bouteilles vides : Cakebread, La Crema, Cuvaïson. Rien que du bon.

« C'est un chouette mobile home, dit Whit.

— J'ai une excellente femme de ménage. C'est très dur à trouver, vous savez. J'estime que j'ai beaucoup de chance. Asseyez-vous. Vous êtes de service ? Est-ce que c'est comme ça que ça marche quand on est juge ? Je peux vous offrir un verre de rouge dont vous me direz des nouvelles... »

Les yeux de Marian suivirent le contour de la gorge, du torse de Whit.

« Ça ira, je vous remercie. »

Whit s'assit sur le canapé et Marian se laissa choir sur le fauteuil inclinable. C'était une grande fille qui avait dû autrefois être attirante, mais sa peau avait pris un teint cireux. La boisson avait gonflé son ventre et son maquillage était catastrophique, comme si elle ajoutait couche après couche du violet sur ses paupières sans jamais les démaquiller.

« Où en est Mark ? demanda-t-elle.

— Il habite à Austin, il est toujours célibataire. Il termine un master de création littéraire à l'université du Texas et espère bientôt publier un roman ainsi qu'un recueil de poèmes.

— Ouah. Ben dis donc. Des poèmes... Moi aussi, je connais des mots qui riment. »

Marian semblait gênée, comme si elle venait de confesser que les dieux lui avaient accordé un don qu'elle n'avait jamais exploité.

Whit laissa un long silence s'installer. Il avait besoin que Marian se concentre.

« On m'a dit que vous fréquentiez Corey Hubble dans votre

jeunesse.

— Tout ça, c'est de la préhistoire. Comme le Vietnam ou la Renaissance.

— Son frère Pete est mort il y a quelques jours. Il travaillait à un film sur la disparition de Corey. Nous cherchons à savoir quelles personnes Pete a interviewées dans le cadre de ce projet.

— “Nous” ? C'est-à-dire qui, la police ? »

Whit soupçonnait Marian d'avoir rencontré quelques problèmes avec les forces de l'ordre par le passé.

« C'est-à-dire juste moi, en fait. L'enquête judiciaire détermine si une personne est responsable de la mort d'une autre. Je suis au service des citoyens du comté.

— Et pas de Delford Spires ? »

Quelqu'un comme Marian ne pouvait pas avoir beaucoup de sympathie pour le commissaire de la ville.

« Delford Spires ne voudrait pas de moi pour lui essayer le cul. Disons que je ne suis pas dans ses petits papiers. »

Marian se leva tout d'un coup pour aller se remplir un verre de beaujolais. Elle pencha la bouteille un peu trop vivement et le vin gicla. Elle se lécha la main, but la moitié du verre, le remplit à nouveau et retourna s'asseoir le plus vite possible pour ne pas risquer de perdre l'équilibre.

« Vous êtes troublée par ce que je vous raconte, ou vous avez simplement très soif ? demanda Whit.

— Il n'y a rien à dire sur Corey Hubble.

— Ce n'est pas ce que Pete pensait.

— Et maintenant Pete est au fond d'un cercueil, dit-elle en frissonnant. Je ne suis pas intéressée, merci. »

Comment s'y prendre avec Marian ? Dans cet état-là, son témoignage n'était guère crédible, et il le serait encore moins au tribunal. Whit se leva, trouva un verre et se servit une goutte de beaujolais.

« Je me souviens de Corey, vous savez, dit-il en se rasseyant. Je le connaissais, un petit peu. »

Marian se détendit en voyant Whit goûter au vin. Du doigt, elle se mit à caresser le pourtour de son verre.

« Il était jaloux de vous, dit Marian. Ça vous surprend ?

— Beaucoup. Je n'avais rien qu'il pouvait envier.

— Votre famille... Vous aviez une ribambelle de frères auprès de vous. Après la mort de son père, Corey était seul. Pete se comportait comme le petit chien de sa mère. Et Lucinda ne s'intéressait qu'à Austin – aller faire voter des lois et se faire prendre en photo. « Au service du peuple », mon œil.

— Mais vous, vous n'étiez pas son amie ?

— L'amie de Corey ? Ah ! ah ! C'est une façon gentille de présenter les choses. On baisait de temps en temps, si c'est ça que vous voulez dire...

— Il vous cognait dessus, parfois ?

— Ouais ! Quand il était en rogne, il se comportait comme un vrai salopard. Mais je lui rendais toujours tous ses coups.

— Vous savez s'il était violent avec d'autres filles ? »

Marian fit mine de mordre son verre.

« J'étais la seule à être assez stupide pour sortir avec lui.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, selon vous, Marian ?

— Je n'en sais foutre rien. Et pourquoi je devrais vous en parler, à vous, après toutes ces années ?

— Parce qu'au stade où j'en suis arrivé il n'y a que vous qui puissiez m'aider. J'ai épuisé toutes mes autres sources. »

Marian détourna la tête et but quelques gorgées.

« Ce n'est pas une raison suffisante.

— Tout à l'heure, vous avez mentionné Delford Spires...

— Ouais...

— Vous pensez que Delford a bâclé l'enquête sur la disparition de Corey ?

— Disons qu'on ne demande pas au renard de retrouver les poules...

— C'est-à-dire ?

— Corey ne pouvait pas blairer Delford Spires.

— Un peu comme tous les ados de la ville, non ? dit Whit plaisamment. Je faisais partie de la bande de terroristes qui ont repeint sa maison en rose. Vous vous souvenez de cet épisode-là ? »

Marian pouffa de rire à l'évocation du mauvais tour légendaire joué il y avait bien longtemps au commissaire.

« Je ne savais pas que Corey avait une dent particulière contre Delford, dit Whit.

— Je crois que Corey s'est barré parce que Delford a eu vent de son... projet, dit lentement Marian.

— De quoi s'agissait-il ?

— Sans doute rien de sérieux... Vous savez comment sont les ados, ils font les malins. Corey m'a dit qu'il allait tuer Delford Spires. »

Marian tenait son verre bien droit entre ses deux mains. Whit décida de montrer autant de calme.

« Comment comptait-il s'y prendre ? »

Marian regardait les fils de son short. Elle haussa les épaules :

« Il avait le fusil de son père... Enfin, il cherchait juste à m'impressionner. Il racontait n'importe quoi.

— Mais il en voulait donc tellement à Delford ?

— Je n'en sais rien. Il ne m'a jamais donné de raison... C'est

pour ça que je ne l'ai jamais pris au sérieux. J'ai bien fait. La preuve, Delford Spires est encore en vie.

— Mais Corey probablement pas. »

Marian fondit en larmes.

« Vous croyez que Delford a tué Corey ? demanda Whit.

— Merde, j'aurais mieux fait de fermer ma gueule. »

On pouvait reprocher beaucoup de choses à Delford : de se plier au jeu politique, de faire preuve d'arrogance et de brutalité dans ses décisions, de ne pas s'attacher avant tout à dévoiler la vérité... Mais Whit n'était pas prêt à croire que Delford était un assassin, *a fortiori* l'assassin d'un enfant.

« Pourquoi n'en avez-vous parlé à personne ?

— Si, j'en ai parlé à la mère de Corey. J'avais peur de la police... de Delford. Je ne savais pas quoi penser. Alors j'ai téléphoné à la sénatrice. Elle m'a remercié et je n'en ai plus jamais entendu parler. Je pensais que Corey reviendrait ; je me suis dit que sa mère voudrait lui éviter des ennuis avec Delford. »

Marian se leva avec des gestes trop précis, trop appuyés. Elle alla se resservir à la cuisine. Cette fois-ci elle faillit trébucher à chaque pas.

« On se construit un monde et on n'en sort jamais. » Whit se demanda d'où venait cette phrase... Velvet.

« Est-ce que vous vous souvenez de deux garçons, deux amis de Corey : Eddie Gardner et Junior Deloache ? Ils venaient de Houston.

— Je crois que oui. Ils ont passé plusieurs étés à Port Léo. Parfois, ils venaient aussi pêcher le week-end, à l'automne. Junior avait toujours pas mal de fric et de drogue à partager. Même si ces histoires, c'est du passé pour moi, vous comprenez, ajouta Marian qui se rappela soudain qu'elle avait un juge assis en face d'elle.

— Et Eddie ?

— Un pote de Junior, un type plutôt bidon. »

Et maintenant inspecteur de police à Port Léo. Une toute nouvelle recrue.

« Vous avez revu un de ces deux-là récemment ?

— Non, pas depuis des années. Pas depuis la disparition de Corey. »

La porte du mobile home s'ouvrit et une grande femme d'une cinquantaine d'années passa la tête à l'intérieur. Ses cheveux gris étaient serrés en un chignon impeccable et elle portait un tablier de ménage sur lequel un poulet sorti tout droit d'une BD se marrait comme un fou en brandissant une spatule.

« Oh, excuse-moi, ma chérie. Je ne savais pas que tu avais de la visite. »

La femme sourit à Whit avec une grâce toute maternelle, comme

si elle allait poser sa main sur sa tête et lui tendre un cookie. Elle tenait à bout de bras plusieurs sacs chargés de provisions.

« Entre, Mama, dit Marian. Je te présente Whit Mosley – il est juge. »

Whit aida Mama Duchamp à transporter ses courses à la cuisine. On entendait cliqueter : l'un des sacs était rempli de bouteilles. Merlot, chardonnay, pinot noir – rien que de la qualité. Whit posa les sacs à côté de l'évier sans faire de commentaires.

« Je t'ai amené de quoi te rafraîchir, mon trésor, murmura Mama Duchamp. J'irai jeter ces vieilles bouteilles vides, ne t'inquiète pas.

— Goûte le beaujolais, Mama.

— Plus tard, ma chérie.

— Je partais », dit Whit.

Il remercia Marian pour le temps qu'elle lui avait accordé. Celle-ci cligna des yeux, parut se demander pourquoi ses cils étaient humides, pourquoi Whit était ici. La vie semblait tout d'un coup ensoleillée. L'arrivée de sa mère l'avait rassurée, tel un chiot dont on vient de remplir la gamelle de lait.

Mama Duchamp accompagna Whit dehors, refermant la porte sur les adieux indistincts que Marian lançait à voix haute.

« Vous devez être très occupé : toutes ces portes auxquelles il faut frapper. Bonne chance pour l'élection. J'espère que vous gagnerez. Je ne ferais jamais confiance à quelqu'un qui se prénomme Buddy. C'est le genre de personne qui veut être votre ami avant même que vous le connaissiez.

« Merci, mais je n'étais pas venu faire campagne. J'avais des questions à poser à Marian au sujet de Corey Hubble. »

Whit sentait l'haleine de Mama, parfumée au bonbon pour la toux.

« Pourquoi donc ? demanda Mama.

— Marian m'a dit que, avant de disparaître, Corey songeait à commettre un meurtre.

— Mon Dieu, mon Dieu, Marian ne sait pas ce qu'elle raconte. Ses pensées sont confuses.

— Effectivement, ce serait un exploit si elle arrivait à penser clairement avec tout cet alcool. »

Le sourire de Mama Duchamp se crispa.

« C'est une fille nerveuse. Le vin calme son anxiété.

— Vous lui fournissez en permanence de quoi boire ?

— Marian n'est pas très bien adaptée à ce monde, dit Mama en lissant son tablier de ses longs doigts fins. Elle a du mal à se débrouiller seule. Les choses se passent mieux quand c'est moi qui m'en occupe.

— Mes frères et moi, on faisait pareil pour notre père. C'était un alcoolique, lui aussi.

— Je ne vous permettrai pas de me faire la leçon, jeune homme.

— Cela ne vous gêne pas de faire en sorte qu'elle soit saoule vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

— Faire en sorte qu'elle soit saoule ? fit Mama en approchant sa main de ses lèvres rouge vif. Mais vous imaginez ce qui pourrait arriver à Marian si je ne la surveillais pas : elle se retrouverait à dormir dans des ruelles sombres, à errer sur la plage à la recherche d'hommes prêts à lui donner de quoi s'acheter à boire en échange de...»

Whit se sentit pris de fureur contre cette femme qui laissait sa fille pourrir dans une prison, où les barreaux ressemblaient à des bouteilles de beaujolais.

« Et au lieu de ça, quoi ? s'exclama-t-il. Le foie de Marian doit être dans le même état qu'une vieille éponge rongée par les rats. Vous avez vu ses yeux ? Ils sont jaunes. Elle est en train de crever. Marian a mon âge et elle est au bout du rouleau. Trouvez-lui de l'aide, bon sang !

— Allez-vous-en. Ni moi ni aucun des membres du club de jardinage de la ville ne voterons pour vous. Vous allez voir, je vais passer quelques coups de fil.

— Je ne veux pas de votre voix, madame Duchamp. »

Le visage de Mama Duchamp vira à l'écarlate et elle courut se réfugier dans le mobile home.

Whit grimpa dans son 4×4 et démarra en trombe. Ses mains tremblaient.

« Lève-toi, p'tit Whit, va me préparer un café au bourbon. Allez, bouge ton cul. » La voix d'alcool de Babe, un fantôme du passé. Whit se levait docilement de son lit et marchait sans faire de bruit jusqu'à la cuisine. Il faisait chauffer le café et y versait les quelques centilitres de bourbon qui calmeraient les nerfs de son père, particulièrement sensibles au réveil. Il n'avait que huit ans.

Whit s'arrêta à la première station-service pour faire le plein.

Delford. Corey. Qu'est-ce qui s'était vraiment passé entre eux ? Corey tentant d'abattre Delford... Delford tirant le premier ? Légitime défense, corroborée par le témoignage de Marian révélant ce que lui avait confié Corey de ses projets. Alors pourquoi le cacher ? Si Delford ou les autorités avaient eu vent des menaces de Corey, ce dernier aurait été immédiatement arrêté et inculpé. Delford n'était pas du genre à jouer les justiciers sauvages. Il ne serait pas allé exécuter de sang-froid un gamin paumé comme Corey Hubble. Il avait trop à perdre.

Mais dans le cas où Delford avait réellement assassiné Corey, il

avait commis le crime parfait. Car, étant chargé de l'enquête, il pouvait en théorie détruire tous les indices qu'il rencontrait. Comment prouver quoi que ce soit par la suite ?

Whit essaya d'imaginer Corey traquant Delford. Un fils de riche un peu rebelle, plus ou moins camé, suivant à la trace un policier respecté. Corey aurait cherché à connaître la routine de Delford, à déterminer à quel moment l'inspecteur était le plus vulnérable. Et peut-être que, ce faisant, Corey avait découvert quelque chose, vu quelque chose ? Quoi ? Pourquoi avait-on retrouvé sa voiture au nord de Port Léo ?

Où Delford avait-il passé le week-end de la disparition de Corey ?

Après s'être servi en essence, Whit entra à l'intérieur de la station-service et s'acheta une cannette de soda et une tarte aux pommes dorée, qu'il consuma sur place tout en réfléchissant à ce qui pouvait pousser un adolescent égocentrique de quinze ans, peu sympathique, à péter les plombs.

Whit trouva la réponse quand il pensa à sa propre enfance, à l'absence d'un de ses parents, à ce qui déclenchait chez lui une rage sourde et profonde.

La jalousie. Le ressentiment. Le besoin de se trouver un parent de substitution, même si celui-ci s'intéresse peu à vous.

Whit alluma son portable et appela Georgie.

Jeudi soir, tandis que le soleil s'apprêtait à disparaître sous l'horizon, Claudia roulait sur la 35 à la recherche de Heather Farrell. À la plage de Little Mischief, personne n'avait vu Heather ; Claudia se disait qu'elle avait dû quitter l'endroit. Lloyd, le constable, n'avait pas pu remettre à Heather son assignation à comparaître demain au tribunal. Dans l'espoir de tomber sur Heather, Lloyd faisait le tour des parcs au nord du comté, tandis que Claudia explorait le sud.

Le besoin urgent de retrouver Heather avait donné l'occasion à Claudia de s'éloigner de David, qui jubilait en voyant la tournure que prenait l'affaire Jabez Jones.

« Claudia, bon Dieu ! s'était-il exclamé. Tu te rends compte, les promotions auxquelles on va avoir droit ! Toi comme moi ! »

Cette affaire était de loin la plus importante qu'il avait eue à traiter depuis qu'il était shérif adjoint.

« Du calme, David. Tu dois d'abord retrouver Jabez. Ne vends pas la peau de l'ours...

— Jabez est une star du catch. On risque de m'inviter à beaucoup de talk-shows, qu'est-ce que je vais porter ?

— Ton uniforme. Repassé. »

Claudia quitta la route principale quand elle arriva à une intersection marquée par des jetées en bois grisâtre à moitié effondrées, souvenir du dernier gros ouragan, trois ans plus tôt. L'argent destiné à les réparer avait servi à en construire de nouvelles à Port Léo ainsi qu'à Laurel Point. Ces restes de jetées n'étaient plus fréquentés que par des volées de pélicans qui lissaient leurs plumes sur des poteaux pourrissants. Mais Claudia se souvenait avoir marché le long de ces petites jetées avec David, main dans la main, et respiré les effluves de pop-corn au beurre, de sel, de rouget mort, d'appâts séchant à l'air libre, de glace au chocolat dégoulinant sur les planches. À l'époque, déjà, elle avait senti le poids de son alliance, telle une ancre ornée d'un fragment de diamant.

Claudia passa devant le petit parc qui se trouvait au sud de la baie de St. Léo. Un couple et leur enfant se baladaient le long de la plage. Perchée sur une table de pique-nique, une femme âgée dessinait dans la lumière du crépuscule en plissant les yeux. Claudia s'arrêta pour donner une description de Heather à ces gens. Personne ne l'avait vue.

Elle continua sa route vers le sud au volant de la Ford banalisée,

le long des méandres de la côte. S'approchant des hameaux d'Encina Pass et de Copano, elle croisa une BMW blanche dont la conductrice parlait au téléphone. La BMW dépassait largement la vitesse autorisée, mais Claudia eut le temps de reconnaître la conductrice : Faith Hubble. Le véhicule de Claudia n'était pas équipé d'un radar et, de plus, elle ne se trouvait pas dans sa juridiction. Dommage.

Trois minutes plus tard, passant devant le parking d'un motel minable à vingt dollars la nuit, réservé aux paumés, aux touristes ayant un budget squelettique ou aux couples adultères de Corpus Christi, Claudia aperçut Whit Mosley en train de monter dans son Explorer (débarassée de tous ses autocollants magnétiques).

Claudia se dit que ce genre de motel ne devait pas souvent accueillir des juges de paix et des secrétaires généraux de sénateurs. Elle s'arrêta à côté du 4×4 au moment où Whit tournait la clé de contact. Il parvint à lui sourire, mais derrière un « Oh ! Quel plaisir de te voir ! » elle lisait dans ses yeux : « Merde, merde, merde... »

Et Claudia sentit quelque chose se serrer en elle, quelque chose que David n'avait jamais touché. Elle sortit de la voiture. Whit abaissa sa vitre.

« Salut, dit-elle. Qu'est-ce que tu fais ici, dans le trou du cul du comté ? »

— Je passais voir un ami, répondit Whit après un instant de silence.

— Faith Hubble ? »

Whit ne répondit pas.

« Je viens de la croiser. Elle roulait à cent à l'heure dans sa belle BMW. Je me suis demandé ce qui pouvait bien justifier sa divine présence dans cette contrée perdue. Alors, Votre Honneur, il se passe quoi ? »

Whit coupa son moteur.

« J'avais une question à lui poser, dit Whit d'un ton tranquille. À propos d'un fusil.

— Un fusil ?

— Corey Hubble avait récupéré celui de son père. Je voulais savoir ce qu'il était advenu de l'arme après la disparition de Corey.

— Et tu ne pouvais lui poser la question que dans un motel à l'écart de la ville ? »

Claudia se souvenait de l'expression sur leur visage quand elle avait débarqué chez Whit. Ils s'étaient tous les deux concentrés sur elle, n'avaient échangé aucun regard. Alors que leurs verres de vin étaient posés si près l'un de l'autre sur la table basse...

« Je ne peux pas discuter de ça avec toi.

— Tu ne peux pas, ou tu ne veux pas ?

— Peu importe. Je n'en parlerai pas. »

Claudia avala sa salive. Elle sentit tout d'un coup la sueur sur les paumes de ses mains, derrière ses genoux, dans son cou.

« Si tu as une liaison avec elle... tu devrais te récuser.

— Je ne suis pas d'accord, Claudia. Mais je ne peux pas t'en parler. Tu vas devoir me faire confiance.

— Whit, écoute-moi...

— Il faut que j'y aille. On se voit demain. »

Whit remonta la vitre. Claudia regarda le 4 × 4 sortir du parking, puis contempla la large tache huileuse que l'Explorer avait laissée sur le ciment.

Elle remonta dans la Ford et chercha à retrouver la trace de Heather Farrell pendant encore une heure avant de rentrer bredouille chez elle.

Whit était allongé sur son lit et regardait le ventilateur tourner au plafond.

« Tu t'es pris pour qui, James Bond ? Tu croyais qu'une bonne partie de jambes en l'air lui délierait la langue, qu'elle se mettrait à te livrer des secrets au sujet de la disparition de Corey ? » En réalité, ils avaient fait l'amour rapidement et maladroitement. Cette fois-ci, les lèvres de Faith lui avaient paru aussi douces que du papier de verre. Elle s'était écartée pour lui demander : « Tu en as envie ou pas ? » Alors ils avaient fait l'amour, ou plutôt s'étaient livrés à un exercice qui y ressemblait vaguement, comme les derniers rôles de Faith ressemblaient vaguement à un véritable orgasme. Ils avaient montré tant de talent pour mimer la sincérité que Velvet aurait pu les employer dans un de ses films.

Faith prétendait ne rien savoir sur la disparition de Corey, sur son fusil, sur un éventuel conflit qui aurait pu l'opposer à Delford Spires. Whit avait essayé de parler, mais Faith s'était rincée et rhabillée rapidement. En partant elle s'était contentée de dire :

« Donne-moi cinq minutes d'avance, d'accord ? Et prends Old Bay Road pour retourner à Port Léo, pas la grande route. »

Elle avait fermé la porte sans l'embrasser, sans même dire en revoir.

Et Claudia. Il voulait lui dire la vérité, se confier à elle, mais il ne pouvait pas prendre le risque de la mettre en danger. Qu'est-ce qui se passerait si l'homme qui l'avait attaqué se trouvait être Delford, ou Eddie Gardner ? Peut-être que ses propres frères étaient sous surveillance en ce moment même... Whit devait suivre son plan, conduire l'enquête officielle demain au tribunal, rendre une décision de justice.

Quand il finit par s'endormir, Whit rêva de chasse à la grenouille au bord de criques boueuses en compagnie de Jimmy, le frère de

Claudia. Celle-ci n'était jamais loin derrière eux, elle aimait s'assurer que les garçons ne fassent pas de bêtises.

À une heure moins vingt le vendredi après-midi, le Saigneur s'interrogeait pour savoir s'il devait ou non assister à l'enquête officielle. L'audience allait bientôt débiter, mais sa présence risquait d'attirer l'attention sur lui. En tout cas, c'était agréable de rester assis dans la petite coccinelle Volkswagen à observer les trois journalistes de télé qui se pavanaient sur la pelouse du tribunal tout en prenant grand soin de leurs cheveux parfaitement gominés. Une fois de plus, Le Saigneur devait résister à l'envie de sortir de la voiture, de s'approcher d'eux et de leur dire : « Vous voulez un scoop, un vrai ? Mais laissez-moi d'abord me présenter : je m'appelle Saigneur... le Saigneur... » Pour calmer son excitation, il mit en marche le radiocassette et écouta les Beach Boys supplier Rhonda de les aider. Pour les Boys, Rhonda était la sainte patronne de l'amour ; peut-être qu'il pourrait un jour se trouver une chérie qui portait ce nom-là. Les Rhonda ne manquaient pas dans le comté d'Encina. Et peut-être qu'il pourrait aussi s'approcher d'un journaliste et laisser éclater sa gloire macabre au grand jour. Mais pas aujourd'hui.

Si ce juge pathétique faisait son boulot et jugeait que Pete Hubble s'était suicidé, alors Velvet n'aurait plus de raison de rester officiellement à Port Léo. Alors commencerait son séjour avec le Saigneur... Il chérirait chaque seconde passée en sa compagnie, graverait chaque instant dans sa mémoire pour pouvoir le revisiter encore et encore jusqu'à la fin de ses jours. Le Saigneur savait que toutes les bonnes choses avaient une fin, qu'il serait triste pendant un moment après en avoir terminé avec Velvet, mais un nouveau désir aurait tôt fait de venir brûler ses entrailles et assécher sa bouche.

« Tu es prisonnier. Arrête. Arrête de faire ça. »

Cette fois-ci, la voix dans son oreille n'était pas celle de Maman, mais celle d'un petit garçon – comme la sienne il y avait bien longtemps.

« Je regrette mais je dois le faire. J'ai besoin de le faire », répondit Le Saigneur.

Il sortit le poignard de son fourreau et le glissa sous son siège. Il avait pris soin de le nettoyer et de l'affûter, après sa dernière utilisation.

Le Saigneur vit Velvet descendre de sa voiture de location et s'empresse d'entrer dans le tribunal. Elle portait des habits discrets : un jean noir, un sweat-shirt gris uni, une casquette. Les journalistes ne

lui prêtèrent guère attention, à la plus grande satisfaction du Saigneur. Il arrêta la cassette des Beach Boys. Il attendrait Velvet ici. Il sourit en songeant à sa chérie : bientôt, elle respirerait le même air que lui, mesurerait la force de son désir, connaîtrait un amour éternel quoique trop bref.

L'assistante de Whit était une veuve d'une soixantaine d'années nommée Edith Gregory. Elle fumait cigarette sur cigarette depuis des années, ce qui lui valait d'avoir une silhouette de moineau.

Debout dans le bureau de Whit, elle le regardait d'un œil critique tandis qu'il enfilait sa robe de juge par-dessus une tenue plus sérieuse qu'à l'accoutumée : un pantalon en toile beige et une chemise bleu marine à manches longues.

« Ce pantalon aurait besoin d'être repassé. La petite Russe que vous avez chez vous ne sait pas se servir d'un fer ? Avec quoi ils s'habillaient, les communistes, des sacs-poubelles ? »

Edith était une amie de Georgie, qui l'avait montée contre Irina.

« C'est moi qui m'occupe de mon linge, Edith.

— Mais vous feriez bien de vous occuper de remporter l'élection, dit Edith en pinçant ses doigts comme si elle tenait une cigarette fantôme. Si Buddy Beere est élu, je demande qu'on me paie le double. »

Whit lissa sa robe et réunit les papiers dont il avait besoin pour l'audience.

« OK, allons-y. »

Edith l'arrêta net et le dévisagea. Une inhabituelle touche de douceur perçait dans son regard bleu. « Si ma mère est encore en vie quelque part, elle a à peu près votre âge », songea Whit.

« Vous avez une mine de chien battu, ça m'inquiète, dit Edith. C'est vous le juge, personne d'autre, ne l'oubliez pas. Faites en sorte que je sois fière de vous. »

« Ça fait six mois qu'on travaille ensemble et c'est la première fois qu'elle m'encourage. Elle a bien choisi son moment. »

« Je vous remercie », dit Whit.

Ils sortirent du bureau et suivirent le couloir jusqu'à la salle d'audience. Whit laissa Edith entrer devant lui.

« Messieurs, la cour ! » annonça Lloyd, le policier de service.

La petite salle était pleine, et presque toutes les personnes présentes se levèrent. Le contingent des Hubble occupait le premier rang : Faith, Lucinda, Sam – qui paraissait épuisé – et quelques membres éminents de la branche régionale du parti démocrate. À leur gauche, Claudia Salazar, qui dévisageait Whit comme s'il souffrait de la lèpre, Delford Spires, Eddie Gardner, deux agents de police en uniforme, puis Babe et Irina.

Derrière tout ce petit monde se trouvaient principalement des

curieux. Whit aperçut Velvet, portant casquette et lunettes noires. Dans un coin au fond, à la grande surprise de Whit, Junior Deloache était affalé sur un banc, vêtu d'un T-shirt portant la marque de l'équipe des Houston Rockets et d'une casquette des Houston Astros. Deloache le fixait du regard : que ferait-il si Whit se prononçait en faveur de la thèse de l'homicide ? Sortirait-il tranquillement de la salle pour allumer son portable et ordonner le massacre des proches du juge de paix ?

« L'honorable Whitman Mosley préside la séance ! » claironna Lloyd.

Whit s'assit et la foule fit de même. Les fesses se posèrent, le bois craqua. Whit ouvrit le dossier de l'enquête que son assistante avait soigneusement mis en ordre. Il vérifia que le greffier était bien là, emprunté au tribunal de grande instance. Whit tenait à inclure une transcription de l'audience dans le dossier. « C'est la première étape. Essaie juste de ne pas te faire tuer. »

« Bonjour à tous. Nous allons traiter d'une tragédie – la mort d'un homme – qui a beaucoup choqué notre communauté. Mais nous sommes ici dans un tribunal, et aucun désordre ne sera toléré. Toute personne qui interrompra l'audience sera jugée coupable d'outrage à la cour et sera promptement évacuée de la salle par le policier de service. J'espère que vous m'avez tous bien compris sur ce point. »

Le silence régnait. Lucinda Hubble avait l'air triste. Velvet montrait un visage tendu. Junior Deloache repoussa sa casquette des Astros en arrière et se gratta le front avec son index charnu.

« Laissez-moi vous expliquer rapidement le but d'une enquête judiciaire consécutive à un décès : il s'agit de déterminer si une personne est responsable de la mort d'une autre. À cet effet, je vais interroger plusieurs témoins. Il n'y a ni jurés ni accusés. Agent Brundrett, dit Whit en se tournant vers Lloyd, veuillez appeler le premier témoin à la barre.

— Je n'ai pas pu signifier sa citation à Heather Farrell, Votre Honneur. Je n'ai pas réussi à la retrouver. Il est possible qu'elle ait quitté la juridiction. On sait qu'elle n'a pas de domicile fixe, et elle a menti à la police quant à son lieu de résidence à Port Léo.

— Vous n'avez trouvé aucune trace d'elle ? »

Whit connaissait déjà la réponse, mais il voulait qu'elle soit consignée par le greffier.

« Si. Nous avons découvert qu'elle a acheté deux tickets de car qu'elle n'a pas utilisés.

— Mais apparemment elle est déjà partie ?

— Apparemment, oui, Votre Honneur.

— Merci, agent Brundrett. Témoin suivant ?

— J'appelle l'inspecteur Edward Gardner de la police de Port

Léo. »

Gardner s'assit à la barre. Il prêta serment et donna un compte rendu rapide et précis des événements ayant eu lieu le lundi soir.

« Avez-vous trouvé une lettre indiquant la volonté de monsieur Hubble de se suicider ? demanda Whit.

— Non, Votre Honneur. C'est le fils du défunt qui nous l'a apportée après la découverte du corps.

— Qui a placé les sachets protecteurs sur les mains du défunt ?

— C'est moi, Votre Honneur, répondit Gardner en regardant Whit dans les yeux.

— Le médecin légiste du comté de Nueces m'a informé qu'un des sachets avait été endommagé.

— C'est exact. J'ai interrogé toutes les personnes qui ont eu la garde du corps. Apparemment, le sachet couvrant la main droite a été déchiré avant l'arrivée à la morgue.

— En conséquence, le médecin légiste n'a pas pu prélever correctement les résidus de poudre sur la main de monsieur Hubble. Inspecteur, je vous suggère de relire soigneusement votre manuel de procédure avant de vous rendre prochainement sur les lieux d'un crime. »

Whit savait que ses commentaires paraissaient dérisoires, mais il tenait à ce que tout soit enregistré par le greffier.

« D'accord, monsieur le juge », dit sèchement Gardner.

Le regard de l'inspecteur était plongé dans le public, mais il semblait être ailleurs. Whit le congédia. Ses notes à la main, Claudia paraissait prête à bondir à la barre, mais ce fut le tour du docteur Elizabeth Contreras. L'adjointe au médecin légiste du comté de Nueces répéta ce qu'elle avait précédemment communiqué à Whit sur les résultats de l'expertise médico-légale, insistant sur le fait qu'elle ne pouvait pas affirmer de manière certaine que Pete Hubble s'était lui-même infligé la blessure par balle. Whit ne lui posa que quelques questions et Liz lui donna des réponses concises.

« Monsieur Hubble a-t-il été drogué ou agressé de quelque manière que ce soit avant sa mort ?

— Son taux d'alcoolémie était très important, et nous attendons encore les résultats toxicologiques. Mais nous n'avons relevé aucune trace de violence sur monsieur Hubble. » Whit remercia Liz.

« Je joins au dossier de l'enquête la lettre trouvée sur la scène du crime par le fils du défunt, un mineur. »

Whit exhiba la lettre, protégée par un plastique transparent. Aucune réaction dans le public, sinon les larmes qui coulaient sur les joues de Lucinda.

« Je souhaite lire cette lettre afin qu'elle figure dans la transcription de cette audience », poursuivit Whit.

Il la lut à haute voix, lentement. Pete Hubble faisant part de sa douleur inconsolable, confessant sa responsabilité dans la mort de son frère Corey. Lucinda sanglotait bruyamment, Faith la serrait dans ses bras. Sam tremblait et ne quittait pas Whit des yeux. Velvet marmonna son mécontentement, ses voisins lui demandèrent de se taire. Elle regardait Whit et la colère montait en elle.

Whit laissa passer quelques secondes de silence après la lecture de la lettre, puis saisit son marteau :

« Je déclare que le défunt, Peter James Hubble, s'est suicidé en se tirant une balle de pistolet dans la tête le douze octobre dernier. Je vais apposer ma signature sur un exemplaire du rapport d'enquête et le transmettre à la cour fédérale. L'audience est levée. »

Whit donna un coup de marteau. Il lut la déception sur les visages : l'audience avait été vite et bizarrement expédiée. Velvet réagit comme il s'y attendait :

« Vous vous foutez de ma gueule ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Vous ne m'avez même pas appelée à la barre !

— L'audience est levée, madame, dit Lloyd d'un ton calme mais ferme. Veuillez faire part de vos griefs à l'extérieur de la salle.

— Ce n'est pas ici qu'on est censé rendre la justice ? cria Velvet. Eh bien j'irai la chercher ailleurs, alors ! Allez vous faire foutre, Mosley ! »

Whit rassemblait ses papiers en s'efforçant de ne pas lui prêter attention. Des gens sifflaient des insultes en direction de Velvet ; une vieille dame essaya gentiment de la calmer mais Velvet la repoussa et sortit comme un ouragan.

Whit se pencha discrètement vers Lloyd :

« Suivez cette femme, s'il vous plaît. Je dois savoir ce qu'elle fait. »

Lloyd se fit un chemin à travers la foule. Il croisa Claudia qui s'approchait de l'estrade. Elle saisit Whit par le bras.

« J'aimerais vous dire un mot, Votre Honneur. En privé. »

Elle parlait doucement mais on sentait la rage percer.

« À quel sujet ?

— Pourquoi tu ne m'as pas appelée à la barre ?

— Ce n'était pas nécessaire. »

Whit descendit de l'estrade. Claudia le regardait, incrédule.

« Pas nécessaire ? Tu as perdu la tête, Whit ? Tu n'as même pas mentionné le lien entre Pete et Jabez, sa relation avec Deloache. Aucun mot sur le fait que le torchon brûlait entre lui et sa famille. Tu n'as parlé de rien ! »

À l'extérieur, la foule en pleine discussion grondait comme un nid d'abeilles en colère. Whit sortit de la salle par la porte arrière. Claudia ne le lâcha pas d'un pouce dans le couloir. Elle referma la

porte du bureau du juge derrière eux.

« Je préfère ne pas te dire ce que je pense de toi.

— Ne te gêne pas, je ne me vexe pas facilement.

— Tu avais mille raisons de douter, Whit : Pete fréquentait des criminels ; tous les documents relatifs à son projet de film ont disparu ; il comptait s'attaquer à sa mère et à son ex-femme pour obtenir la garde de son fils ; il avait demandé à une jeune femme d'espionner Jabez Jones, et cette femme avait réussi à trouver quelque chose de compromettant.

— Sans oublier les dégâts que vous, la police, vous avez causés sur le lieu du crime. Je sais tout ça, Claudia. Essaie juste de me faire confiance.

— Te faire confiance, alors que tu as l'air d'avoir subi une lobotomie ? Bon sang, Whit, tu as une mission, qui ne se résume pas qu'à faire plaisir à Faith Hubble !

— La police peut cesser d'enquêter, dit Whit en accrochant sa robe à un cintre.

— C'est Delford qui va être content. Il va sûrement t'inviter à dîner.

— Je n'accepterai pas. N'oublie pas que si d'autres informations pertinentes parviennent à mon attention, je peux toujours rouvrir l'enquête judiciaire.

— Me voilà rassurée. Je doute que cette vague possibilité empêche Faith de dormir.

— Ça suffit, Claudia, répliqua sèchement Whit. Garde-toi de cracher ton venin avant de savoir exactement ce qui se passe.

— Très bien, Votre Honneur, dit Claudia en grinçant des dents. Raconte-moi un peu...

— Pour l'heure il n'y a rien à dire. Mais comme tu l'as toi-même remarqué, beaucoup de pistes n'ont pas été explorées. La porte reste ouverte.

— Comment ça ? Tu as un plan ? Tu mijotes quelque chose ?

— Je vais prendre quelques jours de vacances, quitter la ville.

— Pourquoi donc ?

— Disons que c'est dans mon intérêt. »

Claudia demeura silencieuse quelques instants.

« Whit... Quelqu'un t'a menacé ? » demanda-t-elle d'un ton grave.

Whit ne s'y attendait pas. Il appréciait Claudia, il l'avait toujours considérée comme une enquêtrice consciencieuse et déterminée, mais il ne lui soupçonnait pas de pouvoirs de déduction particuliers. Il avait plutôt eu tendance à retenir son caractère têtu, impatient, voire irritable.

« Bien sûr que non », dit-il, se forçant à sourire.

Delford frappa à la porte en même temps qu'il l'ouvrait. Il avait un sourire mélancolique – du genre qu'on utilise aux enterrements quand on a plaisir à revoir quelqu'un mais qu'on regrette les circonstances.

Le commissaire les salua tous les deux.

« Whit, tu as su rendre justice sans atermoiements. Je sais que ça n'a été facile pour personne.

— Bravo, affaire classée, dit amèrement Claudia.

— Claudia, sois raisonnable, dit Delford. Je connais Lucinda depuis très longtemps, et je connaissais aussi Pete. Il n'a jamais épargné sa mère. Lucinda a tout fait pour ses enfants, et voilà comment ils l'ont remerciée... Enfin, maintenant, je souhaite que tu mettes le paquet pour aider la pauvre madame Ballew à retrouver sa fille.

— Et Heather Farrell ? demanda Whit.

— Heather Farrell est une clocharde.

— Qui a acheté deux tickets de car et a disparu avant de pouvoir s'en servir, rappela Whit. Je me demande pour qui était le deuxième ticket...»

La disparition de Heather inquiétait Whit. Elle avait peut-être bel et bien vu quelque chose, ce qui lui aurait valu d'être réduite au silence par les mêmes individus qui l'avaient lui-même menacé. Un sentiment de honte aussi brûlant et douloureux que la fièvre s'empara de Whit. En ce moment, Heather pique-niquait peut-être tranquillement sous un arbre, au bord d'une voie ferrée... ou bien elle gisait face contre terre dans un fossé envahi par les mauvaises herbes – deux balles dans le crâne.

Dans le second cas, Whit se jura que les coupables ne s'en tireraient pas comme ça, même s'il devait perdre l'élection et risquer encore plus gros.

« Ça me rassurerait si vous retrouviez Heather.

— OK, dit Delford. On va communiquer sa description aux comtés voisins. Claudia, peux-tu nous excuser un instant, le juge et moi ? »

Claudia quitta la pièce, non sans lancer un dernier regard assassin à Whit.

« Comme ça, tu aimes jouer les gros bras ? attaquait Delford. Eh bien profite-en, ça ne va pas durer.

— Sors de mon bureau.

— Tu avais besoin de faire passer Gardner pour un con en plein tribunal ? Si tu as un problème avec un inspecteur, c'est à moi et seulement à moi que tu dois en parler. Tu as réussi à humilier toute la police de Port Léo. »

Whit ouvrit la bouche, prêt à riposter aussi violemment. Mais il

se souvint de la balle qui lui avait frôlé l'oreille, d'Irina, de Babe, de ses frères, de leurs femmes, de ses jolies nièces et de ses charmants neveux. « Pas encore, se dit-il. Le moment n'est pas encore venu. Mais si c'est toi qui as menacé ma famille, mon gars, je te promets que tu vas t'en souvenir. »

« J'essaierai d'être plus gentil la prochaine fois », répondit-il à Delford.

Le commissaire remit son Stetson sur sa tête avec autant de soin que s'il accrochait un tableau.

« J'y compte bien. Du moins tant que tu portes ta robe », dit-il avec un petit sourire narquois.

Il sortit et referma la porte sur lui. Whit s'assit derrière son bureau. Une minute plus tard, Lloyd était de retour, le visage rosi par l'effort physique.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Whit. Elle est partie ?

— Oui. Avec ce type qui portait la casquette des Astros. »

Junior. Velvet s'en était allée avec Junior. Étonnant. Ou peut-être pas... « Ce n'est pas ici qu'on est censé rendre la justice ? Eh bien j'irai la chercher ailleurs, alors ! » Quel genre de justice Junior pouvait-il offrir ?

« Elle avait l'air de le suivre de son plein gré ?

— Oui. Ils sont restés quelques minutes à parler devant le tribunal. Elle était dans tous ses états. Il l'a calmée, puis ils ont marché vers la Porsche du type. Ils ont continué de parler, ensuite elle est montée dans sa propre voiture et elle l'a suivi.

— Merci beaucoup, Lloyd. »

Whit se rendit dans le bureau d'Edith.

« Je prends des vacances, Edith. Annulez mes prochaines audiences. Si le juge Ramirez peut me remplacer, qu'il le fasse. Sinon, repoussez tout à la fin de la semaine prochaine, au plus tôt.

— Vous n'auriez pas pu me prévenir un peu en avance ? demanda Edith en fronçant les sourcils.

— Je suis désolé. Je n'ai pas vraiment le choix.

— Vous n'êtes pas censé faire campagne ?

— Disons que je fais campagne, à ma façon. »

Il rendit à Edith le dossier de l'enquête et lui demanda de faire une copie avant d'envoyer l'original au tribunal fédéral.

Il passa au commissariat – il avait quelque chose de précis à y faire – puis prit la route vers la marina du Golden Gulf. La clé du *Real Shame* que Velvet lui avait remise était dans sa poche.

Claudia retourna dans son bureau. Gardner parlait à voix basse au téléphone ; il disait seulement « oui » ou « non ». Claudia ressentait un mélange d'inquiétude et de colère envers Whit. Il avait des ennuis, c'était clair, mais il ne lui laisserait aucune chance de l'aider. Typique des hommes, de croire qu'ils pouvaient toujours s'en sortir seuls.

Enfin, elle se faisait sans doute du souci pour rien : Whit devait coucher avec Faith Hubble, et son jugement correspondait à la volonté de Faith.

« Tu ne crois pas que Whit vaut mieux que ça ? » se demanda-t-elle.

Gardner termina sa conversation téléphonique et sortit sans dire un mot. Claudia et lui s'étaient à peine parlé depuis leur échange de la veille.

Claudia trouva une petite feuille rose sur son bureau : David avait appelé, il insistait pour qu'elle vienne à la fête en l'honneur de son grand-père. Une fête lui ferait peut-être du bien, même si elle avait lieu dans une maison de retraite, même si Claudia risquait surtout d'y croiser des membres de la famille de David persuadés qu'elle avait perdu la tête.

Pressée de chasser Whit, Eddie Gardner et Pete Hubble de ses pensées, elle ouvrit le dossier Ballew. Elle espérait qu'une relecture l'aiderait à voir les choses sous un autre angle.

Mais d'ailleurs, à propos de la fête de Poppy... Marcy avait travaillé dans une maison de retraite. Un shérif adjoint avait appelé ledit établissement en Louisiane et parlé aux collègues de Marcy sans avoir apparemment obtenu la moindre information utile. Cependant... David et elle s'étaient concentrés sur le lien ténu entre Port Léo et la passion de Marcy pour Jabez et le catch. Mais si c'était pour raison professionnelle que la jeune femme avait voulu venir ici ?

Claudia téléphona à Roselle Cross, la directrice de Placid Harbor.

« Madame Cross, connaissez-vous une maison de retraite à Deshay, en Louisiane, appelée Memorial Oaks ?

— Non. »

Claudia tambourina sur son bureau avec un crayon.

« Hum... Êtes-vous parfois en contact avec le personnel d'autres établissements ?

— Ça peut arriver à nos administrateurs, dans le cadre d'un

transfert de patient. Buddy Beere s'occupe de ce genre de choses.

— Pourrais-je passer le voir ?

— Bien sûr. Il est en général sur place.

— Merci. »

Claudia rassembla ses notes et quitta son bureau en emportant le dossier Ballew.

Le bateau sentait encore la mort.

Whit referma la porte derrière lui. Les fenêtres du *Real Shame* n'avaient pas été ouvertes depuis la découverte du corps de Pete, et l'atmosphère était aussi étouffante que sous une couverture de laine en plein été. Les Deloache reprendraient bientôt possession de leur bateau ; ils nettoieraient les taches et traces déplaisantes. Whit imaginait qu'on éloignerait le *Real Shame* de la marina dès que possible, afin de le mettre à l'abri des curieux et de la police de Port Léo.

Il descendit dans la cabine de Pete. Une légère odeur de sang et d'excréments imprégnait encore l'air. Le matelas n'avait pas été recouvert. Les placards étaient vides.

L'équipe de plongeurs réquisitionnée par Claudia n'avait retrouvé ni ordinateur portable, ni disquettes, ni papiers. Whit ne croyait pas que Pete, emporté par l'amertume, ait détruit le fruit de ses recherches avant de se suicider. Soit il avait donné ses documents à garder à quelqu'un de sûr, soit l'assassin s'en était emparé pour les détruire. À moins que – troisième possibilité – Pete les ait cachés. Dans ce cas, l'endroit le plus probable était encore sur le bateau. Et où se trouvait le demi-million en liquide que Pete avait dit avoir reçu de son investisseur ? Si Whit mettait la main sur l'argent ou sur les documents, il aurait une monnaie d'échange lui permettant de protéger les membres de sa famille. Ou de les faire courir à leur perte.

Il fouilla le bateau de fond en comble pendant une heure et ne trouva rien. Pas de nouvelles vidéos de Pete explorant des lieux de tournage pour son film sur Corey, pas de disquettes glissées entre les coussins du canapé, pas de cahier révélant des détails du passé. Whit était en train de fourrager dans un petit meuble de rangement à l'avant du bateau quand le téléphone sonna.

Pas le portable dans sa poche.

Il suivit la sonnerie jusqu'à une table de nuit. Dans un des tiroirs se trouvait un autre téléphone portable. L'appel provenait d'un numéro masqué. Whit répondit. « Allô ?

— Allô ? Pete ? demanda une femme.

— Oui, dit Whit en pensant : "Qu'est-ce que tu fous ?"

— Pourquoi tu ne réponds pas à ton autre téléphone ?

— Je l'ai perdu, improvisa Whit.

— Écoute, un flic de Port Léo a appelé ici, il a laissé plusieurs

messages. J'ai dû faire couper ma ligne. Je veux savoir ce qui se passe.

— Rien, dit-il en prenant une voix fatiguée, indistincte.

— Je te signale que j'attends toujours mon fric.

— Ton fric... oui. Je m'en occupe. »

Un silence aussi coupant qu'un éclat de verre.

« Qui est à l'appareil ? Où est Pete ?

— Il est occupé pour l'instant, répondit maladroitement Whit.

Qui le demande ? »

La femme raccrocha. Whit fit défiler la liste des options du menu du téléphone. Aucun message nouveau ou conservé, aucun appel en absence, aucun numéro enregistré, aucun numéro dans le répertoire. Merde. Pete n'avait pas pris de risques.

On aurait dit un appel longue distance, mais la femme avait un accent traînant, du Sud. Ce n'était sans doute pas une starlette californienne amie de Pete. Et elle réclamait son argent. Whit sortit son propre portable de sa poche et appela le commissariat. Claudia n'y était pas. Il n'avait aucune intention de parler à Gardner ou à Delford, alors il demanda à Nelda la réceptionniste de retrouver le numéro de téléphone à Missatuck, Texas, dans le dossier Pete Hubble. Claudia avait tenté de joindre ce numéro plusieurs fois, mais n'avait obtenu aucune réponse. Il appartenait à une certaine Kathy Breaux. Whit tenta sa chance : la ligne de Kathy Breaux avait été coupée.

De toute façon, l'heure n'était plus aux bavardages.

C'était l'heure de lancer la roulette.

Whit quitta le bateau en emportant le téléphone portable de Pete. Il se précipita vers son 4×4 et rentra chez lui. Le plan qu'il imaginait depuis quelque temps venait de prendre une forme précise. Il appela le motel de Velvet. Sa chambre ne répondait pas. Il laissa un message pour lui dire de le rappeler sur son portable. Il écrivit un mot à l'intention de Babe et Irina sans donner de détails. Il remplit un sac d'effets personnels, le fourra dans le coffre du 4×4 et reprit le volant dans le but de quitter la ville. Mais il n'avait pas remarqué la fourgonnette aux couleurs d'une entreprise de revêtement de sol qui l'avait suivi depuis la marina, avait stationné au coin d'Evangeline Street quand il s'était arrêté chez lui et qui, désormais discrètement suivie par une autre voiture, roulait à bonne distance derrière l'Explorer sur l'autoroute 35 en direction du nord, vers Houston et les forêts de pins de l'est du Texas.

Claudia détestait les maisons de retraite car elle redoutait d'avoir à y finir ses jours. Une nièce ou un neveu bienveillant aurait tôt fait de lui trouver une place dans un établissement remboursé par la Sécurité sociale. « Pauvre tante Claudia, elle ne pouvait pas rester toute seule à se baver dessus ! »

Dans le genre, Placid Harbor était un endroit plutôt correct. Les résidents menaient effectivement des vies « placides », sans doute grâce aux comprimés qu'on leur faisait avaler. Cela dit, un grand nombre d'entre eux pouvaient parler et se déplacer, le bâtiment était propre et la perspective sur la baie de St. Léo et le parc de Little Mischief méritait de figurer sur une carte postale. Autant profiter d'une belle vue avant de mourir.

Le bureau de Roselle Cross était de taille modeste, décoré avec du mobilier victorien, des objets souvenirs de l'équipe de softball féminin de Port Léo et des photos de Roselle, ronde et souriante, serrant dans ses bras différents pensionnaires. Ces clichés étaient invariablement pris à Thanksgiving, à Hanouka, à Noël, à la Saint-Patrick... Pas un jour ne passait sans qu'il y ait quelque fête à célébrer à Placid Harbor.

« Buddy n'est pas là, il a téléphoné pour dire qu'il était malade, dit Roselle en entrant dans la pièce. Mais j'ai vérifié nos dossiers. Nous n'avons eu aucun transfert en provenance de Louisiane.

— Pouvez-vous me dire d'où provenaient vos transferts récents ? Disons, ceux qui ont eu lieu au cours de l'année passée ? »

Claudia pourrait éventuellement vérifier si Marcy n'avait pas travaillé dans d'autres établissements, à l'extérieur de la Louisiane.

Sans se défaire de son sourire des jours de fête, Roselle Cross s'absenta de nouveau. Cinq minutes plus tard, elle revenait avec plusieurs dossiers sous le bras.

« Eh bien, au cours des douze derniers mois, nous avons accueilli trois patients en provenance de Corpus, deux qui venaient de San Antonio, un d'Aransas Pass, un de Port Isabel et un d'Austin.

— Et au niveau des départs, des gens qui ont été transférés ailleurs ? »

Roselle feuilleta ses dossiers.

« Un départ vers Brownsville, un autre vers Laredo, deux vers Corpus.

— Comment transporte-t-on les gens ?

— Eh bien, si la ville est proche, comme Aransas Pass ou Corpus, c'est en général un ambulancier qui s'en occupe. Ou la famille. Cela dépend de l'état du patient.

— Et quand la destination est plus éloignée ?

— Là encore, c'est souvent la famille. Mais nous pouvons parfois assurer le transport nous-mêmes.

— Qui conduit, dans ce cas-là ?

— Buddy ou quelqu'un de son service. Et une infirmière ou un aide-soignant, si nécessaire.

— En tout cas vous n'avez accueilli aucun patient en provenance de Deshay en Louisiane ? Ni transféré personne là-bas ?

— Non, j'en suis certaine.

— Je vous remercie, dit Claudia en se levant. Si je ne me trompe, il y aura ici ce week-end une fête en l'honneur du grand-père de mon ex-mari, monsieur Power...

— Tout à fait. Quel homme adorable ! » s'exclama Roselle Cross sans la moindre trace de sarcasme, ce qui impressionna beaucoup Claudia.

Un sentiment de culpabilité poussa Claudia à vouloir rendre visite au Poppy de David. Elle était prête à encaisser des reproches cinglants, au cas où David aurait finalement eu le courage d'annoncer la nouvelle du divorce à son grand-père. Mais par chance, Poppy, allongé sur son lit, ronflait avec un abandon voluptueux, la bouche grande ouverte, les lèvres pâles et distendues. Son camarade de chambre, qui regardait un *soap opera* latino à la télévision, dut monter le son :

« On trime toute une vie, dit-il en espagnol, et au bout du compte, on n'a même pas le droit à sa propre chambre. Et dire que j'ai été blessé à la guerre, que j'ai reçu des décorations ! »

Velvet s'extirpait lentement du sommeil. Cela requérait un effort monumental de sa part. Ses membres étaient lourds comme de la pierre. L'obscurité autour d'elle paraissait abyssale, comme si on avait aspiré toute la lumière de la surface de la terre.

Elle voulut avaler un grand bol d'air et sentit que du tissu lui bloquait la gorge. Sa langue, sèche et râpeuse comme du sable, était coincée contre la paroi inférieure de sa bouche. Du ruban adhésif collé sur ses lèvres l'empêchait de recracher ce qui devait être un chiffon.

Elle essaya de bouger. Ses poignets et ses chevilles étaient liés par des cordes. Un souvenir vint à son esprit confus, un film idiot qu'elle avait réalisé deux ans plus tôt. *Natacha aime qu'on l'attache*. Velvet et ses acteurs n'avaient pas cessé de pouffer de rire pendant le tournage : aucun d'entre eux ne trouvait la pratique du bondage particulièrement excitante – ils n'étaient pas du genre à aimer s'imposer des limites, quelles qu'elles soient. Dans une scène, Pete prenait Velvet alors que celle-ci portait une muselière qui réduisait ses supplications à de faibles vagissements.

Mais aujourd'hui, Velvet avait vraiment mal – à la tête, à la mâchoire et au ventre. Plusieurs épaisseurs de soie semblaient couvrir ses paupières, afin qu'aucune lumière ne puisse pénétrer jusqu'à ses yeux.

La peur monta d'un coup en elle, comme une bile mauvaise rejetée du fond de ses tripes. Elle fit un effort violent pour desserrer les cordes, qui ne bougèrent pas d'un millimètre.

Que s'était-il passé pour qu'elle en arrive là ?

L'appartement de Junior Deloache. Après le tribunal et le jugement de suicide rendu par ce crétin de Whit Mosley, Junior l'avait invitée à venir boire un verre chez lui. Pour l'aider à se calmer, pour préparer la contre-attaque, avait-il dit. Ce connard s'était mis à parler de l'armée d'avocats au service de son père, comme s'il était tout d'un coup devenu le grand défenseur de Pete. Mais à ce moment-là, Velvet n'avait pas envie de se retrouver seule. Elle aurait préféré boire un verre de vin en compagnie de Claudia Salazar, tenter de persuader l'inspectrice qu'il ne fallait pas refermer le dossier. Une amie fille, une nana avec un flingue, voilà ce que Velvet aurait aimé avoir auprès d'elle. Whit méritait une paire de baffes. Ne lui avait-il pas assuré qu'il était de son côté ? Putain de menteur ! La sentence rendue n'avait rien à voir avec la justice. Seul Junior s'était approché d'elle, seul Junior s'était montré gentil.

La gentillesse faisait toujours la différence.

Velvet se souvint d'avoir hurlé.

Ils sont dans l'appart de Junior, ils boivent du bourbon. Anson n'est pas là, Dieu merci. Velvet ne l'aime pas, le vieux, il lui file des frissons dans le dos, toujours à rôder dans sa chaise roulante. Velvet boit, vite, beaucoup, parce qu'elle est en colère. Junior lui tripote les seins et lui murmure des questions sur la technique cinématographique, sur la manière de filmer les différentes positions.

« Faisons une vidéo, dit-il. Là. Tout de suite. »

Elle repousse sa main et se verse une autre rasade de bourbon. Elle se dit qu'il est trop saoul pour bander, trop saoul pour lui faire des misères. Elle ne s'en est pas rendu compte, mais elle s'est fait cette remarque à haute voix – et elle reçoit un coup violent sur le côté du visage. On ne l'a jamais cognée aussi fort. Pour la première fois de sa vie, elle voit des étoiles danser en cercle devant ses yeux ; elle se débat tandis que Junior lui arrache son jean et son string, déchire son sweatshirt et son soutien-gorge. Elle essaie d'atteindre son sac à main – le Sig s'y trouve toujours – mais Junior la frappe une fois, deux fois. Elle s'étend sur la moquette. Son sang coule, elle n'arrive plus à penser. À travers un voile brumeux de douleur, elle regarde Junior mettre en place une caméra sur un trépied, pointer l'œil vers elle. Puis il se débarrasse de ses vêtements aux couleurs des équipes de Houston.

« On va le tourner, ce film, ma p'tite salope. Le titre provisoire, c'est « Velvet-la-pute se fait enculer ». J'ai déjà prévu la suite : « Velvet-la-pute me dit où est le fric ».

— Arrête, parvient-elle à articuler. Non, Junior. »

Il bande. Il appuie sur un bouton qui met en marche la petite caméra.

« J'en ai marre que ce soit moi qu'on baise, dit-il. Je suis un homme d'affaires. Je vais tourner dans mon propre film de cul, et je vais récupérer

mon fric. »

Velvet rassemble ses dernières forces et tente de ramper, de se hisser jusqu'à son sac – si elle met la main sur son Sig, elle tue cet enfoiré –, mais Junior lui donne un coup de poing monstrueux qui rebondit à l'arrière de son crâne. Elle gît à nouveau à terre. Elle vomit le bourbon. Elle...

Elle quoi ? Que s'est-il passé après ?

Elle se concentra sur sa respiration, cherchant à faire passer l'air dans sa gorge malgré le chiffon. Le film – mon Dieu, est-ce qu'ils étaient encore en train de le tourner ?

« Junior ? » essaya-t-elle de dire.

Sa voix ne remontait pas plus loin que son larynx.

Elle... entend la sonnette de la porte. Pas celle de l'ascenseur qui s'entrouvre et laisse passer la chaise roulante d'Anson, non, l'autre entrée, celle des escaliers. Junior laisse échapper un juron entre ses dents.

Une chaise grinça à côté d'elle. Un doigt à la peau calleuse lui caressa la joue.

« Non, ma chérie. Junior n'est pas ici. »

Une voix d'homme, grave et légèrement râpeuse.

Velvet ne fit plus le moindre mouvement.

« Souhaiterais-tu que j'enlève le chiffon de ta bouche, chérie ? »

Elle hocha la tête.

« Personne ne doit t'entendre, tu comprends ? Je ne tolérerais pas de cris, du moins pour l'instant. »

Une pointe de métal glissa le long de sa jambe, s'arrêta au niveau de son genou et appuya légèrement.

Velvet grogna.

« Si tu cries, ma chérie, on passera tout de suite aux choses sérieuses. J'ouvrirai tes seins et on verra bien s'ils sont vrais. »

Velvet se figea à nouveau. Elle n'osait même plus respirer.

« Hoche la tête une fois si tu me comprends. »

Elle hocha la tête.

La pointe du couteau se retira. Des mains se mirent à caresser doucement son visage, puis arrachèrent d'un coup le ruban adhésif qui lui scellait les lèvres. Des larmes de douleur lui vinrent aux yeux. L'homme retira le chiffon et, avec une serviette humide, lui nettoya la bouche. Elle se retint de le mordre.

Un filet d'eau coula sur sa langue. Presque un bonheur.

« Bois, ma chérie. »

Velvet passa sa langue sur ses lèvres asséchées.

« Qui es-tu ?

— Je suis ton nouvel amant. »

Un frisson d'horreur et de dégoût donna la chair de poule à Velvet.

« Est-ce que tu peux enlever le bandeau ?

— Pas encore. Quand on passera aux choses sérieuses. »

C'était la deuxième fois déjà que l'homme mentionnait ces « choses sérieuses ».

« Où suis-je ?

— Au paradis.

— Où est Junior ?

— En enfer. Satan l'attendait de pied ferme. »

Velvet fit semblant de rire.

« Sérieusement, où est-il ?

— Junior ne s'en prendra plus jamais à ma tendre chérie. Je me suis occupé de lui à ta place.

— Qu'est-ce que je fais ici ?

— J'ai besoin de ta présence. »

La langue de Velvet était redevenue aussi sèche qu'un tas de poussière.

« Je comprends, mon grand, dit Velvet en prenant la voix sexy qu'elle avait utilisée en tant qu'actrice, et en s'efforçant de ne pas trembler. On a tous besoin de quelqu'un. Rien de plus normal. Je sais ce qu'il te manque, mais je ne peux pas te le donner si tu me gardes attachée.

— Chut, ma chérie...»

L'homme caressa les cheveux de Velvet. Elle ne supportait plus de l'entendre l'appeler « ma chérie ».

« Tu peux aussi m'appeler par mon prénom : Velvet. »

La gorge de l'homme se mit à vibrer, il fredonnait une petite mélodie.

Un doigt frôla la peau entre les seins de Velvet – lui rappelant qu'elle était nue –, descendit jusqu'à son nombril. Surtout, ne pas trembler.

« Comment tu t'appelles, mon chou ? » demanda-t-elle.

Elle entendit la chaise de l'homme se déplacer légèrement. Elle sentit une odeur d'ail et de crevettes grillées – l'haleine du type. Il mordilla puis lécha le pourtour de son oreille.

« Comment t'appelles-tu ? répéta-t-elle, d'une voix mal assurée.

— Je m'appelle Corey, souffla-t-il à l'oreille de Velvet. Corey Hubble. »

Il s'allongea sur Velvet et elle ne put plus se retenir de crier.

Whit suivit l'autoroute 35 le long de la côte sinueuse du Texas avant de rejoindre la 288 au nord de Freeport, puis s'engagea sur l'I-10 une fois arrivé en banlieue de Houston. L'heure de pointe n'en finissait jamais aux abords de la mégapole, il lui fallut du temps pour enfin avancer en direction des forêts de pins et des bayous de l'est du Texas. Whit comptait prendre l'I-10 jusqu'à Beaumont, puis prendre la 87 nord jusqu'à la 1416, une route de campagne qui le mènerait jusqu'à Missatuck, la bourgade où il espérait trouver Kathy Breaux attendant impatiemment Pete et la mystérieuse somme d'argent qu'il semblait lui devoir.

Whit arriva à Beaumont vers vingt heures le vendredi soir. Les tours de la raffinerie brillaient dans la nuit. On aurait cru admirer une métropole sur une autre planète. La vitre de Whit était entrouverte, une odeur d'œuf pourri typique des usines chimiques mêlée à un léger parfum de pinède envahissait ses narines.

Whit avait faim et il s'arrêta sur le parking couvert de flaques d'huile d'un petit restaurant pas cher. Une fourchette en néon à l'extérieur semblait prête à embrocher la fenêtre de l'établissement. Whit s'assit au comptoir, mangea un hamburger bien gras aux oignons merveilleusement goûteux et but un grand verre de thé glacé. Pendant le repas, il se plongea à nouveau dans le dossier de coupures de presse que lui avait remis Patsy. Le premier article à évoquer la disparition de Corey retenait tout particulièrement son attention :

« Corey est un garçon impulsif, a déclaré la sénatrice Hubble dans un bref communiqué. Je ne crois pas qu'il ait eu envie de s'attarder à Austin. Je n'ai aucune raison de croire que quelqu'un aurait pu lui vouloir du mal. S'il lit ces lignes, j'espère qu'il prendra conscience de l'inquiétude qu'il cause et qu'il donnera vite des nouvelles à sa famille. »

La photo qui accompagnait l'article montrait Lucinda quittant le commissariat de Port Léo, la tête haute mais portant des lunettes noires, brave mais affligée. Pete l'accompagnait. Il avait l'air beaucoup plus jeune que son âge, et sa souffrance paraissait évidente. De l'autre côté de Lucinda se tenait Delford, tel le rocher de Gibraltar.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Quand Whit avait téléphoné à Georgie la veille, c'était pour lui poser une seule question : une rumeur avait-elle jamais couru selon laquelle Lucinda Hubble et Delford Spires auraient été plus que bons amis ? Georgie,

encyclopédie vivante des potins de Port Léo, avait présenté les choses ainsi :

« Eh bien, ils ont toujours été amis. Je me suis demandé si Delford n'aurait pas voulu aller plus loin à une certaine époque. Mais toute possibilité d'idylle s'est évanouie le jour où Corey a disparu. Lucinda n'a plus jamais laissé un homme s'approcher d'elle. »

Il s'agissait d'ouï-dire, de présomptions on ne peut plus ténues, mais Whit se posait la question. Un garçon qui ne s'était pas remis de la mort de son père et qui éprouvait un ressentiment aigu envers sa mère ne verrait pas d'un bon œil l'arrivée d'un nouveau soupirant. Lorsque Babe et Georgie s'étaient séparés, Whit avait lui-même très mal vécu le fait que son père aille faire la cour aux divorcées de la ville. Il avait cordialement détesté toutes les petites amies de son père. Une attitude infantile, certes, mais pas surprenante. Quoi qu'il en soit, il n'arrivait toujours pas à imaginer Delford assassinant de sang-froid un adolescent.

Whit referma le dossier et quitta le restaurant. Il traversait le parking sombre quand une voix l'interpella :

« Hé, connard ! »

Avant que Whit puisse se retourner, un bras aussi puissant que celui de Goliath le souleva de terre, le transporta sur plusieurs mètres et le plaqua violemment contre le mur à l'arrière du restaurant. Son crâne heurta la brique et un éclair de douleur l'aveugla. Whit décocha un coup de poing qui frôla une tempe. Des doigts glacials entourèrent sa gorge et serrèrent jusqu'à empêcher l'air de passer. Son agresseur cogna la tête de Whit contre la brique une seconde fois.

« Hé, connard, répéta l'homme. On va causer. »

Il sentit que la tête lui tournait. L'allée derrière le restaurant était faiblement éclairée, mais Whit put distinguer que son agresseur était un jeune bodybuildé à la chevelure touffue et au regard de brute derrière des lunettes à verres étroits, du genre qu'affectionnaient les maquereaux. Whit reconnut ce type : le jeune qui regardait la télé dans l'appartement de Junior, le bavard.

Whit perçut du mouvement à la périphérie de son champ de vision, entendit le grincement régulier d'une chaise roulante.

Et merde.

« Il n'y a rien que je méprise plus qu'un voleur, dit Anson sans élever la voix. Et vous êtes un représentant officiel de la justice de ce pays. Nom de Dieu, la démocratie américaine part vraiment en couilles. Vous n'êtes qu'un pourri, juge Mosley.

— Ouais, renchérit le bavard, dont l'éloquence impressionnait Whit.

— De quoi...»

Whit essayait de décrocher les doigts du jeune homme de sa gorge

pour pouvoir respirer.

« Je veux l'argent, siffla Anson. Fini de faire le malin. »

Anson avança sa chaise et de sa main rongée par l'arthrite il donna un coup de poing dans les testicules de Whit. Whit manqua s'évanouir. Ridicule comme cette partie de l'anatomie masculine était fragile. Le bavard plaqua Whit au sol et relâcha momentanément la pression sur sa gorge.

« Quel argent ? » souffla Whit.

Mauvaise réponse. Le bavard serra plus fort et étendit le bras de Whit contre le bitume dégueulasse. Anson roula sur les doigts écartés de Whit, fit demi-tour et roula une deuxième fois sur les articulations, qui ne résisteraient pas longtemps à la grosse chaise roulante chargée du vieil homme.

« Qu'est-ce que je viens de vous dire, monsieur le juge ? » dit Anson.

Il bloqua la roue alors qu'elle écrasait la main de Whit.

« Buté un flic, une fois, fit le bavard. Jamais un juge. Cool. On commence par les doigts.

— Je n'ai pas votre argent.

— Fous-le dans la fourgonnette, ordonna Anson d'une voix chargée de mucus. Tu pourras t'amuser tranquillement avec lui. Merde, dit-il en expectorant, c'est l'heure de mon médicament. »

Le bavard souleva Whit comme une poupée, les deux mains serrées autour de sa gorge. Whit se débattait, mais il n'arrivait qu'à frapper l'air : le bavard le dépassait de dix bons centimètres et disposait d'au moins trente kilos de muscle de plus que lui. Une odeur écœurante, mélange d'eau de Cologne à l'ananas, de sueur et d'effluves de benne à ordures, envahit les narines de Whit.

Il transporta Whit vers une fourgonnette bleu foncé, censée appartenir à une compagnie de revêtement de sol, garée au fond du parking. La chaise roulante motorisée d'Anson vrombissait derrière eux.

« Coopère, pas trop de casse, marmonna le bavard. Coopère pas, crève à Beaumont. Parle. Fais pas le con. »

« Le demi-million. Ils croient que je l'ai. » Comment s'en sortir ? Un bon coup de pied dans les couilles, suivi d'un enchaînement de douze uppercuts à la mâchoire, voilà la clé. Ou alors un petit missile nucléaire, car le gars avait vraiment l'air solide. Mais Whit était coincé comme un chat de gouttière qu'on tenait par la peau du cou. Il distingua les flaques graisseuses sur le bitume, ainsi que quelques mégots de cigarettes et enfin l'ombre du fourgon, garé sous un lampadaire.

Whit fut le premier à voir que les pneus étaient crevés. Il poussa un grognement, le bavard s'arrêta et se contenta de marmonner :

« Merde. »

Whit, petit dernier d'une famille de six frères qui n'aimaient rien mieux que se bagarrer constamment, saisit sa chance. Chez les Mosley, tous les coups étaient permis. Whit écrasa son talon sur la voûte plantaire du bavard, qui hurla. Whit enchaîna avec un coup d'avant-bras sur le coude de son adversaire pour lui faire lâcher prise, puis un coup de poing sur sa pomme d'Adam. Le bavard suffoqua. Whit lui assena un coup de tête au thorax, suivi de deux uppercuts qui l'envoyèrent sur le bitume.

« Ramène-toi, Eddie ! » gueula Anson.

Whit se tourna vers le vieil handicapé. Il retrouvait enfin son souffle, mais sa gorge le brûlait. Il ne sentait plus ses doigts, à cause du passage de la chaise roulante ou du choc avec la mâchoire de la brute. *Eddie*. Merde.

Changement de plan. S'enfuir. Whit démarra un sprint auquel la jambe tendue du bavard mit prématurément fin, interceptant le pied de Whit qui s'abattit de tout son long. « Au moins tu auras essayé », se dit Whit tandis que des doigts devenus familiers se refermaient à nouveau sur sa gorge et le relevaient de terre.

Une ombre surgit de derrière la fourgonnette.

« Eddie vous prie de l'excuser, il est souffrant. »

Une voix que Whit connaissait... Gooch s'avança, pointant vers Anson un pistolet automatique équipé d'un silencieux.

Le bavard serra la gorge de Whit encore plus fort.

« Lâche le juge, mon garçon, dit Gooch. Sinon, je tue le vieux. Et toi ensuite. »

Le garçon plaça Whit devant lui, l'utilisant comme bouclier humain.

« Lâche le flingue ou je lui pète les cervicales, dit le bavard.

— Tu veux vraiment avoir à expliquer à papa Deloache comment Anson est mort par ta faute ? demanda Gooch.

— Lâche-le », dit calmement Anson.

Le bavard obéit comme un brave toutou bien dressé. Whit respira un grand bol d'air qui lui arracha la gorge mais réjouit ses poumons.

« Ramène-toi à côté de la fourgonnette, Whit, dit Gooch. Je ne voudrais pas que tu te retrouves avec du sang sur tes jolis vêtements.

— Pauvre con ! rugit Anson. Tu n'imagines pas ce qui va te tomber dessus si tu t'en prends à nous.

— Oh si, dit Gooch en souriant. Mais si vous vous en prenez à mon camarade ou à moi... personne ne retrouvera vos tombes. On se comprend ? »

Whit s'adossa à la carrosserie pour reprendre des forces.

« Où est Eddie ? demanda-t-il.

— Là-dedans, dit Gooch. Il pique un petit somme à l'arrière. »

Whit regarda par une des vitres et entrevit Gardner, saucissonné avec une corde jaune. Sa bouche et son nez avaient saigné, mais il respirait.

« Toi, monte dans la fourgonnette. »

Le bavard le regardait sans bouger. Il semblait ne pas comprendre.

« Évite de trop réfléchir, petit, lui dit Gooch, c'est pas ton truc. Contente-toi de faire ce qu'on te dit et tout ira bien. Si tu essaies de sortir avant que je te l'aie ordonné, je vous bute tous les deux. D'accord ? »

Le bavard regarda vers Anson, qui hocha la tête. Il ouvrit la porte, grimpa dans le véhicule et s'assit à côté de Gardner. Gooch referma la porte. Il montra à Anson un sac transparent qui contenait trois pistolets noirs, des munitions, un couteau à cran d'arrêt, une matraque et un téléphone portable.

« J'ai fouillé consciencieusement la fourgonnette. Si j'ai oublié un de vos joujoux, dis-le-moi maintenant. Car si Musclor trouve de quoi jouer les cow-boys, c'est ta tête que je vise en premier. »

Gooch semblait maîtriser la situation. Whit espérait qu'on n'en arriverait pas à voir des bouts de cervelle éclabousser le bitume.

« À l'âge que j'ai, tu peux toujours courir pour me faire peur, dit Anson. L'année prochaine, j'aurai besoin d'un sac plastique pour chier. Alors fais-toi plaisir.

— Je crois plutôt que tu es un vieux coriace, répliqua Gooch, du genre à s'accrocher à la vie. Et surtout, je ne pense pas que tu aies envie de voir Musclor rendre l'âme prématurément. C'est un neveu de Deloache, je me trompe ?

— Tu es qui, au fait ? demanda Anson en plissant les yeux.

— Pourquoi est-ce que vous suiviez le juge Mosley ?

— Va te faire foutre. »

L'index de Gooch caressa la gâchette de son arme.

« Tu crois vraiment que les flics vont se fatiguer à retrouver le mec qui les a débarrassés de toi, Anson ?

— Il croit que j'ai le demi-million de Pete », dit Whit.

Sa voix était rauque, mais il retrouvait petit à petit des sensations dans sa gorge et dans ses doigts.

« Anson ? fit Gooch en fronçant un sourcil.

— Je ne me sens pas bien. J'ai besoin de mes médicaments. »

Anson parlait d'une voix faible, alors qu'il rugissait quelques instants plus tôt.

« Soit tu nous causes, soit tu subis un traitement médical radical et définitif. »

Anson haussa les épaules. Il jeta un regard méprisant vers Whit

puis sourit à Gooch.

« Tu es comme moi, au fond. Les autres foutent la merde et c'est toi qui nettoies. Mais tu n'as rien fait de mal, tu n'es pas responsable de tout ça. Moi non plus.

— Ben voyons, dit Gooch.

— Junior a filé un demi-million de dollars en liquide – appartenant à son père – à Pete Hubble pour qu'il puisse produire une série de films pornos. Pete avait promis à Junior de lui donner un pourcentage des bénéfices ainsi que le rôle principal : l'occasion de baiser un tas de starlettes. Sauf que Pete n'avait aucune intention de produire un film porno, mais une vraie histoire sur son tordu de frère. Junior s'en est aperçu et a voulu récupérer son fric, notre fric. Pete essayait de le convaincre que son film était un meilleur investissement qu'un vulgaire porno. Le hic, c'est que Junior n'avait pas dit à son père qu'il lui empruntait un demi-million. Maintenant il faut qu'on récupère le pognon sans tarder.

— Vous ne l'avez pas trouvé sur le bateau, alors vous vous êtes dit que le juge avait mis la main dessus ?

— On surveillait le *Real Shame*. On a vu Mosley y faire un tour discrètement et ensuite quitter la ville comme s'il avait le feu aux fesses. Je me suis dit qu'il avait le fric avec lui, ou qu'il savait où il se trouvait.

— Je n'ai pas votre argent, dit Whit.

— Tant mieux s'il est perdu, dit Gooch. Du pognon gagné en empoisonnant les gamins avec de la coke. C'est vous qui avez tiré sur Whit l'autre nuit ? demanda Gooch en braquant son pistolet à quelques centimètres du nez d'Anson. Vous avez aussi menacé sa famille ? »

Anson fit non de la tête.

« Je ne veux pas dire toi personnellement, Anson. Mais quelqu'un que tu connaîtrais ? »

Anson secoua à nouveau la tête. Mais le pistolet se rapprochait de son visage.

« Je... Peut-être que Junior a fait venir un type de Corpus. Un homme de main de là-bas. C'est pas impossible.

— Comment ça se fait qu'il en savait tant sur la famille de Whit ?

— Junior... commença Anson qui s'interrompit pour tousser. Junior va souvent au Shell Inn. La propriétaire est fière de raconter les dernières nouvelles de la vie de ses ex-beaux-fils. Elle n'en finit plus de donner des détails. Encore une fois, c'est juste une supposition.

— Ah, merci, dit Gooch qui fit un pas en arrière.

— Vous n'avez jamais imaginé que Pete ait pu dépenser l'argent, dit Whit, surpris de voir à quel point sa voix était calme.

— En si peu de temps ? À Port Léo ? Ridicule. Cet argent nous appartient. Pete nous a menti et nous allons le récupérer. Si ce n'est pas vous, c'est la pute qui l'a. Velvet. »

Whit sentit comme un cube de glace au fond de son cœur.

« Où est Junior ? demanda-t-il.

— Il m'a dit qu'il allait à Houston pour expliquer la situation à son père.

— Tu mens, constata placidement Gooch. Ça se voit. Tu vas nous dire où il est. »

Whit sortit son portable et composa le numéro de la chambre de Velvet. Pas de réponse. Il laissa encore un message à la réception – que Velvet le rappelle dès que possible.

« Peut-être que Junior compte lui faire passer un sale quart d'heure, dit Whit. Comme vous avez fait avec moi.

— Pourquoi ferait-il ça ? Il a besoin d'elle, il veut baiser dans ses films. Des films de cul, ma parole. Quand je disais que l'Amérique part en couilles. Si seulement Hollywood pouvait produire une bonne vieille comédie musicale, comme dans le temps.

— Parles-en à ton pasteur quand tu iras te confesser », dit Gooch.

Whit décida de tenter un coup de bluff :

« J'ai entendu tout à l'heure à la radio que la police avait arrêté Jabez Jones et qu'il s'était mis à parler. Je me demande d'où lui vient sa cocaïne... Ça ne m'étonnerait pas qu'il implique Junior.

— Je ne sais pas de quoi tu parles », dit Anson en gardant l'expression la plus neutre possible.

Gooch rigola, très doucement.

« Whit, attends-moi dans ta voiture. J'arrive dans une minute.

— Qu'est-ce que tu vas faire d'eux ?

— Vas-y, Whit, dit Gooch d'une voix douce, paresseuse, comme si rien de plus palpitant qu'un grand verre de citronnade l'attendait dans les prochaines minutes.

— Non, j'appelle la police, dit Whit.

— Très mauvaise idée, dit Gooch.

— Je suis juge, nom de Dieu. Je vais m'assurer qu'on les arrête, ne serait-ce que pour avoir agressé un magistrat. »

Gooch ne quittait pas Anson des yeux.

« Le prochain type que ces salauds agresseront n'aura pas la chance de m'avoir pour sauver sa peau. Pense à ça, Whit.

— En prison, ils ne feront plus de mal à personne.

— Je ne peux pas témoigner au tribunal, Whit, dit Gooch, toujours aussi flegmatique. Alors oublie ça.

— Tu ne peux pas non plus les tuer.

— Puis-je suggérer un compromis ? demanda modestement

Anson.

— Non, dit Gooch. Ferme-la.

— Vous croyez que c'est à ces conneries que je voulais occuper ma retraite ? dit Anson en se tournant vers Whit. Jouer les baby-sitters pour un pauvre crétin dont le seul rêve est de montrer sa petite bite dans des films pornos ?

— L'alternative, c'était quoi ? demanda Whit. Finir tes jours en prison, à la merci de pervers qui t'auraient apprécié sans ton dentier ? Qu'est-ce que tu peux nous dire de concret sur Junior Deloache ? »

Anson sourit et secoua la tête.

« Rien de plus, monsieur le juge. Hélas, rien de plus.

— Ah oui ? Alors ce n'est pas la peine que j'appelle la police. De toute façon, je suis hors de ma juridiction ici. »

Whit savait qu'il avait mal joué en faisant état de ses scrupules moraux devant Anson, qui n'avait vu là qu'une faiblesse à exploiter. Il commença à marcher en direction de sa voiture. « Ne les tue pas, Gooch, je t'en prie », se répétait-il.

« Attends ! » cria Anson.

Whit contourna le restaurant. Il n'entendait plus que ses pas et le grondement lointain de l'autoroute. Pas de coups de feu, pas de hurlements. Il s'assit dans son Explorer et referma la porte.

Il attendit patiemment. Trente minutes plus tard, il vit Gooch approcher d'un pas léger, le sourire aux lèvres. Gooch prit place à ses côtés.

« Je n'ose même pas te demander... dit Whit.

— Ils vont bien. Ils sont en détention provisoire.

— Qui les détient ? Quel est le chef d'accusation ?

— Coups et blessures. Je me suis fait tabasser par le gamin et Eddie. Anson leur a prêté main-forte. Les fédéraux risquent de s'intéresser à eux. Trafic de drogue, blanchiment d'argent sale et autres saloperies de ce genre.

— Je vois. Merci, Gooch. Tu peux me dire maintenant pourquoi tu m'as suivi jusqu'à Beaumont ?

— Pour te sauver la peau. Ça ne te suffit pas, comme raison ?

— Tu es sûr que tu n'as pas tué ces types ?

— Je te l'ai dit, ils sont en détention. Va voir. »

Whit sortit du 4 × 4, fit le tour du restaurant. Aucune trace de la fourgonnette ou de ses pneus crevés sur le parking.

« Qu'est-ce qu'il vaut, ce restau ? demanda Gooch quand Whit se rassit à côté de lui. Je crève de faim. »

Après sa visite à la maison de retraite, Claudia retourna au commissariat. Encore un message de David : Jabez Jones courait toujours. Bien sûr, avec une proie de cette taille, personne ne se souciait plus de retrouver Marcy Ballew. Claudia décrocha son téléphone – la part la moins excitante de son travail. Buddy Beere était effectivement cloué chez lui avec un gros rhume ; il avait la gorge prise et n'arrêtait pas d'éternuer. Il confirma les transferts dont Roselle Cross avait parlé, expliqua qu'il en avait supervisé certains, quand les familles ne pouvaient ou ne voulaient pas s'en occuper. Il ne se rappelait pas avoir jamais engagé du personnel en provenance de Deshay en Louisiane ; il n'avait jamais entendu parler de leur maison de retraite.

« J'ai dû moi-même aller chercher quelques patients au cours des deux dernières années, mais seulement en de rares occasions, dit Buddy avant d'enchaîner sur trois éternuements explosifs. Ce sont d'autres employés qui ont assuré la plupart des transports. Si vous voulez savoir exactement qui a fait quoi, je peux regarder dans mes dossiers lundi matin. Ou plus tôt, s'il y a urgence.

— Ça ira, merci. Soignez-vous bien.

— Je me shoote à l'aspirine, j'espère que ce n'est pas illégal, dit-il en riant.

— Je ne le noterai pas dans mon rapport, c'est promis.

— Je sais que vous êtes amie avec Whit Mosley, inspectrice, mais si je remporte l'élection, sachez que vous pouvez compter sur moi pour travailler dur. Et j'aurais plaisir à collaborer avec vous.

— Merci, Buddy, dit Claudia, que ce sujet mettait mal à l'aise. Je suis sûr que les choses se passeraient très bien effectivement.

— Parfait. N'hésitez pas à me contacter si vous avez d'autres questions. »

Claudia le remercia encore et raccrocha.

Donc, pas de lien entre Deshay et Port Léo en ce qui concernait les maisons de retraite. Claudia se massa la tempe avec la gomme de son crayon. Pourquoi ne pas essayer de voir s'il y avait d'autres cas similaires à celui de Marcy ? D'autres disparitions suspectes, peut-être liées entre elles ?

Claudia téléphona au DSP, le département de la sécurité publique d'Austin, qui gérât la base de données recensant les avis de recherche au Texas. Elle leur demanda la liste de toutes les jeunes

femmes vues pour la dernière fois sur leur lieu de travail.

Les employées de maisons de retraite potentiellement kidnappées ne semblaient pas être légion. Les gens du DSP lui faxèrent une série de noms, et elle se pencha sur les dates.

Bizarre...

Claudia consulta à nouveau les notes de son entretien avec Roselle Cross. Une semaine après le transfert d'un client de Port Léo vers Laredo en novembre dernier, une jeune femme du nom d'Angela Marie Morris avait disparu après avoir terminé sa journée de travail dans un restaurant Taco Bell de Laredo. En mai, trois semaines après qu'un patient eut été transféré de Placid Harbor vers un établissement à Brownsville, une autre jeune femme, Laura Janelle Palinski, avait été vue pour la dernière fois à la pizzeria où elle travaillait.

Claudia rappela le DSP. Ils lui faxèrent les détails et descriptions concernant les deux jeunes femmes, ainsi que leurs photos. Ces filles ressemblaient vaguement à Marcy Ballew – cheveux foncés, visage rond, sourire naïf –, mais ce n'était pas surprenant : elles appartenaient au type même de la gentille fille qui acceptait de bosser au salaire minimum pour payer ses études, ou simplement pour survivre.

À chaque fois, Buddy – ou la personne en charge du transfert – et un infirmier s'étaient trouvés dans la ville de la fille, à quelques jours de sa disparition. Mais Buddy n'avait jamais supervisé un transfert en provenance de Deshay.

Tout de même...

Claudia téléphona aux commissariats de Laredo et de Brownsville, obtint les noms des inspecteurs qui s'occupaient des affaires de disparitions et laissa des messages pour qu'on la rappelle.

Elle composa ensuite le numéro du bureau de Roselle Cross.

« J'aimerais savoir si Buddy travaillait les jours suivants : le dix novembre l'année dernière, le trois mai et le trente septembre cette année. »

Ces dates correspondaient respectivement à la disparition de Morris, Palinski et Ballew.

« Pourquoi ?

— J'essaie de reconstituer la chronologie des déplacements de Buddy.

— Ça alors, vous le soupçonneriez de quelque chose ? demanda Roselle, consternée.

— Non. Je viens de parler à Buddy au téléphone, il a répondu à toutes mes questions. Je cherche simplement à mettre les choses à plat.

— Bon, je vous recontacte lundi.

— Madame Cross, je sais qu'il se fait tard, on est vendredi et

vous avez hâte de rentrer chez vous. Moi aussi. Mais pouvez-vous aller vérifier ça maintenant sur votre ordinateur ? Ça ne vous prendra que cinq secondes, j'ai besoin de savoir si Buddy était en congé ou en arrêt maladie à ces dates.

— Patientez un moment », dit Roselle Cross en mettant une bonne dose d'aigreur dans sa voix.

L'estomac de Claudia grogna. Elle fouilla dans son sac à main, à la recherche d'une barre chocolatée pour calmer sa faim. Elle sortit une enveloppe qu'elle n'avait pas le souvenir d'avoir rangée dans son sac, marquée « confidentiel ». Ah, mon Dieu, sans doute un billet doux signé David. Elle déchira le haut de l'enveloppe. À l'intérieur, la photocopie d'un cliché paru dans un journal montrant quatre adolescents : Junior, Corey, Eddie Gardner et une fille qui tenait un énorme poisson. Accompagnée d'un mot écrit sur un post-It : « Il est possible que tout cela ne signifie rien, mais je voulais que tu voies cette photo. Je crois également savoir que Junior a donné un demi-million de dollars à Pete. Peut-être que Gardner les a récupérés pour son vieux camarade de pêche, même s'il lui a fallu tuer Pete. Ou alors il s'est contenté de maquiller le lieu du crime pour rendre service à Junior. Je tenais à te mettre au courant. Sois prudente, ne laisse personne s'approcher de toi. Je t'appelle bientôt. Whit. »

Nom de... il n'aurait pas pu lui dire plus tôt ? « Buddy n'était pas en congé, il travaillait ces jours-là, dit Roselle Cross en reprenant la ligne.

— Merci, dit Claudia. Merci pour votre aide. » Mme Cross raccrocha.

Claudia composa le numéro du portable de Whit. Un enregistrement lui indiqua qu'il n'était plus dans la zone autorisée, elle dut donc laisser un message :

« Tu as intérêt à me rappeler à la seconde où tu as ce message. »

Elle lui redonna ses numéros au bureau et chez elle. Elle appela ensuite le motel. Velvet ne décrochait toujours pas. Et si elle avait déjà quitté la ville, dégoûtée par le résultat de l'enquête judiciaire ? Mais, selon le réceptionniste, elle n'avait pas encore rendu la clé de sa chambre.

Claudia passa voir Delford. Il était assis à son bureau, son pistolet de service posé à côté d'une pile de papiers qui manquait de s'effondrer. Il lui jeta un regard noir, ne se réjouissant apparemment pas de sa visite.

« Submergé par le boulot ? fit Claudia d'un ton désinvolte, alors même que sa gorge se nouait.

— Je viens de recevoir un coup de fil d'une bonne femme qui travaille à la maison de retraite. Elle voulait se plaindre de toi.

— Je ne suis pas ton plus gros problème », dit Claudia en

glissant la photo et le post-It de Whit sur le bureau.

Delford ouvrit grand les yeux. Claudia s'assit en face de lui.

« Nom de Dieu, finit-il par dire. Je ne comprends pas. Tu veux dire que c'est Eddie, notre Eddie Gardner, sur la photo ?

— Il semblerait bien.

— Et donc il connaîtrait Deloache ?

— Oui.

— Tu lui en as parlé ?

— Non, il est parti tôt aujourd'hui. La police de Houston t'a envoyé une copie de ses états de service ?

— Bien sûr. Irréprochables. Il avait des références, tout ce qu'il faut. Peut-être que ceci n'est qu'une coïncidence, dit-il en posant son doigt sur la photo. Des gamins viennent pêcher sur la jetée, ils parlent à d'autres gamins, passent la journée ensemble mais ne se revoient plus jamais après.

— Eddie et Junior viennent tous les deux de Houston.

— Combien de millions d'habitants à Houston ? Des tas de gosses de là-bas viennent pêcher ici, ce n'est pas un crime.

— Non, mais revendre de la drogue et maquiller un meurtre, oui.

— Des accusations, il t'en sort toujours plein les poches, hein, ma grande ? C'est quoi ton problème, ces derniers temps ? Tu remets en cause mes directives, tu ressors de vieux dossiers qui ne te concernent pas, tu bâcles le travail à l'endroit où un crime a été commis et ensuite tu accuses ton collègue...

— Je ne sais même plus qui tu es, dit doucement Claudia. Qu'est-ce qui te fait perdre la tête comme ça ? Dis-moi ce qui se passe, Delford. Je peux t'aider. »

Le téléphone de Delford sonna et il décrocha immédiatement. Il écoutait en silence, murmura « Nom de Dieu... » à trois reprises, puis raccrocha.

« Cadavre. Flottant dans la baie. Une fille. »

Delford avala sa salive et glissa son pistolet dans son étui.

« Son corps n'est pas... entier, ajouta-t-il. Un malade l'a charcutée. »

Velvet frissonna et reprit conscience. Elle avait fini par somnoler... Ça lui avait pris du temps – impossible à estimer – après l'agression, mais elle s'était endormie. Et maintenant un gant humide frottait sa peau, la nettoyait entre les jambes. L'homme la souleva, ôta le drap qu'elle avait souillé et plaça plusieurs serviettes sèches sous son bassin. L'homme fredonnait *Surfin' Safari*, ne prêtait aucune attention à la peur et à la rage qui secouaient le corps de Velvet.

« Un peu de soupe, ma chérie ? » demanda Corey.

Elle hocha imperceptiblement la tête. Il glissa entre ses lèvres

quelques cuillerées de bouillon de poulet qu'elle se força à avaler sans pleurer. « Cette saloperie est peut-être mon dernier repas. » Elle entendit la cuiller sonner au creux d'un bol vide. Il lui essuya les lèvres avant d'enfourner un bâillon en dur dans sa bouche. Elle entendit un cliquetis métallique. « Je ne rêve pas, ce salaud me cadenasse la gueule. »

« Dors, ma chérie », dit-il.

Elle l'entendit quitter la pièce et refermer la porte derrière lui. Six fois une clé tourna... Velvet se rendit compte avec horreur que six verrous barraient la porte qui la retenait prisonnière. Maintenant qu'elle était seule, elle pouvait s'autoriser à pleurer. Mais les larmes ne venaient pas. Elle tenta encore une fois de libérer ses poignets, mais la corde tenait bon.

« Mon Dieu, j'ai été violée. » Cela lui semblait incroyable. Elle entendit la voix intransigeante de son père, pasteur méthodiste, fierté de ses fidèles à Omaha : « Es-tu vraiment surprise ? Tu as choisi une vie d'abomination et de souillure et maintenant tu récoltes ce que tu as semé... »

Non. Elle secoua la tête pour chasser cette voix. Son père n'avait jamais prononcé de telles paroles. Il n'avait pas vécu assez longtemps pour la voir sombrer. Elle se mit à trembler et ses larmes coulèrent, chaudes et silencieuses, imbibant le bandeau qu'elle avait sur les yeux. De la morve lui bouchait les narines. Si seulement elle avait un mouchoir, pour s'essuyer et faire que cette ordure ne voie pas qu'elle avait pleuré.

« Un mouchoir ? C'est un flingue qu'il te faudrait, pour crever ce fils de pute. »

Elle ne devait pas se laisser aller. Quelqu'un se rendrait compte qu'elle avait disparu, Whit et Claudia retrouveraient sa trace. Mais comment feraient-ils ? Elle n'était peut-être même plus à Port Léo. Combien de temps était-elle restée inconsciente ?

« Réfléchis. Réfléchis. »

Il avait dit qu'il s'appelait Corey Hubble.

Pete et son putain de film. Il n'avait rien voulu lui confier, et voilà où on en était maintenant. Pete avait retrouvé Corey, sauf que Corey ne voulait pas qu'on le retrouve. Ce type était un malade. Dans quoi trempait-il ? La drogue ? En tout cas le kidnapping et le viol ne lui faisaient pas peur. Peut-être même qu'il avait tué son propre frère.

Comment se tirer d'ici ? Hors de question qu'elle attende bien sagement qu'on vienne la tracter. Elle devait d'abord être capable de voir autour d'elle. Il fallait qu'elle fasse glisser le bandeau. Velvet se retourna pour appuyer son visage contre le matelas. Elle sentit une boule contre sa tempe gauche : le nœud du bandeau. En frottant sa tempe contre le matelas, elle parviendrait à tirer le nœud vers le haut

et à faire remonter le bandeau. Cela prit plusieurs minutes d'effort, mais, millimètre par millimètre, elle arriva à dégager suffisamment son œil gauche pour l'ouvrir partiellement.

Reprenant son souffle, elle regarda autour d'elle. La pièce était sombre. Seule une petite lampe kitsch posée par terre brillait faiblement. Des éléphants déguisés en animaux de cirque dansaient en cercle sur l'abat-jour. C'était une lampe pour enfant.

La lumière du jour ne pénétrait pas dans la pièce : des planches de contreplaqué peintes en noir couvraient hermétiquement les ouvertures où des fenêtres avaient dû se trouver autrefois. Des lambeaux de papier peint sale pendaient des murs, un motif de cow-boys de BD cavalant à travers la prairie, lançant leurs lasso vers des poneys sauvages, version aseptisée du Far West en vigueur dans les années cinquante. Plus de doute, Velvet se trouvait dans une chambre d'enfant qu'on avait laissée pourrir.

Velvet pencha la tête pour examiner ses liens : de la corde jaune, comme celle qu'elle avait vue sur les bateaux à la marina, avec une espèce de doublure plus douce autour de ses poignets et de ses chevilles. Elle était attachée à un vieux lit métallique de mauvaise qualité. Elle grimaça de dégoût en se souvenant à quel point les ressorts grinçaient.

Mais un lit en métal avait forcément des parties coupantes qui, avec un peu de patience, pourraient venir à bout d'une corde.

« Ben voyons, miss Houdini... » De frustration, Velvet se mit à tirer sur les cordes comme une forcenée. Il suffisait de libérer un pied, une main. Elle ne réussit qu'à se faire mal au poignet. Ça ne servait à rien. Et les larmes à nouveau, et le goût écœurant du bâillon en plastique dans sa bouche.

« Alors parle-lui, persuade-le de te laisser partir. »

Elle cessa de pleurer, renifla pour dégager ses narines.

Quels étaient donc les mots magiques qui lui permettraient de neutraliser ce fumier ?

Velvet entendit sa propre voix, répliquant à Whit sur la pelouse devant chez lui : « Je vaudrais mieux que tous ces types qui paient pour acheter mes cassettes. »

Whit pensait qu'elle s'avisait en travaillant dans le porno – que dirait-il s'il voyait ce qui lui arrivait maintenant ? Il comprendrait alors ce qu'est vraiment l'abjection. Car Velvet, elle, ne doutait pas une seule seconde qu'elle était supérieure à ces hommes qui entraient discrètement dans des sex-shops la nuit tombée et payaient en liquide pour louer ses films, ou qui les commandaient incognito sur Internet, finissant toujours par s'asseoir seuls face à leur téléviseur pour fantasmer sur les femmes et les hommes qu'elle avait elle-même mis en scène dans une parodie du sexe et de l'amour.

Elle connaissait son public. Elle savait ce qui excitait ces gars.

Corey, à n'en pas douter, avait besoin de dominer. De brutaliser. Torturer Velvet lui tenait lieu de préliminaires. Il jouirait quand elle cesserait de respirer.

Il fallait qu'elle mette un frein au délire de Corey. Subtilement, elle devait reprendre le contrôle des événements. Elle avait tenté de l'obliger à la voir comme une personne à part entière, mais ça n'avait pas marché. Il refusait de l'appeler par son prénom, il s'en tenait à son « chérie » plus sinistre qu'affectueux. Peut-être que la solution consistait justement à devenir ce qu'il voulait qu'elle soit : un objet. Une poupée qui n'existait que pour satisfaire son désir.

Mais une poupée qui le tuerait.

Velvet respirait tranquillement maintenant.

« Va te faire foutre, Corey. »

Elle était prête.

Le pêcheur de crevettes, un Vietnamien maigre et grisonnant nommé Minh Nguyen, semblait étrangement calme au vu de ce qu'il venait d'attraper dans ses filets illégaux : le plus gros morceau du cadavre de Heather Farrell. La dépouille, tailladée et étripée, faisait route en ce moment même vers le médecin légiste.

« La cause du décès, je peux vous la dire tout de suite : un taré ! » avait déclaré à Claudia le chauffeur de la morgue tandis que lui et son collègue chargeaient la housse mortuaire dans leur fourgon, sous les lumières puissantes des lampadaires du port.

Après avoir jeté un coup d'œil aux restes pitoyables de Heather, Claudia s'était penchée au-dessus du garde-corps au bout de la jetée. Elle n'avait jamais vu pareille boucherie... Elle avait vomi dans l'eau noire.

« Tu l'as cherchée en vain. Cette fille n'avait que dix-huit ans, tu aurais dû la garder au commissariat. C'était ton devoir. Faites qu'elle n'ait pas souffert, je vous en prie. » Claudia s'était essuyé la bouche avant de retourner vers ses collègues, espérant qu'ils ne lui feraient pas de remarque. Deux autres flics avaient vomi, mais c'était des bleus.

De retour au commissariat, monsieur Nguyen, le pêcheur, fumait une cigarette offerte par un des quatre agents assis à côté de lui autour de la table. Son récit des événements, précis, calme, ne variait pas. Claudia se demandait s'il n'avait pas déjà vu de pires monstruosité dans sa vie. À plus de cinquante ans, Nguyen était assez vieux pour avoir connu les horreurs de la guerre dans son pays natal. À côté de Claudia et de Delford se trouvaient un enquêteur du bureau du shérif ainsi qu'un ranger du département de la nature et des parcs, tous deux concernés par un crime ayant potentiellement été commis sur les eaux de la baie de St. Léo.

Monsieur Nguyen péchait en bordure de la baie quand son filet s'était emmêlé. Pêcher au chalut la nuit était interdit, mais aucun des représentants de l'ordre présents dans la pièce ne songeait à lui en faire la remarque. Quelque chose de lourd empêchait le chalut de remonter correctement et de vider les crevettes sur le pont. Il avait tiré le filet à la main jusqu'à ce qu'il croise le regard vide mais luisant de Heather Farrell sous un tas de crevettes frétilantes.

Peu avant minuit, Claudia décida de sortir prendre l'air. Assise sur les marches devant l'entrée du commissariat, elle apercevait l'arc

illuminé que décrivait la plage de Port Léo et la statue de saint Léo surveillant imperturbablement la baie. Une lune d'automne dorait les vagues. Une famille de touristes sortit d'un restaurant en face de la plage. Ils marchaient vers les chambres d'hôte du Colonel James House Bed and Breakfast, mais ne semblaient pas pressés d'en finir avec cette journée. La fille de la famille, une jeune adolescente, aperçut Claudia et lui fit un timide signe de la main. Claudia sourit et leva le bras.

Heather, tout comme cette fille, avait peut-être des parents qui l'aimaient. Claudia avait dit à Delford qu'elle appellerait la famille de Heather à Lubbock. Elle était tombée sur un répondeur. Où étaient ces gens ? Au restaurant, au ciné ? À quoi s'occupaient les parents de jeunes fugueurs quand ils ne cherchaient pas leur enfant ? Faisaient-ils semblant de vivre des vies normales ? Claudia rappellerait. Elle entendit des pas derrière elle. Delford s'arrêta à ses côtés, pâle.

« On va trouver ce salaud, Claudia. Bon sang, des trucs comme ça, on s'attend à en voir à Houston, pas ici. »

Delford essuya la sueur sur son front. Sa chemise était trempée. Il transpirait comme s'il avait la fièvre.

« Je croyais que tu t'occupais de cette fille, dit-il.

— J'ai essayé, dit Claudia la gorge serrée. Elle ne voulait pas de mon aide. Elle ne voulait pas qu'on la protège... J'ai essayé.

— Nom de Dieu, Claudia, il ne suffit pas d'essayer. »

Un silence s'installa, rendu plus aigu par le doux bruit des vagues, le craquement des bateaux à quelques centaines de mètres de là dans le port.

Claudia se rendit compte que son cœur battait la chamade.

« Marcy Ballew, finit par dire Delford. Tu crois qu'il a pu lui arriver quelque chose comme ça ?

— Je n'en sais rien », dit Claudia.

Elle lui fit part de ses dernières recherches.

« J'attends que la police de Laredo et de Brownsville me rappelle à propos de ces filles qui ont disparu, lui dit-elle.

— On a une fille qui a disparu et une autre qui s'est fait charcuter. Bon Dieu, ce que ce type a fait à Heather Farrell ! Il l'a vidée de ses organes.

— N'allons pas trop vite. Pour autant qu'on sache, Marcy Ballew est peut-être en train de manger un hot-dog sur une plage californienne. S'il y a un rapprochement à effectuer, c'est d'abord entre Heather et Pete Hubble. Elle l'a retrouvé mort, et maintenant c'est son cadavre à elle qu'on retrouve. En voilà, une étrange coïncidence ! J'espère que tu t'en rends compte, Delford. »

Le commissaire semblait avoir avalé un rat.

« C'est peut-être tout à fait fortuit. Cette fille était une proie

rêvée. Une paumée, loin de chez elle...

— Elle a peut-être vu quelque chose qu'elle ne devait pas voir.

— Pete Hubble s'est suicidé. Il n'y avait rien à voir. Heather traînait sur la plage la nuit, elle cherchait les ennuis.

— Je ne veux pas débattre avec toi, dit Claudia en gardant un ton calme, ça n'a aucun sens. Je te l'ai dit, je ne te reconnais plus. Depuis le début, tu es après moi, tu essaies de contrôler cette enquête. Attends un peu que la presse apprenne que la fille qui a trouvé Pete Hubble a fini en morceaux dans la baie. Si tu racontes aux gens qu'il n'y a absolument aucun lien, tu vas vite devoir te chercher un nouveau boulot. »

Claudia se sentait mal, essoufflée. Elle voulait que Delford lui dise enfin quelque chose de sensé. Il se laissa choir sur les marches à côté d'elle. Ne cherchant plus à intimider personne, il se mit à masser sa mâchoire d'une main tremblante. Claudia décida d'enfoncer le clou :

« Whit Mosley croit – je ne sais pas pourquoi, et je ne peux pas lui demander parce que je n'arrive pas à le joindre – que Junior Deloache avait remis un demi-million de dollars en liquide à Pete Hubble. L'argent est introuvable. Aucune trace sur le compte en banque de Pete. Pete est mort. Heather est morte. Cet argent est au cœur de tout ça, Delford.

— Ça va achever Lucinda », dit-il, le regard perdu.

C'était bien la dernière chose dont se souciait Claudia en ce moment.

« Pour l'instant, Pete et Heather sont les seules victimes.

— Tu penses que c'est la mafia qui a découpé cette gamine et l'a balancée à la mer ? demanda Delford.

— Oui. Du moins d'après les éléments en ma possession à l'heure actuelle. Il faut qu'on parle à Deloache.

— D'accord. Je m'en occupe.

— Tu as appelé Eddie ?

— Je lui ai laissé plusieurs messages, dit Delford en se relevant. Je vais passer voir chez lui. »

Il rentra à l'intérieur du commissariat. Claudia attendit quelques instants puis retourna dans la salle d'interrogatoire. Un morceau de papier trouvé dans le portefeuille de Heather avait été placé dans un sachet de plastique transparent. Un numéro de téléphone encore lisible malgré l'effet de l'eau. Celui du domicile des Hubble. Peut-être que Faith, prise de pitié, avait proposé à Heather de l'aider à surmonter le traumatisme lié à la découverte du corps de Pete. Faith Hubble, bonne Samaritaine. Et puis quoi encore ?

Claudia se pencha sur le sac à dos de Heather, usé, maculé de traces d'herbe. Après la découverte du corps de la jeune femme, Fox et

un autre agent avaient passé au peigne fin son repère, la plage de Little Mischief, pour y recueillir le plus d'informations possibles. Deux filles sans attaches qui fumaient au bord de l'eau déclarèrent qu'elles connaissaient Heather. Elles éclatèrent en sanglots quand elles apprirent ce qui lui était arrivé. Dix minutes plus tard, l'une d'entre elles revenait avec le sac de Heather. Persuadées que Heather avait quitté la ville en abandonnant son sac – elles ne l'avaient pas revue depuis mercredi soir –, elles l'avaient récupéré.

Claudia en examina le contenu. Un jean encroûté de sable. Une culotte dont elle vérifia la marque et la taille : identiques à la culotte trouvée dans la cabine de Pete. Claudia poussa un long soupir. Elle avait demandé à Heather de baisser son pantalon, mais la jeune fille s'était rendue aux toilettes un peu avant, avec son sac. Elle avait pu en profiter pour enfiler son autre culotte.

Qu'est-ce qui s'était passé sur le bateau ? Peut-être que Heather s'amusait avec Pete et qu'elle avait dû se rhabiller précipitamment... parce qu'elle avait tué Pete – ou qu'elle était avec lui au moment du meurtre ?

Claudia appela le labo à Corpus pour leur demander de comparer les poils pubiens prélevés dans la culotte retrouvée sur le bateau à ceux de Heather Farrell dès que le corps serait arrivé. Mais elle avait bien peur que ce ne soit qu'une formalité.

Elle continua d'extraire les affaires du sac. Deux sweatshirts usés jusqu'à la corde. Deux T-shirts où on lisait Port Léo, l'un d'entre eux était aux couleurs de l'équipe de natation du lycée de la ville. Trente dollars en billets. Deux tickets de car à destination de Houston, non utilisés – le policier les avait mentionnés à l'audience. Qui devait accompagner Heather ? Un cahier rempli de dessins au crayon : des oiseaux (grues, aigrettes, spatules...), des bateaux et des marcheurs au bord de l'eau. Heather ne plaisantait pas quand elle avait déclaré être artiste. Le trait manquait de souplesse mais pas de précision.

Quelques cours avec un bon professeur, et elle aurait pu réaliser des choses très intéressantes.

Une autre page, où Heather s'était contentée de griffonner : « Heather Hubble. Madame Heather Hubble. Heather Farrell-Hubble. Heather et Sam », le H et le S côte à côte, calligraphiés de façon à former un cœur penché.

... Incroyable.

Claudia mit moins de trois minutes en voiture pour arriver devant la maison des Hubble. Bien qu'il fût très tard, des lumières étaient allumées au rez-de-chaussée comme à l'étage. Vêtue d'un pyjama et d'une robe de chambre en soie, Lucinda ouvrit elle-même brusquement la porte. La peau était si sombre sous ses yeux qu'on aurait dit qu'elle avait pris des coups. Elle retint son souffle en voyant

Claudia.

« Bonsoir, madame la sénatrice. J'ai peur de vous apporter de mauvaises nouvelles. Est-ce que Faith est là ?

— ... mauvaises nouvelles », répéta Lucinda avec lassitude.

Claudia la suivit jusqu'au salon principal. Faith parlait doucement au téléphone. Elle raccrocha dès qu'elle vit Claudia, ne se souciant pas de dire au revoir à son interlocuteur.

« Que se passe-t-il ? demanda Faith sans préambule.

— La jeune femme qui a trouvé le corps de Pete, Heather Farrell, est morte. Un chalutier a repêché son cadavre il y a à peine deux heures de ça.

— Mon Dieu », dit Lucinda.

Elle pâlit et chercha le regard de Faith.

« Était-ce un accident ? demanda Faith. Elle s'est noyée ?

— Absolument pas. On lui a tranché la gorge et on l'a éviscérée. »

Claudia ne se pressa pas pour rompre le silence qui s'ensuivit. Lucinda s'effondra dans un fauteuil.

« Certains pourraient être tentés de n'y voir qu'une coïncidence... dit Claudia. Mais moi je ne crois pas aux coïncidences. Peu m'importe la décision du juge Mosley. »

Elle lança un regard de défi à Faith avant de se tourner vers Lucinda.

« Je n'ai jamais cru au suicide de votre fils. Et aujourd'hui, j'y crois encore moins. Avez-vous quelque chose à me dire, madame la sénatrice ?

— Rien ne me vient à l'esprit qui puisse vous aider, dit Lucinda en posant ses mains en croix sur ses genoux. Je suis horrifiée d'apprendre qu'une telle chose ait pu se produire ici, à Port Léo.

— Appelons Delford », dit Faith comme si Claudia n'était pas dans la pièce.

Le sang bouillait dans les veines de l'inspectrice.

« Nous enquêtons sur une autre jeune femme dont la disparition pourrait être liée à la mort de Heather. Avez-vous entendu parler d'une dénommée Marcy Ballew ? »

Elles secouèrent la tête simultanément.

« Marcy travaillait dans une maison de retraite à Deshay, à l'ouest de la Louisiane, jusqu'au jour où elle a disparu. »

Faith secoua la tête, mais Lucinda poussa un grognement involontaire.

« Madame la sénatrice ?

— Non, je suis désolée, je ne la connais pas. Je n'ai jamais entendu parler d'elle.

— Dans la poche du jean de Heather, nous avons trouvé un

numéro de téléphone noté sur un morceau de papier. Le numéro de votre domicile. Est-ce que l'une de vous deux était en contact avec Heather ?

— Certainement pas, dit Faith.

— C'est moi qui lui ai donné notre numéro », s'empressa de dire Lucinda.

Faith la dévisagea, surprise.

« À quelle occasion avez-vous rencontré Heather Farrell ? demanda Claudia.

— Je l'ai croisée, dans la rue, dit Lucinda en frottant les paumes de ses mains. Mercredi, il me semble. Je lui ai donné notre numéro au cas où elle aurait besoin d'aide. D'un endroit où dormir, de nourriture, de vêtements ou d'argent. J'avais... pitié d'elle. »

« Comment as-tu pu savoir qu'il s'agissait d'elle ? Tu ne l'avais jamais vue ! » se demanda Claudia. Elle préféra laisser courir, voir où tout cela aboutirait. Elle se tourna vers Faith.

« Est-ce que Heather vous a appelée ?

— Non », répondit Faith.

Faith et Lucinda échangeaient des regards, essayaient de communiquer en silence.

« J'aimerais parler à Sam.

— Pourquoi ça ? » demanda Faith.

Claudia décida de tâter le terrain.

« Heather Farrell traînait à la plage de Little Mischieff. Les jeunes y vont si souvent. Si Sam y est passé, il a peut-être rencontré Heather, vu les gens autour d'elle.

— Je ne pense pas que Sam connaissait cette fille, dit Faith. Je suis sûr qu'il nous en aurait parlé s'il l'avait rencontrée.

— Sam la connaissait, dit Claudia. On a retrouvé un carnet dans le sac à dos de cette jeune fille. Elle y avait écrit plusieurs fois leurs deux noms entourés de cœurs. On a aussi trouvé dans le sac deux billets de car pour Houston. »

Pendant un long moment, Faith et Lucinda demeurèrent plongées dans un état de stupeur.

« Je crois que je devrais appeler Delford », finit par dire Lucinda, pareille à un zombie.

Claudia abattit ses atouts.

« Parfait, dit-elle en souriant. Je suis sûre que le FBI sera encore plus pressé de parler à Sam que moi. Si la mort de Heather Farrell est liée à la disparition de Marcy Ballew, et que Ballew a été kidnappée et emmenée d'un État à un autre, alors c'est le FBI qui reprend le dossier. Peut-être même avant les élections. »

Claudia donna le temps à ses propos de produire leur effet avant de reprendre :

« À qui les agents devront-ils s'adresser en premier ? À vous, Faith, ou à vous, madame la sénatrice ?

— Espèce de salope, siffla Faith.

— Faith ! cria Lucinda.

— Ça lui plaît de nous tourmenter, dit Faith en plantant ses ongles dans les bras de son fauteuil. Depuis le début, elle cherche à nous couler.

— En ce qui me concerne, vous n'avez aucune importance, dit tranquillement Claudia. C'est à Sam que je veux parler. Immédiatement. »

Faith ferma les yeux et réprima un frisson.

« Ça ne sera pas possible. Nous ne savons pas où il est. »

Une minute plus tard, Claudia appelait Delford au commissariat pour lui dire ce qu'elle avait trouvé dans les affaires de Heather.

« Sam Hubble a disparu. Je viens de parler à la sénatrice et à Faith. Il est parti avec sa voiture, on ne sait pas où.

— Je ne t'ai pas donné l'autorisation d'aller chez les Hubble », grogna Delford.

Sa voix était enrouée, il semblait au bout du rouleau.

« Je suis sûre que la lettre où il était question de suicide était un faux, écrit par Sam.

— Tu t'imagines quoi ? Que le gamin a tué son père, et ensuite Heather Farrell ?

— Je n'en sais rien, il faut qu'on le retrouve. Et Eddie ? Tu lui as parlé ?

— Non. Aucune trace d'Eddie. Sa voiture n'est pas devant chez lui, son appartement est vide. J'ai... envoyé Fox chez Junior Deloache. Il vient de m'appeler. Ils ont trouvé Junior mort dans son salon. Poignardé – au moins vingt coups de couteau. Bon sang, Claudia, qu'est-ce qui se passe ? »

Claudia prit appui contre l'évier de la cuisine. Lucinda et Faith ne la lâchaient pas des yeux. Sam Hubble, Jabez Jones et Eddie Gardner étaient introuvables. Heather Farrell était morte et ce qu'elle avait raconté sur sa relation avec Pete Hubble n'était que mensonge. Junior Deloache... assassiné lui aussi. On nageait en plein chaos.

« Pete Hubble a mis le feu à un nid de vipères, voilà ce qui se passe. Il a remué le passé et il n'aurait jamais dû. Des gens meurent à cause de ce qui est arrivé à Corey Hubble il y a des années de ça. »

À l'autre bout de la ligne, Delford respirait laborieusement mais ne disait rien.

« Si tu sais quelque chose, Delford, reprit Claudia, il n'est pas trop tard pour me le dire.

— Tout ce que je vois, c'est que tu tires des conclusions hâtives, comme d'habitude. Rien ne prouve que cette lettre soit un faux. Sam

est peut-être parti faire la fête avec des amis à Corpus, histoire de se changer les idées. Tu avances des choses alors que tu n'as aucune preuve, et tu harcèles Lucinda. Je ne tolérerai pas ce genre d'attitude de la part d'un de mes inspecteurs. Je ne tolérerai pas ça.

— Delford...

— Tais-toi, Claudia. Tu es virée. »

Whit et Gooch fonçaient vers le nord, en direction de Missatuck. Ils avaient laissé la voiture de Gooch sur le parking d'une aire d'autoroute bien éclairée à la sortie de Beaumont. La route qu'ils suivaient traversait l'extrême est du Texas, et leurs phares ne leur en révélaient qu'un ruban de goudron sans fin bordé de grands pins à l'écorce grise, des pins à l'encens comme on les appelait ici. Les nuages se levèrent enfin. La fraîcheur de la nuit semblait s'offrir en récompense à ceux qui avaient survécu à un été long et accablant. Whit conduisait. Assis à côté de lui, armé d'une lampe stylo et d'un crayon, Gooch lisait un roman noir en poche signé Mickey Spillane. L'exemplaire avait l'air préhistorique.

« Moi je n'arrive pas à lire en voiture, dit Whit, ça me donne mal au cœur. »

Une fois sortis de Beaumont, ils n'avaient pratiquement pas ouvert la bouche, bien que Whit fût très curieux de savoir par quel miracle Gooch avait fait disparaître Anson et ses comparses sur le parking.

« Je souligne les répliques de dur à cuire qui te seront d'une aide précieuse la prochaine fois que tu tomberas sur des types comme Anson, dit Gooch. Tu as trop tendance à faire dans le western gentillet, ça ne marche pas avec ces gens-là. Cela dit, je dois reconnaître que tu t'es bien débrouillé face à la montagne de muscles, ajouta-t-il en faisant un clin d'œil.

— Un coup de poing sur sa gueule et je me suis pété tous les doigts de la main.

— Si c'était le cas, tu ne pourrais pas tourner le volant, dit Gooch, qui ne se départait jamais de son bon sens. Mais assez d'autosatisfaction. L'important dans tout ça, c'est que Junior semble croire que tu as son grisbi, dit-il en refermant le polar. « Grisbi », voilà un mot qui mériterait d'être remis à la mode.

— Pete a dû cacher l'argent avant de mourir.

— Pourquoi aurait-il fait ça ? Voler des truands, même des débiles mentaux comme Junior, c'est toujours une très mauvaise idée. Mais peut-être que Pete était moins malin qu'on l'imagine. Peut-être que le sang circulait moins bien dans sa tête que dans sa queue. Enfin, bref, à mon avis, c'est Junior qui a commandité le meurtre de Pete.

— Alors où est l'argent ? Velvet l'aurait récupéré ?

— Ça alors, moi qui étais persuadé que tu ne verrais jamais en

elle qu'un putain au cœur d'or, excuse le cliché.

— Si elle avait le demi-million, après ce qui est arrivé à Pete, elle l'aurait immédiatement rendu à Junior. Ou alors elle n'aurait pas traîné dans le coin. Elle se serait tirée et Junior et Anson se seraient précipités à ses trousses.

— Ces gars ont beau avoir l'air de penser que l'argent était sur le bateau, dit Gooch, rien ne prouve que Pete le gardait là.

— Où est-ce qu'il pourrait l'avoir mis ?

— À la banque, tiens donc. Vous avez vérifié les comptes du gars ?

— Oui, Claudia s'en est occupée. Aucune trace d'une telle somme.

— Alors qui ? Qui a ce putain de pognon ?

— Ça peut être n'importe qui, n'importe lequel de ceux qui sont passés sur le bateau. Moi, Claudia, Delford, Gardner, un autre flic. Heather Farrell. Sam Hubble.

— Tu choisis qui ?

— Je n'en sais rien. Je ne pense pas que ce soit un des gosses, ils étaient sous le choc.

— Tu m'as bien dit que Delford Spires ne vous lâchait pas la grappe, à toi et Claudia, qu'il ne voulait pas vous entendre parler d'homicide ?

— Correct.

— Il ne doit pas pardonner à Salazar d'être environ deux fois plus intelligente que lui. Ou alors il a un autre problème... Imaginons que le demi-million ait, à l'origine, été destiné à un usage bien précis – rien à voir avec la lubie pornographique de Junior.

— C'est-à-dire ?

— De l'argent de la drogue, censé être blanchi avant qu'on l'utilise. Ou de l'argent qui devait servir à graisser la patte de gens comme Delford. »

Whit prit le temps de réfléchir.

« D'accord, dit-il. Imaginons. Papa Deloache souhaite confier une de ses affaires à Junior, mais loin des lieux où son commerce illicite prospère, comme Houston ou Galveston. Dans un endroit où Junior ne devrait pas trop attirer l'attention sur lui – Port Léo conviendrait parfaitement.

— Oui, dit Gooch. Avec sa dégaine de vieil ado, Junior peut se mêler aux étudiants en vacances. Il a suffisamment d'argent de poche pour payer les tournées dans les bars...

— Et même si les gars et les filles rient de lui derrière son dos, Junior s'en fout parce qu'il leur revend de la came à la pelle. Tu comptes me dire un jour ce qui s'est passé à Beaumont pendant que je t'attendais dans la voiture ? »

Le regard tourné du côté de sa vitre, Gooch semblait compter les pins gris qui défilaient.

« T'inquiète, Whit, il ne manque pas un poil sur leurs petits culs d'enfants de chœur.

— Tu as des amis flics à Beaumont ?

— On n'est pas dans ton tribunal, Whit. Dis-moi plutôt ce que tu espères apprendre de cette fameuse femme mystère que Pete a appelée si souvent.

— Quand j'ai décroché sur le bateau, elle ne savait absolument pas que Pete était mort, et elle réclamait "son" argent. »

Gooch baissa sa vitre de quelques centimètres. Le parfum riche et terreux des pins, marié à une odeur de pots d'échappement, emplît l'habitable de l'Explorer.

« Tu veux que je conduise un moment ? proposa Gooch. Tu m'as l'air crevé. »

Whit hocha la tête. Il s'arrêta au bord de la route et Gooch prit le volant. Whit se sentait trop énervé pour fermer les yeux. Mais il se concentra sur le ruban de route, si solitaire dans la nuit, et finit par trouver le sommeil.

Vers deux heures du matin, Whit et Gooch s'arrêtèrent dans un motel pas cher en bordure de route. Ils se levèrent à sept heures. À neuf heures le samedi matin, ils arrivaient à Missatuck, une bourgade située à cinq kilomètres de la grande route, dont le centre-ville se résumait à une rue principale à la chaussée défoncée et à deux feux rouges. La fille à la supérette leur indiqua sans hésitation comment se rendre à l'adresse précise qu'ils recherchaient.

Kathy Breaux habitait au 302, Cotton Creek Road. Une maison en briques de deux étages dans un quartier très modeste, à l'image de toute la ville de Missatuck. Des massifs de fleurs laissés à l'abandon étouffaient le jardin, des nains en argile mal assortis se serraient sur une bande de terre en friche.

« Prudence, avertit Gooch. Quiconque collectionne des nains de jardin peut se révéler potentiellement sanguinaire. »

Whit pressa la sonnette de la porte d'entrée. Personne ne vint ouvrir. Il sonna une deuxième fois et frappa plusieurs coups sur le battant. Aucun bruit à l'intérieur. La porte de la maison jumelle s'entrouvrit. Une femme en survêtement violet, une grande tasse de café à la main, sortit sur la dalle de béton qui tenait lieu de porche commun aux deux habitations. Grande et maigre, cette femme sans âge avait des cheveux de jais attachés négligemment en queue-de-cheval et, hélas pour elle, le menton couvert de poils.

« C'est bien tôt pour se mettre à tambouriner aux portes, observa-t-elle d'une voix rocailleuse.

— Désolé. Je suis Whit Mosley, juge de paix du comté d'Encina,

sur la côte. Et voici mon associé...

— Docteur Guchinski », interrompit Gooch.

Whit parvint à garder en place son sourire poli. « Docteur ! » Il n'y avait plus de limites.

« Je cherche Kathy Breaux », expliqua Whit.

La femme but une gorgée de son café.

« Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Un homme s'est suicidé dans ma juridiction. Nous avons appris qu'il avait appelé Kathy Breaux à son domicile plusieurs fois avant de mourir. Nous pensions que madame Breaux pourrait peut-être nous éclairer sur son état mental et sur les raisons de son geste.

— Qui est l'homme en question ? demanda la femme.

— Il s'appelle Pete Hubble. Ce nom vous dit quelque chose ?

— Vous auriez une pièce d'identité à me montrer ? Quelque chose qui prouve que vous êtes juge ? »

Whit lui présenta une carte plastifiée délivrée par le secrétaire d'État du Texas où on lisait son nom et son titre.

La femme lut attentivement les informations et rendit la carte à Whit.

« Kathy est au boulot, elle enchaîne deux journées de travail. C'est à moins d'un quart d'heure d'ici, je peux vous donner l'adresse si vous voulez.

— Ce serait gentil. »

La femme rentra chez elle, réapparut quelques instants plus tard avec des indications notées avec soin sur un bout de papier. « Prenez la route 363 qui devient la FM 110 une fois passée la frontière avec la Louisiane. Elle vous mènera droit jusqu'à Deshay. Traverser Deshay. Vous verrez la maison de retraite de Memorial Oaks sur votre gauche après le deuxième feu rouge. »

Une maison de retraite à Deshay en Louisiane.

Un frisson parcourut l'échine de Whit.

« Merci, dit-il.

— Je dois m'inquiéter pour Kathy ?

— Non, pas que je sache, mentit Whit.

— Parce qu'elle règle toujours son loyer à temps », dit-elle.

Cela semblait faire de Kathy Breaux une denrée rare à Missatuck.

« C'est bien là le signe d'un caractère noble, dit Gooch. Merci encore. »

Ils remontèrent dans l'Explorer.

« Une maison de retraite à Deshay, dit Whit. C'est là que travaillait Marcy Ballew, la fille dont on a retrouvé le portefeuille à proximité de Port Léo. Claudia m'en a parlé, tu as dû voir son portrait sur les affichettes bleues collées en ville. »

En route vers la Louisiane, ils dépassaient la limite de vitesse d'au moins cinquante kilomètres heure.

Deshay était une de ces petites villes comme il en existe des milliers en Amérique : quelques fast-foods appartenant à des chaînes nationales, un café-pâtisserie, deux mini-centres commerciaux ayant besoin d'un coup de peinture fraîche, un magasin de meubles dont les stocks surabondants, recouverts de bâches en plastique, empiétaient sur le parking, et pas moins de cinq stations-service alignées le long de l'avenue principale.

Presque invisible au milieu de tout ça, le bâtiment carré de Memorial Oaks. Des briques de la couleur d'un ruisseau poisseux bordaient les allées bétonnées, des buis taillés de façon uniforme poussaient sous chaque fenêtre. L'établissement était plus sinistre que mal entretenu. Il fallait espérer pour les pensionnaires de Memorial Oaks que le dernier chapitre de leur vie ne se prolongerait pas trop longtemps.

« La façon dont on traite les personnes âgées dans ce pays me dégoûte, dit Gooch. À soixante ans, j'émigre en Chine : là-bas, ils vénèrent les vieux.

— Je hais les maisons de retraite, dit Whit à voix basse. On y parque les gens comme dans des garages.

— Ne t'inquiète pas. Comme c'est parti, je pense que tu mourras jeune. »

Quand ils demandèrent Kathy Breaux à l'entrée, la réceptionniste hocha froidement la tête vers un couloir qui partait du hall.

« Elle est dans la salle de télé, je crois qu'elle s'occupe de l'alimentation.

— "Alimentation", quel terme évocateur, dit Gooch à Whit quand ils se furent un peu éloignés. Tu crois qu'ils ont installé une auge ? »

La salle de télé était une pièce très grande au décor vieillot, que seul venait égayer le téléviseur flambant neuf qui faisait miroiter aux pensionnaires les joies du monde extérieur. L'appareil diffusait à plein volume une émission de télé-réalité particulièrement navrante mettant en scène des mères qui forçaient leurs jeunes rebelles de filles habillées façon punk ou goth à se transformer en jeunes filles modèles vêtues de pull-overs en angora rose. Une couverture sur les genoux, plusieurs pensionnaires fixaient le poste de leurs grands yeux vides. Incontestablement, il y avait plus de couleur et de mouvement sur l'écran que dans leur environnement immédiat. Une des tables était couverte de dominos noirs et brillants, mais personne ne s'y intéressait pour l'instant. Aucune infirmière ne vint à la rencontre de Whit et Gooch. Une seule patiente se tourna vers eux quand ils entrèrent dans

la pièce. Elle devait avoir quatre-vingts ans, souriait de ses yeux pétillants d'intelligence. Elle lisait le deuxième tome d'une *Anthologie de littérature anglo-saxonne*. Une de ses mains osseuses et tachetées maintenait ouvert ce volume colossal tandis que l'autre tenait une loupe.

« Bonjour, madame, dit Whit. Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Ça peut aller. Et vous, messieurs ?

— Ça peut aller pour nous aussi, madame, dit Gooch. Nous cherchons Kathy Breaux. »

La vieille dame grimaça. Elle ne semblait pas porter Kathy Breaux dans son cœur.

« Kathy est sans doute sortie fumer une ou deux cigarettes, ce que je m'empresserais moi-même de faire si elle m'en laissait la chance. Elle sera probablement de retour dans une minute.

— Par où est-elle passée, madame ? » demanda Whit.

Elle lui montra une porte qui s'ouvrait sur un couloir. Whit la remercia et tourna les talons.

« Je vais rester ici au cas où elle revienne », dit Gooch.

Il se pencha par-dessus l'épaule de la dame pour voir ce qu'elle lisait. Elle souleva le livre pour lui faciliter la tâche.

« Robert Browning ? Whit entendit s'exclamer Gooch. Vous ne perdez pas votre temps à lire ça, quand même ? Personnellement, son jargon psycho-débile m'insupporte.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Je peux vous dire qu'à l'époque où moi, j'enseignais Browning... »

Au bout du couloir, Whit se retrouva face à une grande baie vitrée qui donnait sur un bosquet de chênes couverts de mousse. À sa gauche, une vieille dame en peignoir se faisait toute petite dans sa chaise roulante tandis qu'une femme à la figure sèche, vêtue d'une tenue d'infirmière magenta – l'uniforme officiel des employés de Memorial Oaks – passait la serpillière autour d'elle.

« Qu'est-ce qu'elle a fait, Miranda ? chantonait l'aide-soignante. Oh, que c'est mal ! Il ne faut pas mettre les mains dans sa couche. Je ne veux pas encore avoir à nettoyer après toi. »

Certains ne s'y prenaient pas autrement pour dresser leur caniche. La pauvre vieille femme répondait en alternant les soupirs et les grognements impuissants.

« Excusez-moi, dit Whit. Seriez-vous par hasard Kathy Breaux ? »

L'employée lui fit un grand sourire, du genre qu'elle devait réserver aux visiteurs.

« Oui ?

— Je viens vous parler de Pete Hubble.

— Qui ? » demanda Kathy.

Son sourire venait de perdre un peu de son éclat.

« L'homme qui a appelé plusieurs fois chez vous la semaine dernière. »

Le sourire était toujours en place mais il n'avait plus aucune chaleur.

« Comment m'avez-vous dit que vous vous appeliez ?

— Je suis le juge Whit Mosley. J'étais un ami de Pete. Il est mort. »

La main de Kathy se crispa sur le manche du balai.

« Je conduis l'enquête judiciaire relative au décès de Pete. J'ai des questions à vous poser sur les coups de fil que Pete vous a passés.

— J'aimerais vraiment pouvoir vous aider, vous savez, mais j'ai du travail. Plus tard peut-être...»

Elle glissa une mèche de cheveux derrière son oreille d'un geste qui se voulait discrètement coquet.

« Étant donné que cette enquête concerne un homicide potentiel, je suis sûr que les administrateurs de l'établissement seront heureux de libérer un bureau pour que vous et moi puissions discuter tranquillement. »

Whit gardait un ton aimable. Cette femme avait bien la même voix que celle qui avait appelé sur le bateau, pas d'erreur.

« Pete a pris une balle dans la tête, ajouta-t-il.

— C'est bon. Laissez-moi nettoyer Miranda et je suis à vous. »

Elle commença à pousser la chaise roulante, mais se retourna :

« Venez, suivez-moi. Je n'en ai pas pour longtemps. »

Kathy avait l'air tendue. Whit sentait qu'elle ne voulait pas qu'il aille bavarder ailleurs.

« Vous m'excuserez une seconde, je dois aller aux toilettes », dit-il en apercevant la porte des WC pour homme.

Il y entra sans attendre la permission de Kathy. Il se lava les mains lentement, comptant jusqu'à cent avant de ressortir. Kathy et Miranda n'étaient plus dans le couloir. Whit se dépêcha de retourner à la salle de télé. Gooch débattait des mérites de la poésie victorienne avec sa nouvelle amie. Pas de Kathy en vue. Whit longea à nouveau le couloir, jetant un coup d'œil rapide par chaque porte ouverte. Une chambre était parfaitement vide, une autre retentissait du ronflement spectaculaire de son occupante, une très vieille femme noire.

Une troisième chambre était si sombre que Whit dut faire quelques pas à l'intérieur avant de pouvoir discerner un corps décharné étendu sur le lit. Puis il distingua le filet de bave dégoulinant du coin de la bouche flasque, les paupières à demi fermées, les cheveux noirs coupés en brosse et l'impressionnante cicatrice qui divisait le sommet du crâne. Whit s'approcha. La peau n'avait pas été exposée au soleil depuis des lustres, les joues creusées semblaient aspirées à l'intérieur de la bouche, mais Whit se rendit compte que

l'homme était jeune. Trop jeune.

« Mon Dieu », laissa échapper Whit.

Il venait de reconnaître Corey Hubble.

Velvet était éveillée quand il rentra dans la pièce. En se tortillant, elle était parvenue à remettre le bandeau de soie plus ou moins en place. Elle gardait sa tempe contre le matelas pour qu'il ne remarque rien.

« Je t'ai manqué ? demanda Corey.

— Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu me détestes à ce point – pour que tu me fasses tant de mal ?

— Mais non, je ne te déteste pas. Je t'aime. »

« Ça n'a rien à voir avec de l'amour, espèce de malade ! Même moi qui suis tordue je sais que ce n'est pas de l'amour ! » Mais au lieu de crier elle lui demanda :

« C'est parce que tu as vu mes films que tu me fais ça ?

— J'ai vu tes films, dit-il en riant doucement. Qui est le meilleur, Pete ou moi ? »

Elle ne répondit pas.

« Dis-moi, commanda-t-il en caressant sa joue.

— C'est toi, bien sûr », dit-elle.

Elle entendit Corey faire glisser ses chaussures sur le parquet, son pantalon le long de ses jambes. Il laissa tomber une paire de clés à terre.

« Non, dit Velvet. S'il te plaît. »

Elle entendait Corey respirer. Il ne bougeait plus.

« Pourquoi ? demanda-t-il, de l'amusement dans la voix. Tu m'as dit que j'étais le meilleur...

— Tu n'es pas obligé, dit Velvet le plus calmement possible. Pas de cette façon-là.

— Je n'ai pas le choix. J'en ai besoin.

— Corey ? »

Elle entendait la respiration de cet homme se rapprocher lentement, inexorablement de son oreille.

« Quoi ? murmura-t-il.

— Corey, ne fais pas ça, dit-elle en mettant encore plus de crainte dans sa voix qu'elle n'en ressentait.

— Chut...»

Il s'allongea sur elle et la viola pour la deuxième fois. Velvet serra les dents et essaya de penser à des choses apaisantes, loin, très loin de cette pièce. Le goût rafraîchissant d'une citronnade en plein été, le parfum d'eau de Cologne sur la veste en poil de chameau de

son père, un toast chaud saupoudré de cannelle où fondait une noix de beurre. Être assise sur un banc dans l'église sombre et silencieuse de son père le samedi après-midi, garder la tête penchée en arrière pendant qu'il répétait son sermon du lendemain, faire semblant de ronfler si le prêche devenait un peu monotone – son père ne s'énervait jamais. Pete la couvrant de roses des pieds à la tête le jour de son anniversaire. Mais tous les bons souvenirs s'évaporèrent, elle hurla, elle pleura, son corps lui faisait mal. Elle se répéta : « Ce sera bientôt terminé, bientôt, bientôt... »

Et ce fut le cas. Une fois satisfait, il demeura étendu sur elle. Sa peau moite collait à la peau de Velvet et diffusait une odeur de hamburger.

Son visage était enfoui dans la chevelure de Velvet. Elle l'entendait humer. Si seulement elle avait eu son flingue. Elle aurait vidé trois cents fois son chargeur dans le bide, dans le visage et dans le cœur – ou le bout de gras qu'il devait avoir à la place – de ce misérable tas de merde.

« Pourquoi as-tu tué Pete ? »

— Qui t'a dit que c'était moi ? demanda-t-il, la voix étouffée par les cheveux de Velvet.

— C'est moi que tu cherchais à atteindre ? »

Il ne répondait pas. Elle sentit le sperme chaud dégouliner de son vagin. Elle eut envie de vomir.

« Dis-moi, supplia-t-elle. S'il te plaît.

— Je ne l'ai pas tué. Je voulais, mais je ne l'ai pas fait.

— menteur », dit-elle, incapable de dissimuler son mépris.

Il se redressa et s'assit à califourchon sur le ventre de Velvet. Il la gifla trois fois de suite, fort. Les oreilles de Velvet bourdonnaient. Son nez saignait. Elle se rendit compte qu'il bandait à nouveau, poussait son pénis entre ses seins.

« Je croyais être ta chérie... »

Il poussa un grognement guttural. Elle sentit les cuisses de Corey vibrer contre elle. Elle s'humecta les lèvres, goûta son propre sang.

« Pete t'aimait, Corey. Il voulait seulement t'aider. »

Corey se contenta de rire doucement comme il l'avait déjà fait.

« Tu veux que je t'aime, Corey ? »

Il riait mais écoutait sans bouger.

« Je pourrais t'aimer, continua Velvet. Peut-être. Si je te connaissais.

— Tu aimes Whit Mosley, dit-il d'une voix soudain sèche. Je t'ai vue le serrer dans tes bras.

— Tu rigoles ? Je ne peux pas voir sa sale gueule.

— Ne dis pas ça, je pourrais la trancher et te l'amener sur un plateau d'argent. »

Velvet ne trouvait rien à répondre à ça. Elle s'attendait à ce qu'il la viole encore, mais il descendit du lit. Elle l'entendit rassembler ses vêtements et quitter la pièce, refermant la porte derrière lui. Une minute plus tard, une douche se mit à couler quelque part.

Il était parti sans avoir replacé le bâillon dans la bouche de Velvet. Le bâillon et son petit cadenas métallique.

Évidemment, elle finit par appeler David.

Claudia se réveilla tôt le samedi matin et resta allongée sur le futon pendant une heure. Sous les draps aux motifs à fleurs, ses muscles fatigués ne bougeaient pas. Elle n'avait plus de boulot. Elle devait payer son loyer, s'acheter de quoi manger, rembourser le prêt sur sa voiture. Plus de boulot signifiait aussi qu'elle n'aurait plus d'assurance-maladie. Il ne lui restait pas deux mille dollars sur son compte courant, et encore moins que ça sur son compte d'épargne. Elle avait un débit de six cents dollars sur son compte Visa – taux d'intérêt à dix-sept pour cent. À deux reprises elle étendit le bras vers le téléphone, prête à appeler sa mère. Mais la voix de cette dernière avait retenti comme une vieille rengaine horripilante dans la tête de Claudia avant même qu'elle ne compose le numéro : « Qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans ta tête, ma fille ? Tu laisses tomber un mari merveilleux, et maintenant tu te fais virer de ton boulot ? Tu veux faire comme ton père, aller pêcher des crevettes en mer ? En voilà un avenir. Quel gâchis de t'avoir fait faire des études ! » Claudia n'était pas d'humeur à écouter les sermons de sa mère. Elle revoyait le visage de Heather Farrell avec une précision de plus en plus cruelle à mi-chemin entre le rêve et la réalité...

Elle finit par courir à la salle de bains pour vomir, vomir le choc, vomir l'horreur, et se décida à appeler David. À mi-voix, elle lui raconta comment elle avait perdu son job, comment elle avait abandonné Heather dans les griffes d'un monstre. Dès sept heures et demie, David était à sa porte avec un sac chargé de provisions. Il lui coula un bain chaud et lui cuisina une omelette le temps qu'elle se lave et enfille un pyjama molletonné aussi doux qu'un baiser. Elle l'entendait dans la cuisine, ouvrir les tiroirs, hacher les légumes, mettre la poêle sur le feu, verser le jus de fruit.

« Tu n'as pas tenu bien longtemps, mademoiselle Je-suis-indépendante. Ça y est, tu as à nouveau besoin de le sentir auprès de toi ? »

Elle regarda s'écouler le tourbillon savonneux de l'eau du bain. « Ouais. Ça doit être ça. »

Ils mangèrent leurs œufs accompagnés de biscuits. Plutôt que de parler, Claudia laissa la fatigue l'envahir. Elle alla se pelotonner sur le futon. David s'allongea à côté d'elle, caressa ses cheveux noirs. Elle le laissa faire.

Il était dix heures quand elle se réveilla. Les stores étaient baissés, la pièce plongée dans une obscurité grisâtre. Claudia se leva et marcha comme un zombie jusqu'à la cuisine. David lisait le quotidien de Corpus Christi en buvant du café.

« J'espère que je n'ai pas abusé de ton hospitalité, dit-il en abaissant le journal. Je me suis dit que tu voudrais peut-être discuter un peu à ton réveil.

— Merci. Merci pour le bain, pour le petit déj', pour tout.

— Mais je veux que les choses soient claires, d'accord ? dit-il d'un ton résolu que Claudia ne lui connaissait pas. Je ne suis pas en train de profiter du... du choc émotionnel que tu es en train de vivre à cause du boulot. Je préfère le dire haut et fort parce que je sais comment ton esprit fonctionne, Claudia, et tôt ou tard tu vas penser que j'essaie de me refaire une place dans ta vie.

— Oh, David, non, ce n'est pas ce que je pense, dit Claudia qui ne savait en fait pas du tout ce qu'elle pensait.

— Bon. Je ne voulais simplement pas que tu sois seule. »

Elle se versa une tasse de café – il en avait préparé à la noisette, celui qu'elle préférait – et ajouta une bonne dose de lait et de sucre. Assis à la table de la cuisine, David lui tournait le dos, et elle pouvait à loisir contempler sa chevelure châtain, ses bras aux muscles nerveux, la constellation de taches de rousseur sur sa nuque. Elle ressentit une envie soudaine de l'entourer de ses bras, de l'embrasser, de le sentir contre elle. Sa tasse faillit lui en tomber des mains.

Elle avala prudemment quelques gorgées brûlantes tout en se tenant le plus loin possible de David. Il se retourna sur sa chaise.

« Tu veux qu'on discute de ton plan d'action ? Delford ne peut pas te virer aussi facilement que ça, Claudia.

— Bien sûr que si, et il ne s'en est pas privé. Je ne suis pas syndiquée, Delford n'a aucune obligation. J'ai dû retourner immédiatement au commissariat pour rendre mon arme et mon badge. Je n'avais pas pensé à prendre un carton pour vider mon bureau, je m'en occuperai lundi.

— Tu as le droit de faire appel auprès du maire.

— Je compte lui écrire une lettre, mais je doute que cela serve à grand-chose.

— Viens travailler pour le shérif, suggéra-t-il immédiatement, avant de se rendre compte de sa maladresse. Je dis ça parce que tu es une bonne enquêtrice. Tu pourrais aussi entrer au DSP, ou au service des parcs, peut-être.

— Je finirai quoi qu'il arrive par trouver quelque chose. Pourquoi ne pas partir pêcher la crevette avec mon père ? Histoire d'envoyer ma mère à l'asile psychiatrique quelques années plus tôt que prévu...»

Claudia finit son café.

« Et l'affaire Jabez Jones, ton gros coup ? demanda-t-elle.

— Jabez a été aperçu au Nouveau-Mexique. Je pense qu'il cherche à retourner en Californie, là où il a beaucoup d'amis. L'agent de la brigade des stupéfiants de Corpus m'a dit que les reçus de dons ne correspondent pas à ce qu'on a trouvé dans les livres de comptes de l'Église. Il y aurait plus de trois millions de dollars dans les coffres de Jabez alors qu'il n'a encaissé que trente mille dollars de dons. Marie Madeleine ne veut toujours rien nous dire. Elle reste assise en tailleur dans sa cellule, comme une guerrière amazone ou je ne sais quoi. Muette comme une carpe.

— D'où vient cet argent, alors ? Junior Deloache ?

— Probablement. Junior s'est fait tuer, Jones est en cavale, ça m'étonnerait qu'il n'y ait pas de lien entre les deux. Jabez se chargeait peut-être de blanchir les bénéfices du trafic de Junior.

— Si seulement Velvet pouvait réapparaître, dit Claudia, qui n'arrivait toujours pas à effacer de son esprit la pâleur aquatique du visage de Heather. On a retrouvé sa voiture garée devant l'immeuble de Junior, et son sac dans l'appartement, avec un flingue à l'intérieur.

— Tu crois que c'est elle qui a tué Junior ?

— Non. Enfin ça m'étonnerait, même si je n'en sais rien. Je ne la connais pas. Dire que je croyais connaître Delford, ajouta-t-elle avec un petit rire nerveux, alors qu'il s'est retourné contre moi comme un chien enragé. »

David secoua la tête, incrédule.

« C'est de la folie. Je ne comprends pas que Delford ait pu te virer avec ce qui se passe. Il a besoin de tous ses enquêteurs.

— Pas sûr. Vu l'ampleur des événements, la brigade des stupés et le FBI vont prendre les rênes. Delford se contentera de broser sa moustache et de faire des déclarations officielles. »

Claudia les resservit en café et s'assit à côté de David.

« Je ne saisis pas exactement quel rôle Marcy Ballew joue là-dedans, dit David. Elle fait le voyage depuis la Louisiane pour voir Jones, se retrouve mêlée à l'opération de blanchiment et puis se fait tuer ? »

Claudia lui expliqua ce qu'elle avait découvert sur les liens entre les différentes maisons de retraite.

« Je ne veux pas m'emballer. Ce que j'ai découvert n'est peut-être pas une piste, mais ces coïncidences temporelles sont troublantes, non ?

— Tu as laissé tes notes au commissariat ?

— Oui. Mais je peux t'en donner un double, c'est votre enquête. »

David téléphona au commissariat et demanda qu'on lui fasse une

copie des notes de Claudia sur Marcy Ballew.

« Demande-leur si j'ai des messages provenant de commissariats d'autres villes », lui souffla Claudia.

David lui fit signe de lui passer de quoi écrire.

« Tu vas être contente, dit-il après avoir raccroché. Tu avais des messages. Des inspecteurs de Brownsville et de Laredo. »

Dans l'affaire Morris comme dans l'affaire Palinski, peu de progrès avaient été réalisés. Ces femmes avaient disparu sans laisser la moindre trace. Pas de témoins, pas d'indices.

« Rappelons-les », dit Claudia.

David s'apprêta à décrocher à nouveau le combiné.

« Pas à mes frais. Je suis chômeuse, n'oublie pas. »

Elle s'habilla en vitesse et ils se rendirent au bureau du shérif dans la voiture de David. David se chargea d'appeler, demandant aux enquêteurs sur place s'il y avait une maison de retraite près du lieu de travail de chacune des disparues. L'inspecteur de Laredo répondit par l'affirmative : il y avait un établissement du nom de Bellewood juste en face du fast-food Taco Bell où Angela Morris bossait. C'était bien de cette maison-là que venait le patient transféré à Placid Harbor. L'inspecteur de Brownsville ne savait pas ce qu'il en était pour la pizzeria qui employait Laura Palinski ; il se renseignerait et recontacterait David.

David appela directement la pizzeria pour demander si elle était proche de la maison de retraite de St. Mary. Absolument pas, le restaurant se trouvait tout au nord de la ville, en bordure de la route 77. St. Mary était à l'est de Brownsville.

« Mais la 77 est la grande route qui traverse la ville, dit Claudia quand David raccrocha. Une personne qui se rend à St. Mary est susceptible de passer devant cette pizzeria. J'aimerais en savoir plus sur ces transferts, le temps qu'ils prennent, la procédure.

— Tu veux m'accompagner voir Buddy Beere ?

— Je ne suis plus flic, David. »

Claudia s'entendit prononcer cette phrase qui lui parut absurde.

« En ce qui me concerne, tu l'es plus que jamais. Allez, viens avec moi, tu as déjà parlé à ce type. Si tu retournes chez toi pour mettre à jour ton CV, tu vas déprimer.

— Tu as raison. Allons-y. »

Et elle lui sourit.

Le petit cadenas se trouvait quelque part dans la zone située entre son torse et son coude ; en bougeant légèrement son bras, elle sentait le bâillon et le cadenas chatouiller sa peau. Mais elle ne parvenait pas à le faire glisser jusqu'à sa main.

Velvet en pleura de frustration puis s'endormit à nouveau. Le

sommeil était sa seule porte de sortie. Quand elle dormait, son père la serrait dans ses bras et lui disait : « Je te pardonne je te pardonne je t'aime quoi que tu aies fait. »

Une main la réveilla. Cette fois non plus elle ne savait pas combien de temps s'était écoulé, mais ça n'avait plus d'importance, plus de sens.

« Besoin de pisser ? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Oui, oui », dit-elle.

Elle avait uriné pendant la nuit, comme un bébé ; les serviettes sur le matelas étaient trempées.

« Je n'ai plus de draps ni de serviettes propres. »

Évidemment, comment trouver le temps de faire des lessives quand on est occupé à kidnapper et à violer ?

Corey lui souleva la nuque et lui couvrit la tête avec une espèce de grand sac qui crissait comme s'il était en cuir. L'intérieur était doux comme de la peau de chamois mais puait l'essence et la poussière. Corey défit la corde autour de ses pieds et lui massa les chevilles.

« Je t'emmène aux WC. Si tu essaies de me faire un mauvais coup, je te découpe en petits morceaux. Tu comprends ?

— Oui. Je serai sage », murmura-t-elle timidement. « À la première occasion je te tue », pensait-elle.

Il lui délia les mains et elle se frotta les poignets. Elle entendit le bruit d'un trousseau de clés tomber par terre.

« Suis-moi », lui ordonna-t-il.

Il la saisit par le bras et la mit debout. Elle faillit tomber. Ses muscles, perclus de crampes, ne répondaient plus. Il la tira à travers la pièce. Son épaule heurta l'embrasure de la porte. Il lui fit descendre sept marches – elle comptait – recouvertes par un tapis qui, sous ses pas, lui parut élimé. Puis ils tournèrent à droite. Du carrelage sous ses pieds la fit frissonner.

Il la força à s'asseoir sur une cuvette de WC glaciale. Elle urina immédiatement, vidant sa vessie douloureuse pendant qu'il fredonnait un air plein d'allant qu'elle reconnut comme étant le *I Get Around* des Beach Boys.

« Je vais te tuer je vais te tuer. »

« Corey, tu ne vas pas trouver ça très sexy de me voir chier. Tu peux me laisser seule un moment, s'il te plaît ?

— Pas question.

— S'il te plaît. Je t'en prie.

— Non. »

Le ton de sa voix... Il s'amusait. Il voulait qu'elle le supplie, qu'elle l'implore, juste pour pouvoir dire non.

« Eh bien, qu'on en finisse, qu'il te tue maintenant. » Elle avait souvent joué les garces dominatrices dans ses films ; c'était un rôle

qu'elle connaissait sur le bout des doigts : « Pipi caca, c'est le genre de truc qui t'excite, Corey ? demanda-t-elle d'un ton froid, méprisant, impérial. Que c'est triste. Moi qui te prenais pour un homme, un vrai. »

Silence. « Soit tu as mordu à l'hameçon, soit tu es sur le point de m'étrangler. »

« Je ne suis pas un pervers. Je suis normal. » Velvet faillit être prise d'une crise de rire hystérique. Elle agrippa les bords de la cuvette et se concentra.

« Je sais bien, Corey. Tu es normal. Et un homme normal respecte l'intimité d'une femme quand elle va aux toilettes. Corey... Comporte-toi en homme, et je me comporterai en femme avec toi au lit. En vraie femme. Tu seras surpris. »

Un long silence. Velvet pria, sa première authentique prière en douze ans. « Je t'en prie, mon Dieu, je t'en prie, aide-moi maintenant. »

« D'accord, dit-il. Je t'attends derrière la porte. Mais pas de bêtises, compris ?

— Promis. »

Elle l'entendit sortir et refermer doucement la porte. Elle enleva le sac de sa tête et arracha le bandeau de soie sur ses yeux. La salle de bains était petite, recouverte d'un carrelage vert pistache qui datait d'une bonne trentaine d'années. Il n'y avait pas de baignoire, juste une cabine de douche avec une tringle à rideaux vissée aux murs.

Un petit verrou sur la porte. Si elle le fermait, il l'entendrait. « Dépêche-toi !

— Je me dépêche ! cria-t-elle en mettant un sanglot dans sa voix et en grognant comme si elle avait mal au ventre. Laisse-moi une seconde ! »

S'il l'entendait fouiller, s'il l'entendait remuer quoi que ce soit, il viendrait voir. Que faire ? Qu'est-ce qui pourrait lui servir d'arme ?

Elle s'agenouilla et ouvrit tout doucement le placard sous le lavabo. Du coton. Du papier WC. Du spray antiseptique.

Oui !

Corey ouvrit brusquement la porte. Velvet se retourna d'un bond et vaporisa le désinfectant droit dans ses yeux. Il poussa un cri aigu, fit un pas en arrière en se couvrant le visage, trébucha et tomba à la renverse.

Velvet sauta par-dessus Corey et courut le long du couloir, qui débouchait à gauche sur un salon. Elle se précipita vers la porte d'entrée.

Verrouillée.

« SALOPE ! ESPÈCE DE SALOPE ! »

Elle l'entendit hurler, puis se relever.

Six serrures sur la porte, dont trois verrous qu'elle tourna. Elle voulut ouvrir. Sans succès. Il fallait une clé pour les trois autres.

« Où ? Où est-ce qu'il met ses clés ? » Ne pas paniquer. Ouvrir grand les yeux et regarder autour de soi. Rien sur la table à part des miettes de sandwich dans une assiette, un verre avec un fond de lait.

Tout à l'heure, dans la chambre, elle avait entendu le tintement de clés jetées sur le parquet.

Elle se retourna et le vit plonger vers elle, le visage déformé par la rage, les yeux plissés et rouges.

Elle attrapa une lampe sur une petite commode et s'en servit pour frapper de toutes ses forces. Elle atteignit Corey à l'épaule. Il glissa au sol. Elle leva la lampe pour l'assommer. Il lui agrippa les jambes pour essayer de la faire chuter. Avec la lampe, elle frappa d'abord son cou, puis sa nuque.

« Ne tombe pas. S'il te met à terre, il a gagné. »

Il la mordit à la cheville, enfonça ses dents jusqu'à l'os.

Elle cria, tomba en lui décochant un coup de pied. La bombe de désinfectant avait roulé par terre mais Velvet put la récupérer et en pulvériser encore un nuage sur le visage de Corey. Elle essaya d'enrouler le fil de la lampe autour de son cou, mais il décocha un coup de poing qui l'atteignit à la gorge. Elle étouffa. Il saisit la lampe et la fracassa sur le crâne de Velvet. Elle s'écroula au sol. Au moment où ses paupières se fermèrent, elle eut une dernière pensée : « Non, pas comme ça. Non. » Le Saigneur tenta de se lever mais il retomba à genoux. Ses yeux le brûlaient comme si cette putain lui avait enfoncé des braises dans le crâne. Il rampa jusqu'à l'évier et s'aspergea le visage d'eau. Heureusement qu'elle avait moins bien visé la seconde fois... Ce produit était pire que de l'acide. Allait-il seulement recouvrer la vue ?

Il vomit dans l'évier. Fit couler l'eau du robinet sur ses yeux pendant de longues minutes. La douleur devint moins atroce, ses yeux ne cuisaient plus qu'à feu doux. Il put discerner les indications sur le spray. En cas de projection dans les yeux, se rendre chez le médecin. Impossible à l'heure actuelle. La salope ! Il le lui ferait payer cher. Il rouvrit le robinet.

Au bout d'une demi-heure de rinçage, ses mains tremblaient mais il voyait suffisamment pour aller refermer les verrous. « Voilà comment elle te remercie de ta gentillesse. » Mais aucune autre ne s'était défendue aussi farouchement et, une fois la douleur passée, il prendrait un plaisir incroyable à la punir et à la détruire. Ce serait encore plus merveilleux que de tuer Maman. Que ce serait bon ! Il sentait son sexe durcir. Il maintiendrait les yeux de Velvet ouverts et vaporiserait jusqu'à la dernière goutte de spray. Avant ça, quand elle pourrait encore voir, il attacherait son couteau à sa ceinture pour

qu'elle puisse se douter de ce qui l'attendrait après ce petit traitement chimique.

Il avala une demi-douzaine de comprimés d'aspirine, hissa Velvet sur son épaule et la monta jusqu'à la chambre.

Il la laissa tomber sur le lit. Elle respirait bruyamment mais demeurait inconsciente. Des lambeaux de chair pendaient de la cheville qu'il avait mordue.

Il s'apprêtait à l'attacher aux barreaux du lit quand il entendit frapper à la porte d'entrée.

« Vous êtes dans de beaux draps », murmura Whit.

Assise dans un coin de la chambre de Corey Hubble, Kathy Breaux gardait les yeux fixés sur Whit. Ses mains à la peau asséchée par le savon et aux ongles rongés étaient jointes sur ses genoux. Elle sentait le désinfectant – une odeur de parfum périmé –, comme le reste de l'établissement. La teinte de ses cheveux était un peu trop rouge, les os de son visage et de ses hanches un peu trop saillants.

Gooch les avait laissés seuls, à la demande de Whit qui lui avait confié une mission importante.

« Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Les choses peuvent prendre différentes tournures, dit Whit. Dans tous les cas, il va falloir que j'appelle la police. Et le FBI. Mais ce qui va se passer entre maintenant et le moment où je vais décrocher le téléphone va être crucial.

— Écoutez, je travaille ici, je fais ce qu'on me dit de faire, c'est tout. »

Elle n'élevait pas la voix – à Memorial Oaks, c'était presque toujours l'heure de la sieste. Elle lança un regard vers Corey. Sa tête était légèrement surélevée. Les yeux clos, il respirait lentement, abandonné à son propre univers.

« Vous aviez des ordres, c'est ça ? Ce genre d'explication n'a pas fonctionné à Nuremberg, pourquoi croyez-vous que ça marchera ici ?

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Dites-moi ce que cet homme fait ici. Qui l'a amené ? »

Kathy avala sa salive.

« John est avec nous depuis au moins cinq ans. Je ne sais pas grand-chose sur son histoire personnelle.

— John ?

— John Taylor.

— Moi, je crois qu'il s'appelle Corey Hubble.

— Je vous l'ai dit, je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Allez me chercher son dossier.

— Je n'y suis pas autorisée.

— Je sais que vous avez découvert la véritable identité de cet homme. Qu'est-ce que je dis à la police ? Que vous avez essayé d'extorquer de l'argent à Pete Hubble en échange d'informations sur son frère ou que vous avez voulu l'aider à retrouver Corey ? C'est vous qui choisissez.

— Attendez-moi ici », dit Kathy Breaux.

Elle quitta la pièce d'un pas rapide. Whit se leva et s'approcha du lit. Il prit la main maigre, molle et pâle de Corey. Quelqu'un lui avait créé une nouvelle identité. Quelqu'un avait payé pour toutes ses années passées en établissement. La liste des suspects s'en trouvait considérablement réduite. Whit n'imaginait pas Junior remplir des formulaires d'assurance pour un homme qu'il avait réduit à l'état de légume.

Ne restaient que les Hubble. Whit s'interdit de penser au visage de Faith à côté de lui sur l'oreiller. Au doigt de Faith venant lui caresser le contour des lèvres.

« Salut, Corey », murmura Whit.

Corey ne répondit rien, bien sûr. Whit essuya la bave qui s'était accumulée au coin des lèvres gercées.

« J'aimerais que tu puisses me dire ce qui t'a valu de te retrouver ici. »

Corey ne réagissait pas. La vilaine cicatrice sur son crâne paraissait être due à une ancienne blessure par balle. On avait tiré sur Corey, détruit son esprit mais pas ses fonctions vitales. Et maintenant il était prisonnier d'un endroit qui n'était nulle part.

On avait voulu le tuer. Dans ces conditions, pourquoi le maintenir en vie ? À moins qu'il ne se soit agi d'un accident. Mais alors, pourquoi garder le secret ? Parce que la révélation de cet accident pourrait nuire à quelqu'un de puissant...

Whit fouilla la chambre. Des sweat-shirts bon marché soigneusement pliés, des chaussettes de tennis toutes identiques, de la crème pour les mains parfumée à la vanille, une bible qui semblait n'avoir jamais été ouverte. Au fond du placard, Whit trouva un sac plastique d'hypermarché contenant des sweatshirts neufs. Le reçu qui se trouvait à l'intérieur indiquait qu'ils avaient été payés en liquide et achetés douze jours plus tôt. Le lundi, une semaine exactement avant la mort de Pete.

Il ne serait pas difficile de déterminer où se trouvait Lucinda ce jour-là. Sans doute occupée à faire campagne quelque part. Ou bien ici. À moins que ce ne soit Faith. Whit glissa le reçu dans sa poche.

Que devait-il à Faith ? Un coup de fil de courtoisie ? « Chérie, je m'apprête à révéler à la presse que ton beau-frère disparu depuis si longtemps se repose prématurément en maison de retraite. Tu veux m'expliquer ce qu'il fait là avant que j'appelle la police ? »

S'il ressentait la moindre affection envers Faith, il lui devait ce coup de téléphone. Mais était-ce encore le cas ?

Corey gisait dans ce lit comme un rêve brisé.

Trop tôt. Le moment n'était pas venu d'appeler Faith. Il avait besoin de plus de preuves. Même la presse ne publierait pas d'article

tant que des éléments concrets ne viendraient pas confirmer l'identité de la personne étendue dans ce lit : empreintes digitales, relevés dentaires, etc.

Des pas. Gooch était de retour. Whit replaça la main froide de Corey sous le drap. Corey poussa un bref gémissement – une difficulté respiratoire passagère ou une réaction au contact de Whit.

« Tu as trouvé facilement ? demanda Whit.

— Oui. Le drugstore du coin en vend. »

Gooch déchira l'emballage de l'appareil photo jetable et se mit à prendre des clichés de Corey sous différents angles.

Whit ne voulait pas courir de risques. Il rapporta à Gooch sa conversation avec Kathy.

« Et tes conclusions ? demanda Gooch.

— Je vois mal qui d'autre que Lucinda aurait pu le mettre ici.

— Tu crois ? demanda Gooch avec une moue incrédule. Je n'aime pas cette bonne femme, mais je ne pense pas qu'elle laisserait son enfant souffrir.

— Qu'est-ce qu'elle pourrait faire de plus pour lui ? Son frère a fini par le retrouver – en tout cas il était en contact avec une infirmière ici – et ça lui a coûté la vie.

— Tu voudrais dire que Lucinda a tué un de ses fils parce qu'il a découvert son autre fils ?

— Je n'en sais rien. Et cette fille, Marcy Ballew ? Elle travaillait ici et elle semble avoir disparu à Port Léo. Il y a forcément un lien avec Corey.

— Imagine, dit Gooch, que Kathy sache que John Taylor est en fait Corey Hubble, le fils d'une politicienne importante, disparu il y a bien longtemps. Peut-être qu'elle veut vendre l'info à Pete. Peut-être que Marcy Ballew est dans le coup avec elle. Ballew se rend à Port Léo pour traiter avec Pete, perd son portefeuille et disparaît ou s'enfuit.

— Si Pete pensait que Corey était à Deshay, pourquoi ne pas venir directement le chercher ? Contacter la presse, faire beaucoup de pub pour son futur film ? Ça n'a pas de sens.

— Pas sûr qu'il sache », dit Gooch. Il terminait maintenant ses prises de vue. « La fille l'appelle depuis Missatuck, une bourgade de rien du tout au Texas. Corey, lui, est en Louisiane. On ne sait pas quelle histoire elle a pu raconter à Pete. »

Whit effleura du doigt la cicatrice de Corey.

« Alors tu crois que Lucinda a tiré sur son propre fils et l'a mis ici ensuite ? demanda Gooch.

— Non, dit Whit. Je crois que Delford Spires a tiré sur Corey.

— Pourquoi Delford flinguerait-il un ado ?

— Avant de disparaître, Corey a déclaré à Marian Duchamp qu'il comptait tuer Delford. Je pense que Delford et Lucinda avaient une

liaison – il se montre encore incroyablement protecteur vis-à-vis d'elle –, et Corey l'a découvert. Le week-end où il a disparu, il a dû se rendre à Houston, au colloque auquel assistait sa mère. Il a peut-être trouvé Lucinda avec Delford. Une dispute a éclaté. Un coup de revolver est parti. Corey a été blessé...

— Ils l'auraient tout de suite emmené aux urgences.

— Normalement, oui. Mais peut-être que Delford a eu peur pour sa carrière. Peut-être que Lucinda s'est inquiétée des conséquences politiques si le public venait à apprendre que son amant avait tiré sur son fils. Quoi qu'il en soit, ils ont choisi une autre solution.

— Mais ils n'avaient pas le choix, protesta Gooch. Corey nécessitait des soins...

— Lucinda est infirmière. J'ai vu les diplômes encadrés dans son bureau, on en a beaucoup parlé dans les journaux lors de sa première campagne électorale. Elle a toujours mis le système de santé au cœur de ses programmes, elle s'est battue pour réformer les maisons de retraite... Je n'en sais rien, Gooch, mais je suis sûr d'une chose : c'est Corey Hubble qui est dans ce lit, et on l'a mis ici sous une fausse identité.

— Bon, et comment cette Kathy Breaux a-t-elle fait pour découvrir sa véritable identité ?

— Sur un site Internet dédié à Pete Hubble, le type avait mis en ligne une photo de Corey et le numéro de téléphone de la messagerie de Pete – une espèce d'avis de recherche. Kathy est peut-être tombée dessus, et elle y a vu une occasion de renflouer son compte en banque. »

Un homme aux joues flasques et roses et aux cheveux blonds et clairsemés déboula dans la pièce. Il portait une chemise à manches courtes amidonnée sans le moindre pli. Il avait plusieurs mentons qui masquaient presque le nœud de sa cravate.

« Félix Duplessis, c'est moi qui dirige cet établissement. Puis-je savoir qui vous êtes et de quel droit vous terrorisez mon personnel ?

— Nous ne terrorisons personne, dit calmement Whit. Je suis Whit Mosley, juge de paix du comté d'Encina au Texas, et cette personne est mon associé Léonard Guchinski.

— Vous êtes juge ? demanda Duplessis, visiblement surpris. Une de nos infirmières m'a dit que vous dérangiez ce patient.

— Disons plutôt qu'il est temps que quelqu'un se soucie de lui, dit Whit.

— Je vais vous demander de quitter ces lieux.

— Je regrette, mais cet homme a disparu il y a seize ans. Je viens de le retrouver et je vais prévenir la police ainsi que le FBI. »

Duplessis ouvrit la bouche toute grande, écrasant au passage ses quatre ou cinq mentons. Whit lui expliqua la situation. En entendant

prononcer le nom de Marcy Ballew, Duplessis pâlit. Ils retournèrent ensemble dans les bureaux. Kathy n'était pas dans les parages. Duplessis l'appela par l'interphone.

« Qu'est-ce que vous pouvez nous apprendre sur John Taylor ? demanda Whit.

Duplessis secouait la tête en feuilletant le dossier.

« Pas grand-chose. Il est de loin notre plus jeune patient. En fait, il est censé être transféré aujourd'hui même. On a reçu un coup de fil ce matin. »

Transféré. Apparemment quelqu'un estimait qu'une nouvelle cache s'imposait pour Corey.

« Qui paie ses soins ? demanda Whit.

— Le gouvernement, et un fonds en fidéicommis.

— Qui gère ce fonds ?

— Une dame dont le nom est Laura Taylor. Elle vient du Texas. D'Austin, je crois. »

En tant que secrétaire générale de Lucinda, Faith travaillait principalement à Austin.

« Cette dame rend souvent visite à Corey ?

— Non, rarement. La dernière fois, ça devait être il y a environ quinze jours.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Une grande fille solide, la quarantaine, jolis yeux noisette. Elle m'a l'air de quelqu'un qui ne s'en laisse pas compter. »

Jolis yeux noisette. Faith.

Whit parcourut à son tour le dossier. John Taylor, trente-deux ans, né à San Antonio au Texas. Plusieurs traumatismes crâniens graves dus à un accident de la route seize ans plus tôt. État végétatif persistant. Arrivé il y a six ans à Deshay en provenance d'un établissement à Texarkana où il était resté dix ans. À la fin du dossier, Whit trouva le document de transfert remis par Texarkana.

Signé en bas de la feuille : Buddy Beere. « Oh, non, dit Whit. Oh non ! Non !... » Il se jeta sur le téléphone.

David frappa une deuxième fois à la porte. Claudia se tenait au bout du porche, elle regardait les branches des chênes s'agiter dans le vent.

« C'est ça, tiens-toi à l'écart. Tu n'as pas de badge, tu es là en touriste. Donne un dernier baiser à David, souhaite-lui bon courage et débrouille-toi toute seule, trouve-toi un boulot. Loin de Port Léo, ça vaudrait peut-être mieux. »

« Monsieur Beere ? appela David à travers la porte close. Bureau du shérif, ouvrez s'il vous plaît. »

Du coin des lèvres, il fit un sourire complice à Claudia. Il était content qu'elle fût là.

Du coin des lèvres, elle lui rendit son sourire. Ils étaient sortis de Port Léo et avaient traversé une chênaie jusqu'à ce qu'ils atteignent une clairière où se trouvait une petite maison en bois entourée de quelques chênes à feuilles de laurier. Une camionnette était garée devant le garage, qui n'était guère plus qu'une vieille cabane. La maison elle-même ne faisait pas face à la route. Elle tournait le dos à la ville et à la baie, comme pour marquer son désintérêt pour les affaires humaines.

« Il y a quelqu'un ? appela David. Monsieur Beere ? » À l'intérieur le parquet craqua de plus en plus fort, on approchait. Des serrures s'ouvrirent lentement, six en tout. La porte s'entrouvrit de deux centimètres. Un œil dont l'iris était marron mais le blanc étrangement rouge se plissa pour scruter David et Claudia.

« Monsieur Beere ? demanda David.

— Oui ?

— Shérif adjoint Power, comté d'Encina. Claudia Salazar m'accompagne, vous lui avez parlé au téléphone hier. »

Claudia hocha poliment la tête sans s'approcher. Elle n'était pas ici en tant que membre des forces de police et ne voulait pas induire Buddy en erreur. Un malentendu de ce genre pouvait lui valoir d'être poursuivie en justice par Delford, capable de tout depuis qu'il avait perdu la tête.

L'œil cligna.

« Oui. Bonjour. Désolé d'avoir mis tant de temps à ouvrir la porte, j'étais dans la salle de bains.

— Vous n'êtes pas en ville à mener campagne, aujourd'hui ? demanda Claudia d'un ton qu'elle jugea un peu trop plaisant.

— Oh, non. Pas aujourd'hui.

— C'est vrai, j'oubliais votre rhume, dit Claudia. Bientôt guéri ?

— Bientôt, oui. Merci. Mais ça m'embêterait de vous le refiler.

— Ne vous en faites pas pour ça, dit David. Votre patronne nous aide dans nos recherches. Nous avons besoin d'informations concernant les transferts dans votre établissement. »

Buddy ouvrit un peu plus grand la porte. Par-dessus l'épaule de David, Claudia put apercevoir son air étonné sur son visage rond et mou, marqué par quelques cicatrices datant de ses années acnéiques. Il portait un pantalon chirurgical comme Claudia en avait vu à la maison de retraite et un T-shirt épais. Sa main caressait les différentes serrures sur la face intérieure de la porte.

« Des dates de transferts ? Il faudrait regarder dans les dossiers à Placid Harbor. »

Il ouvrit la porte de quelques centimètres encore, suffisamment pour que Claudia puisse se rendre compte que Buddy était plus musclé – notamment des bras et du torse – qu'il n'en avait l'air dans ses vêtements de ville, quand il se baladait en voûtant les épaules.

« D'accord, monsieur Beere, dit David, mais pourriez-vous sortir un instant pour que nous puissions en parler ?

— Bien sûr, dit Buddy en se penchant derrière la porte. Laissez-moi mettre mes sandales. Ce vieux porche est couvert d'échardes. Une seconde...»

David se retourna et fit quatre pas en direction de Claudia, haussant les épaules, ses lèvres se préparant à poser une question :

« Tu veux lui demander...»

Quelque chose explosa près de la porte, quelque chose comme un coup de tonnerre. Une partie de l'épaule de David éclata en une fontaine de sang et de chair et il tomba. Buddy Beere sortit sur le palier et tourna son fusil vers Claudia. Elle se jeta sur l'herbe au moment où le canon rugissait une deuxième fois, et sentit quelque chose d'aussi chaud qu'un météore lui frôler la nuque.

Elle n'avait pas d'arme sur elle. Elle se releva, courut vers la voiture de David. Un autre coup de fusil assourdissant – le pare-brise se désagrégea. Rien ne la protégeait. Elle vira sur sa gauche, courant tête baissée jusqu'à l'angle du garage.

Buddy tira dans le capot du véhicule de patrouille. Il riait. Ou plutôt, il gloussait.

« Il a tué David. Il a tué David. »

Claudia s'accroupit derrière le mur du vieux garage. Elle essaya d'anticiper les mouvements de Buddy. Il y avait un fusil et une radio dans la voiture de David, mais elle aurait à courir cinq mètres pour les atteindre, et c'est probablement vers cet espace que pointait en ce moment même le canon de Buddy. Il attendait tranquillement qu'elle

montre la tête.

Elle trouverait peut-être une arme dans le garage, mais une fois à l'intérieur, elle serait coincée. Les portes, entrouvertes de quelques centimètres, dataient d'une autre époque, elles s'ouvraient au milieu comme une stalle d'écurie. Claudia n'avait pas le choix : courir à travers la clairière de Buddy ne lui offrait aucune protection, la chênaie étant située du mauvais côté de la maison. Dans l'autre direction s'étendait une prairie dense d'herbes pas suffisamment hautes pour dépasser ses cuisses. Buddy pourrait prendre tout son temps pour viser.

Elle entendit les pas de Buddy qui approchaient le long du garage, entre elle et la voiture de David. Elle ne réfléchit pas plus longtemps.

Elle se coula dans le garage. L'intérieur était bien rangé, éclairé par quelques petites fenêtres. Côte à côte, une vieille Volkswagen Coccinelle bleu ciel et une remorque chargée d'un skiff de pêche occupaient la majeure partie de l'espace. Claudia se faufila à l'arrière du garage, où s'alignaient contre le mur un balai, plusieurs cannes à pêche et une série d'outils : des tournevis, des clés à molette, une paire de cisailles très aiguisées...

« Clau-di-aaa ? »

Buddy l'appelait d'une voix chantante, comme dans un jeu d'enfants, quand celui qui joue le grand méchant loup espère faire sortir de sa cachette celle qui joue le Petit Chaperon rouge. Claudia décrocha la paire de cisailles et s'accroupit derrière le skiff. Ces cisailles étaient sacrément lourdes. Buddy ne pourrait pas la voir, mais sa position lui laissait peu d'espace pour courir ou se battre.

Plusieurs balles traversèrent les portes, au cas où Claudia se serait cachée juste derrière. Des rayons de soleil s'infiltrèrent par les trous dans le bois pourri, qui avait manqué d'être complètement pulvérisé.

Silence. Claudia vit qu'un des battants s'ouvrait, lentement.

« Tu sais, dit Buddy comme s'il menait une conversation à bâtons rompus avec le vide qui l'entourait, John Wayne Gacy a invité les agents qui le surveillaient à venir prendre le petit déjeuner chez lui. C'est là qu'ils ont remarqué l'odeur bizarre qui venait du sous-sol. Ils sont descendus et ils ont trouvé tous ces garçons morts... Je n'ai jamais compris pourquoi John ne les avait pas tués, les flics, au lieu de se dégonfler. Et Dennis Nilsen, lui, cet idiot, quand la police a frappé à sa porte, il leur a montré les restes découpés de ses chéries. Mais quand votre heure a sonné, autant finir en beauté, autant tuer quelques poulets, non ? »

Agenouillée, la bouche ouverte, Claudia suivait du regard les pieds de Buddy qui avançaient en canard de l'autre côté de la

Coccinelle.

« Allons, montre-toi. Je ne voudrais pas faire des trous dans ma jolie voiture ni dans mon joli bateau. Je te promets que ça ira très vite. »

Elle ne bougeait pas.

« Ton collègue, il a une sale blessure, mais il respire encore. Montre-toi ou je retourne l'achever. »

Il approchait du fond du garage. Encore quelques pas et il pourrait la voir. Claudia se tenait prête.

Quand Buddy se tourna vers elle et commença à abaisser le fusil, elle se jeta sur lui de toute la puissance de ses cuisses. Son avant-bras écarta le canon au moment où Buddy pressait la gâchette : la balle traversa le mur du fond. Emporté par l'élan de Claudia, Buddy alla s'écraser contre le côté du garage. Claudia lâcha les cisailles et essaya d'arracher le fusil de ses mains. Mais il avait l'avantage de la force physique et il frappa le crâne de Claudia deux fois avec le canon. Elle ne voyait plus clair mais elle parvint à repousser l'arme au-dessus de sa tête et à propulser son genou dans le ventre de Buddy.

Il s'effondra, le souffle coupé. Elle lui décocha un coup de pied en pleine bouche. Les lèvres de Buddy se déchirèrent, plusieurs dents volèrent. Elle tenta encore une fois de lui arracher le fusil mais il ne lâchait pas. Il pressa la gâchette et à nouveau un coup partit, qui résonna comme une bombe dans l'espace exigu du garage.

Buddy hurla, tira le fusil en arrière et frappa Claudia à la cuisse avec la crosse. Elle tomba à genoux. Il s'écarta et la mit en joue.

Il pressa la gâchette du Remington modèle 870.

Rien.

« Vide, enrayé », pensa Claudia. Elle attrapa les cisailles dans la poussière, sauta sur le skiff et se précipita vers les portes du garage. Buddy donna un coup d'épaule dans le flanc du petit bateau. Arrivée à hauteur de la proue, Claudia tomba tête la première sur la terre battue, heurtant au passage le support de fixation de la remorque.

Coincée sous le skiff, elle essayait de dégager les cisailles restées sous son ventre, car Buddy se faufilait vers elle, entre la Coccinelle et le bateau renversé. Elle parvint à bouger la coque, suffisamment pour faire trébucher Buddy. Elle repoussa le bateau et parvint à se relever.

Buddy lui agrippa la cheville. Au moment où elle s'apprêtait à lui donner un nouveau coup de pied il tira sur sa jambe et elle tomba lourdement au sol, laissant échapper les cisailles. Il la traîna vers lui. Elle vit quelque chose luire dans l'autre main de Buddy : le poignard qu'il venait de sortir de son fourreau.

Buddy planta le poignard dans le mollet de Claudia. Elle hurla, consumant tout l'air de ses poumons en une seconde. Elle crut entendre la lame – plus froide que de la glace – déchirer sa chair. Elle

donna un coup de pied puissant avec son autre jambe qui atteignit Buddy à la clavicule. Il la lâcha et elle recula vivement. La main de Claudia se referma sur la poignée des cisailles. Ses nerfs étaient en feu – quelque chose au-delà de la douleur faisait trembler son corps. Buddy retira le poignard. Claudia sentit l'odeur de son propre sang.

« Tu vas arrêter, bon Dieu ! cria Buddy. Arrête ! »

Il s'assit à cheval sur Claudia, leva le poignard écarlate au-dessus de sa tête.

Claudia plongeait les cisailles dans le ventre de Buddy. Elle poussa de toutes ses forces et sentit les viscères qui s'écartaient sur le passage des lames. À mesure que Claudia relevait le dos, les cisailles remontaient sous les côtes de Buddy, jusqu'à ce que les poignées viennent cogner contre son abdomen.

Le visage de Claudia était arrivé à deux centimètres de celui de Buddy, elle le regardait droit dans les yeux. Elle sentit le poignard glisser contre son bras, déchirer un bout de sa chemise, effleurer sa peau. Mais il n'avait plus la force de lui faire du mal.

Buddy ne hurla pas. Il tomba lentement à la renverse. Ses mains vinrent taper maladroitement contre les poignées des cisailles, trop lisses pour qu'il puisse les saisir. Claudia s'écarta en s'aidant de ses coudes, à la manière d'un crabe. Ses pieds soulevèrent un nuage de poussière entre elle et Buddy qui se coucha sur le côté et se mit à vagir comme un bébé. Ses yeux allaient et venaient entre Claudia et son propre sang qui coulait.

« Non... balbutia-t-il. Maman, aide-moi... »

— Espèce de tas de merde », souffla Claudia.

Elle se remit debout tant bien que mal. Le sang poissait sa peau, et elle se serait volontiers coupé la jambe pour mettre fin à la douleur. Elle regagna la voiture de patrouille en boitant et se laissa choir sur le siège avant, écrasant les éclats de pare-brise sous ses fesses.

Couché en chien de fusil, les cisailles toujours plantées dans le ventre, la bouche en charpie, Buddy Beere ne bougeait plus. La vie quittait lentement son regard.

Claudia alluma la radio. Elle fonctionnait.

« Agent blessé... à l'aide... ici Claudia Salazar... avec David Power. Agent blessé... Le suspect... Buddy Beere... Il a tiré sur David Power et m'a poignardée... Je crois avoir tué Beere... À l'aide !... Agent blessé – nous sommes au domicile de Buddy Beere... route 1223 à deux kilomètres de Port Léo... prendre sur la droite... 4704 route 1223... Dépêchez-vous, je vous en prie ! »

Claudia laissa tomber le microphone et agrippa sa jambe. Elle perçut quelque chose qui bougeait sous le porche... À travers le pare-brise inexistant, Claudia aperçut une femme qui sortait en vacillant de la maison. Nue, couverte d'ecchymoses, le visage gonflé par les coups.

La voix de l'opérateur radio du comté retentit sur les ondes, enjoignant Claudia d'attendre – renforts et secours arrivaient.

« Velvet ! cria Claudia. Velvet ! »

Elle s'extirpa de la voiture en tenant sa jambe blessée. Velvet avançait en claudiquant vers elle, mais l'amie de Pete s'arrêta net quand elle découvrit Buddy allongé sur le sol du garage.

Elle jeta un bref coup d'œil vers Claudia, puis son regard se fixa à nouveau sur Buddy.

« Ça va aller, Velvet, dit Claudia d'une voix entrecoupée. Venez, ça va aller... »

Elle l'espérait. Combien de temps encore allait-elle pouvoir garder conscience ? Et David ? « Oh, David. »

Velvet se dirigea vers Buddy en claudiquant, s'agenouilla à côté de lui. Elle retira la paire de cisailles de son ventre d'un geste déterminé, déchira le pantalon chirurgical et laissa libre cours à sa rage.

« Velvet ! Arrêtez ! Arrêtez ! » cria Claudia. Le sang jaillit à chaque coup de cisailles, éclaboussant le visage de Velvet avant de retomber et d'inonder la terre battue.

« Je souhaite parler à Claudia, dit Whit quand le commissariat décrocha.

— Elle ne travaille plus ici, m'sieur le juge, dit Trudy, la réceptionniste de service le week-end. Delford l'a renvoyée. Elle est allée faire un scandale chez les Hubble, alors il l'a virée.

— Quel genre de scandale ?

— Ça concernait cette fille qu'ils ont repêchée dans la baie... celle qui avait découvert le corps de Pete Hubble. Apparemment, elle avait une liaison avec Sam Hubble, et maintenant Sam a disparu, bien que Delford ne veuille pas qu'on lance un avis de recherche. Je les ai entendus, lui et Claudia, ils se disputaient à ce sujet. Delford est furieux contre Claudia, je n'ose même pas prononcer son nom quand Delford est dans la pièce. »

Elle lui raconta brièvement ce qui était arrivé à Junior Deloache, à Heather Farrell – le véritable bain de sang depuis qu'il s'était absenté de Port Léo.

La tête de Whit tournait. Claudia virée. Heather et Junior morts. Sam disparu. Seigneur...

« J'ai besoin du numéro de Spires à son domicile, et de son numéro de bip aussi. »

Il nota les chiffres que lui dicta Trudy et appela tout de suite chez Delford. Personne ne décrochait. Sur le bip de Delford, il laissa le numéro de Memorial Oaks, espérant que le commissaire rappellerait sans délai.

« Réfléchis. Réfléchis. »

Buddy Beere savait la vérité sur Corey Hubble. Il avait même sans doute joué un rôle dans cette grande supercherie. Pete avait retrouvé la trace de Corey et Buddy l'avait réduit au silence. Peut-être en avait-il fait autant avec Marcy Ballew.

Mais comment Buddy avait-il appris que Pete avait découvert Corey ? Qui savait ? Même Velvet n'était pas au courant, il avait préféré la tenir dans l'ignorance. Ce n'était pas non plus Kathy : Pete mort, elle ne verrait jamais la couleur de son argent, et Whit doutait qu'elle ait jamais eu affaire à Buddy Beere.

« Comme je vous l'expliquais, son transfert a été autorisé ce matin même », dit Félix Duplessis qui avait les traits tirés. On aurait juré qu'il s'attendait à passer plusieurs jours longs et difficiles. « Elle a insisté au téléphone pour qu'il soit immédiatement transféré vers un

établissement à Shreveport.

— Elle ? interrogea Gooch.

— L'administratrice du fonds de John. Laura Taylor.

— Donnez-moi son numéro de téléphone, s'il vous plaît », demanda Whit.

Il y avait deux numéros sur la fiche. Un à Austin, un autre dont l'indicatif régional correspondait à la côte du Texas.

Duplessis enclencha la fonction haut-parleur de son téléphone. Whit composa le numéro.

« Allô ? répondit rapidement une voix de femme.

— Madame Taylor ? » demanda Duplessis.

Silence.

« Oui, c'est moi-même. »

Une voix fatiguée, anxieuse. Celle de Faith Hubble. Whit ferma les yeux et approcha la tête plus près de l'appareil.

« Félix Duplessis, de Memorial Oaks, à Deshay, comment allez-vous ?

— Bien. Avez-vous transféré John ?

— Nous avons eu un contretemps, madame.

— Il doit être transféré immédiatement à Shreveport. C'est pour ça que nous payons. Immédiatement.

— Bien sûr, madame, mais nous avons eu un problème. Il y a un monsieur qui...»

Whit se pencha au-dessus du microphone.

« Faith ? C'est Whit. Je suis ici à Memorial Oaks. J'ai trouvé Corey. »

Silence à l'autre bout de la ligne.

« Faith ? Tu es là ?

— Oui, dit-elle.

— Pourquoi Corey doit-il être déplacé si rapidement ?

— Je...»

Au moment où il posait la question, Whit se rendit compte de l'erreur qu'il venait de commettre. Pete était mort parce qu'il avait découvert le secret que sa famille avait protégé toutes ces années durant. Mais ni Faith ni Lucinda n'avaient eu vent de son projet cinématographique et de l'enquête qu'il menait sur la disparition de Corey.

Pete n'avait eu qu'un seul confident, une personne qu'il essayait de rallier contre sa famille.

« Sam, dit Whit. C'est Sam, n'est-ce pas ?

— Il s'est enfui, dit Faith d'une voix qui s'étranglait. Peut-être qu'il... compte se rendre à Memorial Oaks. Whit, ne le laisse pas faire quelque chose de... de stupide. Je t'en prie.

— Il a tué Pete. Il a tué son propre père, nom de Dieu, Faith. Tu

savais ?

— Si tu vois Sam... Je t'en prie, ne lui fais pas de mal. Ne lui fais pas de mal ! »

Whit se tourna vers Duplessis.

« Il faut transférer Corey... euh, je veux dire John Taylor. Ou que vous postiez des gardes. L'un ou l'autre. Mais il faut le faire maintenant.

— Attendez une seconde, dit Duplessis, j'aimerais tirer les choses au clair...»

À travers le store de la fenêtre, Whit aperçut une BMW se garer de travers sur le parking, cognant une fourgonnette au passage. Un jeune homme grand et maigre sortit de la voiture et se dirigea rapidement vers l'entrée de la maison de retraite.

« Il vient d'arriver, Faith, dit Whit. Sam vient de se garer. Tu sais s'il est armé ? »

Gooch se précipita hors de la pièce.

« Ne lui fais pas de mal ! cria Faith. Je t'en prie ! »

Whit courut dans le couloir. Il vit Gooch avancer vers la chambre de Corey, poussant les patients en chaise roulante dans leur chambre, ordonnant aux aides-soignantes de vider le couloir. Elles étaient occupées à récupérer les plateaux du petit déjeuner et n'entendaient pas interrompre leur travail.

« Appelez la police ! Tout de suite ! » hurla Whit en direction de Duplessis.

À ces mots, le couloir entier plongea brusquement dans le silence.

« Whit ! cria Faith par le haut-parleur du téléphone. Ne lui fais pas de mal, c'est mon bébé, c'est...»

Sa voix s'évanouit quand Duplessis pressa un bouton et composa le numéro d'appel d'urgence de la police.

Whit arriva dans le hall d'entrée au moment où Sam Hubble, portant veste en jean et lunettes de soleil, s'éloignait de la réception en hochant la tête et se dirigeait vers l'aile nord de l'établissement.

« Sam ! » cria Whit.

L'adolescent se retourna.

« Espèce d'enculé », dit Sam.

D'un geste, Sam brandit un pistolet Ruger qu'il avait coincé à l'arrière de son jean, sous son T-shirt extra-large. Il le pointa vers la tête de Whit, à moins de deux mètres de lui. La réceptionniste poussa un cri et s'enfuit en courant dans le couloir opposé.

« C'est fini, Sam, dit Whit en levant lentement les mains en l'air. C'est fini. Je viens d'avoir ta mère au téléphone. Elle veut te parler. Donne-moi ton arme, allons dans le bureau. Allons lui parler.

— C'est parce que tu baisses ma mère que tu crois pouvoir me

donner des ordres ? demanda Sam, les yeux plissés par la haine. Ça ne marche pas comme ça, espèce de connard. »

Il était au courant. Ça ne faciliterait pas les choses. Il était au courant, comme Corey pour Lucinda et Delford des années auparavant.

« Ta mère s'inquiète pour toi. Elle ne veut pas qu'il t'arrive quelque chose. Elle est au téléphone, parle-lui... »

— Je te déteste, connard. Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu ne pouvais pas te mêler de tes affaires, la laisser tranquille ?

— C'est fini, répéta Whit. Je sais que Pete t'a parlé. Parce qu'il voulait que tu sois avec lui. Il savait des choses si graves sur ta mère et sur ta grand-mère qu'il aurait pu obtenir ta garde. Il t'a dit la vérité sur Corey, mais tu as choisi de rester fidèle aux tiens – à Faith et à Lucinda. Tu ne voulais pas que Pete gâche leur vie. Alors tu as mis un terme à la sienne... Sam, dit Whit d'un ton plus doux, c'est terminé. Pose ce pistolet.

— Ferme ta gueule ou je tire, menaça Sam en regardant autour de lui. Et peut-être que je ne commencerai pas par toi. »

Il fit un geste avec le Ruger vers une femme qui rendait visite à un homme en chaise roulante – tous deux tapis derrière une plante verte.

« À quoi ça servirait ? demanda Whit. La police va arriver. Donne-moi ce pistolet et allons parler à ta mère. »

— Non. »

Sam recula dans le couloir, gardant l'arme pointée vers Whit qui le suivait pas à pas.

« Pete t'a tout raconté. Il pensait que tu devais apprendre la vérité sur ta merveilleuse famille et il espérait que tu te rangerais de son côté... »

Sam marchait aussi vite qu'il le pouvait. Les patients et le personnel s'écartaient dans tous les sens, poussant des cris, se réfugiant dans les chambres. Au bout du couloir, Whit aperçut Gooch sortir la tête de la chambre de Corey et y rentrer aussitôt.

« Il mentait », bredouilla Sam.

Il heurta un chariot à plateaux-repas qui se renversa. Des bâtonnets de poisson accompagnés de macaronis se répandirent par terre. La main qui tenait le 9 mm se mit à trembler. Sam pleurait.

Whit essayait d'avancer à la même vitesse que Sam, sans trop s'approcher.

« Lundi, commença-t-il d'une voix posée, il croyait que vous alliez passer la soirée ensemble. Il a demandé à Velvet de le laisser seul. Peut-être que tu l'as appelé pour lui dire qu'il te fallait du temps pour réfléchir... Pete est tout seul sur le bateau. Ton amie Heather lui rend visite. Toi, tu es caché à proximité, sur un bateau inoccupé peut-

être. Tu avais demandé à Heather de se lier d'amitié avec lui, de l'espionner, c'est ça ? Pete et Heather boivent, elle flirte avec lui, elle installe la caméra pour lui faire plaisir. Tu te glisses à bord. Il se déshabille, grimpe sur le lit, peut-être qu'elle en fait autant... tu débarques dans la chambre, tu enfonces le pistolet dans la bouche de ton père et tu tires. Ou bien c'est elle qui s'en est chargée ?

— Heather n'a rien fait, murmura Sam. Laisse-la tranquille.

— Pete est mort, ta famille ne risque plus rien et, cerise sur le gâteau, tu trouves cinq cent mille dollars en liquide. Tu embarques aussi son ordinateur et toutes ses notes sur Corey. Heather fait semblant de découvrir le corps, et quand les choses se compliquent, tu présentes une lettre dans laquelle il annonce son intention de se suicider. Tu en profites pour faire confesser à Pete la mort accidentelle de son propre frère, afin que personne à l'avenir ne se soucie plus de rechercher Corey. »

Sam s'arrêta. Il se tenait à trois ou quatre mètres du bout du couloir, près de la chambre de Corey. On n'entendait plus de cris, les pensionnaires s'étaient tous mis à l'abri. Seule une voix râpeuse de vieille femme s'éleva depuis une chambre :

« Infirmière ? Infirmière ?

— Je ne pouvais pas... Je ne pouvais pas lui laisser nous faire ça », bafouilla Sam.

Les larmes ruisselaient sur ses joues.

« Je comprends, Sam, tu voulais juste protéger ta grand-mère. Ta mère est au téléphone, dans le bureau, elle veut te parler. Donne-moi ton arme et allons-y. Il n'y a plus de secret. On sait ce qui s'est passé. Il n'y a aucune raison de faire du mal à Corey ou à qui que ce soit d'autre. »

Des sirènes de police envahirent le parking. Une détermination terrible luisait dans les yeux de Sam.

« Va te faire foutre », dit-il.

Gooch s'élança depuis la porte de la chambre, fauchant Sam et écrasant son poing contre le poignet du garçon qui heurta le sol de tout son long. Sam lâcha le pistolet et Whit se jeta dessus.

Sam se débattait sous le poids de Gooch, pleurant et lançant des insultes. Gooch l'agrippa à l'épaule et le tira debout de son bras massif.

« Ça va ? » demanda Gooch à Whit.

Whit gardait les yeux fixés sur le visage de Sam.

« Oui... Sam... »

Des agents de police s'engouffrèrent à l'autre bout du couloir. Ils leur ordonnèrent de se coucher face contre terre. Whit posa le pistolet à terre et colla son nez contre les carreaux glacés. De ses petits pas rapides, Duplessis accompagnait les policiers en expliquant qu'il n'y

avait pas à s'inquiéter de Whit et de Gooch.

Les agents saisirent Sam et l'embarquèrent vers la sortie.

« Laissez-moi appeler Heather, sanglota-t-il alors qu'on le traînait dans le couloir. Laissez-moi juste appeler Heather. »

« Mon Dieu, il ne sait pas encore... » Whit alla faire un court résumé de la situation à la police, avant de reprendre la ligne téléphonique pour dire à Faith que son fils était toujours vivant.

Quelques heures plus tard, quand la lumière déclinante de la fin du jour adoucissait le ciel de Deshay, Whit retourna voir Corey Hubble. Le policier qui gardait la chambre le laissa passer. Corey était allongé comme il devait toujours l'être, ses paupières pareilles à des demi-lunes. Un gémissement faible et continu s'échappait de ses lèvres.

Whit prit une chaise et s'assit à côté du lit.

« Salut. On a passé une drôle de journée ici aujourd'hui, je ne sais pas si tu t'en es rendu compte. Ça fait longtemps que je ne t'ai pas parlé. Toi et moi n'étions pas les amis les plus proches, mais... Je ne sais pas ce que tu entends, ce que tu peux comprendre. »

Il posa la main sur le drap rêche, serra légèrement le bras décharné de Corey tout en se souvenant de l'adolescent souriant qui soulevait avec fierté deux grosses rascasses au-dessus de sa tête.

« Il paraît que la pêche est bonne, cette année, Corey, même si je n'ai pas encore eu le temps d'aller tenter ma chance. Par contre, c'est mal parti pour l'équipe de foot. On a le pire entraîneur de la planète, on a dû se faire à l'idée qu'on n'allait pas gagner un seul match cette saison. On devrait faire mieux avec le basket au printemps prochain, un des fils Lindstrom mesure deux mètres cinq, s'il n'est pas trop maladroit ça devrait nous aider. Au fait, un truc que tu auras du mal à croire : c'est moi le juge de paix du comté. Je sais, je sais – un frère Mosley qui joue les grands messieurs respectables. Enfin, ça risque de ne pas durer... »

Il s'éclaircit la gorge.

« Je suis passé voir Marian Duchamp. Elle ne t'a pas oublié, même si les choses n'étaient pas toujours faciles entre vous... »

Whit parla encore une bonne heure, jusqu'à ce que Corey s'endorme. Il resta ensuite près du lit à regarder le fantôme assoupi.

En ce mois d'octobre, dans le comté d'Encina, il n'y eut qu'une seule lettre authentique annonçant un suicide. En voici le contenu :

Je regrette profondément ce que j'ai fait. Je regrette profondément de ne pas avoir fait ce que j'aurais dû... J'ai murmuré ces mots chaque dimanche à l'église pendant seize ans. À chaque fois je ressentais dans mon cœur comme la morsure d'un poignard. Je savais qu'aux yeux de Dieu je n'étais qu'un fichu menteur. S'il m'accepte au paradis, je saurai alors qu'il m'a pardonné.

J'assume l'entière responsabilité de ce qui est arrivé à Corey Hubble et, par la suite, à Pete Hubble. Quand j'étais gamin, j'entendais dire que l'amour faisait accomplir des miracles. Je ne me serais jamais douté qu'un amour sincère et bon pouvait être à la source de tant de mal. Je n'écris pas ceci pour me justifier, mais pour m'excuser et parce que Lucinda ne prendrait jamais sur elle de révéler la vérité.

Nous sommes devenus amants avant même que son mari meure d'un cancer. Lucinda et lui avaient cessé de s'aimer depuis longtemps déjà. Nous étions toujours très discrets, mais Corey a découvert notre liaison après l'élection de Lucinda au sénat du Texas. Je ne sais pas comment il s'en est rendu compte, peut-être avait-il suivi sa mère jusqu'à un des motels où nous nous rendions, peut-être qu'en livrant des fleurs pour gagner son argent de poche il nous a aperçus quelque part. Un jour, un ami nous avait prêté sa maison à Houston, et Corey a surgi dans la chambre. Il avait un fusil. Nous nous sommes battus et j'ai pu lui arracher le fusil des mains, mais il a attrapé mon pistolet de service. J'ai voulu le lui reprendre et deux coups sont partis, dont un qui l'a atteint à la tête. Il était gravement blessé mais il n'est pas mort. Lucinda est infirmière, elle lui a donné les premiers soins. Cependant, elle a refusé que nous le transportions à l'hôpital. Elle avait peur d'un scandale. C'est là que j'ai cessé de l'aimer. Comment une femme pouvait-elle prendre une décision pareille ? Et moi que ses baisers avaient rendu idiot, je l'ai suivie dans cette folie, je m'inquiétais pour ma propre carrière. Nous avons emmené Corey à Texarkana – Lucinda y connaissait une maison où elle savait qu'elle pourrait négocier un arrangement. Elle avait travaillé sur des projets de lois concernant la réforme des maisons de retraite et savait quels établissements pouvaient se montrer conciliants si elle les assurait de sa protection. Elle a pu facilement graisser quelques pattes à Texarkana où Corey a été admis dans la plus grande discrétion. Nous pensions qu'il n'en

avait que pour quelques heures à vivre, mais nous nous trompions. Nous sommes rentrés à Port Léo le samedi soir, Lucinda conduisant sa propre voiture et moi celle de Corey. J'ai pris en charge l'enquête qui a suivi sa disparition et j'ai éliminé toute trace suggérant qu'il ait pu être victime de violences.

Je m'excuse auprès des citoyens de Port Léo car j'ai trahi leur confiance. J'étais jeune et stupide et j'ai pris peur. Par la suite, je me suis beaucoup documenté sur les blessures à la tête et les lésions cervicales. Avec ce genre de dégât, on ne sait jamais à quoi s'attendre. Ni mort ni vraiment vivant, Corey n'a jamais cessé de projeter son ombre sur nos vies. Il me hante encore à l'heure où j'écris ces lignes.

Phil Farr, le directeur de cette maison de retraite, n'était qu'un foutu escroc, il avait déjà fraudé la Sécu en s'inventant des clients fictifs. Lucinda lui a promis de tenir à l'écart les inspecteurs des services de santé publique. Farr et un de ses employés ont créé de toutes pièces une nouvelle identité pour Corey, qui est devenu « John Taylor ». Cet employé m'a filé la chair de poule dès que je l'ai vu ; par la suite, j'ai appris qu'on l'avait soupçonné d'avoir étouffé une patiente de l'établissement sous un oreiller, sans que jamais rien ne puisse être prouvé. Aujourd'hui, on connaît ce type sous le nom de Buddy Beere, on sait qu'il a suivi Lucinda jusqu'à Port Léo et qu'il est responsable de la mort de pauvres jeunes femmes. Pour cela aussi, j'assume ma part de responsabilité, qui est grande.

Je croyais que Lucinda, ou peut-être Faith, sa belle-fille, avait tué Pete. Je ne voulais pas qu'une enquête criminelle vise les Hubble. Mon comportement en tant que commissaire a été indigne. Quant à Lucinda Hubble, j'espère que les habitants de notre région sauront se débarrasser d'elle rapidement.

Je m'excuse auprès des gens que j'ai pu blesser à cause de mes erreurs et de mon obstination. Je pense notamment à Claudia Salazar, que j'ai injustement destituée et qui mérite qu'on la réintègre dans la police le plus rapidement possible. Ne me hais pas Claudia, j'ai toujours eu un faible pour toi. Que Dieu m'absolve de mes fautes.

Delford Morton Spires

Delford Spires choisit une corde solide pour se pendre. On retrouva son arme de service fourbie et huilée, son badge reluisant et son uniforme soigneusement plié posés au sol en dessous de son cadavre.

Claudia et Whit se tenaient sur la partie de terrain en pente derrière la maison de Buddy Beere. Ils surveillaient les hommes qui creusaient lentement et méthodiquement avec leurs pelles, retournant la terre tout autour du bâtiment à la recherche des restes de Marcy Ballew et des jeunes disparues de Brownsville et de Laredo. Claudia

s'appuyait sur des béquilles, la jambe enveloppée de bandages épais, les cheveux attachés en arrière. Whit était adossé contre un vieux chêne, des formulaires de demandes d'autopsie à la main prêts à être remplis si le travail d'excavation se révélait... fructueux.

Whit observait le visage de Claudia. Aucune trace d'émotion.

« Tu tiens vraiment à être présente ? »

— Ne t'inquiète pas. Il faut regarder le dragon dans les yeux, Whit.

— Tu comptes amener David ici quand ils le laisseront sortir ? »

David Power se rétablissait à l'hôpital de Corpus Christi. La balle qu'il avait reçue à l'épaule lui avait pulvérisé os et nerfs. Sa vie n'était plus en danger, mais de longs mois de rééducation l'attendaient.

« S'il le souhaite, répondit Claudia sans regarder Whit.

— Tu ne parles pas beaucoup de lui.

— David... a besoin de moi en ce moment. Il a terriblement besoin de moi. »

Claudia se tut. Elle gardait les yeux rivés sur la terre qui s'amoncelait.

Deux agents du FBI sortirent de la maison en pleine conversation, blocs-notes ouverts à la main. Les affaires de Buddy avaient été empaquetées et répertoriées. Elles allaient sans doute être envoyées au centre de Quantico pour que les spécialistes en psychologie criminelle puissent les examiner. Cela leur servirait à rédiger leurs articles sur Buddy Beere, qui iraient rejoindre toute la littérature déjà existante sur les tueurs névrotiques. Patsy Duchamp, ravie d'avoir enfin de quoi remplir son journal, n'avait pas tardé à publier la plupart des faits. Whit avait lu le compte rendu avec un nœud à l'estomac : Buddy était né Darren Burdell à Milwaukee, d'une mère junkie qui disciplinait son bambin avec un couteau et des brûlures de cigarettes. À treize ans, Darren tua sa mère quand celle-ci tenta de le castrer, puis la décapita une heure plus tard. Il fut placé dans une maison de redressement et suivi par des psychiatres. Il sembla reprendre pied, trouva de petits boulots, disparut un moment de la circulation et émigra vers le sud, tuant au fil des années prostituées et autres filles perdues qui croisèrent son chemin. Un des experts interrogés à la télévision suggéra que Buddy préférerait travailler dans des maisons de retraite car il y voyait régulièrement des gens trépasser. Cela expliquait peut-être aussi sa volonté de devenir juge de paix. Occuper la fonction de coroner lui aurait donné l'occasion de s'approcher des cadavres et de vivre des moments particulièrement excitants. Des reçus de carte de crédit montraient que Buddy se rendait à Deshay au moins deux fois par an : peut-être considérait-il Corey comme un trophée, une preuve vivante de son ingéniosité diabolique. Peut-être aussi agissait-il comme tous les

teurs en série qui rendent régulièrement visite aux dépouilles de leurs victimes. Une vérification des dossiers du personnel de Placid Harbor avait révélé que Buddy, armé du mot de passe de la direction, avait – à trois reprises – modifié son propre fichier pour faire croire qu'il était présent dans l'établissement quand ce n'était pas le cas. Les trois dates se trouvaient correspondre aux disparitions de Marcy Ballew, Angela Morris et Laura Palinski.

Claudia observait les deux agents du FBI qui tournaient autour de la maison.

« Je me demande pourquoi il a enterré les deux autres mais pas Heather », commenta-t-elle d'une voix atone.

Whit décida de s'aventurer sur ce terrain glissant.

« Tu n'aurais pas pu la sauver, Claudia. Comment est-ce que tu aurais pu te douter du danger qu'elle courait ? Elle-même ne savait pas.

— J'aurais dû la mettre en sûreté.

— Arrête. Elle était complice de meurtre, elle n'aurait jamais accepté ton aide, ne se serait jamais laissé approcher par quelqu'un de la police. Tu as sauvé Velvet et David, et de nombreuses personnes qui auraient encore croisé la route de Buddy. Je pense que tu peux être fière de toi, Claudia.

— Si seulement j'avais pu faire parler Delford, dit-elle en réprimant un frisson. S'il avait dit la vérité, témoigné contre Lucinda... Toutes ses années de service irréprochables auraient pesé en sa faveur et il aurait pu s'en tirer sans trop de sanctions.

— Tu préfères que je t'achète un fouet ou une haire ? »

Whit passa son bras autour de l'épaule de Claudia ; elle se pencha contre lui, deux vieux amis qui se réconfortaient.

Les hommes commencèrent à creuser une nouvelle tranchée, entre les chênes. Il ne fallut pas attendre plus d'un quart d'heure pour qu'on trouve les premiers ossements. Claudia demeura à l'ombre des arbres pendant que Whit complétait ses formulaires.

Quatre jours plus tard, Whit eut une surprise en rentrant chez lui : Faith Hubble, libérée sous caution, l'attendait assise sur une des chaises longues au bord de la piscine de son père. Elle portait un jean, une chemise foncée, une casquette et des lunettes noires. L'uniforme officiel de l'incognito.

« J'espère que je ne suis pas en train d'enfreindre une ordonnance restrictive nous concernant, dit-elle sans baisser ses lunettes.

— Ne t'inquiète pas, dit Whit. Par contre, si mon père te trouve ici, attends-toi à ce qu'il te demande ce que tu fous dans sa propriété.

— Je suppose que tu vas me dire que tu as juste fait ton boulot. Même si ça impliquait de détruire la vie de mon fils.

— Tu t'en prends à moi ? Regarde-toi dans un miroir, Faith. »

Whit ne distinguait pas les yeux de Faith derrière ses lunettes, mais il vit ses mains trembler.

« Ma mère me disait toujours que j'avais des goûts déplorables en matière d'hommes. Toi et Pete lui avez donné raison.

— Va voir ton fils là où ils l'ont enfermé, Faith. Vas-y tant que tu le peux. Ils n'organisent pas de visites entre les prisons.

— Espèce de salopard cruel...

— J'ai été triste pour toi pendant environ cinq secondes. Lucinda t'a persuadée de l'aider à protéger son petit secret. Tu t'es sali les mains à sa place pendant des années, mais tu l'as fait de ton plein gré, Faith. Sans vos mensonges, Sam n'aurait eu aucune raison de tuer son père.

— Tu ne sais rien sur ma vie... sur ce que j'ai enduré...

— Non. Et je ne pourrais sûrement pas comprendre. »

La nausée monta à la gorge de Whit. Il regrettait d'avoir jamais touché cette femme.

« Nous avons les meilleurs avocats du Texas, dit Faith en se levant. Je te promets une chose : quand justice sera rendue et que nous serons disculpés (des mots que Whit avait déjà lus dans le communiqué de presse des Hubble – exactement sous cette forme), c'en sera fini pour toi dans cette ville. On ne voudra même pas de Whit Mosley pour nettoyer les chiottes publiques.

— Sans doute que non. On t'aura jugée plus apte que moi à remplir cette mission. »

Quelques résultats sélectifs des élections du 7 novembre : Sénat du Texas, 20^e district (décompte du comté d'Encina seulement) : Aaron Crawford (républicain) : 11587 ; Lucinda Hubble (démocrate) [3] : 939

Juge de paix, 1^{re} circonscription, comté d'Encina : Buddy Beere (démocrate) [4] : 12 Whitman Mosley (républicain) : 5 347

Whit supposait que ces douze électeurs soit n'avaient pas lu la presse, soit tenaient à rester fidèles à leur parti sans se laisser impressionner par le décès ou les crimes du candidat. Il écouta les résultats en compagnie de Babe et d'Irina dans une ambiance morose, fit une courte déclaration parfaitement neutre à Patsy Duchamp et alla se coucher.

« Tout le monde te dit que tu as une drôle de manière de faire ton boulot, et tu te fais élire avec 99,5 % des voix, songea-t-il avant de plonger dans le sommeil. La politique, c'est tellement étrange que ça doit en valoir le coup. »

L'honorable Whit Mosley savourait la beauté de cette fin d'après-midi de janvier alors que le *Don't Ask* – prêté généreusement par son

propriétaire – se traînait péniblement hors de la baie de St. Léo et contournait les îles d'Escudo et de Santa Margarita. Whit faisait face à l'immensité du golfe du Mexique, la mer couleur de métal, les vagues fouettées par une brise parfaite. Le mois de janvier avait été plus chaud que les années précédentes, grâce à des vents cléments et à un soleil bienveillant. L'air pur et délicieux que Whit aspirait dans ses poumons lui faisait l'effet de véritables bouffées d'énergie.

« Dis-moi si tu commences à avoir le mal de mer ! » cria Whit.

Velvet était assise sur une chaise pliante, le visage tourné vers le soleil. Revenue de Los Angeles pour le procès de Sam qui devait commencer dans deux jours, elle n'avait pas dit grand-chose depuis que Whit était venu la chercher à l'aéroport. Elle l'avait serré dans ses bras, très fort, et s'était contentée de hocher la tête quand il lui avait proposé de passer la soirée au large, loin des reporters.

« Du moment que tu ne pilotes pas cette boîte à sardines rouillée comme un alcoolique, dit Velvet.

— À propos d'alcool, où sont ces margaritas légendaires que tu avais promises ?

— Je savais que tu finirais par me mettre au boulot. »

Whit jeta l'ancre et suivit Velvet qui descendait dans la cabine spacieuse du *Don't Ask*. Avec son jean, son polo de rugby, sa queue-de-cheval toute simple et son très léger maquillage, Whit se dit qu'elle ressemblait à la Velvet qui aurait pu exister s'il n'y avait jamais eu de caméras. Ou à une Velvet dont l'heure était peut-être venue.

« Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ? demanda Whit.

— Tu n'es pas le genre de type à qui je ferais confiance pour préparer un cocktail, mais si tu veux bien m'éplucher un ou deux citrons verts pendant que je fais des miracles avec la tequila. »

Elle se mit à examiner les bouteilles dans le bar de Gooch.

« Gooch va m'entendre s'il n'a pas de Grand Marnier à bord !

— Aïe, fit Whit, je serais prêt à parier qu'il n'y a jamais eu de Grand Marnier sur le bateau de Gooch.

— Autant pour toi, dit Velvet en levant victorieusement une bouteille à moitié vide. Elle m'attendait gentiment, cachée derrière les autres ! »

Elle commença par rincer le mixeur tandis que Whit pelait les citrons verts. Ils travaillaient dans un silence convivial.

« Je devrais haïr Sam, dit soudain Velvet, pourtant je ressens surtout de la tristesse en ce qui le concerne. Il ne mérite pas ma compassion, mais c'est comme ça. »

Whit déposa la chair des citrons dans le mixeur que Velvet lui tendait.

« Dire que je croyais en connaître un rayon sur les tragédies familiales... » dit-elle en se mordant la lèvre.

Elle versa l'alcool et mit en marche le mixeur. Whit s'approcha du dos de Velvet et la serra doucement, prudemment dans ses bras. Elle pencha la tête en arrière contre son épaule. Whit sentit le frémissement d'un soupir.

Velvet mit la touche finale à leurs cocktails et tendit son verre à Whit.

« Dieu que c'est bon, dit-il après avoir goûté.

— Velvet Margarita. Si je m'invente une nouvelle carrière, c'est ça que je me choisirai comme pseudo. »

Whit sourit. Les plaisanteries de Velvet étaient souvent teintées d'amertume, mais il ne pouvait pas lui en vouloir. Ils remontèrent sur le pont avec le mixeur et leurs verres. Ils sirotèrent leur boisson, firent semblant de pêcher, n'attrapèrent évidemment rien, et écoutèrent une cassette de musique compilée par Gooch avec une certaine audace : les Smashing Pumpkins, un opéra italien, Patsy Cline, Jimmy Buffett... Des chansons mélancoliques, mais pas déprimantes. Velvet prit les mains de Whit et ils chantèrent en chœur sur *Margaritaville* de Buffett.

Le soleil disparut au-dessous de l'horizon. Whit mit à cuire des steaks et Velvet alla faire d'autres margaritas. L'air du soir restait sec et vivifiant, la brise toujours aussi caressante. Tandis que la lune se levait, ils partagèrent des souvenirs d'enfance : Velvet parla de la vie à Omaha, Whit raconta des histoires extravagantes sur ses frères. « C'est ça la vraie vie, ça lui fait du bien », se disait Whit.

Assis sur le pont, ils regardaient le ciel, admirant les étoiles qui scintillaient au-dessus du golfe et se réchauffèrent en buvant ce qui restait de margarita. Whit se sentait agréablement saoul, pour la première fois depuis son retour de Louisiane. Velvet se serra contre lui ; ses cheveux embaumaient le citron vert. Les étoiles, loin des lumières artificielles qui s'épalaient sur la côte, brillaient d'une lumière très pure... On aurait dit qu'elles venaient tout juste d'éclore dans le ciel. Velvet se mit à les compter.

« Chaque étoile donne droit à un vœu », dit-elle.

Whit la laissa compter jusqu'à cent avant de déposer un baiser dans son cou.

« Non, Whit... »

Il écarta son visage. Velvet restait blottie contre lui.

« Excuse-moi, dit-il. Je croyais... »

— Je sais, Whit. Tu veux effacer... ce que m'a fait ce salaud. Je t'en serai toujours reconnaissante. Mais je ne veux pas que ce qui m'est arrivé conditionne le reste de ma vie. »

Pensif, Whit écoutait les vagues qui venaient battre contre la coque.

« Et tu ne veux pas de moi », dit-il.

Velvet secoua la tête, se retourna pour le regarder dans les yeux.

Elle caressa du doigt le contour de sa mâchoire.

« Je passe au plan B. Je retourne à Omaha à la fin du procès de Sam. Les films, c'est terminé pour moi.

— Je suis content. Je suis vraiment content. Mais...

— Je veux lever le pied. Si toi et moi, nous... ce serait juste pendant les quelques jours où je suis ici. Et je ne veux plus faire les choses comme ça, Whit. »

Velvet se mit à rire.

« Pendant des années, j'ai toujours dit oui, et maintenant que je décide de dire non, c'est à un type comme toi. Je dois être dingue. »

Whit l'embrassa tendrement, une fois. La mer les balançait comme dans un berceau. Les yeux de Velvet se fermèrent. Elle dormit contre son épaule jusqu'au lever du jour, et Whit la veilla toute la nuit, terminant de compter les étoiles pour elle et lui.

FIN

DANS LA MÊME COLLECTION

Richard Montanari ***Déviances***

« Préparez-vous à rester éveillé toute la nuit ! »

James Ellroy

Retrouver le tueur au rosaire avant que la ville ne bascule dans la folie...

Kevin Byrne est un vétéran de la police criminelle de Philadelphie. Flic usé, détruit par ses années de service, il doit faire équipe avec Jessica Balzano, nouvelle venue dans le service, lorsqu'une adolescente fréquentant une école catholique de la ville est retrouvée violée et atrocement mutilée, les mains jointes dans un geste de prière.

C'est le début d'un terrible voyage au cœur des ténèbres pour les deux flics qui, lancés sur la piste d'un tueur aussi terrifiant que machiavélique, devront affronter leurs propres démons, alors que la ville est prête à basculer dans la folie.

Dans la lignée du *Silence des agneaux* et du *Dahlia noir*, *Déviances*, best-seller dans plus de dix pays, a imposé d'emblée Richard Montanari comme l'une des voix les plus puissantes et les plus sombres du thriller contemporain.

Richard Montanari est né à Cleveland, dans l'Ohio. Il signe avec *Déviances* son premier ouvrage traduit en français, un thriller gothique des plus sombres. Un chef-d'œuvre du genre.

« Un grand thriller captivant et ambitieux, l'un des meilleurs qu'il nous ait été donné de lire ces dernières années. »

Arnaud Bordas, *Le Figaro Magazine*

« Un suspense impeccable. »

Anne Berthod, *L'Express*

Jeff Abbott Panique

« *L'un des meilleurs livres de l'année.* »

Harlan Coben

Et si toute votre vie n'était qu'un mensonge minutieusement élaboré ?

Tout va pour le mieux pour Evan Casher : sa carrière de documentariste est en train de décoller et il file le parfait amour avec Carrie. Jusqu'au jour où sa mère lui demande de venir la retrouver toutes affaires cessantes. Lorsqu'il arrive chez ses parents, sa vie bascule : il trouve sa mère sauvagement assassinée et échappe de peu à une tentative de meurtre.

Poursuivi par les mystérieux assassins de sa mère et ne pouvant faire confiance à personne, Evan découvre peu à peu que beaucoup de choses dans sa vie ne sont que mensonges.

Coups de théâtre et rebondissements s'enchaînent à un rythme étourdissant dans ce roman qui tient le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page, et qui impose d'emblée Jeff Abbott comme le nouveau maître du suspense.

Jeff Abbott est né à Dallas. *Panique* est son premier roman publié en France.

« *Impossible à lâcher.* »

Michael Connelly « *Panique est l'un de ces thrillers qui vous font rater la station, la gare ou le premier sommeil, selon le lieu et le moment où vous vous y plongez. Niveau efficacité, Jeff Abbott se révèle un digne cousin d'Harlan Coben. Haletant.* »

Philippe Lemaire, Le Parisien

« *Un futur classique. Épatant.* »

Isabelle Bourgeois, Marie-France

Marcus Sakey Désaxé

« *Superbe !* »

Ken Bruen

Ce dont beaucoup rêvent dans la vie, Danny l'a eu : une deuxième chance. Mais peut-on à jamais tirer un trait sur le passé ?

Après une jeunesse délinquante dans le quartier pauvre de Chicago où il a grandi, Danny Carter mène aujourd'hui une vie sans histoires avec la femme qu'il aime.

Son passé resurgit de la façon la plus effrayante qui soit lorsqu'Evan, son ami d'enfance, fait irruption dans sa vie.

La dernière fois qu'ils se sont vus, Evan a sauvé la vie de Danny en abattant un homme au beau milieu d'un casse, avant de se faire arrêter. Danny a redouté pendant de longs mois le jour où la police viendrait frapper à sa porte, mais Evan n'a jamais dénoncé son complice, son ami.

Lorsqu'Evan sort de prison, après avoir purgé une longue peine, c'est avec un plan bien précis en tête, un plan qui concerne Danny et qui risque de faire voler en éclats son existence bien tranquille.

Danny doit maintenant prendre une décision : être fidèle à son ami d'enfance, payer sa dette, quitte à sacrifier tout ce qu'il a construit, ou bien tirer un trait définitif sur son passé et affronter Evan. Les événements se précipitant à un rythme diabolique, il devra faire le bon choix : de celui-ci dépendent en effet sa vie et celle de ceux qu'il aime.

Avec ce premier roman au suspense magistral, Marcus Sakey s'impose d'emblée comme l'un des nouveaux maîtres du genre. L'un des premiers romans les plus impressionnants que l'on ait lus depuis ceux de Douglas Kennedy ou d'Harlan Coben.

Marcus Sakey est né à Chicago. *Désaxé* est son premier roman.

« *Un roman qui fait date.* »

George Pelecanos

« *Un incroyable premier roman.* »

T. Jefferson Parker

Richard Montanari
Psycho

« Un maître du genre. »

James Ellroy

Byrne et Balzano dans l'univers des snuff-movies. Le nouveau chef-d'œuvre de l'auteur de Déviances.

Philadelphie vit des heures sombres. Un tueur sanguinaire s'inspire des scènes de meurtres les plus célèbres de l'histoire du cinéma, de *Psychose* à *Scarface*, pour commettre des crimes atroces.

Lorsque Byrne, plus noir et tourmenté que jamais, et sa coéquipière Balzano prennent l'affaire en main, c'est une véritable descente aux enfers qui les attend. Salles obscures, clubs sado-maso, milieu du porno, univers glauque des snuff-movies : ils devront s'immerger dans les ténèbres de l'âme humaine pour atteindre le tueur cinéphile.

Quand Byrne réalise que cette enquête le touche de près, c'est au-devant de ses pires cauchemars qu'il doit aller s'il veut épargner de nouvelles vies.

Angoissante et crépusculaire, cette descente vers le mal ravira aussi bien les amateurs de cinéma policier que les lecteurs de thrillers. Comme dans *Déviances*, l'identité du tueur sadique reste une énigme jusqu'à la surprise finale – et quelle surprise !

« Enfin un roman à suspense qui rivalise avec *Le Silence des agneaux* ! »

Celebrity Café

Jeff Abbott *Trauma*

« Jeff Abbott est le nouveau maître du suspense. »

Harlan Coben

Et si vous pouviez oublier le pire moment de votre vie ?

Miles Kendrick est un homme comme les autres, ou presque. Souffrant d'un syndrome de stress post-traumatique, il vit à Santa Fe, sous une fausse identité fournie par le FBI, essayant et de mener une existence normale et d'oublier un passé tumultueux.

Sa vie bascule à nouveau lorsque sa psychiatre, le docteur Allison Vance, est retrouvée morte, après l'avoir appelé à l'aide.

Aidé par deux autres patients du docteur Vance souffrant des mêmes troubles que lui, Miles doit faire toute la lumière sur cet assassinat s'il veut sauver sa peau.

Avec le FBI qui le soupçonne, le tueur de la psychiatre à ses trousses, Miles devra reconstituer une réalité qui lui échappe, lutter contre ses peurs paralysantes et affronter son passé pour venir à bout de ce piège infernal.

Après *Panique*, Jeff Abbott nous offre un nouveau petit bijou d'intrigue plein d'action et d'adrénaline. Impossible à lâcher.

« *Un roman d'enfer.* »

Michael Connelly

[1] Austin est la capitale du Texas. C'est là que siège le parlement de l'État. (N.d.T.)

[2] « Bruyère » se traduit par heather en anglais.

[3] Hubble avait officiellement retiré sa candidature le 24 octobre.

[4] Décédé mais non retiré du scrutin.